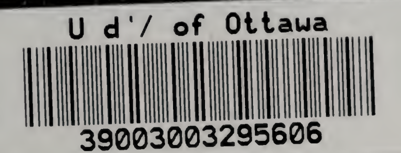
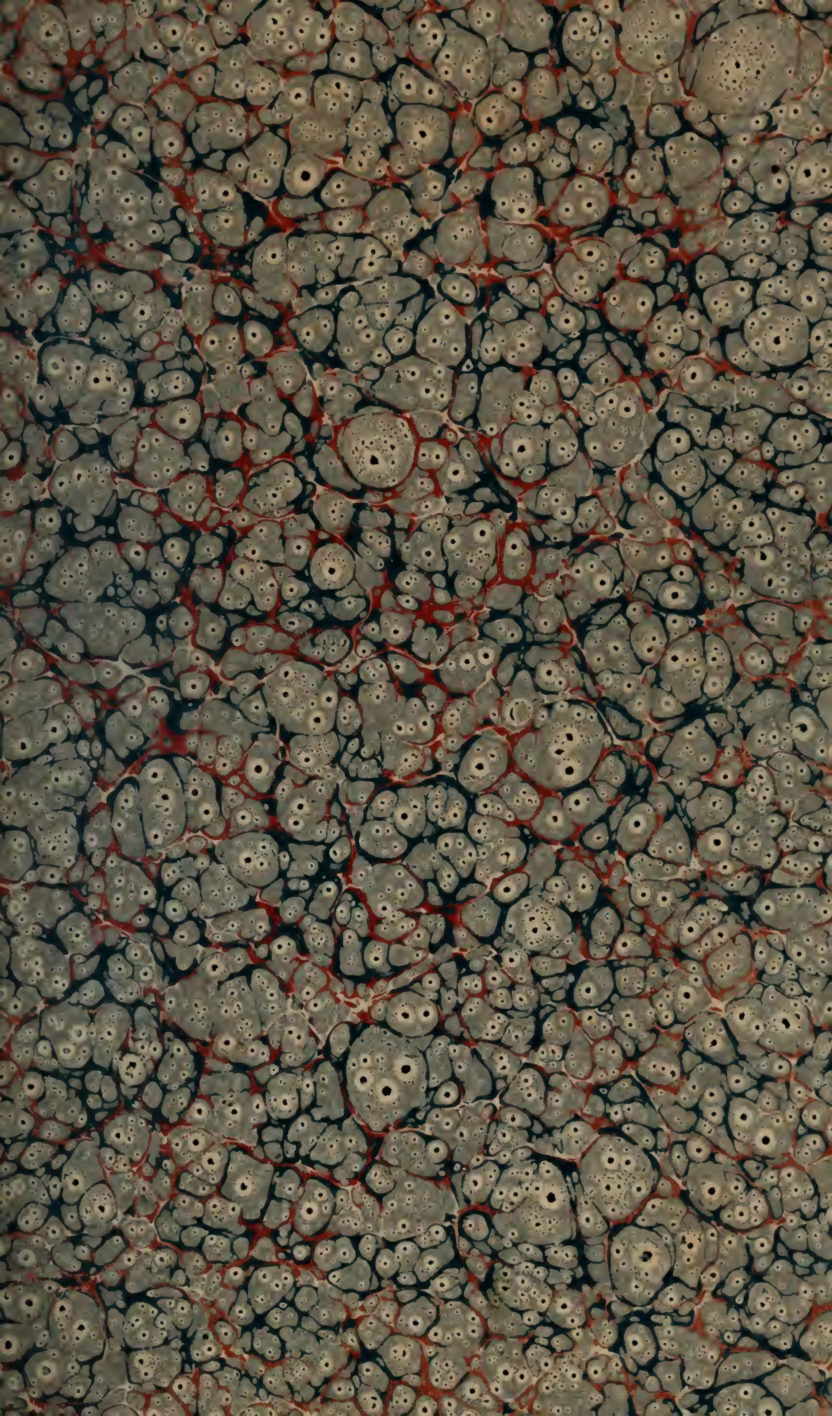




2 Tomes en 6 vol.

100f,00

(4)

CONTES

ET

NOUVELLES

ŒUVRES D'ÉMILE SOUVESTRE

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

(Format grand in-18)

AU BORD DU LAC	1 vol.
AU COIN DU FEU	1 vol.
CHRONIQUES DE LA MER	1 vol.
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 vol.
CONTES ET NOUVELLES	1 vol.
DANS LA PRAIRIE	1 vol.
EN QUARANTAINE	1 vol.
HISTOIRE D'AUTREFOIS	1 vol.
LE FOYER BRETON	2 vol.
LES CLAIRIÈRES	1 vol.
LES DERNIERS BRETONS	2 vol.
LES DERNIERS PAYSANS	2 vol.
PENDANT LA MOISSON	1 vol.
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 vol.
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 vol.
SOUS LES FILETS	1 vol.
SOUS LA TONNELLE	1 vol.
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 vol.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

CONTES

ET

NOUVELLES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

LE CHIRURGIEN DE MARINE.
— LE MARI DE MADAME DE SOLANGE. — GONZALÈS COQUES. —
LES EAUX D'ABANO. — LE JEUNE HOMME PALE.





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis.*
1855



NOUVELLES

LE CHIRURGIEN DE MARINE

I

C'était une nuit grise et froide comme toutes les nuits de novembre sous le ciel de la Bretagne. Brest dormait depuis longtemps, et l'on n'entendait dans son port d'une lieue que le craquement des câbles immenses qui retiennent les vaisseaux, les rugissements de la rafale de mer dans les magasins déserts, et les pas cadencés des sentinelles.

Au loin, sur la rive gauche, le seul édifice du bagne

apparaissait éclairé au milieu des masses noires qui l'environnent. Une de ses salles cependant brillait de clartés moins vives et s'effaçait dans la nuit : c'était l'infirmerie des forçats. A la fenêtre de cette infirmerie, un jeune homme, portant l'uniforme des chirurgiens de marine, se tenait le front appuyé contre les barreaux de fer, et plongé dans une triste méditation. Après être demeuré longtemps dans la même position, il reporta les yeux sur un papier couvert de ratures, qu'il tenait à la main, comme s'il eût cherché à y ressaisir l'ensemble de sa rêverie, et il se mit à lire tout bas :

« .... A quoi bon la vie sans le bonheur, et comment le bonheur sans la richesse? la richesse! C'est donc là le but ; et, quant aux moyens de l'acquérir, il n'y a de mauvais que ceux qui échouent. Devenir riche, d'abord ! tout suit de là ! faites une bassesse et devenez riche, c'est une lâcheté d'un jour que le reste de votre vie fera oublier : commettez un crime et devenez riche; le crime se nie lorsqu'on ne peut le justifier : quant aux remords, s'ils existent, tourmentent-ils plus que le besoin? lequel des deux rend les insomnies plus cuisantes, du désir non satisfait ou du repentir? En tout cas, je ne suis pas sûr des douleurs qui viennent de la conscience révoltée, et je suis sûr de celles que produit l'indigence. La logique m'ordonne donc de tout faire pour cesser d'être indigent !...

» Le pauvre ne vit pas : vivre, c'est avoir la possession de son être : et le pauvre ne l'a pas. En effet, de quoi est-il libre, si ce n'est de mourir de faim ? J'ai vingt-sept ans, j'aime la joie, la campagne, les causeries de femmes, et je passerai ma vie à manier des mourants ; je vivrai dans un entre-pont de cinq pieds et dans une salle d'hôpital, n'entendant que des plaintes et des blasphèmes ! Pourquoi une telle existence ? qu'ai-je fait pour la mériter ? et pourtant il faut que je la supporte ! lors même que je voudrais la changer par ce que les hommes appellent un crime, où en trouver l'occasion ? Les crimes avantageux sont rares ; il faut une faveur spéciale du ciel pour les rencontrer. La probité des trois quarts des hommes ne tient qu'à la difficulté de devenir des fripons. »

Arrivé à cette phrase, le jeune homme s'arrêta comme s'il eût voulu en sonder toute la profondeur. Il frappa sur le papier avec un geste d'affirmation ; puis, penchant la tête dans une de ses mains, il tomba de nouveau dans une méditation sérieuse.

Pour celui qui eût pu lire alors dans sa pensée, c'eût été un singulier spectacle que le dépit de cet esprit chagrin, s'indignant de l'impuissance du pauvre à faire fructueusement le mal, et demandant compte à Dieu des difficultés dont il avait entouré le crime. Cependant, en regardant bien, il est facile de voir, dans cette étrange

direction d'idées, plus d'égarement que de corruption. L'immoralité ne venait pas là de vice, mais de soif de bien-être et d'ambition, maladies ordinaires des jeunes gens aux époques fiévreuses et mouvantes.

Edouard Launay était, en effet, un de ces hommes qui ne veulent point accepter une place dans le monde, mais la choisir, et qui passent à envier la fortune le temps qu'il faudrait employer à l'atteindre. Né dans une condition médiocre, il pouvait se résigner à être pauvre, ou travailler à ne plus l'être ; il ne voulut prendre ni l'un ni l'autre de ces partis, et il aima mieux s'indigner contre les inégalités sociales, qu'il eût désirées à son profit. Ainsi placé vis-à-vis des autres au point de vue de la jalousie, tout lui apparut sous un faux jour, et son esprit se déprava au milieu de sophismes rongeurs. Absorbé d'ailleurs par la soif des jouissances, il y rapporta toutes ses actions. Le sentiment du devoir lui-même se perdit dans cette unique idée ; il en était arrivé à la justification de tous les moyens qui pouvaient conduire au succès. Mais, quoi qu'il eût fait, le mal était resté dans sa vie à l'état de système, ; il avait manié le vice dans ses raisonnements, mais sans s'y être initié par la pratique ; quoique sa volonté fût chancelante, ses répugnances existaient toujours ; il n'eût même fallu peut-être qu'un but offert à cette intelligence inquiète, un doux sentiment jeté dans ce cœur vide, pour ranimer

sa mourante vertu. L'âme de Launay était comme le navire qui attend le vent pour orienter ses voiles, également prêt à la course, en droite ligne, ou bien au louvoiement tortueux. Périlleuse situation à laquelle arrivent la plupart des hommes chez qui la domination de l'esprit sur la matière n'est pas bien établie, et qui, toujours haletants sous les aiguillons sensuels, ont toujours besoin de se ménager une révolte contre le devoir.

Il y avait déjà longtemps que Launay était livré aux réflexions dont nous avons indiqué plus haut le sujet, lorsqu'un infirmier vint l'en retirer, en lui annonçant que le numéro sept était mort. Le jeune chirurgien quitta la fenêtre nonchalamment et à regret. Il se dirigea à travers les deux rangs de lits, vers *le chiffre* qui lui avait été désigné, car dans un hôpital un malade n'a point de nom ; la seule chose que l'on connaisse et que l'on soigne, c'est le lit ; l'homme qui s'y trouve n'est qu'un accessoire passager qui change.

En arrivant au *numéro sept*, Launay écarta la couverture qui, selon l'usage, avait été rejetée sur la tête du mort, et il le regarda avec curiosité. Toutes ses préoccupations avaient évidemment fait place à une sorte d'intérêt scientifique ; l'instinct du médecin s'était réveillé chez lui à la vue du cadavre.

Il passa légèrement la main sur les protubérances du crâne, étudia un instant les muscles de la face ; puis,

comme s'il eût résolu subitement de vérifier certaines observations ou d'éclaircir des doutes, il ordonna de transporter le corps à l'amphithéâtre.

Le mort devait offrir, en effet, un digne sujet d'étude pour un disciple de Gall ou de Lavater. Convaincu de vols à main armée et condamné à une détention perpétuelle, Pierre Cranou avait vécu vingt ans au bagne, uniquement occupé de l'idée de fuir. Ses tentatives d'évasion, parfois heureuses, mais qui n'avaient jamais pu le soustraire longtemps aux recherches, montaient à soixante, et l'avaient ramené soixante fois sous le bâton de l'argousin. Ces corrections cruelles l'avaient rendu infirme et valétudinaire, sans le faire renoncer à ses projets. On eût dit que ses désirs de liberté grandissaient avec l'impossibilité de les satisfaire : l'idée d'évasion devint chez Cranou une sorte de monomanie incorrigible. Il fallut avoir recours aux moyens extraordinaires. Le forçat fut rivé à son banc, chargé de trente livres de fer, et ne sortit plus. Cette dernière mesure lui ôta enfin tout espoir. Il parut renoncer à fuir, mais il tomba gravement malade. Il y avait environ huit jours qu'il se trouvait à l'infirmerie au moment où commence notre récit.

Le garde rentra avec la civière, et le mort fut transporté à la salle de dissection.

L'amphithéâtre du bagne, qui servait rarement, était

encore plus hideux que ne le sont ces lieux d'habitude. Çà et là étaient dispersés quelques membres demi-rongés par les rats; des lambeaux de chair pétrifiés pendaient le long de la table de marbre, et le pied glissait sur les dalles inondées d'un sang verdâtre. Au fond, un squelette incomplet, suspendu près d'une fenêtre ouverte, se balançait au vent du soir, et faisait entendre son cliquetis bizarre.

Quelque habitué que fût Launay à la vue de pareils objets, l'heure inaccoutumée, la froide humidité de l'amphithéâtre, et cette incertitude fantastique que la nuit jette sur toutes choses, lui causèrent une sorte de malaise. Il se hâta de préparer ses instruments, s'approcha de la table, et découvrit le cadavre du forçat.

Il était entièrement nu : le corps amaigri et replié sur lui-même, aurait paru appartenir à un vieillard, si, de loin en loin, quelques muscles tendus, quelques chairs mieux conservées n'eussent indiqué les restes d'une virilité vivace; mais ces traces de vigueur n'apparaissaient qu'éparses et rares. Les membres couverts des cicatrices qu'y avait laissées le bâton du garde-chiourme, étaient en général, tellement déchiquetés, froissés, qu'on les eût crus composés de mille débris grossièrement soudés l'un à l'autre. La manille de fer emprisonnait encore la jambe gauche, et y avait imprimé une trace profonde.

Après avoir regardé un instant les restes d'un homme qui avait tant souffert pendant sa vie pour briser une chaîne dont le bout pendait encore à son cadavre, Launay approcha la lampe et s'arma du couteau de dissection. Mais, au moment où il saisissait le bras du mort, il crut sentir de la résistance. Surpris et presque effrayé, il se pencha sur le corps et souleva la tête jusqu'à la lampe; les paupières frémirent légèrement; il approcha davantage....... les yeux s'ouvrirent tout à fait!

Launay se rejeta en arrière, saisi d'épouvante : alors le cadavre se redressa lentement, s'assit sur son séant et regarda autour de lui avec inquiétude. Le jeune chirurgien était immobile ne sachant que penser, lorsqu'il vit Pierre Cranou se glisser lestement à terre et se diriger vers la croisée. Ce mouvement fut un trait de lumière. Plus d'une fois déjà les forçats avaient ainsi cherché, dans une mort simulée, des chances d'évasion; il comprit qu'il avait été pris pour dupe, et, revenu de son premier effroi, il s'élança après Cranou, qu'il saisit par le milieu du corps, au moment où il allait franchir la fenêtre.

Le forçat essaya de se dégager, mais Launay ne lâcha point prise, et une lutte acharnée commença entre eux. Elle se termina par la chute de Pierre qui, nu et affaibli, ne pouvait résister longtemps.

— Tu vois que tu n'es pas le plus fort, dit le chirur-

gien en affermissant le genou avec lequel il le tenait sous lui; tu ne te sauveras point malgré moi.

Cranou fit encore quelques efforts; mais, reconnaissant qu'ils étaient inutiles, il renonça à la résistance.

— Laissez-moi m'échapper, au nom de Dieu! monsieur Launay, dit-il d'une voix suppliante; que vous importe ma fuite! vous n'êtes point chargé de me garder.

— Je le suis pendant ta maladie. Que dirait-on d'un médecin qui laisse évader ses morts?

— On ne le saura point; et, d'ailleurs, on ne peut rien vous faire, à vous. Oh! je vous en conjure, monsieur Launay, mon cher monsieur Launay, laissez-moi me sauver, laissez-moi sortir. Quand je ne devrais que dépasser la porte!... J'aurais été libre une minute; j'aurais fait un pas hors du bagne; j'aurais respiré l'air de dehors. Car, depuis ma dernière évasion, on ne me laisse plus sortir, vous savez bien, mon cher monsieur Launay! je vous en prie.

— C'est impossible.

Le forçat fit un nouvel effort pour se dégager; mais le chirurgien le tenait vigoureusement.

— Tu ne bougeras pas sans ma permission, dit-il, je ne veux pas qu'on dise que tu t'es moqué de moi.

— Je veux être libre, il faut que je sois libre, cria Cranou! O mon Dieu! avoir souffert si longtemps inutilement! Moi qui n'ai rien tenté pendant deux mois! J'ai

manqué une occasion, peut-être! moi, qui suis resté trois jours sans manger, pour devenir malade et aller à l'infirmerie! J'avais si bien réussi à paraître mort! Vous y avez été trompés tous! Et cela pour rien, pour rien! Toucher au but et le manquer! Oh! c'est trop! c'est trop! c'est trop!

Cranou frappait sa tête avec rage contre les dalles de l'amphithéâtre; Launay fut ému de son désespoir.

— Et pourquoi désires-tu si vivement ta liberté?

— Pourquoi? ah! vous n'avez jamais été prisonnier, vous; pourquoi je veux être libre? Parce que je ne veux pas vivre ici. Je veux retourner dans mon pays avant de mourir; me chauffer au soleil de Marseille. Pensez donc! Il y a vingt ans que je n'ai vu un olivier.

— Mais tu n'es plus même assez fort ni assez dispos pour reprendre ton ancien métier; tu mourrais de faim si tu étais libre.

Cranou grimaça un sourire plein d'une vanité dédaigneuse.

— Je suis plus riche que vous tous.

— Toi, riche?

— Moi.

— Tu es bien heureux.

Quoique ce mot eût été prononcé avec ironie, l'accent du chirurgien avait sans doute quelque chose que le forçat comprit.

— Écoutez, dit-il plus bas ; voulez-vous être riche aussi ? j'en ai pour deux.

— Tu me prends pour un imbécile, Cranou.

— Je vous dis que j'ai de quoi faire votre fortune.

— Quelque vol à commettre avec toi, n'est-ce pas ?

— Non, mais de l'argent à recevoir. Aidez-moi à fuir, et je partage.

— Garde tes contes pour quelque autre, dit Launay, honteux de prêter, malgré lui, l'oreille aux mensonges d'un forçat ; reviens à la salle, et que cela finisse.

En parlant ainsi, le jeune chirurgien s'était levé, sans lâcher toutefois les deux mains de Cranou.

— Vous ne voulez pas me croire, répéta celui-ci avec désespoir ; sur ma tête, monsieur Launay, je vous ai dit vrai : que faut-il donc faire pour vous persuader ?

— Montre-moi ton trésor.

— Je ne l'ai pas ici ; vous savez bien que je ne puis pas l'avoir ; mais laissez-moi m'évader et je jure devant Dieu que vous en aurez votre part.

— Je la regarde comme reçue. Allons, drôle, viens te faire ressouder à la chaîne.

Cranou poussa un gémissement. Un instant il parut en proie à une incertitude poignante ; enfin, se dressant tout à coup :

— Ecoutez-moi, s'écria-t-il d'un accent si vrai, que le

chirurgien en fut saisi; promettez-vous de me laisser fuir si je vous prouve que je ne mens pas?

— Voyons cela.

— Me le promettez-vous?

— Je ne risque pas beaucoup, je suppose.

— Jurez, alors.

— Soit, je le jure.

— Eh bien!... Sur la grève de Saint-Michel, dans la partie nord du rocher l'Irglas, au fond d'un trou, à six pieds de terre, j'ai caché, il y a dix ans, une cassette qui contient 400,000 francs de billets de banque.

— Et d'où te vient cette cassette?

— D'une affaire... comprenez-vous? Quatre cent mille francs! Eh bien, si vous voulez, la moitié de la somme est à vous.

Launay secoua la tête.

— Il n'y a qu'une difficulté à ton histoire, c'est qu'il y a dix ans tu étais déjà au bagne.

— Il y a dix ans j'étais en fuite avec Martin. Nous fîmes le coup ensemble sur la grève et nous cachâmes la cassette de peur d'être poursuivis. Le lendemain la gendarmerie nous arrêta à Plestire. Depuis, Martin est mort à la chaîne et je suis resté seul à connaître le dépôt.

Malgré les efforts de Launay pour affecter l'indifférence, il était évident qu'il écoutait le forçat avec une

attention avide. Quand celui-ci eut cessé de parler, il demeura quelque temps pensif, comme s'il eût discuté en lui-même la vraisemblance de ce qui venait de lui être raconté ; mais, sortant tout à coup de cette préoccupation, il rougit en rencontrant le regard de Cranou fixé sur lui et dit d'un ton qu'il essaya de rendre léger :

— Ton roman est bien inventé, mais il est vieux, on ne croit plus guère aux trésors cachés, même dans les opéras-comiques. Cherche-moi une autre histoire.

Le forçat tressaillit.

— Vous ne me croyez pas ? dit-il.

— Je crois que tu es un habile coquin qui aime à exercer son imagination aux dépens des simples.

— Monsieur Launay, monsieur Launay, par grâce, croyez-moi ; la cassette est dans un trou de l'Irglas ; je suis sûr de la trouver en la cherchant.

— Je t'en exempte.

— Monsieur Launay, vous aurez les deux tiers, je vous donnerai les deux tiers.

— C'est assez...

— Et tous les bijoux, car il y en a aussi des bijoux.

— Assez, te dis-je, pas un seul mot de plus ; lève-toi !

Cranou poussa un cri de rage et se laissa retomber à terre.

— Je ne me lèverai pas, que l'on m'emporte d'ici ; je

ne ferai point un pas. Oh! il ne veut pas croire!... Monsieur Launay, c'est vrai, pourtant... mais il ne veut pas croire. Et n'avoir pas la cassette là; impossible de pouvoir prouver que je ne mens pas! Rien que dix lieues entre elle et moi, entre le bagne et la richesse! Monsieur Launay, monsieur Launay, vous vous en repentirez..... Oh! il ne veut pas croire.

Le forçat se roulait à terre, fou de désespoir. Quant à Launay, il montrait une grande perplexité. Le récit de Cranou avait remué tout ce monde de mauvaises pensées qui sommeillaient en lui. D'un côté, il se sentait près d'ajouter foi aux paroles du forçat et disposé à accepter ses propositions; tandis que, d'un autre, la crainte d'être pris pour dupe et la honte d'une pareille connivence le retenaient. Cette dernière raison l'emporta; mais, pour en finir sur-le-champ avec la tentation, il s'approcha de Cranou, et, le prenant sous le bras, essaya de le soulever pour le transporter lui-même à la salle. Voyant ses efforts inutiles, il se décida à aller chercher du secours.

Il sortit donc après avoir fermé la porte à double tour, il courut à la salle de garde, où il ordonna à deux infirmiers de le suivre.

Comme ils approchaient de l'amphithéâtre un coup de feu partit à côté d'eux, et, presque au même instant un homme nu et sanglant parut chancelant à l'autre extré-

mité de la cour. C'était Cranou qui, resté seul, était parvenu à s'échapper par la fenêtre, et sur qui la sentinelle venait de tirer.

Launay arriva à temps pour le recevoir dans ses bras; mais la balle lui avait traversé la poitrine; il était mort.

II

Badenviller est une petite ville placée dans une fente de montagne, au pied de la forêt Noire, et dont le site semble avoir été disposé à dessein pour le poëte qui voudrait faire une description du paradis terrestre ; encadrée de monts et de forêts, la vallée s'étend au-dessous de la ville, toute brodée de fleurs que les eaux thermales y font éclore, et pareille à une pièce de velours peint que l'on aurait déroulée au soleil. Son peu d'étendue ajoute encore à sa beauté, l'œil en embrasse tous les charmes, et l'oreille en entend à la fois tous les murmures. Du reste, rien ne manque à ce coin de terre ca-

ché au fond des gorges sauvages, ni la grâce, ni la puissance, ni la fraîcheur. On dirait que Dieu a pris plaisir à concentrer dans cet étroit espace ce qu'il dissémine ailleurs. Toute la nature est là comme le parfum de toutes les roses dans le frêle sachet que respire la sultane.

Badenviller, ainsi que son nom l'indique, est une ville de bains. Les Romains y eurent même autrefois des thermes, dont on montre encore aux voyageurs les curieux débris. De nos jours, c'est là que se donnent rendez-vous les oisifs de second ordre, qui, par économie, ou par timidité bourgeoise, redoutent les mondaines réunions de Baden. On y trouve quelques Suisses fumant à côté de leurs femmes qui tricotent, de silencieuses Badoises et un grand nombre d'Alsaciennes, reconnaissables au son avec lequel elles parlent français devant les Allemands, et allemand devant les Français.

Au moment où nous reprenons notre histoire, les baigneurs logés à *la ville de Carlsrhue,* l'un des meilleurs hôtels de Badenviller, étaient réunis sous une petite allée d'acacias plantée près de l'auberge, et madame Perscof venait les rejoindre avec sa fille. Madame Perscof, bourgeoise de Mulhouse, où elle *avait eu des parents bourgmestres,* comme elle se plaisait à le répéter, était une de ces honnêtes mères de famille dont toutes les paroles, toutes les actions et toutes les pensées ne sem-

blent avoir qu'un but, et sur le front dequelles on pouvait lire, *filles à marier.* Encore jeune à la mort de son mari, elle avait eu l'habileté de se faire de son veuvage une sorte de position sociale; *et ses malheurs,* ainsi que ses vertus, étaient passés dans le domaine public.

Lorsque ses filles devinrent grandes, elle se servit habilement de la protection générale qui lui était accordée pour établir avantageusement les trois premières. Mais, quand arriva le tour de la quatrième, elle éprouva des difficultés auxquelles elle ne s'attendait pas. Sa maison était devenue pour les jeunes gens comme l'antre du Lion; ils y avaient vu entrer trois des leurs qui n'étaient point ressortis : aussi s'écartaient-ils avec terreur. Madame Perscof eut beau parcourir les bals et les thés, en parlant de son aïeul le bourgmestre, nul ne se présenta. Enfin, voyant l'impossibilité de placer convenablement Clémence à Mulhouse, elle se décida à chercher ailleurs, et la conduisit aux eaux de Badenviller: elle s'y trouvait déjà depuis six semaines.

Après avoir salué, par leurs noms, tous les baigneurs, et avoir demandé à chacun des nouvelles de ses rhumatismes ou de ses parents, madame Perscof fit asseoir sa fille, et la conversation, un instant suspendue dès son arrivée, reprit son cours.

— Je trouve en effet, dit une grosse dame, qui tenait à peine sur trois chaises, qu'il y a quelque chose de bien

étrange dans la conduite de cette miss Morpeth. Venir ici seule, avec une espèce de gouvernante ? De quoi cela a-t-il l'air ?

— Cela n'est point aussi extraordinaire que vous le pensez, reprit une autre dame, qui passait pour connaître l'Angleterre, parce que son mari était abonné à la *Revue Britannique*, il faut songer que miss Morpeth est Anglaise ; et les Anglaises voyagent toujours seules, ou avec leurs amants ; c'est dans les mœurs.

— Quelle immoralité ! dit madame Perscof.

— Au fait, qu'est-ce que ce monsieur Burns, qui suit partout la belle Anglaise ? Elle prétend que c'est un ami de sa famille ; mais un ami n'a point toutes ces petites attentions ; il a plutôt l'air d'un amoureux.

— Cependant il est bien vieux.

— Ce sont surtout les vieux que recherchent les femmes de ce caractère. Ce monsieur Burns est riche sans doute ?

— Quelle infamie ! s'écria madame Perscof ; je ne suis qu'une pauvre veuve ; mais si j'avais une fille comme cette miss Morpeth...

— Après tout, interrompit la dame qui lisait la *Revue Britannique*, vous la jugez peut-être trop sévèrement. L'Angleterre est un pays libre, ils ont *l'habeas corpus* et *les hustings*, tout cela influe sur les mœurs ; il faut faire la part de l'usage.

Il n'y a pas d'usage qui tienne, cette Anglaise est une coquette. N'a-t-elle pas réussi à tourner la tête à M. Launay, un homme qui aurait pu faire le bonheur de quelque demoiselle bien élevée ?

— Silence ! dit la grosse dame, le voici lui-même.

Edouard Launay venait, en effet, de paraître au bout de la terrasse d'acacias. Il s'approcha lentement, salua les baigneurs et s'assit sans rien dire, sur un banc isolé. Madame Perscof, après avoir toussé, s'être détournée vers le jeune homme, et avoir dérangé sa chaise pour lui montrer une place entre elle et sa fille, se décida à une invitation directe ; mais Launay refusa poliment de s'approcher. La vieille dame en fut piquée.

— Au fait, dit-elle, votre présence seule parmi nous est, en ce moment, une véritable faveur ; c'est, si je ne me trompe, l'heure de votre promenade ordinaire avec miss Morpeth. Qui a pu déranger aujourd'hui vos habitudes ?

— Miss Morpeth m'avait averti hier qu'elle ne sortirait pas ce matin.

— Elle a donc changé d'avis, dit la grosse dame, car la voilà qui revient du Blaore avec son inséparable compagnon, M. Burns.

Launay se leva vivement. La jeune Anglaise arrivait en effet, à la porte de l'hôtel, montée sur un de ces ânes à selles de bois qui servent aux excursions dans la forêt

Noire. En apercevant Edouard, elle rougit excessivement, sauta à terre avec une vivacité effrayée, et entra dans l'auberge sans attendre son compagnon.

M. Burns étonné regarda autour de lui comme pour trouver l'explication de ce trouble; mais, à la vue du jeune Français, qui se tenait à quelques pas, immobile et pâle, il parut tout comprendre, et, hochant la tête d'un air mécontent, il allait monter à son tour le perron de l'hôtel, lorsque Launay lui saisit le bras.

— Monsieur, dit-il avec agitation, je désire avoir avec vous une explication.

La figure de l'Anglais s'éclaircit comme s'il eût attendu et désiré cette demande.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Tous deux prirent le chemin du parc. Après une centaine de pas, Launay se détourna et voyant qu'ils étaient seuls.

— Monsieur, dit-il en s'arrêtant court, vous savez sans doute quel motif m'amène vers vous?

— Je crois le connaître.

— Vous ne pouvez ignorer ni mon amour pour miss Morpeth, ni l'espoir que j'ai dû concevoir un instant de voir ma recherche agréée par elle. Sans connaître les droits que vous avez à sa confiance, je sais qu'elle vous regarde comme son conseiller. C'est donc à vous que je demanderai compte de sa conduite. Je l'ai interrogée

elle-même, et elle s'est troublée ; elle a mêlé votre nom à je ne sais quelle réponse que je n'ai pu comprendre ; ses larmes ont arrêté mes questions. Veuillez me faire connaître pourquoi un si grand changement s'est manifesté en elle depuis votre arrivée ici, pourquoi miss Morpeth m'évite, et enfin, pour citer un fait, pourquoi, après m'avoir averti qu'elle ne pourrait sortir ce matin, elle a changé d'avis en votre faveur ?

— Vous me demandez beaucoup de choses à la fois, monsieur, répondit froidement M. Burns. Quant à cette promenade que je viens de faire avec miss Morpeth, j'avais besoin de lui parler seul, et elle m'avait proposé hier de m'accompagner au Blaore.

— Ainsi elle me trompait ?

— Dites plutôt, monsieur, qu'elle a voulu adoucir un refus par ce mensonge innocent. Vous vous plaignez de sa réserve depuis mon arrivée ; mais, en y réfléchissant, vous eussiez dû sentir qu'avant de se déterminer à un choix duquel dépendra sa vie, elle doit au moins connaître ce qu'elle a à craindre ou à espérer.

— Je ne sais si je vous comprends, monsieur, répondit Launay en rougissant ; mais il s'agit de détails sur moi et sur ma position, je suis prêt à les donner.

— J'écoute.

— Je suis Breton et d'une famille honorable, mon père est mort capitaine de frégate à Brest. Resté orphe-

lin à quinze ans, j'ai servi comme chirurgien dans la marine royale, que j'ai quittée il y a seulement dix-huit mois. Quant à ma fortune... — ici la voix de Launay trembla — elle est facile à vérifier, je possède 400,000 francs placés en rentes sur l'État et je suis prêt à en fournir la preuve.

— Tous ces renseignements ont un grand intérêt pour miss Morpeth ; mais, permettez-moi de vous le dire, venant de vous, ils ne peuvent suffire.

— Monsieur, s'écria Launay, ceci est une insulte !

— C'est de la prudence.

— Et, à quel titre, après tout, me demandez-vous ces détails ? Quels sont vos droits sur miss Morpeth ? Vous même, qui êtes-vous, monsieur ?

— Un ami qui veille à son bonheur, pas autre chose.

— Ne puis-je vous dire, à mon tour : venant de vous, cette réponse ne peut suffire?

— Monsieur, dit l'Anglais avec hauteur, c'est vous qui êtes venu à moi ; je ne vous ai demandé ni de m'adresser vos confidences, ni de me croire ; j'ai pu consentir à vous interroger, mais sans m'obliger à vous répondre. Dès que cette position respective ne vous convient plus, notre entretien est sans but.

A ces mots M. Burns salua Launay avec une froide politesse, et reprit le chemin de l'auberge.

Au moment où il entrait, miss Fanny, qui avait suivi

de loin sa conversation avec le jeune Français, avança la tête pour en deviner le résultat sur ses traits; mais cet examen ne lui apprit, sans doute, rien de favorable, car elle joignit les mains et baissa la tête en gémissant. M. Burns lui jeta un regard plein d'une douce compassion, et lui dit à demi-voix :

— Attendez encore, enfant, tout pourra s'arranger peut-être.

III

Launay, resté seul, voulut d'abord courir après l'Anglais pour lui demander raison des dernières paroles qu'il lui avait adressées ; mais il fut arrêté par la crainte de rompre ainsi à jamais avec Fanny. Ce que lui avait dit cet homme ne pouvait, d'ailleurs, motiver raisonnablement une provocation ; son langage avait été orgueilleux plutôt qu'insultant, il dut donc s'y résigner.

Depuis qu'une opulence subite, attribuée dans le monde à un héritage inattendu et lointain, mais dont le lecteur a, sans doute, deviné la véritable source, avait permis à Edouard Launay de quitter la marine, il avait cher-

ché à se distraire par des voyages, et avait parcouru successivement l'Italie, la Suisse, l'Allemagne. Ce fut en revenant de cette dernière excursion que le hasard le conduisit à Badenviller au moment même où miss Morpeth venait d'y arriver. Frappé de la beauté pure et calme de la jeune fille, il profita de l'espèce de liberté que la commensalité établit entre les baigneurs pour se rapprocher d'elle. L'Anglais lui était assez familier pour qu'il put entretenir miss Fanny dans sa propre langue, et cette circonstance, qui devint une cause de rapprochement, eut aussi pour résultat de les isoler du reste de la foule. Entourée d'Allemands qu'elle ne comprenait pas, miss Morpeth trouva une véritable joie à parler la langue de son pays. Elle se plaisait à corriger l'accent d'Edouard; elle s'amusait de ses gallicismes et lui donnait de longues explications, que le jeune homme avait soin d'oublier, afin que son ignorance nécessitât de nouvelles leçons.

Tout entière à son enseignement, Fanny laissa voir ainsi son esprit sans voile. Sa supériorité accidentelle l'exemptait de toute modestie; voulant faire le professeur en conscience, elle oublia ses réserves de jeune fille, et se montra à Launay dans toute la force et dans toute la grâce de son intelligence.

Ces leçons étaient données le plus souvent en français, et cette circonstance leur prêtait un charme irré-

sistible. Il y a, en effet, dans l'accent inaccoutumé qu'une femme étrangère et belle donne à la langue qui n'est pas la sienne, dans ce ton de doute et d'interrogation d'une voix qui hésite, dans cette espèce de prière perpétuelle d'une bouche inhabile, je ne sais quelle grâce enfantine. Les attitudes imprévues qu'elle donne à sa pensée, tous ces charmants barbarismes qui tombent de ses lèvres harmonieuses, ont quelque chose de neuf et de timide à la fois qui touche en faisant sourire.

Subjugué par cet attrait bizarre, Launay ne quitta plus miss Morpeth. Afin de justifier son assiduité, il proposa de lire nos plus grands poëtes et de discuter avec elle les difficultés de langage qu'elle pourrait remarquer. Mais ces explications ne restèrent pas longtemps dans le domaine de la grammaire. Passant de la forme à la pensée, et de celle-ci à ses déductions, les deux jeunes gens entrèrent bientôt dans la discussion de toutes ces thèses rêveuses et tendres qu'il est si dangereux d'agiter à deux dans la solitude. Sans s'en apercevoir, Edouard et Fanny descendirent des généralités aux applications, et sortirent du roman pour entrer de plein pied dans l'histoire. Un mois avait suffi pour tout cela, et quand M. Burns arriva, ils s'étaient déjà fait clairement l'aveu de leur amour.

L'apparition de celui-ci troubla ce tranquille bonheur.

Miss Morpeth l'avait annoncé à Launay comme un ami de sa famille qu'elle aimait et respectait à l'égal d'un père, mais sans s'expliquer davantage sur les rapports qui la liaient à lui. Ce ne fut donc pas sans un certain mécontentement, mêlé de jalousie, qu'Edouard s'aperçut de l'empire exercé par le nouveau venu sur miss Fanny et de la tendresse qu'ils se témoignaient réciproquement. Aussi ne répondit-il que faiblement aux avances de M. Burns, qui, du reste, se renfermait dans les limites d'une dignité froide et inquisitoriale qui le choqua.

Depuis son changement de situation, il éprouvait une extrême répugnance à parler de son passé et les moindres investigations relatives à sa personne ou à sa vie l'irritaient. Souvent, au milieu de la conversation la plus animée, un fait raconté, un mot jeté en passant, arrêtaient court sa gaîté, et il était évident, pour tout observateur attentif, qu'il y avait dans cette âme des cordes fatales que l'on ne pouvait effleurer, même par hasard, sans exciter un frémissement intérieur et douloureux.

On conçoit qu'il dut répondre à quelques interrogations indirectes que lui adressa M. Burns assez brusquement pour lui ôter l'envie de les renouveler. L'Anglais s'abstint, en effet, dès ce moment, de toute question; mais, par suite, sans doute, de l'influence qu'il exerçait secrètement sur miss Morpeth, celle-ci commença aussi

dès lors à se montrer moins libre et moins tendre. Edouard, inquiet, voulut s'expliquer avec la jeune fille et ne pût en obtenir que des mots entrecoupés et des larmes. Les choses en étaient à ce point. lorsque le jeune homme eut avec M. Burns la conversation que nous avons rapportée plus haut.

IV

Lorsque, le soir, Launay retrouva miss Fanny dans la salle où se réunissaient les baigneurs, il se contenta de la saluer et alla se placer à l'autre extrémité de la table de travail près de madame Perscof.

Il ne pouvait pardonner à miss Morpeth sa soumission aux volontés de ce Burns qu'il détestait. Quelle était, en définitive, la cause de cette dépendance à laquelle Fanny se résignait? Elle était trop craintive pour être fondée seulement sur l'amitié, trop tendre pour l'être sur la peur.

Quant aux honteuses suppositions qui avaient été

faites par quelques femmes, Edouard n'y avait pas même songé; mis Morpeth s'était trop librement dévoilée à lui pour qu'il pût la méconnaître à ce point. Il s'était penché sur cette âme et avait vu jusqu'au fond comme dans une limpide fontaine. Il est des puretés si évidentes, des candeurs si saintes, que le doute même ne peut naître en leur présence; on les aperçoit comme le soleil sans que l'idée vienne de les discuter, et l'on sent qu'elles existent par cela seul que l'on se sent exister soi-même. Il n'y a guère que les caractères dont la valeur est contestable sur lesquels on éprouve de l'incertitude; c'est alors comme un instinct de répulsion qui s'éveille dans l'âme; aussi la possibilité du soupçon est-elle, peut-être, la première punition infligée aux douteuses vertus.

Cependant madame Perscof, aussi surprise que charmée d'avoir Launay entre elle et sa fille, ne négligeait rien pour être agréable au jeune homme. Elle lui parla successivement de son aïeul le bourgmestre, des beautés de la Suisse et de toiles peintes, sans pouvoir animer la conversation. Pour échapper à de nouvelles tentatives, Edouard prit son album et commença à crayonner au hasard. Mais toujours ses yeux et son esprit se tournaient involontairement vers le coin obscur où se trouvait miss Morpeth. Enfin, impatienté de ne la voir faire aucune tentative pour se rapprocher, il jeta son portefeuille et commença à se promener à grands pas.

Madame Perscof, espérant le ramener, prit l'album et s'extasia sur un paysage italien qu'elle regardait à rebours; mais, s'apercevant que ses exclamations étaient inutiles et que Launay continuait à se promener, elle passa à sa voisine le cahier, qui fit bientôt le tour du cercle et arriva à miss Morpeth.

Quoique celle-ci le connût, elle recommença à le feuilleter, moins pour les dessins que pour avoir sous les yeux quelque chose d'Edouard. En le parcourant, elle s'arrêta machinalement sur une étude de rochers. M. Burns, qui était près d'elle et suivait des yeux les feuillets, parut surpris à cette vue.

— Ah! l'Irglas! s'écria-t-il.

Launay qui se trouvait à quelques pas se détourna avec un tressaillement convulsif.

— Qui vous a dit ce nom, monsieur? demanda-t-il.

— Le nom est écrit au bas, répondit doucement Fanny.

— C'est une erreur, ce n'est pas l'Irglas, je ne connais pas l'Irglas.

Il reprit son album, et regardant le dessin indiqué :

— Une ridicule esquisse que j'ai faite en Suisse, ajouta-t-il; et il déchira la feuille avec humeur.

M. Burns avait suivi tous ses mouvements d'un air étonné.

On eût dit que ce qui venait d'arriver réveillait en lui

quelque souvenir particulier. Il sembla prêt à interroger Launay; puis, comme s'il y eût renoncé, il s'éloigna rêveur.

Quelques jours s'écoulèrent sans rien changer à la position des deux amants. Edouard, blessé dans son orgueil, attendait une avance de miss Fanny pour reprendre ses anciennes habitudes. La jeune fille, de son côté, semblait vouloir renouer leur intimité d'autrefois et subir malgré elle une dure nécessité qui l'arrêtait. Il était clair qu'un mystère était venu se placer entre les deux jeunes gens et les tenait séparés; car si un secret possédé en commun est une sorte d'anneau qui soude à jamais deux cœurs l'un à l'autre, possédé séparément, c'est un mur que l'amour lui-même ne saurait franchir. La situation respective de miss Morpeth et de Launay aurait donc pu se prolonger fort longtemps, si une circonstance inattendue n'était venue à leur secours.

Un soir qu'Edouard revenait de la montagne, fatigué et abattu, il entra dans la grande salle et alla s'accouder à une fenêtre. La nuit commençait à descendre sur la *coulée* et les regards du jeune homme erraient sans but sur les sommets de la forêt Noire que baignaient les dernières lueurs du soleil couchant, lorsqu'une voix connue l'arracha à sa rêverie.

Il se détourna vivement et aperçut à l'autre extrémité de la salle, miss Fanny et M. Burns. La jeune fille était

assise, tenant à la main une lettre qu'elle semblait lire avec une profonde émotion. Des larmes coulaient le long de ses joues enflammées et des exclamations entrecoupées lui échappaient à chaque instant. Cette vue produisît sur Edouard un effet indicible. Oubliant tout ce qui s'était passé, il s'approcha vivement vers miss Fanny en prononçant son nom. Le regard de M. Burns l'arrêta. Mais la jeune fille avait vu son mouvement et l'avait compris, elle lui tendit la main. Launay, transporté, saisit cette main qu'il baisa; puis, se rappelant la présence de M. Burns, il rougit, s'inclina avec un gracieux embarras et dit :

— Pardon, miss Morpeth; mais, voyant votre émotion, je n'ai pas été maître de mon élan; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque chose de fâcheux.

— Oh ! non, monsieur, répondit-elle d'une voix vibrante, cette lettre n'a rien de triste : c'est de bonheur que je pleure.

Et regardant M. Burns comme pour lire dans ses yeux l'approbation de ce qu'elle disait :

— C'est une bonne lettre, n'est-ce pas, mon ami?

L'anglais s'inclina en souriant. Il y eùt un moment de silence, pendant lequel les deux amants restèrent l'un vis-à-vis de l'autre, confus et les yeux baissés. Leur compagnon parut sentir que, dans une telle circonstance, sa présence était une cruauté. Il jeta sur eux

un regard plein de bonhommie compatissante, et reprenant la lettre des mains de miss Morpeth, il sortit après avoir salué amicalement Launay.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, par un élan commun, les amants se tendirent les deux mains et Edouard s'assit près de la jeune fille.

— Enfin ! dit celle-ci. Oh ! depuis combien de temps ne vous ai-je point vu ainsi près de moi ?

— Que ne m'y appeliez-vous, Fanny ! je n'attendais qu'un geste.

— Et le pouvais-je, mon Dieu !

— Qui vous en empêchait ?

— Ah ! ne m'interrogez pas, ne me demandez rien; laissez-moi aujourd'hui tout entière à ma joie; ne vous suffit-il pas de me voir heureuse?

— Vous avez encore des larmes suspendues à votre sourire.

— Je ne veux pas les essuyer, Edouard; ce sont de trop douces larmes; j'aime à les sentir sur mon visage; je voudrais les y garder toujours. J'ai peur que ma joie ne sèche avec elles.

— Oh ! tâchez que cela ne soit pas; ne nous brouillons plus; je sens que je ne puis vivre ainsi.

—Et le puis-je plus que vous?

—Pourquoi alors ne pas échapper à toutes ces contrariétés, à toutes ces bouderies dans lesquelles le cœur s'ai-

grit? Fanny, vous savez combien je vous aime; voulez-vous laisser à toujours vos mains dans les miennes comme elles sont là ?

La jeune fille était rouge et tremblante; elle leva sur Edouard des yeux chargés de langueur; puis, cachant son visage sur l'épaule du jeune homme :

— Vous savez bien que je le voudrais, dit-elle à voix basse.

— Alors pourquoi retarder notre bonheur?

— Savez-vous si je suis libre? si les personnes qui décident de mon sort n'avaient point conçu des projets plus ambitieux auxquels il faut d'abord les faire renoncer?

— Voilà donc l'obstacle qui nous sépare? Votre famille, noble et riche sans doute, méprise une alliance trop vulgaire.

— Je n'ai point dit cela, Edouard; j'aurais dû ne rien dire. Au nom du ciel, ne me faites point parler! vous voyez, je ne suis plus à moi!..... Oh! je vous en conjure, ne me demandez rien.

— Eh bien! soit, dit le jeune homme avec abandon; aimons-nous sans réflexion et la destinée fera de nous ce qu'elle voudra. Mais ne me délaissez jamais comme vous venez de le faire, Fanny; car, seul, j'ai peur de moi-même. J'attendrai avec confiance tant que vous serez là; mais vous êtes ma patience comme vous êtes

mon bonheur. Songez que je suis triste ; restez toujours entre moi et ma pensée; faites-vous la garde-malade de mon âme ; c'est un rôle qui vous va bien, à vous, pâles et douces Anglaises, à qui il ne manque que des ailes pour être des anges. Voulez-vous qu'il en soit ainsi ? dites.

— Je le veux, Edouard, je le veux ; mais, vous aussi, voulez-vous être serein et calme?

— Hélas ! j'essaierai, Fanny; je vous promets d'essayer.

— Et vous vous rapprocherez de M. Burns? demanda la jeune fille timidement. Il le faut, Edouard.

— J'essaierai aussi cela.

— Et moi, s'écria l'enfant dans une exaltation de joie et d'amour, je prierai Dieu pour que notre projet réussisse.

Launay la serra dans ses bras; et déposant sur son front un baiser mêlé de larmes :

— Priez-le aussi pour moi, Fanny, dit-il.

V

Le lendemain matin, Edouard descendit au point du jour dans la vallée. L'explication qu'il avait eue la veille avec miss Morpeth avait produit en lui une sorte de révolution. En voyant les larmes candides de celle-ci, en entendant sa voix si pleine de naïveté et de religion, il avait retrouvé toutes les sensations de son adolescence. Il s'était jugé lui-même si petit en face de cette âme d'enfant, qu'il avait eu honte de son indignité.

Il est rare que la vue d'un être pur ne nous rappelle pas à d'honorables aspirations. Une vertu sérieuse produit sur nos dispositions morales le même effet que

l'Apollon sur notre attitude extérieure : par imitation, notre âme se relève et prend une pose plus digne. Jamais Edouard n'avait senti aussi vivement le regret de son passé. Cet amour de miss Fanny lui causait une sorte de remords. Savait-elle à qui elle se donnait ? Ah ! pourquoi, pourquoi n'était-il point resté sans reproche ? Il est donc vrai que, dans toute existence, il vient un jour, une heure, où les fautes commises se dressent autour de nous ; un jour, une heure, où l'on apprend que bonheur et devoir sont deux noms donnés à une même chose. Comme alors tout se défleurit ! comme les sources les plus fraîches s'empoisonnent ! rien ne soulage plus ; les gémissements étouffent, les pleurs brûlent. Vous avez beau entasser les joies dans votre cœur, tout fuit comme du tonneau des Danaïdes. Launay l'éprouvait douloureusement, car son bonheur même était devenu pour lui une source de souffrances.

Il parcourut longtemps la vallée cherchant à calmer son agitation. Enfin, lorsque cette crise fut apaisée, il revint vers l'auberge, où Fanny devait déjà l'attendre.

Le long du chemin, les gracieuses images dont il était entouré, et l'espoir de revoir bientôt celle qu'il aimait, dissipèrent les nuages de son front. Avec cette souplesse de toutes les natures sensibles, il passa en peu de temps du désespoir à l'allégresse. Il se mit à faire un bouquet de fleurs des champs pour Fanny, et, à chaque fleur

cueillie, une triste pensée s'envolait de son cœur.

Comme il approchait de l'auberge, il aperçut devant la porte madame Perscof avec la grosse dame, et quelques autres baigneuses qui semblaient en grande conférence. Ne pouvant les éviter, il hâta le pas pour passer rapidement; mais, au moment où il mettait le pied sur la première marche, madame Perscof l'arrêta par le bras :

— Nous causions de vous, monsieur Launay, dit-elle.

— C'est trop de bonté, madame.

— Je racontais votre histoire.

— Je ne comprends pas.......

— Oh ! c'est que je suis au fait de votre vie passée... Vous ne vous en doutez guère, n'est-ce pas?

— Madame, dit Edouard troublé, c'est une plaisanterie.....

— Ce n'est point une plaisanterie. Je sais que vous êtes né à Brest, que vous avez été reçu chirurgien de marine en 1816; je sais que vos camarades vous appelaient le dernier des Stuarts, par allusion à votre nom d'Edouard et à vos rêves ambitieux..... Ne suis-je pas bien informée ?

— Si bien, madame, que je veux savoir qui vous a donné ces détails.

— Attendez, ce n'est pas tout; je sais encore que vous

êtes devenu riche subitement, en héritant d'un oncle que personne ne connaissait.

— Madame ! madame ! s'écria Launay, je veux savoir qui vous a parlé de moi. Suis-je donc soumis ici à une inquisition occulte ?

Madame Perscof fut presque effrayée.

— Mon Dieu ! dit-elle, je ne voulais point vous mettre en colère, je n'ai pas même cherché à connaître ce qui vous concerne ; mais il y a ici sans doute des gens qui sont plus intéressés que moi. Un fragment de lettre, trouvé par hasard, m'a appris ce que je viens de répéter.

— Où est-il ?

— Le voici.

Edouard reconnut la lettre qu'il avait vue la veille entre les mains de miss Fanny. En la parcourant, il vit que c'était une réponse à des questions fort détaillées à son sujet.

La découverte de cette lettre lui causa une véritable colère. L'idée que sa vie, qu'il eût voulu cacher à tous les yeux était ainsi souillée, et que tous pouvaient y porter un regard curieux, le transporta d'indignation. Ne pouvant maîtriser son agitation, il balbutia quelques excuses à madame Perscof, garda la lettre et entra à l'auberge.

Miss Morpeth, qui l'attendait, sourit en l'apercevant ; mais Launay s'avança jusqu'au balcon où elle se trouvait, sans répondre à ce sourire.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, Edouard ? demanda-t-elle avec crainte.

Pour toute réponse, il lui tendit la lettre. Elle y jeta un regard, rougit et baissa les yeux. Launay froissa le papier avec emportement.

— Il y a, dit-il, des gens prudents jusqu'à n'ouvrir leur cœur que comme on ouvre un crédit, après renseignements, et dont l'amour ne se déclare que sur un certificat de bonnes mœurs.

— Edouard ! cria Fanny en se levant.

Mais il ne l'écouta pas.

— Ceux-là ne savent pas que se défier c'est mépriser ; ils aiment mieux croire l'étranger qu'ils interrogent que l'homme dons l'âme entière leur appartient ; c'est le soupçon qui leur forge l'anneau d'alliance, et ils ne donnent leur affection que sur bonne hypothèque. Que vous semble, miss Morpeth, de pareilles gens ?

Miss Fanny avait écouté sans faire un mouvement ; seulement elle était devenue plus pâle à mesure qu'Edouard parlait. Quand il s'arrêta, elle posa doucement la main sur le bras du jeune homme, et, d'un accent indicible, tant il contenait de douleurs retenues :

— Je ne suis pas de ces gens-là, Edouard, vous le savez, car je vous ai aimé quand je connaissais à peine votre nom. Cette lettre qui vous blesse ne m'était point adressée ; ce n'est point moi qui l'ai demandée. En la lisant,

j'ai pleuré de joie, parce que j'y lisais votre éloge, et qu'elle pouvait lever bien des obstacles; mais pourquoi aurais-je songé à avoir des renseignements sur votre vie? Avais-je pensé à vous en donner sur la mienne? Je vous connaissais mieux que nul autre, car je vous aimais plus. Je n'ai pu empêcher cette démarche qui vous a irrité; j'ai eu tort, puisque vous avez souffert; mais vous me pardonneriez une faute, ne pouvez-vous me pardonner un malheur?

Ces mots avaient été prononcés avec une si angélique douceur; il y avait dans le geste, dans la voix, dans le regard de miss Fanny, une vérité si saisissante par sa simplicité, une douleur si sincère, et pour ainsi-dire, si modeste, qu'Edouard en demeura frappé. Son ressentiment s'amortit contre cette soumission. Il arrivait furieux, la main levée, et il trouvait un enfant à genoux, qui lui prouvait d'un mot son innocence, et lui demandait néanmoins pardon. Quelle colère ne se serait brisée devant cette humble tendresse? Il prit les mains de miss Fanny, et les serrant contre sa poitrine :

— C'est vrai, dit-il, je suis un fou, et vous un ange, ne m'en voulez pas. Mais l'idée d'une défiance de votre part m'a mis hors de moi : j'ai été trop prompt. C'est encore cet homme que j'aurais dû accuser. Toutes les fois qu'un ennui m'arrive, je devrais penser à lui, je le trouve partout sur mon chemin.

— Ne le jugez pas, au nom du ciel ! Edouard, ne le jugez pas encore ; attendez à le mieux connaître.

— Quel qu'il soit, devrais-je le remercier du mal qu'il m'a fait ?

— Peut-être, mon ami.

— Je ne vous comprends pas, Fanny.

— Aussi ne vous ai-je point demandé de me comprendre, mais de me croire, dit-elle, avec un irrésistible sourire.

Edouard fut entraîné.

— Vous avez raison, Fanny ; c'est moi qui suis un insensé de vous tourmenter ainsi. Vous voyez, je suis si peu accoutumé au bonheur, que je ne sais point m'en servir ; je le gâte et le gaspille sans raison, pardonnez-moi. Je sens combien je vous méritais peu...

— Allez, interrompit gaiement la jeune fille, en posant sur les lèvres de Launay deux mains qu'il baisa avec amour ; je vous pardonne, mais ne péchez plus.

Les deux amants s'assirent ensuite l'un à côté de l'autre et commencèrent une de ces conversations impossibles à redire, mélange de mots sans suite, de gestes joueurs, de folies sérieuses et de lutineries caressantes. Leur amour paraissait doublé, car c'est là l'effet ordinaire de ces querelles. Il semble alors que la passion, comme un enfant qui a boudé longtemps et auquel on vient de pardonner, cherche à faire oublier ses fautes

par mille gentillesses. Fanny et Edouard se livrèrent à toutes les puérilités ravissantes habituelles à de tels entretiens. Rêves, souvenirs, confidences, idolâtries, rien ne fut oublié ; puis il fallut savoir qui d'elle ou de lui aimait le mieux ; éternel débat des amants toujours soulevé et jamais résolu.

— J'aime plus que vous, car je vous dois plus, répétait Launay, en jouant avec l'écharpe de Fanny.

— On ne peut jamais devoir plus que le bonheur.

— Moi, j'aime en vous votre douceur, votre intelligence, votre beauté ; mais vous que pouvez-vous aimer en moi ?

— J'aime votre amour.

— Ah ! oui, aimez cela, Fanny, s'écria le jeune homme, aimez cela, car c'est la seule chose que je sois sûr de ne perdre jamais ; vous avez raison, c'est là mon charme ; aimez mon amour, car il est immense, car c'est le premier, le seul que j'aie ressenti.

— Le premier, le seul, répétait Fanny, en secouant la tête, et cependant cette main porte une bague d'alliance.

— Cet anneau ? Ah ! n'en soyez point jalouse ; ce n'est qu'à défaut de vous, qu'il me procurera une fiancée, et alors mon infidélité ne pourra vous blesser : *Mon ombre, comme celle du poëte, voyagera sur l'aile des vents, couverte d'un nuage sombre.*

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, rien, enfant ; ne nous occupons que du présent, parlez-moi de votre tendresse, si vous m'aimez toutefois, car vous ne me l'avez point encore dit.

— Méchant, murmura-t-elle, souriante et confuse.

— Méchant, veut dire je vous aime un peu, n'est-ce pas ? Et pourtant, miss, vous êtes trop bien élevée pour m'aimer devant le monde ; quand nous ne sommes point seuls, et que je cherche à vous parler du regard, vous baissez vos grandes paupières comme une pensionnaire en visite, et vous faites de vos longs cils une sorte d'éventail à votre cœur. Parmi vous, cela s'appelle, je crois, décence, mais, dans le dictionnaire, ma belle miss, cela se nomme hypocrisie.

Et Fanny de se récrier.

— Hypocrisie, miss, répétait Edouard en souriant, et de la moins logique ; car pourquoi cacher l'amour quand vous ne cachez point l'amitié ? Vous souriez à M. Burns, et non à moi ; vous lui accordez des faveurs que vous me refusez.

— Lesquelles donc ?

— Mille : par exemple, cette écharpe que je tiens, c'est lui qui vous l'a donnée ; porteriez-vous ainsi un présent de moi ?

— Quelle différence !

— Je n'en vois pas ; pourquoi ne m'accordez-vous pas

aussi cette joie? Laissez-moi vous donner une agrafe pour cette écharpe, Fanny : chaque fois que je vous la verrai, je me dirai que vous voulez établir une douce égalité entre M. Burns et moi.

— Plus tard, répondit la jeune fille prête à céder.

— Je vous l'enverrai ce soir, dit Edouard.

Quelqu'un entra.

Une heure après, Launay fouillait dans un écrin richement garni et en retirait un magnifique camée que Fanny reçut le jour même, avec un billet qui ne contenait que ces mots :

« C'est un bijou de famille, il appartenait à ma mère, c'est elle qui l'offre à sa fille. »

Ainsi que le jeune homme l'avait prévu, ces deux lignes levèrent les derniers scrupules de la jeune fille, et, lorsqu'il descendit le soir dans la salle commune où les baigneurs étaient réunis, il aperçut miss Morpeth trop entourée pour qu'il pût lui parler, mais qui le cherchait des yeux ; le camée retenait son écharpe. Edouard la remercia d'un regard plein de reconnaissance et d'amour.

Dans ce moment Burns entra. Après avoir salué tout le monde, il s'approcha de miss Morpeth ; en se penchant vers elle pour lui parler, ses yeux rencontrèrent le camée, et il s'arrêta tout court.

— Qu'avez-vous ? demanda Fanny étonnée.

— Je ne vous connaissais pas ce bijou, dit-il en désignant l'agrafe du regard.

Miss Morpeth devint confuse.

— Depuis quand est-il en votre possession ?

— D'aujourd'hui seulement.

Il s'approcha davantage, et l'examina plus attentivement.

— A qui l'avez-vous acheté ?

— Je ne l'ai point acheté, murmura la jeune fille n'osant lever les yeux.

M. Burns fit un brusque mouvement de surprise.

— On vous l'a donné ?

Elle ne répondit pas.

Il laissa échapper un geste de mécontentement et parut près d'adresser un reproche, mais comme s'il eût senti que le lieu n'était point favorable pour une explication :

— Nous en reparlerons, veuillez, dit-il, seulement me confier un instant ce camée.

Miss Morpeth tremblante le détacha et le lui remit. M. Burns le considéra longtemps avec une attention singulière ; il le retourna en tous sens, examina les moindres détails d'un air d'incertitude, mais tout à coup un souvenir sembla l'illuminer ; il posa le doigt sur une aspérité imperceptible et le camée s'ouvrit ; il ne put retenir une exclamation. Fanny suivait tous ses mouve-

ments avec une sorte d'épouvante. Il se tourna brusquement vers elle.

— D'où M. Launay a-t-il eu ce bijou ?

— Il lui a été laissé par sa mère.

— Il vous a dit cela?

— Il me l'a dit.

Le front de l'Anglais s'assombrit, il s'éloigna tenant toujours l'agrafe, et se mit à se promener dans le fond de la salle. Ses yeux se portaient alternativement du camée sur Launay, qui, placé à quelque distance, n'avait rien remarqué. Enfin il parut prendre une résolution subite et se rapprocha du cercle des baigneurs.

Dans ce moment, un Français parlait de l'expédition de l'*Euphrate* et des dangers que couraient les explorateurs au milieu de ces peuplades sauvages.

— Les dangers auxquels on est exposé en Europe ne sont guère moins grands, fit observer M. Burns, et il est peu de voyageurs qui n'aient couru risque de la vie au moins une fois.

— Sur les routes d'Angleterre peut-être, répondit le Français mécontent d'avoir été interrompu.

—En France, monsieur, il n'y a pas encore douze ans que moi, qui vous parle, j'y ai été assassiné.

Les femmes poussèrent une exclamation d'effroi et de curiosité.

— Vous, vous ! comment cela ?

Tous les siéges se rapprochèrent, et le cercle se resserra autour de M. Burns.

— C'est un événement fort simple, reprit-il, quoiqu'il ait eu pour moi des suites cruelles. Après être débarqué à Brest, je parcourais la Bretagne en chaise de poste, j'étais seul et porteur de 400,000 francs, en bank-notes. Nous devions traverser une grève immense appelée grève de Saint-Michel.

Launay qui était resté à l'écart et étranger au mouvement qui s'était fait autour de M. Burns, tressaillit au nom que celui-ci venait de prononcer; il leva la tête et prêta l'oreille. L'Anglais, qui avait tout vu, continua :

— Quand nous arrivâmes à ce passage, la nuit se trouvait déjà avancée, et l'obscurité était profonde. La chaise de poste commença à rouler sur le sable humide sans que l'on entendit le bruit des roues, ni celui des chevaux. Il y avait quelque chose d'étrange dans cette situation, je me sentais emporté comme par enchantement à travers les ténèbres; à ma droite et sur une ligne immense, je voyais des formes blanches et mouvantes qui paraissaient et disparaissaient alternativement. Une rumeur confuse semblable à celle d'une multitude, venait de ce côté; c'était le bruissement de la marée qui descendait. Je roulais ainsi depuis dix minutes, tout occupé du spectacle bizarre que j'avais sous les yeux, lorsque la voiture passa devant un rocher ac-

croupi au milieu de cette plaine de sable, comme un sphinx égyptien dans le désert. — *l'Irglas* ! me cria le postillon, en me montrant avec son fouet l'écueil énorme. Ce nom devait rester dans ma mémoire. A peine avions-nous dépassé le rocher, que la chaise de poste s'arrêta subitement, j'entendis un cri et le bruit que fait la chute d'un homme, je m'élançai à la portière, mais je n'eus le temps de rien voir ; je retombai à l'instant dans la voiture, la tête brisée et baigné dans mon sang.

Un long murmure d'horreur interrompit M. Burns. Il tourna les yeux vers Launay, celui-ci n'avait point quitté la même place, mais sa pâleur était effrayante.

Il reprit :

— Lorsque je revins à moi, plusieurs jours après, je sus que des pêcheurs m'avaient recueilli sur la grève, où l'on avait trouvé ma voiture pillée et le postillon mort. Je fus trois mois à me rétablir de ma blessure.

— Et l'on ne put découvrir vos assassins ? demandèrent plusieurs personnes en même temps.

— Les recherches qui furent faites alors n'amenèrent aucun résultat. J'avais pourtant quelqu'espoir, car, parmi les objets volés, se trouvait une cassette qui contenait plusieurs bijoux faciles à reconnaître, entre autres, un camée semblable à celui-ci.

M. Burns montra l'agraffe qu'il avait gardé à la main. On se penchait déjà pour l'examiner, lorsque miss Fanny

poussa un cri : tous les yeux se tournèrent vers l'endroit qu'indiquaient ses regards ; Edouard Launay s'appuyait au mur, prêt à perdre connaissance.

— Qu'a-t-il? s'écria-t-on de tous côtés.

M. Burns se leva.

— Je puis vous l'apprendre...

— Mon père !... s'écria Fanny en s'élançant vers lui éperdue et les mains suppliantes.

L'Anglais s'arrêta et la reçut dans ses bras presque évanouie. Mais à ce cri tous les spectateurs s'étaient détournés stupéfaits. Launay lui-même l'entendit, il se redressa comme un spectre, écarta ceux qui l'entouraient et apercevant M. Burns qui soutenait la jeune fille :

— Son père ! répéta-t-il avec égarement ; mon Dieu, son père !

Il chercha un instant autour de lui d'un œil éperdu, et s'élançant vers la porte, il disparut.

VI

Les soins que M. Burns fut obligé de faire donner dans les premiers instants à miss Morpeth, qui venait d'être saisie de spasmes, le détournèrent de toute autre pensée. Sa fille, car nous pouvons désormais lui donner ce nom, venait enfin de s'assoupir ; il l'avait quittée un instant et se promenait pensif dans la chambre qui précédait celle de Fanny, lorsque la porte s'ouvrit doucement et Edouard Launay parut sur le seuil. M. Burns recula de surprise et presque d'effroi. Le jeune homme s'arrêta ; il y avait tant d'humilité dans son attitude que l'Anglais en fut rassuré.

— Vous ne m'attendiez guère, sans doute, monsieur, dit Edouard à voix basse.

— Il est vrai : les assassins ont d'habitude plus de prudence.

— Aussi en aurais-je davantage, si j'étais un assassin, mais je tiens à vous détromper, monsieur.

M. Burns secoua la tête.

— Ah ! ne vous pressez point de juger ; ce que je vais vous dire me laisse assez coupable pour qu'on me croie. Du reste, monsieur, la preuve que je n'ai point trempé dans ce crime est facile ; à l'époque où il fut commis, je me trouvais, depuis un an, dans les mers du Sud. Ces actes de services en font foi.

L'Anglais jeta les yeux sur le papier que Launay lui présenta.

— D'où vient donc alors ce camée ? demanda-t-il, pourquoi votre trouble en écoutant tout à l'heure mon récit ? Il est évident que vous avez eu connaissance du crime, si vous n'y avez pris part.

— J'en ai eu connaissance.

— Vous avez remis une agrafe à miss Morpeth comme un héritage de famille ; est-ce votre famille que je dois accuser ?

Launay frémit ; une justification à laquelle il n'avait point songé lui était indiquée !... Mais il eut honte de cette pensée.

—Non, non! dit-il, ma famille fut toujours respectée et digne de l'être.

— Quelle part avez-vous donc eue au crime, malheureux?

— J'en ai accepté l'héritage, voilà ma faute. Ecoutez-moi, monsieur, mes instants sont précieux et je n'ai point de temps à perdre.

M. Burns lui fit signe qu'il l'écoutait. Alors Launay lui raconta tout ce qui s'était passé. La révélation de Pierre Cranou, sa mort, les recherches qu'il avait faites d'après ses indications dans l'Irglas; enfin, leur succès. Quand il eut achevé cette longue confession dans laquelle il ne négligea aucun détail, il présenta à M. Burns un portefeuille et un écrin.

— Vos quatre cent mille francs ont été placés sur l'Etat, continua-t-il, vous en trouverez là les reçus avec un acte de ma main qui vous en confère la propriété. L'écrin renferme le reste de ce qui vous avait été enlevé.

M. Burns examina les papiers et l'écrin. Lorsqu'il se fut assuré que rien ne manquait :

— Monsieur, dit-il à Launay avec un certain embarras, ce que vous venez de me raconter est si étrange, cette restitution est pour moi si imprévue, que je ne sais quels sentiments vous témoigner, et si je dois vous adressez des remerciements ou des reproches; vous avez commis une faute grave.

— Un crime, monsieur, interrompit Edouard, un crime. Ah! je ne cherche point à farder la vérité. Après la confidence de Cranou, j'ai lutté quelque temps, mais sans succès; je ne pensais qu'au trésor caché. Chaque nuit je voyais l'Irglas dans mes rêves, j'y apercevais la cassette et le portefeuille. Quand un chef brodé d'or me rendait à peine mon salut, quand une femme élégante passait près de mon humble uniforme sans se détourner, j'entendais en moi une voix qui criait : *l'Irglas! l'Irglas!* Là était tout; les saluts polis, les équipages, les sourires de femmes! Pour devenir riche, il me suffisait, comme dans les contes de fées, de dire: Je veux! Je n'avais, nouveau Moïse, qu'à frapper le rocher, j'en faisais couler un ruisseau d'or! et pour cela, il ne fallait ni tuer, ni parjurer son nom, mais seulement essuyer le sang dont un autre avait taché le trésor et l'emporter sans rien dire. Je succombai. Mais avec ma pauvreté je perdis mon repos; une ombre me suivait partout! A chaque instant il me semblait qu'une voix allait me dire : Rends-moi ce que tu as volé. Je ne marchais plus qu'avec du poison, résolu de ne pas survivre à ma honte, si j'étais découvert. Je me répétais en vain que mes craintes étaient insensées, que le propriétaire de ses richesses ne vivait plus; malgré tout, j'avais peur comme les enfants ont peur la nuit, par instinct et sans savoir pourquoi.

Launay s'arrêta. Depuis quelques instants il semblait éprouver de vives souffrances, et sa main se portait fréquemment à sa poitrine. Après un court silence, il reprit :

—Mais que vous importent tous ces détails, monsieur? le récit de mes tentations ne peut intéresser que moi. Pardon, je me retire.

Il fit un pas vers la porte, puis s'arrêta comme s'il eût désiré quelque chose qu'il n'osait demander.

—Nous ne nous reverrons plus, dit-il d'une voix entrecoupée, et sans lever les yeux... l'adieu que je vous fais peut être considéré comme celui d'un mourant... Monsieur, j'aurais voulu... j'avais espéré qu'il ne serait point entendu de vous seul... monsieur... Oh ! qu'elle me jette un dernier coup d'œil, que je l'entende parler encore une fois.

Il s'arrêta et regarda M. Burns; mais celui-ci avait baissé les yeux à son tour.

— Je comprends, dit Édouard accablé, vous me jugez indigne de cette dernière faveur ; je n'ai point droit de me plaindre, il n'y a que ceux qui sont purs qui peuvent exiger la pitié.

Il s'inclina profondément et se disposait à sortir, lorsque Fanny parut tout à coup. Elle était vêtue de blanc, ses cheveux étaient épars et ses yeux étincelaient du feu de la fièvre. En la voyant, Launay ne put retenir un cri;

les deux amants restèrent vis-à-vis l'un de l'autre, immobiles et palpitants. M. Burns courut à sa fille.

— Que cherchez-vous ici, miss Fanny? s'écria-t-il, rentrez, je le veux...

—Ah! monsieur! ne m'enviez point cette triste et dernière joie, dit Launay d'un accent si doux que la jeune fille fondit en larmes.

Il se retourna vers elle.

— Miss Fanny, soyez bénie pour ces larmes, soyez bénie pour être venue; je n'espérais plus vous voir.

— J'ai tout entendue, balbutia-t-elle, au milieu de ses sanglots.

— Vous me méprisez bien, alors?

Pour toute réponse, miss Morpeth se jeta dans ses bras. Launay s'attendait si peu à cet élan, qu'il resta comme étourdi de bonheur; mais bientôt, revenant au sentiment de sa joie, il serra la jeune fille contre son cœur en couvrant sa tête de baisers. Pendant quelques minutes ce ne furent que sanglots, caresses, noms répétés; enfin, les deux amants semblèrent succomber à leur émotion; ils s'affaissèrent sur eux-mêmes et glissèrent à genoux sur le parquet en se tenant entrelacés. M. Burns qui jusqu'alors était resté muet de stupeur, saisit enfin le bras de sa fille avec violence et chercha à l'arracher aux étreintes d'Edouard; mais Fanny résista.

— Laissez-moi, mon père, dit-elle avec une exclamation délirante, j'ai promis d'être à lui.

— Fanny, vous êtes insensée.

— J'ai promis d'être à lui, je ne le quitterai plus.

— Monsieur, dit l'Anglais qui tremblait de colère, sur votre tête, laissez cette jeune fille.

— Ecoutez-moi, mon père, dit tout à coup Fanny en se dressant sur ses genoux; abandonnez-moi et laissez-moi le suivre, je ne ferai point de honte à votre nom illustre, car la tache qui couvre ma naissance ne m'a jamais permis de le porter; je ne ferai point de vide dans votre vie, car je n'ai jamais été pour vous qu'un remords ou un embarras. Je veux vous en délivrer, mon père. Dites-vous qu'aujourd'hui je suis morte : cette robe blanche est mon linceul. Adieu, mon père, je ne suis plus la fille d'un prince, mais la femme d'Edouard; adieu jusqu'au ciel.

En parlant ainsi, miss Fanny entoura de ses bras Launay et cacha contre son sein sa tête échevelée. M. Burns ne put supporter plus longtemps ce spectacle. Au comble de l'emportement, il saisit Fanny d'une main et leva l'autre, avec menace, sur Edouard.

— Point de violence, monsieur, dit celui-ci avec effort; ne craignez rien, je n'accepterai pas le sacrifice de cet ange, je ne puis l'accepter. Je n'ai pas voulu vivre pauvre; avez-vous pensez que je me résignerais à vivre

pauvre et déshonoré? Eloignez votre fille, monsieur, ne voyez-vous donc pas que le poison était sûr et que je meurs?

Fanny jeta un cri, elle se pencha vers le jeune homme qui chancelait et le reçut dans ses bras. Alors, Edouard sourit, chercha le cœur de la jeune fille, y posa doucement sa tête et expira.

LE MARI DE MADAME DE SOLANGE

I

On se trouvait aux derniers mois de l'année 1775. Deux hommes étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre auprès d'un bureau chargé d'*in-folios* ouverts, de parchemins timbrés et de sacs à procès.

Le costume du premier annonçait l'un des plus brillants gentilhommes de la cour de Louis XVI, tandis que le second portait l'habit de drap noir et le jabot en or-

gandi, qui désignait alors l'homme de loi d'une manière presque certaine.

— Ainsi, maître Durocher, reprit le jeune seigneur comme s'il eût voulu résumer les renseignements que la notaire venait de lui fournir, vous m'assurez que la fortune de madame de Solange ne monte pas à moins de cent mille livres de revenu ; qu'elle est liquide de toute dette et susceptible d'augmentations.

— Je puis vous l'affirmer, répondit le notaire.

— Fort bien ; mais vous n'êtes point seulement un habile praticien, maître ; tout ce que vous m'avez appris jusqu'à ce jour des personnes que je voulais connaître, l'expérience l'a justifié ; voulez-vous me donner une nouvelle preuve de vos lumières ?

— Monsieur de Lanoy peut compter en toute occasion sur mon dévouement, répondit le notaire sérieusement.

— Eh bien ! dites-moi ce que vous savez de madame de Solange et ce que vous en pensez.

Durocher sourit.

— Je pense, monsieur le comte, dit-il, que c'est le plus grand homme d'État de l'époque et que tous les autres ne sont auprès d'elle, que des femmes de ménage.

Le comte regarda Durocher avec étonnement.

— Vive Dieu ! qu'a-t-elle donc fait de si miraculeux ? demanda-t-il.

— Elle donne des bals où vous dansez, et elle est re-

çue chez M. de Choiseul ! répondit le notaire ; cela peut vous paraître peu de chose, M. le comte ; mais, pour arriver là, il lui a fallu plus de volonté et de suite qu'à nos ministres pour faire la guerre d'Amérique.

— Ah ! je comprends ; on m'a dit, en effet, que son père n'était point noble.

— Son père était porte-balle, M. le comte, puis prêteur sur gages. Il mourut en laissant deux millions. Une bourgeoise ordinaire se fût contentée d'en jouir ; mais madame de Solange voulait être de la cour. Concevez-vous ? être de la cour quand votre père a vendu des chaussettes de laine ! Il fallait d'abord un mariage qui fît oublier son origine. Elle eût pu trouver un duc ou un marquis ruiné par le jeu ; il y en a toujours quelques-uns dont la noblesse est en vente pour les filles d'enrichis ; mais, en épousant, il eût fallu payer des dettes, subir des insolences, et la fille du porte-balle voulait avant tout un mari docile.

— Et elle le trouva ?

— Elle découvrit un pauvre gentilhomme qui consentit à lui donner son nom sans stipuler aucun avantage au contrat : c'était M. le marquis de Solange. Le malheureux l'épousa seulement pour avoir un habit de noces. Elle avait eu raison de penser qu'un tel mari la laisserait maîtresse de tout ; mais elle s'était trompée en espérant l'utiliser. M. de Solange avait pris une femme

comme la plupart des gentilshommes prennent un emploi : pour ne rien faire. Nature timide, il n'avait jamais reculé son horizon au-delà d'un bonheur vulgaire ; c'était un de ces hommes qui vivent pour ainsi dire au clair de lune de toutes les pensées et de toutes les passions. Aussi, une fois assuré de ses quatre repas, se croisa-t-il philosophiquement les bras. Madame de Solange tenta en vain d'exciter son ambition, de le pousser, de le produire ; elle avait beau souffler son âme dans ce corps endormi, y faire entrer sa volonté, penser, parler, marcher pour lui, rien ne pouvait réveiller sa paresseuse nature. Pendant dix ans, elle a continué cette rude tâche ; elle a porté M. de Solange dans ses bras, comme un enfant, sur toutes les routes du crédit, elle l'a conduit à toutes les portes du pouvoir, et toujours le corps sans âme est retombé de son haut : c'était la roche de Sisyphe.

— Elle a enfin renoncé pourtant ?...

— Oui, mais alors elle s'est vue forcée de défaire tout ce qu'elle avait fait. Pour pousser le marquis, elle lui avait créé une importance artificielle ; elle s'était étudiée à lui donner l'air du chef de la famille et n'avait agi, pour ainsi dire, que sous son enveloppe. Une fois son impuissance reconnue, il fallait lui retirer, une à une, toutes les forces qu'elle lui avait prêtées ; il s'agissait enfin, après avoir passé dix ans à faire prendre un fantôme pour un homme, de rejeter ce fantôme dans le

néant et de se mettre à sa place sans avoir l'air de rien déranger.

— Et madame de Solange a réussi ?

— Elle a réussi. Son mari est rentré insensiblement dans l'ombre. Les habitudes indépendantes qu'elle lui avait données pour le faire valoir, elle les lui a reprises jour par jour. On a vu cette individualité s'éteindre comme on l'avait vue se former. Elle a réaccoutumé le monde à ne voir qu'elle, à ne connaître qu'elle. Elle seule est riche, elle seule est influente, elle seule existe. Le nom de son mari même lui appartient; c'est elle qui le porte; lui, on l'appelle *le mari de madame de Solange.*

— Et il a consenti à cette annulation ?

— Non pas sans lutte. Comme on touchait à ses habitudes, il a d'abord résisté; mais que pouvait une aussi frêle intelligence contre la terrible volonté de cette femme ? Aujourd'hui le mari de madame de Solange est un vieillard presque en enfance, que l'on soigne à part dans un appartement retiré et que la voix de sa femme fait trembler. Nul ne lui obéit, et les étrangers mêmes n'y prennent point garde. Il est chez la marquise comme un portrait de famille accroché au mur. Il ne parle à personne et personne ne lui parle. Sa fille seule, sortie du couvent depuis quelques mois, lui témoigne une affection dont il semble heureux; mais cette consolation lui sera bientôt enlevée, car madame de Solange

4.

n'a point renoncé à ses projets ambitieux et sait par expérience que les efforts d'une femme seule ne peuvent conduire bien loin. Aussi ne tardera-t-elle pas à marier demoiselle Jeanne, et ce qu'elle n'a pu faire par son mari, elle l'essaiera par son gendre.

— Et j'espère qu'elle y réussira, maître Durocher, dit le gentilhomme, car ce gendre est trouvé.

— Je m'en doutais, dit tranquillement le notaire.

— Et vous le connaissez ?

Durocher leva la tête avec une sorte d'étonnement.

— Monsieur le comte a bien mauvaise opinion de mon intleligence aujourd'hui, dit-il en souriant.

De Lanoy lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien ! oui, Durocher, dit-il, on m'avait proposé ce mariage, et tout ce que je viens d'apprendre me décide. Vous savez dans quel état le désordre et les procès de ma mère m'ont laissé ; il faut qu'une riche alliance rétablisse ma fortune et me permette de prendre une maison digne de mon rang. Quant à la naissance de madame de Solange, ce sont de ces choses au-dessus desquelles doit se mettre un esprit éclairé. Que la noblesse ait ses priviléges, c'est de droit, et personne, je pense, n'y peut trouver à redire ; mais je partage, du reste, l'avis de notre grand poëte :

« Les mortels sont égaux, etc. »

Dans notre siècle, il faut de la philosophie, mon cher Durocher. La dot de la petite me servira d'ailleurs à acheter une charge importante ; avec mon nom je puis arriver à tout.

— Ainsi, monsieur le comte ne s'effraie point de l'ambition de madame de Solange ?

— Loin de là, mon cher, je m'en réjouis ! Ne pouvant arriver que par moi, elle n'épargnera rien pour me pousser en avant. Sa fortune, ses relations, son adresse, tout sera employé à mon profit. En galanterie comme en politique, nul ne peut remplacer une vieille femme. Elle hasarde mille démarches que l'on ne pourrait faire soi-même, rend mille services qu'une plus jeune refuserait par inexpérience ou par scrupule. N'appartenant plus à aucun sexe, elle peut être la confidente de tous deux. Elle remarque ce qui vous échappe, intrigue, rampe et ment pour vous !

—Monsieur le comte peut avoir raison, dit le notaire ; avoir une vieille dans ses intérêts, c'est prendre le diable à son service ; on peut s'en trouver bien tant qu'on ne lui vend point son âme.

— C'est à quoi je prendrai garde, Durocher, dit le comte ; je veux bien que madame de Solange me mène, mais comme la poudre mène le boulet, c'est-à-dire, à condition que je serai en avant ; c'est, du reste, chose facile et que je crois entendre.

—En effet, dit l'homme de loi avec un sourire où perçait l'ironie, j'ai toujours vu monsieur le comte habile à se faire des serviteurs, sans s'astreindre à leur payer de gages; aussi lui seul me semble-t-il capable de lutter contre madame de Solange; peut-être même n'aura-t-il point à s'en plaindre; quand les forces sont égales, on est juste par nécessité.

—Je l'entends ainsi, dit le gentilhomme en se levant; préparez, mon cher Durocher, un projet de contrat qui puisse être avantageux aux deux parties. J'apporte de mon côté un nom, une position à la cour; j'ai droit à des compensations; vous y songerez. Cette note que je vous laisse vous fera connaître, à peu près, ce que je désire. Arrangez cela en termes de basoche et de manière à ne point effaroucher madame de Solange. Votre projet de contrat rédigé, le duc de Lussac, qui s'est entremis dans cette affaire, le lui portera, et si les clauses lui conviennent, je me ferai présenter à la petite, que l'on dit fort passable.

— Vous ne l'avez point encore vue?

—Non, je veux savoir avant tout si nous pouvons nous entendre; un mariage est chose grave, et l'on ne doit point s'engager à la légère. Tout votre avenir peut dépendre d'un bon ou d'un mauvais contrat; quant à la femme, on a toujours le temps de la connaître. Voyez donc, Durocher, à prendre mes intérêts et à les bien assurer.

— J'y mettrai mes soins.

— Tâchez que tout soit prêt pour demain.

— Je doute que je le puisse, monsieur le comte : il y aura des recherches à faire, des titres à consulter...

— N'avez-vous point l'aide de Jérôme Bouvart, votre clerc, que vous dites aussi habile que vous?

— C'était la vérité, monsieur le comte, mais depuis quelques mois Jérôme n'est plus le même.

— Comment! Se dérangerait-t-il?

— Je ne sais; il est devenu pâle et muet comme un trappiste, et son esprit semble toujours en voyage.

— Le drôle est amoureux, dit M. de Lanoy en essuyant sa poudre devant un petit miroir accroché au mur.

— Je l'ai pensé tant que j'ai vu ses fréquentes visites à sa cousine chez les dames de la Visitation; mais depuis deux mois il y retourne à peine.

— N'importe, Durocher, reprit le comte; il faut que vous fassiez diligence; je veux finir cette affaire, maître; je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

— Monsieur le comte ne soupçonne point mon intelligence et il connaît mon zèle.

— Fort bien. Vous serez content de moi.

A ces mots, M. de Lanoy salua de la main avec cette familiarité impertinente qui constituait, à cette époque,

les bonnes manières, s'avança vers la porte, que le notaire lui ouvrit respectueusement, et disparut, en fredonnant, dans l'escalier tortueux.

II

Le siècle de Louis XIV apparaît seul, au premier abord, dans Versailles : palais, jardins, places, rues, boulevarts, tout semble marqué du même cachet de despotique splendeur. Partout éclate cette volonté inflexible du grand roi ramenant toute chose à la ligne droite et soumettant la création à la même étiquette que sa cour. Pour trouver la France dès siècles suivants, il faut chercher dans les lieux écartés où se cachent les hôtels à frontons sculptés en guirlande; les petites maisons à portes dérobées, au-dessus desquelles s'entrelacent

des amours ; les jardins à longues tonnelles et à charmilles obscures que garde une statue de femme. C'est là que la société de Louis XV, fatiguée de l'éclat symétrique du règne précédent, vint cacher ses vices entre cour et jardin, non par pudeur, mais par sensualité, car le XVIIIe siècle fut, avant tout, une époque de jouissance, n'appuyant sur rien, se jouant de tout et préparant sa propre ruine avec la voluptueuse frivolité de Sardanapale arrangeant son bûcher.

Or, c'est dans un de ces hôtels de l'*ère Pompadour* que je dois maintenant vous transporter. Bâtie quelques soixante ans auparavant au fond de la ruelle Montbauron, le pavillon de madame de Solange avait toute la richesse mesquine et toutes les grâces affectées de l'époque. On y arrivait par une cour étroite sur laquelle s'ouvrait une porte latérale servant d'entrée. La façade, que l'on ne pouvait apercevoir du dehors, donnait sur une terrasse bordée de caisses d'orangers, et sur un parterre presque uniquement garni de tulipes et d'hyacinthes. Le reste du jardin était divisé en étroites plates-bandes, encadrées de sauge, de lavande ou de romarin. Au milieu s'élevait un cadran solaire de marbre blanc, et, çà et là, quelques statues montraient leurs têtes par-dessus les buissons taillés en gobelets. Deux allées de tilleuls, placées aux deux pignons, conduisaient à un vaste berceau de vigne et de chèvre-feuille sous le-

quel, en été, madame de Solange recevait quelquefois ses visites.

Au moment où commence notre histoire, un vieillard et une jeune fille s'y trouvaient seuls assis. Le vieillard portait un costume de ville d'une élégance presque coquette. Ses cheveux, soigneusement crêpés, étaient recouverts d'un léger nuage de poudre; une tabatière d'émail sortait à demi d'une des poches de sa veste brodée; ses bas de soie bien tirés étaient retenus par une boucle d'or ciselé, et deux roses d'un grand prix étincelaient à chacune de ses mains.

Mais ce luxe ne servait qu'à rendre sa décrépitude plus visible. Son visage avait, non point cette teinte chaude et tannée, dernière fraîcheur du vieillard, mais une pâleur blafarde qui ôtait à ses rides leurs ombres et leur donnait un aspect maladif; ses lèvres, toujours entr'ouvertes, étaient agitées d'un tremblement nerveux,et ses yeux, d'un bleu tendre, avaient quelque chose de timide et de vague.

Quant à la jeune fille, elle semblait dans toute la splendeur d'une première jeunesse. L'air modeste et provoquant à la fois, elle eût pu servir de modèle à une vierge peinte par Watteau. Son costume participait de cette double expression : on y sentait un reste d'habitudes du couvent déjà mêlé d'une demi-science mondaine.

Elle tenait à la main une tragédie de Voltaire, et la lisait à haute voix. Tout à coup elle s'interrompit ; le vieillard venait de s'assoupir. La jeune fille posa le livre sur sa chaise et s'approcha doucement; mais ce mouvement lui fit rouvrir les yeux.

— Ah ! je vous ai réveillé, mon père ! s'écria-t-elle avec regret.

—Reste, dit-il d'une voix frêle ; assieds-toi là, Jeanne... plus près, plus près encore.

Elle s'accroupit aux pieds du vieillard dans l'attitude gracieuse d'une enfant qui demande des caresses.

Il posa une main sur son épaule, releva de l'autre son front et la regarda longtemps avec une sorte d'enchantement naïf.

La jeune fille sourit d'abord sous ce regard ; mais je ne sais quel souvenir traversa subitement sa pensée, ses yeux se mouillèrent et elle baissa la tête.

— Qu'y a-t-il, Jeanne? demanda le vieillard, à qui ce mouvement n'avait point échappé.

— Rien, rien, mon père, répondit-elle rapidement.

— Tu me trompes. Hier encore j'ai vu que tu avais pleuré ; je voulais t'en demander la cause, et ce matin j'ai oublié... Oh ! ma tête ! ma tête !...

Il porta les deux mains à son front avec l'expression plaintive d'un enfant. Jeanne voulut l'entourer de ses

bras ; mais il se dégagea doucement, jeta autour de lui un regard précautionneux, et baissant la voix :

— Madame de Solange te rend malheureuse, peut-être? dit-il avec une sorte d'effroi.

— Qui vous fait penser cela? interrompit la jeune fille.

Il lui imposa silence de la main.

— Bien, bien, je sais que tu ne me l'avoueras point. A quoi bon ! je ne pourrais te protéger, moi ; mais prends garde, Jeanne ; ne résiste pas à ta mère. Tout ce qui résiste, vois-tu, elle le brise !

— Je le sais, murmura Jeanne, dont les yeux se détournèrent vers son père.

Celui-ci l'attira plus près de lui.

— T'a-t-elle refusé quelque plaisir? demanda-t-il.

— Nullement, mon père.

— Tu désires peut-être quelque parure?

— Aucune.

— Pourquoi le cacher? on pourrait te l'acheter. Ta pension est faible et ne doit point te suffire.

— Je ne la voudrais plus forte que lorsque je vois de pauvres familles.

— Et tu en connais maintenant que tu aimerais à secourir?

— Hélas ! mon père, ceux qui souffrent ne manquent jamais.

M. de Solange regarda autour de lui, et, tirant de la poche de sa veste une petite bourse de cuir de daim :

— Tiens, dit-il.

— De l'or ! s'écria Jeanne étonnée.

— Oui, mais cache-le de peur que ta mère ne le voie !

— Pourquoi cela ? Ne le tenez-vous point d'elle ?

— Non.

— De qui donc, alors?

— Tout est pour toi, dit le vieillard en rougissant.

— Mais vous ne me répondez point, mon père, reprit Jeanne vivement. Cette bourse...

Et comme si un souvenir l'illuminait subitement :

— Cette bourse a été dérobée à ma mère il y a quelques jours ! s'écria-t-elle.

— Tais-toi, dit le vieillard épouvanté.

— Quoi ! ce serait...

— Tais-toi !

Elle regarda son père stupéfaite. Celui-ci jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Tout lui appartient, reprit-il à voix basse; je suis chez elle comme à l'hospice; je n'ai rien à moi... Quand j'ai vu cet or, j'ai pensé qu'il pourrait te rendre heureuse.

— Oh ! mon père, mon père ! s'écria Jeanne émue à la fois de honte, de pitié et d'attendrissement.

— Dis que tu es heureuse, Jeanne ! reprit celui-ci en l'attirant à lui. Pauvre fille ! J'aurais voulu pouvoir dérober pour toi le trésor du roi de France ! Si j'avais le paradis, vois-tu, Jeanne, je le donnerais tout entier sans y garder même une place... Mais embrasse donc ton père ! remercie-le donc ! C'est la première fois que je puis te faire un présent.

Il y avait dans les paroles du vieillard une tendresse à demi égarée qui émut Jeanne jusqu'au fond du cœur. Dépouillée de sa volonté par une longue oppression, cette pauvre âme en était revenue à tous les instincts de l'enfance.

Jeanne jeta ses bras autour du cou de son père et baisa ses cheveux blancs.

— Cache, cache la bourse, reprit le vieillard joyeusement. Ah ! ils me croient la tête faible !... Mais je vois tout, je comprends tout. Aussi, sois tranquille, ma Jeanneton, je sais comment faire, maintenant. On ne se défie point de moi ; tes pauvres ne manqueront plus de rien. Mais cache la bourse, surtout, cache-la bien.

— Elle ne nous appartient pas, fit observer la jeune fille doucement, et il faudra la rendre.

— La rendre ! à qui ?

— A ma mère.

— Que dis-tu ? s'écria le marquis épouvanté; tu lui diras donc que je l'ai prise ?

— Non, mon père.

— Elle le devinera, on te forcera à l'avouer; tu me dénonceras, malheureuse !

— Mon père !

— Oh ! ne fais pas cela, Jeanne, je t'en conjure; ta mère se vengerait sur moi. Tu ne voudrais point me rendre malheureux. Tu es la seule qui m'aime ici. Oh ! ne rends pas la bourse; je l'ai prise pour toi, Jeanne. Par miséricorde, ne dis rien à ta mère.

Il avait les mains jointes et pleurait. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras en s'efforçant de le rassurer par ses promesses et ses baisers, mais il semblait toujours inquiet.

— Tu ne sauras point cacher cet or, reprit-il, et tout se découvrira. Rends-le-moi, c'est le plus sûr; rends-le-moi; je le garderai.

Jeanne lui remit la bourse, qu'il ramassa vivement.

— Surtout, pas un mot à ta mère, reprit-il, en posant un doigt sur ses lèvres. Si elle t'interroge, aime-moi assez pour mentir; ton confesseur te le pardonnera, et, s'il le faut, je prendrai sur moi le péché.

Dans ce moment un domestique en livrée parut au bout de l'allée. Il venait annoncer à M. de Solange que le souper était servi.

Celui-ci se leva, fit un signe à Jeanne pour lui recommander la discrétion, et, s'appuyant sur le bras du

valet, il regagna d'un pas chancelant l'appartement qu'il occupait dans l'hôtel.

La jeune fille le suivit des yeux avec une expression de pitié caressante, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les tilleuls. Alors ses idées parurent prendre un autre cours, et elle tomba dans une profonde rêverie.

Le jour, qui commençait à baisser, ne jetait sur la tonnelle que des lueurs incertaines ; la cloche du souper avait sonné, et, suivant l'usage établi dans la plupart des maisons nobles, Jeanne n'y devait point paraître. Certaine ainsi que son absence ne pouvait être remarquée par sa mère, ni par les gens de service occupés ailleurs, la jeune fille chercha le coin le plus reculé de la tonnelle, s'y assit et tira de son sein une lettre qu'elle y tenait cachée.

La seule vue de ce papier sembla réveiller en elle une subite émotion, car la rougeur couvrit ses joues, et elle promena autour d'elle un regard inquiet ; mais, sûre de ne pouvoir être aperçue, elle l'ouvrit lentement et se mit à le relire tout bas.

Cette lecture avait sans doute pour elle un vif intérêt, car elle ne tarda point à l'absorber tout entière. Une lueur d'indicible joie illuminait ses traits par instants, puis s'éteignait tout à coup sous un nuage de doute et de crainte. Deux ou trois fois elle s'interrompit, demeu-

rant immobile, les yeux fixes et comme écrasée sous un sentiment de désespoir.

Enfin, elle avait achevé sa lecture et se préparait à la recommencer lorsqu'un bruit de pas se fit entendre : elle cacha vivement dans son sein la lettre qu'elle tenait, et presque au même instant madame de Solange parut à l'entrée de la tonnelle.

Madame de Solange était une femme de haute taille, richement vêtue, à la démarche lente, mais ferme. Rien chez elle ne rappelait son origine. Ses traits avaient une régularité pour ainsi dire hautaine, et leurs rides se cachaient sous une sorte de *blondeur* aristocratique. Ce qui manquait dans tout son être, ce n'était point la distinction : c'était la vie. La robe de velours ne pouvait déguiser sa maigreur, et la lividité de son visage perçait le fard dont elle l'avait couvert. C'était seulement dans le regard que l'on retrouvait l'indice d'une énergie éprouvée ; toute la vitalité s'y était réfugiée, et son œil gris brillait d'un éclat que l'on avait peine à supporter.

Jeanne, qui avait failli être surprise, resta tremblante et la tête baissée à son aspect ; madame de Solange ne parut point y prendre garde.

— Je vous cherchais, dit-elle à la jeune fille d'une voix dont l'harmonie avait quelque chose de métallique. Êtes-vous seule ?

— Seule, madame, répondit Jeanne.

Madame de Solange s'assit sur le banc que sa fille venait de quitter et lui fit signe de prendre un des siéges rustiques qui se trouvaient sous la tonnelle.

— J'ai à vous parler, Jeanne, reprit-elle d'un ton plus confidentiel que de coutume. Approchez-vous et écoutez-moi avec attention.

La jeune fille obéit.

— Depuis bientôt trois mois que vous avez quitté le couvent, reprit madame de Solange, j'ai évité de vous présenter à la société qui fréquente l'hôtel. Vous avez vécu dans la retraite comme il convient à une fille de votre condition, qui ne doit paraître dans le monde qu'en se mariant; mais ce moment est enfin venu.

— Que dites-vous, madame? s'écria Jeanne, qui leva brusquement la tête en tressaillant.

— Je dis que je viens d'arranger un mariage tel que je pouvais le désirer.

— Pour moi? interrompit la jeune fille.

— Pour vous, reprit madame de Solange. Qu'y a-t-il dans cette nouvelle qui puisse vous étonner? N'avez-vous jamais pensé qu'il en devrait être ainsi tôt ou tard?

— Madame..., balbutia Jeanne éperdue.

— Allons, remettez-vous, dit froidement madame de Solange; il s'agit ici, non point de s'émouvoir, mais de

causer. Le mariage aura lieu dans un mois, et dès demain je vous emmènerai pour choisir le trousseau.

Cette nouvelle était si inattendue que Jeanne resta un instant comme foudroyée. Elle regarda sa mère, pâle, les mains jointes et sans pouvoir parler.

— C'est impossible, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée ; dans un mois, madame, c'est impossible.

— Pourquoi donc? demanda la marquise.

— Je ne savais point... Je n'étais point préparée. Oh! je vous en conjure...

— Enfin?... interrompit madame de Solange avec impatience.

— Je ne veux pas me marier, ma mère! s'écria la jeune fille qui se laissa glisser à genoux.

La marquise recula vivement.

— Relevez-vous, dit-elle. Pourquoi cet effroi, ces larmes; et que dois-je conclure de pareilles folies? Les dames de la Visitation auraient-elles abusé de leur influence pour vous inspirer un fanatique désir de fuir le monde?

— Non, madame.

— Qu'est-ce donc alors? Éprouvez-vous quelque répugnance pour le mariage?

— Je ne dis point cela, madame.

— C'est donc seulement pour le mari que je vous propose; mais je ne vous l'ai point nommé, vous ne l'avez

jamais vu. S'il est jeune, spirituel, galant et de grande naissance, le refuserez-vous également?

— Ah! quel qu'il soit! s'écria Jeanne, emportée par son émotion.

Madame de Solange leva brusquement la tête :

— Alors, vous en aimez un autre? dit-elle.

Jeanne se couvrit le visage. Il y eut une pause.

— Ainsi, vous l'avouez, reprit la marquise d'une voix dont le tremblement annonçait une colère retenue; eh bien, mademoiselle, voyons votre choix! Pour être préférable au comte de Lanoy, il faut que l'homme distingué par vous réunisse à un haut degré les avantages de la beauté, de l'intelligence et de la fortune. Nommez-le! nommez-le sur-le-champ! Mais pourquoi ce silence? Hésiter, c'est me faire croire à quelque préférence indigne. Ce nom est-il si honteux, que vous n'osiez le prononcer? Parlez, mademoiselle! mais parlez donc!

— Ne m'interrogez point, madame, balbutia Jeanne, étouffée de sanglots.

La marquise fit un brusque mouvement.

— C'est-à-dire que vous rougissez d'avouer votre choix, reprit-elle. Vous-même, alors, en faites justice! Qu'il n'en soit plus question; vous épouserez M. de Lanoy.

— Ma mère! par pitié! s'écria Jeanne.

Mais madame de Solange lui saisit brusquement le bras, et avec un emportement qu'elle avait jusqu'alors difficilement contenu :

— Assez! dit-elle, vous obéirez!... Point de prières, point de larmes! Je le veux ! Je ne vous demande plus la confidence de vos folles préférences. Gardez vos rêves, vous le pouvez; mais ce mariage réalise un espoir que je poursuis depuis vingt années; il vous assure le crédit et le rang que nous avons le droit d'ambitionner : il se fera, mademoiselle. Fussé-je à mon heure d'agonie, je remettrais à recevoir l'absolution de mes péchés pour signer votre contrat.

L'énergie avec laquelle ces mots étaient prononcés saisit la jeune fille; elle leva vers sa mère des yeux noyés de larmes; mais le regard fixe de celle-ci s'appuyait sur elle avec une volonté si implacable, qu'elle fut comme écrasée et qu'elle se laissa retomber sur le siége qu'elle avait quitté.

Madame de Solange s'aperçut de ce subit abattement; elle avait déjà repris possession d'elle-même.

— Vous réfléchirez, dit-elle d'un ton de froideur imposante. On a dû vous apprendre au couvent qu'à nous appartenait le droit de disposer de votre sort, à vous le devoir de vous soumettre; mais il ne suffit point d'obéir, il faut que vous le fassiez avec la bonne grâce qui convient à

votre éducation et à votre rang. J'ose espérer que vous ne l'oublierez point. Allez!

Jeanne se leva tremblante, salua et quitta la tonnelle.

Madame de Solange demeura longtemps à la même place, les yeux immobiles, le front soucieux. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Jeanne était loin de l'avoir laissée sans inquiétude. Il était évident que la jeune fille ressentait un amour, impossible à approuver sans doute, puisqu'elle n'avait osé en avouer l'objet, mais dont les suites pouvaient être dangereuses.

Bien qu'elle n'eût étudié sa fille que depuis quelques mois, la marquise avait vu clair dans le fond de cette âme, qui s'ignorait encore elle-même. Jeanne avait cette docilité de l'enfant qui a grandi sans s'en apercevoir; mais le péril de ses affections pouvait lui révéler le secret de sa force, et alors la révolte était à craindre, car il y avait dans la fille quelque chose de l'énergie de la mère. Les grâces de la jeunesse et les timidités de l'ignorance cachaient en vain cette énergie : madame de Solange l'avait devinée sous son enveloppe, comme l'œil d'un soldat devine le glaive dans son fourreau de satin. Aussi comprit-elle sur-le-champ que le seul moyen d'éviter la résistance était de tout brusquer; elle espérait qu'ainsi surprise, la jeune fille n'essaierait point des forces qu'elle ignorait, et que, convaincue de son impuissance, elle se jetterait dans la résignation.

C'était par suite de cette pensée que la marquise avait renoncé à pousser plus loin sa découverte et brusquement interrompu l'explication commencée. Elle savait qu'occuper un cœur de son affection, même pour la combattre, c'est l'y engager plus avant; qu'en arrachant à Jeanne une confidence, elle s'associait pour ainsi dire à sa passion, et qu'une fois cette dernière avouée, la jeune fille s'y abandonnerait avec plus de liberté. Elle résolut donc de ne lui faire aucune question, mais de tout découvrir, s'il était possible, décidée à ne rien négliger pour rompre une inclination qui mettait ses espérances en péril.

III

Six heures venaient de sonner et tout semblait encore dormir dans l'hôtel de Solange. Une porte vitrée du rez-de-chaussée était seule ouverte, et les premiers rayons de l'aube l'illuminaient d'une molle lueur.

Le marquis était assis près du seuil, respirant cette brise piquante d'octobre que tempérait la première chaleur du soleil levant. Son sommeil était court, comme celui de tous les vieillards, et il se levait avant l'aurore pour jouir de cette heure de solitude. Soumis tout le jour au règlement établi par madame de Solange, ne pouvant lire, se promener, prendre ses repas qu'aux

moments indiqués, toujours suivi d'un valet qui semblait un gardien plutôt qu'un serviteur, il se trouvait alors délivré de ces liens dégradants dans lesquels on avait étouffé sa pauvre âme. Le génie tyrannique qui réglait ses destinées dormait encore, et, débarrassé de l'oppression qui tenait habituellement sa pensée captive, il pouvait reprendre possession de l'espace et du jour, retrouver en lui-même la force de désirer, de penser, car Dieu n'avait point refusé toute lumière à cette intelligence. Doucement ménagée, elle eût pu briller comme ces étoiles qui, sans faire remarquer leurs rayons, aident pourtant à la clarté du ciel; mais on lui avait demandé plus qu'il ne lui était permis de donner. Il n'eût fallu à ces facultés modestes que le labeur de chaque jour; attelage vulgaire, c'était assez pour elles de traîner le soc dans le sillon commun; madame de Solange avait voulu les transformer en coursiers de guerre; elle les avait lancées dans la mêlée, poursuivant leur lenteur d'un impitoyable aiguillon, jusqu'à ce qu'elles eussent succombé, brisées par d'impuissants efforts. Alors, dépouillé de son autorité et rappelé à toutes les soumissions de l'enfance, le vieillard avait cédé, après une courte lutte, et les dernières lueurs de son esprit s'étaient éteintes dans les humiliations.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était assis à la même place, fixant sur le jardin un vague regard,

lorsqu'une porte s'ouvrit doucement à l'autre extrémité de l'hôtel.

Jeanne y parut, la tête couverte d'une coiffe du matin et enveloppée dans une pelisse. Elle promena les yeux de tout côté, fit quelques pas, puis s'arrêta; elle semblait tremblante. Cependant, après s'être assurée que le jardin était désert, elle se glissa légèrement derrière une touffe de lilas et gagna la tonnelle.

Arrivée là, elle s'assura de nouveau qu'elle était seule, et s'avança vers la grille qui interrompait le mur à cet endroit et permettait d'apercevoir la campagne. Une vieille statue y était adossée, et les lignes tracées sur le marbre par les passants prouvaient suffisamment qu'on pouvait l'atteindre du dehors.

La jeune fille en fit le tour, glissa la main sous le socle à une place qui semblait lui être connue, et en retira une lettre. Au même instant, une exclamation retentit à quelques pas; elle détourna la tête; madame de Solange était debout à l'entrée de l'allée de tilleuls.

La jeune fille n'eut que le temps de s'élancer vers l'autre allée et de courir à la porte du jardin; mais on l'avait refermée. Éperdue, elle cherchait autour d'elle, lorsque son nom prononcé par une voix connue lui fit lever les yeux; elle aperçut son père, poussa un cri de joie et se précipita dans son appartement.

Tout cela s'était passé si rapidement que la marquise, qui revenait sur ses pas, ne trouva plus la jeune fille en arrivant devant l'hôtel; mais un regard jeté sur la porte vitrée du marquis lui fit tout comprendre. Elle s'arrêta indécise.

Depuis plusieurs années que M. de Solange vivait relégué dans cette partie de l'hôtel, elle en avait à peine deux ou trois fois franchi le seuil. L'aspect de ce vieillard en enfance lui rappelait trop d'espérances avortées et aussi peut-être trop d'inexorables torts pour qu'elle ne cherchât point à l'éviter. L'appartement qu'il occupait était pour elle comme ces prisons domestiques dans lesquelles on nourrit un monstre ou un fou, et dont on n'approche que lorsque la mort les a rendues vides.

Cependant l'occasion de tout découvrir était trop favorable pour la laisser échapper. Après un moment d'hésitation, elle surmonta sa répugnance, s'avança vers la porte et l'ouvrit résolûment.

Le marquis était assis au fond de la chambre, serrant une des mains de Jeanne, pâle et haletante. Tous deux tressaillirent à l'aspect de madame de Solange, et le vieillard cacha vivement un papier qu'il tenait; mais la marquise avait remarqué son mouvement; elle s'avança vers Jeanne, qui avait baissé les yeux, et de cette voix dont la douceur avait je ne sais quelle inflexibilité sonore :

— Votre gouvernante vous cherche, dit-elle.

La jeune fille, étonnée, leva les yeux.

— Allez, reprit la marquise.

Jeanne regarda son père avec inquiétude. Elle parut balancer un instant; sa main serra celle du marquis, comme pour lui demander l'ordre de rester; mais celui-ci, qui avait rencontré l'œil de la marquise, détourna la tête. Obéissant enfin à un geste impérieux de sa mère, la jeune fille sortit lentement.

Madame de Solange reconduisit sa fille jusqu'à la porte, qu'elle referma derrière elle; puis, laissant tomber les rideaux qui avaient été relevés et permettaient de tout voir du dehors, elle revint vivement vers le vieillard :

— Jeanne vous a remis une lettre! dit-elle brusquement.

— Un siége! un siége pour madame! balbutia le marquis, qui promena les yeux autour de lui comme s'il eût cherché un valet.

— Veuillez m'écouter, monsieur, interrompit madame de Solange avec impatience.

— Une belle étoffe! reprit le vieillard en ayant l'air d'admirer la robe de la marquise.

Celle-ci fit un pas en arrière et le regarda fixement.

— Ah! j'entends! dit-elle après un court silence, monsieur le marquis espère échapper à mes questions en

feignant de ne les point saisir ; c'est un moyen dont il a toujours eu l'habitude ; mais il prend une peine inutile, je sais tout.

Le vieillard tressaillit sans paraître comprendre.

— L'hiver vient, madame, continua-t-il ; il n'y a plus d'oiseaux dans les tilleuls, plus de violettes...

— Assez, s'écria la marquise ; regardez-moi, monsieur, et veuillez m'écouter ! Je sais tout, vous dis-je ! Jeanne est entrée ici tout à l'heure avec une lettre ; je l'ai vue ! Sûre que je l'exigerais, elle vous l'a remise pour me la dérober, et vous la tenez encore.

Le marquis cacha vivement ses deux mains dans les larges poches de son habit brodé.

— Je veux cette lettre, reprit madame de Solange avec autorité ; il me la faut sur-le-champ !

— Plus de violettes, madame ! plus de violettes ! murmura le vieillard d'un accent à demi égaré.

La marquise fit un brusque mouvement, mais elle le réprima aussitôt, et, s'approchant d'un air presque riant :

— Allons, dit-elle en changeant subitement de ton, pourquoi refuser de me répondre, monsieur ? Je ne suis point venue seulement pour cette lettre, et j'ai besoin de causer avec vous.

Le vieillard jeta à la marquise un regard craintif.

— Je venais vous parler de Jeanne, reprit madame

de Solange; la voilà grande et le temps me semble venu de songer à son établissement.

Le marquis garda le silence.

— J'ai cherché longtemps, continua la marquise, mais je crois enfin avoir trouvé le mari qui lui convient.

— Un mari pour Jeanne? répéta M. de Solange en relevant la tête.

— Jeune, aimable, et tenant un des premiers rangs à la cour, ajouta la marquise; M. le comte de Lanoy.

— Le fils de l'ancien gouverneur du Périgord?

— Lui-même, monsieur. Auriez-vous connu son père?

— Si je l'ai connu! s'écria le vieillard; un ancien compagnon d'enfance! Grande noblesse, madame! Les de Lanoy comptent autant de quartiers que les Montmorency. Il faut que Jeanne épouse le comte!

— A la bonne heure! dit la marquise; je vois avec plaisir, monsieur, que nous commençons à nous comprendre. Mais, en échange de la bonne nouvelle que je vous apporte, vous ne refuserez point, je pense, de me donner ce papier...

Le marquis tressaillit et fit rentrer dans sa poche la main qu'il en avait laissée sortir à demi; ses regards, dans lesquels s'était allumé un éclair d'intelligence, semblèrent s'éteindre.

— Un beau jour, madame, un beau jour, dit-il d'une voix enfantine en montrant le soleil qui étincelait à travers les rideaux.

— Il est vrai, répondit tranquillement la marquise, et vous devriez en profiter pour une promenade.

— Moi ! s'écria le vieillard étonné.

— Je puis mettre le carrosse à votre disposition.

— Une promenade en carrosse! répéta M. de Solange avec émerveillement.

— Dans la forêt, si vous le voulez, il y a chasse aujourd'hui.

— Et je pourrai la voir ! voir les chiens, les piqueurs, les gentilshommes !

— Pourquoi non?

— Ah ! je le veux, je le veux, madame, tout de suite !

— Aussitôt que vous m'aurez remis la lettre.

— Ah ! la lettre? répéta le vieillard d'un ton chagrin et comme si ce mot fût venu couper court à sa joie.

— N'avez-vous point aussi exprimé à Baptiste le désir d'assister aux messes du roi? demanda la marquise; il vous y conduira, monsieur... dimanche prochain; la cour y sera tout entière.

— J'y verrai Marie-Antoinette?

— Et vous entendrez un office en musique.

— Avec un sermon, madame; il y aura sans doute un sermon? On en prêchait de si beaux autrefois en

Lorraine, quand j'étais jeune. Il y avait surtout un capucin dont j'ai oublié le nom... Croyez-vous que l'aumônier du roi prêche aussi bien que lui, madame?

— Mieux encore, monsieur, dit madame de Solange qui se prêtait à l'expansion pleine d'enfantillage du marquis. Mais, complaisance pour complaisance; vous me donnerez le papier que Jeanne vous a remis.

Le vieillard retourna la lettre dans sa poche.

— Je ne peux pas, murmura-t-il; elle me l'a donnée à garder; si elle savait que je ne l'ai plus...

— Je ne lui en parlerai point.

— Mais elle me la redemandera!

— Je vous la rendrai.

— Bien sûr? demanda le vieillard qui jeta à madame de Solange un regard incertain.

— Je vous le promets, marquis, dit celle-ci en souriant. Mais vite, si vous tenez à votre promenade dans la forêt. La chasse ne tardera point à rentrer.

Le marquis resta un instant indécis. Le désir de recouvrer quelques heures d'une liberté perdue depuis dix années et de quitter sa prison pour respirer l'air libre des bois luttait en lui contre la parole donnée. On eût dit d'un enfant tenté, dont la passion combattait un reste de volonté. Sa main, qui n'avait point cessé de tenir le papier remis par Jeanne, se montrait, puis se cachait de nouveau. Enfin elle se tendit à moitié vers

la marquise, qui saisit vivement la lettre, brisa le cachet, et lut rapidement ce qui suit :

« C'est dans quelques jours que le contrat qui vous » lie au comte de Lanoy doit être signé ! Vous le savez, » car je vous en ai avertie. Vous savez aussi que je » tiens prêts les moyens de fuite. Vous pourrez donc, » jusqu'au dernier instant, choisir entre moi et celui » que votre mère vous destine ; mais, le choix fait en » faveur de celui-ci, ne songez plus à celui qui vous » écrit ; tout sera fini pour lui.

» Ne vous faites point de reproches, Jeanne, cela de- » vait être ainsi ; ce n'est point votre faute si je vous ai » aimée, moi qui n'avais le droit que de vous adorer de » loin comme les saintes du ciel. Plus sage, je serais » aujourd'hui moins malheureux ! Mais, tant que j'ai pu » vous voir, je n'ai pensé à nulle autre chose. Près » de vous, je sentais mon âme refleurir comme la cam- » pagne au printemps ; un tourbillon de joie semblait » vous environner !

» Quoi qu'il arrive, soyez bénie pour le bonheur que » vous m'avez donné. Que vous m'oubliiez pour le » monde ou que vous oubliiez le monde pour moi, je » vous aimerai uniquement et partout.

» Adieu donc, Jeanne ! adieu, pour quelques heures » ou pour toujours. »

Lorsque madame de Solange eut achevé cette lecture,

elle se tourna brusquement vers le marquis, qui avait suivi tous ses mouvements avec inquiétude.

— Qui a écrit cette lettre, monsieur? demanda-t-elle, pâle et les lèvres serrées.

— Je l'ignore, répondit le vieillard.

— Je le saurai, moi, murmura-t-elle en faisant un pas pour sortir.

Le marquis se leva.

— La lettre, madame ! s'écria-t-il.

— Je la garde, monsieur.

— Que dites-vous?...

— Je la garde, vous dis-je!

— C'est impossible! s'écria le veillard éperdu; Jeanne va revenir et me la redemander. Vous avez promis de me la rendre, madame; il me la faut! je la veux!

Il s'était mis devant la porte.

— Place, monsieur, cria madame de Solange les yeux enflammés.

— La lettre! la lettre! répéta le vieillard.

— Place! vous dis-je.

— Non, non! la lettre!

Il s'efforçait de retenir madame de Solange; mais celle-ci l'écarta d'un geste violent, et s'élança hors de l'appartement.

Le billet qu'elle venait de lire, en confirmant l'amour caché de Jeanne, la laissait dans la même ignorance

relativement à l'objet de cet amour, car elle ne renfermait aucune indication, aucun détail qui pût en faire connaître l'auteur. D'un autre côté, les raisons qui avaient autrefois détourné la marquise d'interroger la jeune fille existaient plus puissantes que jamais. Une explication ne pouvait qu'exalter le désespoir de celle-ci, et la pousser à quelque résolution extrême. Madame de Solange trembla à la pensée de voir le caprice romanesque d'une enfant compromettre des projets si longtemps poursuivis.

Le temps, loin d'avoir assoupi sa fièvre d'ambition, l'avait redoublée; c'était désormais une préoccupation unique, dans laquelle allaient se fondre toutes ses volontés. Elle avait vu disparaître, l'un après l'autre, les horizons de la vie, pour tenir les yeux fixés sur ce seul point toujours fuyant; et plus elle avait épuisé d'efforts pour y atteindre, plus le désir avait grandi en elle.

Elle avait été d'ailleurs témoin des subites élevations du règne précédent, et tant de fortunes inattendues avaient entretenu son espoir. Impérissable domination d'une passion inassouvie! Quand les jours qui lui restaient à vivre pouvaient être comptés, elle ne songeait encore qu'à acquérir le rang qu'elle avait rêvé quarante ans plus tôt! Fortune, santé, famille, espoir d'un monde meilleur, elle eût encore tout donné pour être de la cour et mourir sur le tabouret, comme Louis XI sur son

trône, le front fardé et dans toute l'étiquette d'une réception royale!

Or, ce triomphe d'orgueil, le mariage de Jeanne avec le comte pouvait le lui donner. De Jeanne allait dépendre la réalisation de toutes ses chimères ou leur anéantissement.

Cette pensée donnait à la marquise une sorte de rage désespérée. Elle eût voulu tenir dans ses mains le cœur de la jeune fille pour le maîtriser et le soumettre, fallût-il pour cela le briser!

Elle hésitait encore sur ce qu'elle devait faire lorsqu'on vint lui annoncer que M. de Lanoy attendait au salon.

Le comte était accompagné du duc de Lussac qui avait été, comme nous l'avons déjà vu, son présentateur chez madame de Solange, et s'était entremis pour le mariage projeté. Il venait aider *son protégé* à discuter les conditions du contrat.

Le duc était alors dans tout l'éclat de son succès à la cour et au plus haut degré de la puissance que lui donnait sa parenté avec la princesse de Lamballe. Nul ne possédait autant que lui cette légèreté moqueuse, alors à la mode chez la reine, et on le citait comme le gentilhomme de France le plus spirituel et le plus brave. Serviable, du reste, il distribuait à tout venant, sur la recommandation de son valet de chambre, les brevets et les pensions qu'il arrachait au ministre.

Au moment où madame de Solange entra au salon, il était assis sur une bergère dans tout le débraillé d'un gentilhomme qui se sent chez des inférieurs. A la vue de la marquise, il se leva avec effort.

— Eh! la voilà ! s'écria-t-il. Complimentons-nous donc de notre exactitude, chère marquise. Pour vous, j'ai manqué trois rendez-vous. Il y a manœuvres de cavalerie ce matin au Grand-Camp, et je voulais vous y mener.

— Mille grâces, dit madame de Solange, je ne sais si je pourrai.

— Pourquoi donc? Il le faut! Voyons, marquise, nous allons terminer l'affaire du contrat en un instant.

— J'attends maître Durocher.

— Voici un clerc que j'ai pris en passant et qui vous apporte le projet d'acte.

Madame de Solange aperçut alors debout près de la porte, un jeune homme dont les traits ne lui semblèrent point inconnus. Il était vêtu de noir comme ceux de sa profession, mais elle fut frappée de sa tournure hardie et de l'espèce de triste fierté qui se révélait dans tout son air. Il se tenait immobile à quelques pas du seuil, une main cachée dans sa poitrine. Au mouvement que fit la marquise il salua.

— Vous apportez le modèle du contrat? demanda madame de Solange.

Le jeune homme présenta, sans répondre, les papiers qu'il tenait à la main. L'expression de tous ses traits était si profondément douloureuse, que la marquise fut un instant sans pouvoir en détacher ses regards.

Cependant le comte et M. de Lussac s'étaient retirés à quelques pas dans l'embrasure d'une croisée. Elle prit les papiers que lui présentait le jeune homme et les déroula pour les parcourir ; mais à peine y eut-elle porté les yeux qu'elle tressaillit. Le clerc releva la tête.

— Cet acte n'est point de maître Durocher, dit-elle vivement.

— Je l'ai écrit sous sa dictée, répondit le clerc.

— Vous?

— Moi, madame.

— Qu'y a-t-il, marquise? demanda le duc en se rapprochant.

— Rien..., rien, monsieur le duc, balbutia madame de Solange d'un accent altéré.

Le duc reprit sa conversation interrompue et madame de Solange s'assit. Elle venait de reconnaître dans l'écriture du clerc celle du billet adressé à Jeanne.

Elle resta un moment comme anéantie de stupeur; elle doutait encore, mais un nouvel examen ne lui laissa aucune incertitude.

Elle leva alors les yeux de nouveau sur le jeune homme et chercha où elle l'avait déjà rencontré.

Le couvent des dames de la Visitation lui revint tout à coup en souvenir; c'était là qu'elle l'avait vu. Elle comprit à l'instant comment il avait pu connaître Jeanne et s'en faire aimer, car sa lettre ne laissait aucune incertitude à ce sujet. Elle ne se demanda point quel hasard avait ainsi comblé la distance qui les séparait, ni par quelle fatalité un pauvre clerc avait pu plaire à sa fille; renvoyant à éclaircir plus tard tous ces détails et laissant une vaine indignation, elle se mit à rechercher, avec la promptitude des intelligences ambitieuses, le moyen de conjurer le péril. A tout prix il fallait écarter ce jeune homme, dont la passion hardie pouvait entraîner Jeanne à quelque résolution extrême.

Mais comment y réussir?

Les yeux fixés sur l'acte qu'elle feignait de lire, madame de Solange se perdait en réflexions, formant mille projets aussitôt rejetés. Pendant ce temps, Jérôme s'était approché d'une fenêtre donnant sur le parterre, et, appuyé sur l'espagnolette, plongeait jusqu'au fond des charmilles un regard avide, tandis que le duc et M. de Lanoy, assis à quelques pas, continuaient de causer en élevant de plus en plus la voix, sans s'en apercevoir.

Un bruyant éclat de rire du comte interrompit tout à coup l'anxieuse préoccupation de la marquise et la força, pour ainsi dire, à entendre.

— De sorte, reprenait M. de Lanoy, que le colonel n'a rien su?

— Il n'est sorti de la Bastille qu'après les relevailles de sa femme, et ils vivent ensemble comme Philémon et Baucis. Du reste, c'est toujours le moyen le plus sûr, mon cher comte. Qu'un mari y regarde de trop près, qu'un créancier menace de poursuivre quelque homme bien né, vite une lettre de cachet, cela coupe court à tout. L'Évangile devait avoir en vue les lettres de cachet, lorsqu'il recommanda d'éviter le scandale. C'est l'institution la plus chrétienne de la monarchie ; aussi, j'en use pour moi et pour mes amis. J'ai toujours dans une poche, avec ma tabatière, une douzaine de blancs seings, au moyen desquels on peut envoyer le premier fâcheux vivre dans la retraite aux frais de Sa Majesté ; et si jamais vous en désirez deux ou trois, ne fût-ce que par précaution...

— Un seul, monsieur le duc, dit madame de Solange en s'avançant vivement.

— Quoi ! marquise, vous aussi ?

— Un blanc seing, et je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

— Pour si peu ?... j'en fais cas comme d'une prise de tabac ! Voyez ! ajouta-t-il en cherchant dans sa poche un petit portefeuille en moire brodée, duquel il retira plusieurs papiers. Prenez, marquise, et à discrétion.

Madame de Solange en prit un, remercia et sortit.

Peu après un domestique vint avertir Jérôme Bouvart que madame le demandait. Il la trouva dans sa bibliothèque, une lettre à la main.

— Vous avez la confiance de maître Durocher, dit-elle; je puis vous accorder la mienne en toute sûreté.

Le clerc s'inclina.

— Il faut que vous partiez sur-le-champ pour Paris.

Jérôme parut surpris.

— Je ferai avertir votre patron, reprit madame de Solange ; portez cette lettre et attendez la réponse; elle peut empêcher la signature du contrat.

— J'irai, madame, dit vivement le clerc.

— Surtout, pas un mot de la mission que je vous confie !

— Je vous le jure.

— Et point de retard.

— Je pars à l'instant.

— Allez ; je vous attendrai.

Le jeune homme salua et sortit.

Madame de Solange courut à la fenêtre pour s'assurer de la route qu'il suivait, et le vit prendre l'avenue de Paris. Un éclair de joie illumina tous ses traits.

— Va, murmura-t-elle ; maintenant je ne te crains plus !

Et redescendant au salon où MM. de Lanoy et de Lussac l'attendaient toujours :

— Tout est bien, dit-elle en présentant le contrat à ce dernier, je le ferai signer aujourd'hui même par M. le marquis.

IV

Mais pendant que tout conspirait ainsi contre l'amour de Jeanne, son malheur même lui acquérait un secours inattendu.

La crainte de rencontrer madame de Solange l'avait empêchée quelque temps de retourner vers son père; son inquiétude l'emporta enfin sur tout le reste, elle se glissa jusqu'à la porte du marquis, et, après s'être assurée qu'elle était seule, entra furtivement.

Celui-ci parcourait la chambre avec agitation en prononçant des mots sans suite. A la vue de Jeanne, il s'arrêta court et lui tendit les bras.

— La lettre ! la lettre ! balbutia-t-il.

— Ma mère l'a lue? demanda Jeanne tremblante.

— Et emportée !

La jeune fille poussa un cri.

— Ce n'est point ma faute, Jeanne, reprit le vieillard en étendant les mains; elle m'a parlé de la messe du roi..., de promenade dans la forêt... Puis elle avait promis de la rendre : tu ne devais pas le savoir. Oh ! Jeanne ! Jeanne ! tu ne m'en veux pas?

Celle-ci s'était laissée tomber sur un fauteuil en se couvrant le visage.

— Au nom du ciel, ne pleure pas ! dit le vieillard près de pleurer lui-même.

— Ah ! mon père, vous m'avez perdue ! s'écria la jeune fille suffoquée de sanglots.

— Perdue ! répéta M. de Solange. Que contenait donc cette lettre? Jeanne, ne t'effraie pas ainsi, je t'en conjure; mon Dieu ! pourquoi aussi me la donner à garder? Je suis sans force, sans volonté, moi. Tu n'as jamais remarqué son regard immobile et perçant ! Quand il se fixe sur moi, vois-tu, je sens ma tête qui tourne, mes membres qui tremblent : j'ai peur !

Ces mots étaient prononcés d'une voix si profondément altérée, qu'au milieu même de sa désolation Jeanne en fut touchée. Elle saisit les mains de son père avec

une pitié douloureuse et les baisa tendrement. Cette caresse toucha le vieillard; son front s'éclaircit.

— Tu me pardonnes, Jeanne, n'est-ce pas? dit-il, en appuyant ses lèvres tremblantes sur la joue de sa fille. Oh! sois tranquille! tout cela finira bientôt; bientôt, tu ne seras plus son esclave et tu pourras faire ce qui te plaît.

— Moi, mon père!

— Ne vas-tu pas épouser le comte de Lanoy?

— Ah! jamais! s'écria la jeune fille avec désespoir.

Le marquis releva la tête.

— Jamais! répéta-t-il étonné; que veux-tu dire, Jeanne?

— Oh! mon père! je suis bien malheureuse! sanglota celle-ci en se jetant dans ses bras.

— Toi, malheureuse, Jeanne? Au nom du ciel, qu'y a-t-il donc? Regarde-moi. Pourquoi pleurer?

Et, comme si un trait de lumière l'éclairait tout à coup:

— Oh! s'écria-t-il, ce n'est pas le comte que tu aimes!

La jeune fille se cacha, honteuse et éplorée, dans le sein du vieillard.

— Oui, je comprends, reprit-il. Il y en a un autre... que ta mère repousse, n'est-ce pas?... Ta mère ne songe qu'à t'élever pour monter après toi! pauvre enfant!... Et tu l'aimes donc bien?

— Ah ! mon père, murmura Jeanne, en se pressant sur son cœur.

Il soupira.

— Hélas ! hélas ! que faire ? dit-il d'un ton abattu. Elle a choisi le comte, Jeanne ; elle veut que tu l'épouses ; et on ne peut lui résister, à elle.

— Oh ! je le sais ! reprit la jeune fille avec des sanglots ; mais plutôt que d'épouser le comte, mon père, je mourrai !

— Toi !

— Oui, reprit-elle avec une énergie désolée, car tout me sera plus facile que de supporter une pareille union. Songez, mon père : promettre à Dieu de vivre pour quelqu'un, alors que toute votre âme est ailleurs ! se condamner à mentir jusqu'à la mort ? c'est impossible ! Et lui, que deviendra-t-il si je l'abandonne ! Vous ne savez pas combien il est bon ! Nous parlions de vous si souvent, et il vous aimait seulement parce que je vous aimais ! Oh ! j'aurais pu être si heureuse avec lui, mon père !

La jeune fille parlait d'une voix entrecoupée, et sa douloureuse exaltation avait gagné le vieillard.

— Eh bien ! s'écria-t-il tout à coup, partons ensemble !

— Partir ?

— Oui, Jeanne ; c'est le seul moyen d'échapper à sa tyrannie. On veut te faire souffrir comme moi ; fuyons.

— Y pensez-vous ?

— Qui nous en empêche? Ne suis-je pas ton père? Avec moi, tu peux aller partout sans honte. Je vous suivrai, Jeanne; nous irons vivre bien loin, dans quelque coin de campagne où je serai libre de me promener sous les arbres sans un gardien. Si nous sommes pauvres, je travaillerai.

— Vous, mon père?

— Oui, oui; mes forces reviendront, enfant. Ici, sa présence m'empoisonne l'air; je sens autour de moi sa volonté comme un réseau de fer qui m'oppresse... Voilà pourquoi je suis faible, vieux et sans raison. Mais la liberté me rajeunira... Avertis-le, Jeanne; dis-lui qu'il prépare tout et nous fuirons avant que ta mère se doute de rien.

— Hélas! il est trop tard, murmura la jeune fille; la lettre lui aura tout appris.

— La lettre? reprit le marquis en changeant de visage. Oh! oui, tu as raison... La lettre!... Et c'est moi qui l'ai livrée! C'était un dépôt; je l'ai vendu pour de vaines promesses.

— Mon père!

— Vendu, Jeanne! Oh! je suis un lâche!

Le vieillard heurtait son front contre le fauteuil; Jeanne l'entoura de ses bras.

— Ne dites point cela, mon père! s'écria-t-elle; ne vous accusez pas; n'ayez point de douleur pour moi!

Dieu a tout fait, et il n'a point voulu me donner la joie que je lui demandais. Lui seul est le maître et règle l'avenir! Puisqu'il m'est refusé de vivre pour Jérôme dans ce monde, eh bien! j'irai prier pour lui dans un couvent. Embrassez-moi, embrassez-moi, mon père, car bientôt vous ne me verrez plus!

— Non, Jeanne, s'écria le marquis, en la serrant contre sa poitrine, cela ne sera point! Toi dans un cloître, ma belle, ma douce Jeanne! Et que ferais-tu, sous le voile, de tes chères bouffées de joie? qui rendrais-tu heureux de ton affection? Ah! tu ne sais point tout ce que l'on peut souffrir au fond d'un couvent!

— Non, mais je sais, mon père, tout ce que l'on souffre dans certaines unions...

— Comme dans la mienne, n'est-ce pas? dit le vieillard en pâlissant. Tu as raison; je n'y avais pas songé. Si tu allais souffrir autant que moi!

Et cette pensée le fit frissonner.

— Jeanne! tu ne te marieras point contre ton gré, s'écria-t-il avec force. Toutes les unions sans amour doivent se ressembler. Tu ne te marieras point; je m'y opposerai. Je suis ton père; ce titre-là, du moins, ils n'ont pu me l'ôter. Ils ne peuvent disposer de ta main malgré moi. Tu n'épouseras point le comte.

— Je venais pourtant présenter le contrat à votre signature, dit une voix calme et sonore.

Madame de Solange venait d'entrer et se tenait à quelques pas, des papiers à la main.

La jeune fille se serra contre son père avec effroi. Celui-ci tressaillit, mais sans baisser les yeux. La marquise s'approcha.

— Je crois inutile de rappeler tous les avantages de l'alliance convenue, dit-elle froidement. Les paroles sont données, les conventions écrites, et rien au monde ne pourrait me faire revenir sur ma décision. J'ai donc lieu de croire que M. le marquis ne s'opposera point à l'exécution d'un projet qu'il avait approuvé lui-même.

— Mon consentement suivra celui de Jeanne, répondit M. de Solange d'un ton d'hésitation.

— Votre consentement suivra le mien, monsieur, reprit la marquise avec impatience. Ma volonté n'est point de celles qui cèdent aux caprices ou aux larmes ; je ne discute pas, je veux ! Signez !

Sa voix avait une domination inflexible et menaçante dont Jeanne fut saisie ; mais le vieillard resta impassible. Il était arrivé à une de ces heures où l'âme la plus timide, poussée à bout, a besoin de la révolte pour se soulager d'une trop longue oppression. Sans répondre à l'ordre de la marquise, il prit vivement le contrat qu'elle tendait, le froissa avec mépris et le jeta à terre.

— Vous voyez bien que je ne signerai pas, madame ! dit-il d'un ton résolu.

La marquise pâlit. Elle regarda le vieillard, puis l'acte qu'il avait repoussé d'un air dédaigneux.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante ; votre état a des priviléges, et j'aime à croire que vous n'avez point conscience de votre action ; mais veuillez réfléchir.

— J'ai réfléchi, dit le marquis, et je refuse. Tant qu'il n'a été question que de mon bonheur, j'ai pu céder ; mais Jeanne, madame, est plus que moi-même, c'est la seule part de ma vie que vous n'ayez point flétrie. Ce mariage ne se fera point contre sa volonté.

— Je ferai ce mariage malgré vous !

— Je vous en défie, madame. Mon titre de père me donne une autorité que je maintiendrai. Rien ici ne peut avoir lieu sans mon consentement ; je suis le maître, le maître, entendez-vous? Ah ! parceque ma tête s'est affaiblie dans l'isolement que vous m'avait fait, parce que je vous ai laissée longtemps me fouler aux pieds, vous croyez peut-être que j'ai oublié mes droits ? mais pour me garder soumis il ne fallait pas toucher à cette enfant. Elle est venue pleurer dans mes bras en parlant de mort, de couvent, et ses pleurs m'ont rendu la force ! Jusqu'ici j'ai souffert à l'écart, en silence ; j'ai mieux aimé la douleur que le combat ; mais le courage que je n'ai pas eu pour moi, je l'aurai pour elle. Sur le salut de votre âme, ne touchez point à Jeanne, car je

suis son soutien, son tuteur, et je saurai la défendre!

En parlant ainsi, il serrait la jeune fille contre sa poitrine, tout tremblant d'émotion. Ses cheveux blancs semblaient s'agiter sur son front élargi. Sa taille s'était redressée; on eût dit qu'une force surhumaine était descendue dans ce corps brisé et qu'une âme longtemps cachée venait d'y faire une subite explosion.

Madame de Solange resta immobile. Cette révolte d'un homme si longtemps soumis à ses volontés était un prodige dont elle fut un instant comme intimidée; mais elle revint vite de sa stupeur.

— A la bonne heure! dit-elle d'un accent implacable et les yeux étincelants; c'est une lutte entre nous que vous appelez? Je l'accepte! Jusqu'à présent j'avais cru pouvoir ménager un vieillard en enfance; j'avais laissé, par bonté, à un fantôme l'apparence du chef de la famille; mais il devient rebelle et dangereux : je saurai lui arracher cette apparence de droit dont il veut abuser! Vous vous dites le tuteur de cette enfant, monsieur? Dans quelques jours, vous en aurez un vous-même!

— Ah! madame! s'écria Jeanne en s'élançant les mains jointes vers la marquise.

Celle-ci la repoussa.

— Laissez-moi, dit-elle, vous avez voulu combattre, nous combattrons! Que cet esprit si prompt à proclamer

vos droits tâche de les défendre. Nous verrons comment il soutiendra l'humiliant examen de ses juges. Je ne vous demande plus votre signature, monsieur, je n'en aurai bientôt plus besoin; un contrat se passe de la signature d'un interdit.

A mesure que madame de Solange parlait, l'exaltation du vieillard semblait s'évanouir; le feu de ses regards s'était éteint, son front avait pâli, ses bras étaient retombés immobiles; on eût dit que cette âme, poussée un instant hors d'elle-même, reconnaissait la voix de son maître et rentrait insensiblement dans sa craintive obéissance. Mais, au dernier mot prononcé par la marquise, il poussa une exclamation d'épouvante.

— Interdit! balbutia-t-il, moi! Je ne veux pas de juges! Moi, répondre comme un criminel! Non, non! Je ne me défendrai pas! Vous ne ferez pas cela... par honneur... par pitié... Interdit!... J'aime mieux mourir, madame, laissez-moi mourir!

Des larmes étouffèrent sa voix; il chercha son fauteuil à tâtons et s'y laissa tomber en chancelant.

— Mon père! ô mon père! s'écria Jeanne en le recevant à demi dans ses bras.

— Pas interdit! pas de juges! balbutia le vieillard.

Et il s'évanouit.

V

Huit jours s'étaient écoulés et tout semblait rentré dans le calme à l'hôtel de Solange ; seulement ce calme avait quelque chose de lugubre. Depuis la scène que nous venons de rapporter, le bruit de la folie du marquis s'était sourdement répandu, sans qu'on pût la vérifier, car tous les services qui eussent conduit les valets près de son appartement avaient été interrompus par ordre de la marquise, et toutes les rumeurs susceptibles d'y parvenir sévèrement défendues. La vie semblait s'être brusquement retirée de cette partie de l'hôtel, et, à voir ces portes closes, ces contrevents soigneusement

fermés, à travers lesquels glissait la lueur d'une lampe, on eût dit une de ces chambres consacrées au cercueil d'un mort.

Les défenses de la marquise s'étaient étendues jusqu'à Jeanne ; toutes les prières de celle-ci pour qu'on lui permît de voir son père avaient été inutiles.

Ainsi privée du seul appui et de la seule consolation qu'elle pût invoquer, la jeune fille avait passé ces huit journées dans les larmes. A la douleur que lui causait la séquestration du vieillard, dont elle s'accusait d'être cause, venaient se joindre toutes les angoisses d'un amour sans espoir. Où était Jérôme, et que contenait sa lettre tombée au pouvoir de la marquise? Avait-elle pu le faire connaître? Ne l'exposait-elle point à quelque odieuse persécution? Que pensait-il du silence de Jeanne? Il l'accusait peut-être d'ingratitude ou d'oubli; il prenait quelque résolution fatale! Et nul moyen de l'avertir! La jeune fille appelait en vain à son secours toutes les imaginations de la douleur et de l'amour : la surveillance muette de sa mère l'entourait comme un réseau. Son esprit allait se heurter de tous côtés à l'impossible.

Alors venaient des désespoirs sans fin. Vaincue par la souffrance, elle allait jusqu'à regretter cet amour qui avait été si longtemps pour elle comme un soleil intérieur ; elle demandait à Dieu cette nuit des cœurs froids

et des méchants, puisque ceux-là seuls n'étaient point brisés.

Puis succédaient de profonds abattements ! Cessant de se débattre, elle se laissait aller jusqu'au fond de l'abîme, et ne demandait à Dieu que de pouvoir mourir.

Madame de Solange avait suivi toutes les agitations de cette âme bourrelée d'un œil curieux, comme le médecin qui étudie la crise dont il veut profiter. L'exécution de la menace qu'elle avait faite au marquis entraînait avec elle trop de scandale et de danger pour qu'elle s'y arrêtât. Appeler des tiers à son aide, c'était s'exposer à les avoir pour maîtres ou pour ennemis. Elle préféra tout faire sans bruit, briser la résistance du père et de la fille en s'armant contre chacun d'eux de leur commune affection, obtenir enfin que Jeanne renonçât au bonheur, sans violence, et pour ainsi dire par compromis.

Mais elle comprit que pour l'amener là, il fallait d'abord la désintéresser de la vie en lui ôtant toute espérance, afin de profiter de l'espèce d'abandon de soi-même qui accompagne les grandes souffrances. Elle savait, en effet, combien l'abnégation est facile au désespoir, et avec quelle promptitude le premier élan de la douleur nous jette dans le dévouement.

Les circonstances la servirent à souhait pour l'exécution de ses projets.

Un matin l'on vint avertir Jeanne que sa mère la demandait. La marquise, qui se trouvait dans sa bibliothèque avec maître Durocher, fit signe à la jeune fille de passer dans sa chambre et de l'attendre. Celle-ci obéit; mais la vue du notaire l'avait saisie; elle pensa qu'il avait été appelé pour son mariage, dont madame de Solange ne lui disait rien depuis huit jours, et que son sort se décidait peut-être dans cet entretien. Poussée par une inquiétude curieuse, elle s'approcha doucement de la portière de tapisserie qui séparait la chambre de la bibliothèque, et prêta l'oreille.

Elle ne put d'abord saisir que quelques paroles confuses, et elle allait se retirer lorsqu'elle s'aperçut que maître Durocher s'était levé; la marquise le reconduisait, et tous deux se rapprochèrent.

— Il est donc bien entendu, disait madame de Solange, que vous allez presser la rentrée des cinquante mille livres destinées à M. de Lanoy.

— Je ferai mes efforts, répondit maître Durocher.

— Et vous m'avertirez du résultat de vos démarches?

— Je vous le promets.

Tous deux étaient arrivés près de la portière; la marquise s'arrêta.

— A propos, dit-elle en souriant, et cet amas de vieux titres qui m'ont été envoyés dernièrement de province?

— Il faudrait les examiner, répondit le notaire ; mais le temps me manque.

— Que ne confiez-vous cette besogne à vos clercs? vous en avez d'habiles.

— J'en avais un, répondit Durocher en secouant la tête ; je vous l'ai même envoyé plusieurs fois.

— Envoyez-le-moi de nouveau.

— Plût à Dieu que je le pusse, madame la marquise! mais Jérôme Bouvart n'est plus chez moi.

— Comment cela?

— Je l'ai perdu par suite d'un fol amour.

— Dont vous connaissez l'objet? interrompit vivement madame de Solange.

— Non, madame la marquise, mais dont j'ai constaté les tristes résultats. Depuis près de deux mois Jérôme était chaque jour plus sombre et il lui échappait parfois des paroles lugubres...

— Enfin?

— Enfin, il y a huit jours qu'il a subitement disparu.

— Et vous ignorez ce qu'il est devenu?

— J'ai peur de le savoir, au contraire. Soupçonnant quelque acte de désespoir, j'ai pris des informations, et j'ai appris des bateliers qu'un garçon de l'âge et de la tournure de Jérôme avait été aperçu le soir sur le pont de la Tournelle.

— Se peut-il?

— Ils l'ont vu se promener près du parapet, d'un air égaré, jusqu'à la nuit.

— Et alors?

— Alors, madame la marquise, ils croient avoir entendu la chute d'un corps dans la rivière.

Un cri déchirant et étouffé interrompit maître Durocher; il se détourna étonné et regarda madame de Solange; mais celle-ci avait feint de ne rien entendre : elle ouvrit la porte de la bibliothèque.

— J'attendrai que vous ayez remplacé ce jeune homme, dit-elle avec un calme souriant. Au revoir, maître, et portez-vous bien.

Le notaire sortit.

A peine eut-il tourné le corridor, que madame de Solange courut à sa chambre, et soulevant la portière, elle aperçut Jeanne étendue sans mouvement sur le parquet.

La douleur qui saisit la jeune fille au sortir de son évanouissement amena une fièvre délirante dont la marquise elle-même fut effrayée. Cette âme, fermée à toutes les affections, n'avait pu soupçonner la force du coup qu'elle portait à Jeanne ; elle en demeura saisie, non de remords, mais d'épouvante. Avec Jeanne périssaient les dernières espérances d'élévation qui frappaient son orgueil. La vie de Jeanne lui devint plus précieuse que la

sienne même, et cette vanité à l'agonie montra toutes les angoisses de la tendresse. L'ambitieuse pleura des larmes de mère.

Assise au chevet de sa fille, elle épiait ses mouvements, écoutait son souffle, interrogeait les teintes les plus fugitives de son front brûlant. Tous les secours de l'art furent appelés, tous les soins prodigués. Enfin la nature vainquit la douleur même : Jeanne se rétablit.

Pendant que l'état de la jeune fille avait inspiré quelque inquiétude, madame de Solange avait soigneusement évité tout ce qui eût pu lui rappeler le mariage projeté ; mais dès que ses craintes furent dissipées, elle songea à presser l'accomplissement de son projet.

Semblable à un accusé que l'on arrache à la mort pour le conserver aux tortures du bourreau, Jeanne ne revenait à la santé que pour subir de nouvelles persécutions. Le retour du comte de Lanoy, que ses affaires avaient appelé en Bourgogne, était prochain et devait la trouver prête à obéir. Madame de Solange eut recours à toute l'énergie de sa volonté pour soumettre cette âme affaiblie.

Hélas ! la maladie et le désespoir y avaient laissé peu d'éléments de résistance, et désormais, sans intérêt au monde, elle ressemblait à une barque qui a perdu son point d'attache et flotte impuissante à toutes les vagues.

Cependant, bien qu'elle partageât l'erreur de M. Durocher, et qu'elle crût à la mort de Jérôme, dont la disparition était l'ouvrage de sa mère, son souvenir lui restait, et elle voulait demeurer fidèle à ce doux fantôme. Mais la marquise savait le moyen de vaincre ses derniers scrupules; elle avait déjà réussi à lui ôter la force en lui ôtant l'espoir; il ne restait plus qu'à lui présenter la soumission comme un sacrifice nécessaire.

Depuis sa convalescence, la jeune fille avait plusieurs fois demandé à voir son père. Cette faveur lui fut enfin accordée.

Ce fut Baptiste qui introduisit Jeanne chez le marquis. Les volets y étaient soigneusement fermés et une lampe de nuit y répandait seule sa douteuse clarté. Mais lorsque les yeux de la jeune fille se furent accoutumés à la demi-obscurité qui y régnait, elle ne put retenir un cri de surprise à l'aspect sombre et dévasté de l'appartement.

Les rideaux, les meubles et les tableaux avaient été enlevés. Une tapisserie, dont les personnages livides semblaient vaciller à la vague lueur de la lampe, garnissait seule la muraille et leur donnait un aspect encore plus sombre. Le bruit des pas de la jeune fille, amorti par un double tapis, n'avait point sans doute été entendu du vieillard, car il resta immobile. Jeanne s'approcha de son lit sans rideaux et put le contempler avec un douloureux saisissement.

Il était étendu, la tête nue, les yeux fermés et les mains jointes; ses cheveux sans poudre tombaient épars sur ses joues creuses, de longues veines bleuâtres traversaient son front pâle, et ses lèvres desséchées laissaient échapper un souffle entrecoupé.

La jeune fille joignit les mains et se laissa glisser à genoux près du lit. Ce mouvement parut tirer le marquis de sa torpeur. Il rouvrit les yeux, souleva la tête et aperçut Jeanne.

Celle-ci saisit une de ses mains, qu'elle couvrit de pleurs et de baisers.

— C'est moi, mon père, dit-elle; ne me reconnaissez-vous point?

Le vieillard la regarda fixement; puis, dégageant la main qu'elle tenait :

— Interdit! murmura-t-il. Plus de soleil... plus de bruit... plus rien!...

— Mon père! s'écria Jeanne épouvantée en se redressant.

Il y avait dans ce cri un effroi si tendre qu'il pénétra jusqu'au cœur du marquis. Il regarda fixement la jeune fille, et un éclair traversa ses yeux.

— Jeanne, dit-il en tendant les bras...

— Oui, mon père, oui, votre Jeanne bien-aimée, reprit la jeune fille; regardez-moi. Oh! que vous êtes pâle, mon Dieu!

— Ils m'ont interdit, répéta le vieillard.

— Ne le croyez pas, mon père.

— Regarde plutôt, murmura-t-il en promenant les yeux autour de lui... Ils m'ont tout ôté, jusqu'à la chambre où je vivais depuis dix années.

— Cette chambre, vous y êtes! mon père.

— J'y suis, dis-tu, folle! Où sont alors mon grand fauteuil, ma bibliothèque, les portraits de ma famille, la pendule d'écaille que j'aimais à entendre sonner la nuit! Non! non! Ils ont mis cette grande tapisserie pour me tromper; mais ceci est une tombe, vois-tu. Fais attention en sortant, et tu liras mon nom au-dessus. Ils m'ont descendu au cercueil tout vivant, Jeanne, parce que j'étais interdit.

— Oh! mon père, mon père! revenez à vous!

— Regarde plutôt, ajouta le marquis en montrant avec une honte presque féminine ses cheveux défaits et son linge souillé, ils m'ont refusé jusqu'aux soins de chaque jour; je ne suis plus pour eux qu'un cadavre.

Et comme si une pensée d'orgueil traversait son affliction:

— Mais il n'importe, continua-t-il d'un ton de triomphe, j'ai refusé de signer, Jeanne. Ah! ah! ah! elle croyait me faire céder comme autrefois, mais pour toi j'aurais résisté à Dieu. Ne crains pas, va, Jeanneton; qu'elle vienne encore, eût-elle la mort avec elle, je

répondrai comme avant : Je refuse ! je refuse ! je refuse !

— Mon père, s'écria Jeanne éperdue, oh ! mon père, c'est moi qui suis cause de tout ! Si j'avais obéi, vous seriez encore libre et heureux. Mais vous ne pouvez rester ici, mon père ; il faut que vous quittiez ce cachot ; vous en avez le droit. Venez !

— Tais-toi, dit le vieillard, dont la préoccupation n'était déjà plus la même ; tais-toi ; c'est l'heure où il va paraître.

— Qui cela, mon père ?

— Plus bas ! plus bas ! Il y a un Dieu même pour les interdits, vois-tu. Ils ont cru m'ôter la vue du soleil ; mais il me visite malgré eux chaque jour.

— Que dites-vous ?

— Regarde de ce côté, sous cette croisée : un rayon s'y glissera bientôt... Il ne brille qu'un instant, mais il revient tous les jours et je compte les heures en l'attendant. Grâce à lui je sais qu'il y a encore un soleil sur la terre. Mais surtout n'en dis rien à ta mère, Jeanne, n'en parle à personne ; ils m'ôteraient mon rayon.

— O mon père ! dit la jeune fille attendrie, vous souffrez donc bien de votre captivité !

— Si je souffre ! ah ! tu ne sais pas ce que c'est que cette nuit et ce silence éternels ! Il y a des instants où je doute de ma vie et où ce lit me paraît un cercueil. Oter

ses habitudes à un vieillard, vois-tu, c'est comme si l'on voulait changer son cœur de place. Je me cherche moi-même au milieu de cette dévastation. Ils m'ont enlevé tout ce que mon œil connaissait, tout ce qui me rappelait quelque chose. En vidant cette chambre, ils ont vidé ma mémoire; je ne me souviens plus, je ne désire plus, je cherche le monde autour de moi sans le trouver.

— Se peut-il, ô mon Dieu!

— Oh! si je pouvais sortir, reprit le vieillard d'un ton plaintif; une heure... une minute!... Jeanne, ne peux-tu me délivrer sans qu'ils le sachent? Le temps seulement de voir le ciel, d'entendre les oiseaux, de sentir un peu d'air dans mes cheveux. Jeanne, faudra-t-il donc mourir au fond de cè sépulcre?

Il avait les mains jointes et sanglotait comme un enfant. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras.

— Non, mon père! s'écria-t-elle suffoquée de larmes, on vous rendra la liberté, vous verrez le jour.

— Quand cela?

— Sur-le-champ, mon père!

Elle s'était élancée vers la sonnette, dont elle tira vivement le cordon. La porte s'ouvrit, et madame de Solange parut.

— Que mon père soit libre, madame, s'écria la jeune

fille en courant vers elle; je consens à épouser M. de Lanoy.

. . . .

Huit jours après, les cloches de Saint-Louis sonnaient à pleines volées et une longue file de carrosses assiégeait la porte de l'église. On y célébrait le mariage du comte avec mademoiselle de Solange.

Près de l'autel se tenait le marquis, en habits de fête, regardant la foule parée, respirant l'odeur de l'encens et écoutant le chant des orgues d'un air ravi.

L'union prononcée, au moment où le prêtre se retirait, Jeanne se leva chancelante et comme égarée; mais ses yeux, en se promenant autour d'elle, rencontrèrent le vieillard; elle s'élança vers lui par un mouvement pour ainsi dire désespéré, et, se jetant dans ses bras :

— Réjouissez-vous, mon père, s'écria-t-elle ; désormais vous serez heureux.

De retour à l'hôtel, les nouveaux époux trouvèrent le notaire qui apportait à signer des quittances et actes additionnels. A cette vue les deux familles se séparèrent, par l'instinct de leurs intérêts opposés; les politesses réciproques cessèrent pour faire place à une gravité contrainte, et l'on s'assit, comme des ennemis en présence qui vont discuter les conditions d'un traité.

Maître Durocher commença à lire les différentes pièces de ce ton endormeur dont sa longue expérience lui avait

donné l'habitude. Il savait que peu de patiences pouvaient tenir à la monotonie d'une pareille lecture, et que l'ennui, en rendant les auditeurs moins attentifs, épargnait de dangereux débats. Mais ni la fatigante lenteur du débit ni l'obscurité de la rédaction ne purent lasser la marquise : elle fit éclaircir plusieurs passages et exigea le retranchement de quelques articles dont elle parut craindre les conséquences. Le comte consentit à tout avec cette nonchalance impertinente qui semble mépriser les détails. Quant à Jeanne, muette, insensible et une main dans celle de son père, elle avait écouté sans entendre et approuva sans avoir compris.

La lecture venait de finir, et le jeune homme dont maître Durocher s'était fait accompagner recueillait les signatures des deux familles ; le notaire se trouva près de madame Solange.

— Vous avez enfin un nouveau clerc? demanda celle-ci, sans songer à ce qu'elle disait et seulement pour échapper à l'embarras du silence.

— Oui, madame, répondit Durocher; mais je ne désespère point de retrouver l'ancien.

— Comment? dit la marquise en tressaillant.

— Le cadavre du jeune homme que les bateliers ont entendu tomber dans la Seine a été retrouvé.

— Eh bien ?

— Ce n'était pas celui de Jérôme.

Jeanne, qui écoutait palpitante, se leva en poussant un cri.

— Tout le monde a signé, maître Durocher, dit la marquise vivement.

Et pendant que le notaire réunissait les actes, elle saisit la main de Jeanne, et, la forçant à s'asseoir :

— Remettez-vous, madame de Lanoy, dit-elle, votre mari vous regarde !

. . . .

Le marquis de Solange mourut peu après, et avec lui eût disparu le dernier intérêt que Jeanne conservait dans le monde, si elle ne fût devenue mère. La marquise et le comte, qui poursuivaient de concert leurs plans ambitieux, troublaient rarement sa solitude ; la jeune femme chercha dans ses nouveaux devoirs et dans la piété des consolations qu'elle eût en vain demandées ailleurs.

Cependant les événements ne tardèrent pas à déjouer tous les projets de madame de Solange. Il ne fut bientôt plus question pour la noblesse de conquérir une plus haute position, mais de conserver celle qu'elle occupait ; la révolution commençait !

Le comte, qui avait renoncé aux idées philosophiques dès qu'il avait craint de les voir appliquer, fut un des premiers à invoquer l'appui de l'étranger pour arrêter le mouvement. Chargé par les princes d'une mission

secrète, il partit pour l'Allemagne, laissant Jeanne avec la marquise que les déceptions avaient enfin vaincue, et dont les facultés affaiblies s'éteignaient chaque jour.

La jeune femme, au contraire, ne reçut aucune atteinte de ces agitations publiques auxquelles elle demeurait étrangère. Telle on l'avait vue quitter l'autel, après son mariage, belle, dévouée, douloureuse, telle on pouvait la voir encore. L'éternelle jeunesse de son âme avait passé sur ses traits : on eût dit une fleur cueillie dans sa première fraîcheur et conservée, par quelque magique puissance, aussi suave et aussi pure.

Elle revenait un jour du quartier Saint-Marceau, où l'avait appelée une de ces bonnes œuvres qu'elle accomplissait avec toutes les grâces du cœur; son carrosse allait traverser la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'il fut subitement arrêté par une foule immense qui s'avançait en poussant des cris de triomphe; madame de Lanoy se pencha vers la glace et demanda au cocher ce qu'il y avait.

— C'est le peuple qui vient de prendre la Bastille, madame, répondit le laquais tremblant.

Dans ce moment une troupe d'ouvriers s'approcha du carrosse, et l'un d'eux ouvrit brusquement la portière. A l'aspect de Jeanne si belle et si triste, il recula involontairement et se découvrit.

— Que voulez-vous? demanda la comtesse d'une voix douce.

— Pardon, madame, balbutia l'ouvrier, mais un des prisonniers que nous avons délivrés vient de s'évanouir.

— Qu'il vienne! s'écria vivement Jeanne; il y a place ici pour lui.

Ceux qui portaient le mourant s'approchèrent alors et le déposèrent dans le carrosse.

La comtesse avait rejeté l'écharpe de soie dont elle était entourée, et aida elle-même à le placer à ses côtés; mais, dans ce mouvement, le tapis qui enveloppait le prisonnier s'entr'ouvrit et permit de le voir. Jeanne ne put retenir un gémissement à l'aspect de ce visage qui n'avait conservé rien d'humain.

Le mourant parut l'entendre, car ses paupières se soulevèrent, ses yeux se rouvrirent lentement et restèrent fixés sur madame de Lanoy.

— Vous souffrez bien? demanda celle-ci d'une voix que les larmes rendaient tremblante.

Les traits du prisonnier s'animèrent; il agita ses lèvres, et, faisant un effort :

— Jeanne! murmura-t-il d'un accent confus.

— Vous savez mon nom, dit madame de Lanoy surprise.

— Jeanne! répéta le prisonnier en étendant les mains vers la comtesse.

— Qui êtes-vous? s'écria celle-ci éperdue et les regards fixés sur le prisonnier dans une angoisse de doute impossible à exprimer.

— Jérôme! balbutia le mourant.

Madame de Lanoy poussa un cri horrible et tomba à genoux devant le prisonnier. Celui-ci se redressa sur son séant, et, laissant aller ses deux bras sur les épaules de la comtesse :

— Jeanne! reprit-il, je t'ai revue! Dieu est bon!

A ces mots il retomba en arrière. La comtesse se pencha sur lui, éperdue ; mais, épuisé par de trop longues souffrances, il n'avait pu résister à cette dernière émotion... La joie l'avait tué.

Ce coup inattendu abattit le courage de madame de Lanoy, et la jeta dans une sorte de morne désespoir dont l'amour maternel lui-même ne put la tirer. Lorsque la tourmente révolutionnaire grandit, elle refusa de quitter Paris, où son nom devait d'autant plus sûrement la compromettre, que l'on savait le comte en Vendée et les armes à la main; aussi fut-elle arrêtée avec la marquise, alors tombée en enfance. Traduites toutes deux devant le tribunal révolutionnaire, elles furent condamnées à mort et exécutées le neuf thermidor.

GONZALÈS COQUES

I

Un jeune homme portant le beau costume demi-flamand, demi-espagnol des portraits de Van-Dyck, était assis devant un chevalet et contemplait, d'un œil pensif, une grande toile presque achevée, représentant l'*Annonciation*. Il tenait encore d'une main sa palette et de l'autre des pinceaux qu'il serrait avec une sorte de désespoir contenu. Après quelques minutes de silence,

il laissa tomber pinceaux et palette, joignit les mains, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit; le jeune peintre s'essuya vivement les yeux, et se leva avec un mouvement d'impatience ennuyée.

La femme qui venait d'entrer avait la taille épaisse et courte, le visage haut en couleur, et portait le costume des commères flamandes; on eût dit une des buveuses de Téniers. Elle s'approcha du chevalet en grommelant :

— J'en étais sûre, dit-elle, tu viens encore de travailler à ton *image* de sainteté, au lieu de terminer les tableaux que l'archiduc Léopold t'a commandés.

Et se détournant vers plusieurs ébauches suspendues à la muraille :

— N'est-ce pas une honte de laisser là, sans les finir, tant de belles choses?

— En effet, reprit Gonzalès ironiquement, quitter des batailles d'ivrognes et des intérieurs de cuisine pour peindre la Mère de Dieu!

— La mère du diable plutôt!..... Croyez-vous que tout le monde ne reconnaîtra pas dans votre madone le portrait de la Catarina? Comment avez-vous osé donner à la Vierge la figure d'une danseuse de musico?

— Pourquoi Dieu a-t-il donné à une danseuse de musico la figure d'une vierge?

— Dites que vous étiez bien aise d'avoir un prétexte pour attirer ici cette fille. Oh! je ne suis point votre dupe, et je sais pourquoi vous aimez mieux peindre des vierges que des buveurs!...

— Encore, Marguerite! s'écria le peintre.

— Je ne veux plus qu'il entre de femme ici, continua la ménagère en élevant la voix.

— Vous oubliez que je suis le maître chez moi, Marguerite.

— Et vous, Jean, vous oubliez que je suis votre femme.

— Oh! non, je ne m'en souviens que trop, dit le jeune homme avec colère; maudit soit le jour où je vous ai rencontrée!

— Ce jour-là vous n'étiez point si fier.

Gonzalès tressaillit.

— C'est juste, dit-il amèrement; j'étais alors un mendiant sans asile; je n'avais pu trouver six rixdalers de mon meilleur tableau, et mon hôtelier venait de me chasser. Oh! je n'ai rien oublié: vous m'avez ramassé dans la rue comme un chien abandonné; vous m'avez généreusement donné chez vous une niche et la pâtée.

— Qui vous parle de cela?

— Vous, Marguerite, vous qui me le rappelez; mais savez-vous ce que je vous ai donné, moi, en retour? Je vous ai donné mes espérances et mes plus beaux rêves;

je suis devenu votre mari, moi qui aurais pu être votre fils! J'ai travaillé sous vos yeux, comme un ouvrier pour son patron, n'entendant que votre voix grondeuse, ne voyant que votre visage mécontent. Et pourtant je sentais en moi toutes les aspirations de la jeunesse! je rêvais femmes parées, chants suaves, fêtes étincelantes!.. Oh! que de fois, en passant devant le palais de Rubens, en entendant la musique de ses bals, j'ai frissonné de désir et de douleur! que de fois je suis resté collé à la grille de son jardin, regardant les jeunes dames et leurs cavaliers se perdre deux à deux, sous les charmilles!.... Et je n'aurais eu qu'à vouloir pour que la grille s'ouvrît devant moi; car quiconque sait écrire son nom avec un pinceau est le bienvenu chez Rubens, et Gonzalès Coques n'est point pour lui un inconnu!.... Mais il eût fallu déranger la vie monotone que vous m'avez faite; en revenant du milieu de ces femmes aux douces paroles, j'aurais trouvé votre langage plus rude et votre humeur plus pénible : j'ai mieux aimé renoncer au plaisir pour ne pas trop sentir ma tristesse. L'art, d'ailleurs, peut consoler de tout, même de la jeunesse perdue; c'est à lui que j'ai confié mes douleurs; mais, pour Dieu! ne cherchez point à m'enlever cette dernière joie, Marguerite; car là où il n'y a plus d'espoir, il n'y a plus de patience.

Ces mots avaient été prononcés avec une amertume

profonde et une colère maîtrisée; mais la grosse Flamande ne parut pas les comprendre.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit-elle; vous vous ennuyez, vous avez envie d'aller au bal; qui vous en empèche?

Gonzalès fit un geste violent aussitôt réprimé.

— Retournez à votre cuisine, Marguerite, dit-il avec un désespoir résigné.

Ce calme subit exaspéra la Flamande.

— A ma cuisine! s'écria-t-elle, suis-je donc une servante et n'ai-je point droit de rester ici, si je le veux?... Oh! je ne suis pas encore si sotte que tu le crois, Jean; au milieu de toutes tes belles phrases, il y a une chose que je comprends, c'est que tu es ennuyé de moi et que tu me voudrais morte... Oui, morte!... Je ne serais plus gênante, alors; tu pourrais aller aux fêtes de Rubens, te perdre avec les belles dames sous les charmilles, et même les peindre en vierges! Seulement, Jean, quand tu ne m'aurais plus là, il faudrait renoncer à être aussi souvent malade, car les belles dames ont peur de la fièvre et les veilles leur gâtent le teint... Il ne faudrait point leur demander de passer dix jours et dix nuits près de toi; il n'y a que les servantes comme moi qui peuvent cela!...

— Oui, dit le jeune homme, vous m'avez soigné comme le bourreau soigne son patient, pour avoir la joie de me

tuer ensuite tout à votre aise! Ne suis-je pas, d'ailleurs, votre propriété; et, en bonne ménagère, ne devez-vous pas conserver un animal domestique dont on peut vendre les produits? Ce que vous teniez à sauver, ce n'était point ma vie, c'était mon travail.

— Il est beau, ton travail : voilà deux mois que tu n'as pas vendu un tableau; et cependant on t'en demande de tous côtés; mais tu aimes mieux rester des journées entières devant cette grande toile, regardant les mouches voler et te donnant l'air de penser afin de ne rien faire.

— Allez à votre cuisine, Marguerite, répéta Gonzalès, qui sentait sa patience à bout.

Mais la Flamande avait été blessée au vif, et, comme il arrive toujours en pareil cas, elle sentait sa colère grossir à mesure qu'elle parlait.

— Oui, reprit-elle, ma place est à la cuisine, car c'est celle des honnêtes femmes, et ici on ne reçoit que des filles de joie.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, au nom de Dieu!

— Ici, il ne doit y avoir que les ingrats qui oublient ce qu'on a fait pour eux.

— Sortirez-vous!...

— Que les paresseux qui se laissent nourrir par leur femme.

Gonzalès ne put en écouter davantage; il saisit Mar-

guerite par le bras, la poussa rudement dehors, referma la porte à clef et vint se jeter sur un fauteuil à l'autre bout de l'atelier.

C'était la première fois qu'il avait recours à la violence pour échapper aux persécutions de sa femme, et il se sentit à la fois triste et effrayé de ce qu'il venait de faire.

Gonzalès Coques avait épousé Marguerite un peu par reconnaissance, un peu par faiblesse et sans trop calculer les suites d'un pareil engagement. Il est un âge où l'on essaie tout ce qui est nouveau, sans hésitation, où l'on joue son bonheur, sa vie, par indifférence ou curiosité. Gonzalès avait moins regardé son union avec Marguerite comme un mariage que comme une association domestique. Il n'y avait vu, au premier abord, que le moyen de se faire un intérieur où il serait sûr de trouver quelqu'un qui lui tînt lieu de mère et de sœur; il ne tarda pas à voir combien il s'était trompé.

Marguerite l'aimait d'une affection peu élevée, mais entière et dominatrice. Il est rare que l'amour d'une femme déjà vieille pour un homme jeune n'ait point ce caractère tyrannique : il semble que dans les attachements tardifs, la passion veuille se dédommager d'une longue retenue, qu'elle tienne à compenser le temps perdu et à dépenser dans ses derniers élans tout ce qu'elle a économisé de tendresse et d'exaltation.

Malheureusement ces affections sont de tristes fleurs d'automne sans charme et sans parfums. La passion n'a de grâce que dans la jeunesse : c'est alors seulement qu'elle est aimable, caressante, car c'est alors seulement qu'elle est heureuse d'elle-même. Aussi les amours venus après l'âge manquent-ils toujours de loisirs et de possession. Le cœur s'y réchauffe comme les vieillards aux derniers rayons de l'été, avec une joie égoïste et puérile ; on ne songe qu'à écarter tout le monde de son soleil, tandis que, plus jeune, on eût voulu le faire partager à tous. Heureux encore quand d'extravagantes faiblesses ne viennent pas déshonorer ces liaisons et compromettre par le ridicule la sainteté de l'amour !

Marguerite ne sut point éviter ce dernier écueil. Jalouse et impérieuse, elle poursuivit partout Gonzalès de ses ordres ou de ses plaintes.

Du reste, son penchant pour celui-ci ne manquait point seulement de jeunesse, mais de distinction, et l'on y trouvait, outre l'égoïsme d'une passion tardive, la grossièreté d'une âme plus soumise à l'instinct qu'au sentiment. Ce qu'elle aimait surtout dans Gonzalès, c'était sa jeunesse, sa beauté ; c'était peut-être aussi cette faiblesse maladive qu'elle pouvait maîtriser ou soigner, et qui lui donnait ainsi, tour à tour, les plaisirs du despotisme et de la protection.

Or, aucune nature ne pouvait être plus antipathique

au jeune peintre. Autant il y avait chez Marguerite de brutalité ignorante, autant il y avait chez lui de susceptibilité délicate; c'était une de ces âmes amoureuses seulement des idéalités; papillons charmants, mais frêles, qui ne peuvent se heurter à la réalité sans y laisser la poussière de leurs ailes.

Gonzalès Coques ne manquait point pourtant d'énergie, mais c'était une énergie paresseuse à se produire au dehors. Replié sur lui-même, il était capable de tout supporter, pourvu qu'il fallût souffrir et non combattre. Ne sachant point soutenir l'action, la résistance le lassait vite; aussi n'eût-il rien accordé à la menace ni à l'insulte, mais la tracasserie obstinée finissait toujours par le vaincre.

Là était la cause de la domination presque absolue que Marguerite exerçait sur lui dans tous les détails de la vie, domination facile d'ailleurs, et dont les intelligences supérieures laissent le plus souvent le plaisir aux intelligences vulgaires, soit par indifférence, soit parce que, tourmentées de plus hautes préoccupations, elles dédaignent de combattre pour si peu.

Cependant, depuis que le despotisme de Marguerite s'était étendu sur l'art, Gonzalès commençait à le trouver plus difficile à supporter. Plusieurs fois déjà, lassé de ses accès de jalousie et irrité de ses persécutions, il avait songé à reconquérir son indépendance en quit-

tant Anvers ; mais un besoin d'affection le retenait malgré lui : il avait peur de retomber dans l'isolement qui avait attristé ses premières années. Marguerite était encore le seul être auquel il fût attaché par quelque lien ; près d'elle il était malheureux ; mais il n'était point seul, et pour ce cœur plein d'amour, la solitude c'était le néant.

La dernière scène que nous venons de raconter lui fit pourtant penser de nouveau à la fuite, et sans avoir pris de résolution, il se demandait comment il pourrait partir et où il devait aller, lorsqu'il entendit frapper doucement à la porte de l'atelier.

— Qui est là ? demanda-t-il brusquement.

Une voix douce et un peu tremblante répondit :

— C'est moi, maître.

Gonzalès alla ouvrir, et un enfant d'environ quinze ans, portant un riche costume polonais, entra dans l'atelier.

— Pardon, Antonio, dit le peintre, en passant amicalement la main sur la tête de l'enfant ; j'àvais oublié que ce fût ton jour de leçon.

Antonio leva sur lui un regard triste et qui semblait exprimer un reproche.

— Je ne l'oublie point, moi, dit-il doucement.

Gonzalès alla se rasseoir, pensif, et l'enfant s'approcha de lui avec une timidité tendre.

— Vous êtes triste, maître!

Jean baissa la tête.

— Je comprends : elle est encore venue ici.

— Oui, dit Gonzalès; elle est venue me rappeler qu'elle me nourrissait depuis deux mois à ne rien faire; et elle a raison : depuis deux mois je n'ai travaillé que pour l'art; mes journées et mes nuits se sont consumées ici, devant cette toile, où j'efface chaque matin ce que j'ai peint la veille !... car tous mes efforts sont inutiles, Antonio; j'essaie en vain de saisir les vagues images qui flottent devant ma pensée : au moment de les reproduire, elles s'effacent et se confondent. Et comment en serait-il autrement? Rien ne me rappelle leur beauté. Je cherche en vain autour de moi des formes à imiter : tout est lourd, grossier, trivial. Oh! pourquoi ne suis-je pas né en Italie comme nos divins maîtres?.... Pourquoi n'ai-je pas grandi comme eux dans une atmosphère de lumière, d'élégance et de poésie?... Ah! ils étaient heureux, ceux-là !... leurs âmes n'avaient qu'à refléter la création qui les entourait, et leurs pinceaux qu'à la copier. Ils n'avaient pas besoin, eux, d'inventer le soleil et la grâce. Ils ne prenaient pas pour modèle de Vierge une danseuse ramassée sur la place publique! Ils peignaient au milieu de fleurs embaumées, de chants mélodieux, de femmes demi-nues; et leur génie n'était que du bonheur!

En parlant ainsi, Gonzalès s'était approché de son tableau.

— Tout cela est froid et vulgaire, dit-il, en secouant la tête. Mon Dieu ! ne trouverai-je donc jamais le modèle de cette beauté que j'entrevois dans mes méditations?..... O Raphaël ! Titien, où sont vos belles maîtresses qui vous ont rendus immortels ?

Il soupira et se tourna vers Antonio.

— Grâce à toi, du moins, enfant, j'aurai trouvé une des formes que j'avais rêvées ; regarde, ma tête d'ange est belle, et cependant qu'elle est loin de la tienne ! Veux-tu me servir encore de modèle aujourd'hui ?

— Je suis à vos ordres, maître.

Gonzalès reprit sa palette, vint se placer devant le chevalet, et compara les traits de l'ange à ceux d'Antonio.

— Que les lignes de ton visage sont nobles ! dit-il en regardant le jeune Polonais avec une admiration complaisante ; que de douceur et de tristesse dans ton regard !... Ah ! si tu avais une sœur qui te ressemblât !...

Il y eut un assez long silence. Gonzalès s'était remis à peindre avec ardeur. Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit, et Marguerite parut de nouveau.

— Des gentilshommes espagnols qui demandent à monter, dit-elle brusquement.

— Au diable ! Que veulent-ils ?

— Je ne sais ; mais ils sont arrivés en carrosse doré.

— Leurs noms ?

— Un seul s'est nommé : c'est le comte de los Cavallos.

Antonio jeta un cri.

— Eh bien, est-ce que vous les connaissez, vous ? demanda Marguerite.

Mais l'enfant ne répondait pas et jetait autour de lui un regard épouvanté. On entendit des voix sur l'escalier.

— Ce sont eux, dit Marguerite en allant ouvrir la porte.

Antonio courut à Gonzalès.

— Je suis perdu !

— Que veux-tu dire ?

— Au nom du ciel, faites-moi sortir sans qu'on me voie.

— C'est impossible.

Les visiteurs étaient déjà sur le palier.

— Cachez-moi, alors, cachez-moi ! s'écria l'enfant éperdu.

— Dans ce cabinet, dit Gonzalès, en le poussant vers un refuge où il ramassait ses toiles.

Dans ce moment, le comte, suivi de deux gentilshommes, parut sur le seuil.

— Voici mon mari, cria Marguerite, en présentant Gonzalès aux visiteurs.

— Bonjour, maître, dit los Cavallos; Rubens nous a parlé de toi et nous venons voir ton musée.

— Regardez, messeigneurs.

Les jeunes gentilshommes se mirent à examiner les toiles suspendues à la muraille et s'arrêtèrent devant les six tableaux commandés pour l'archiduc Léopold.

— Pourquoi diable ne termines-tu pas ces belles ébauches ? demanda le comte à Gonzalès.

— Je travaille à autre chose.

— Oui, grommela Marguerite, à une *Annonciation*.

— De la sainteté ? mauvais genre, maître: on ne sait pas où placer cela ; c'est indécent dans une chambre à coucher et triste dans une salle à manger. Et où donc est-elle, cette *Annonciation ?*

Coques montra du doigt son chevalet et les trois seigneurs espagnols s'approchèrent ; mais à peine le comte eut-il jeté les yeux sur la toile, qu'il s'écria :

— Et, pardieu ! regardez donc, Cabrella ; est-ce que vous ne connaissez point cette tête d'ange ?...

— Mais c'est la nièce de la duchesse d'Alcanzo, la belle Dolorès.

— Que dites-vous, messeigneurs ? s'écria Gonzalès en s'approchant.

— Ah ! tu mets nos grandes dames dans ces tableaux de sainteté, reprit los Cavallos ; mais tu connais donc la duchesse? Je ne t'ai pourtant jamais rencontré chez

elle ; comment as-tu pu faire le portrait de Dolorès ? car c'est lui ; la ressemblance est merveilleuse.

— Cette tête d'ange, interrompit Marguerite, qui s'était approchée, mais c'est le portrait du petit Polonais.

— Quel Polonais ?

— Antonio ; il était là tout à l'heure ; où est-il donc passé ?

— Il est sorti, dit vivement Gonzalès.

— C'est impossible : nous l'aurions rencontré dans l'escalier ; il faut qu'il se soit caché.

— Il n'est point ici, vous dis-je.

— Je parie le trouver, moi.

Mais Gonzalès lança à sa femme un regard dans lequel il y avait tant de commandement, qu'elle s'arrêta court.

— Qu'est-ce donc ? demanda le comte ; pourquoi nous cacher le jeune Polonais qui a posé pour l'ange ?

— Cette femme est folle, monseigneur, j'ai peint cette tête de souvenir.

Los Cavallos regarda Gonzalès d'un air soupçonneux, prit ses compagnons à l'écart et échangea avec eux quelques paroles à voix basse.

Coques sentit qu'il fallait en finir.

— Messeigneurs désirent-ils encore quelque chose ? demanda-t-il froidement.

Le comte laissa tomber sur lui un coup d'œil hautain.

— Est-ce que nous te dérangeons, maître ?

— Je vis de mon travail, répondit le peintre.

Los Cavallos fit un geste de colère, qu'il réprima aussitôt.

— Nous te laissons alors, dit-il ; seulement, prends garde, il en coûte cher quelquefois pour peindre de nobles dames.

Et se tournant vers ses compagnons :

— Allons chez la duchesse, ajouta-t-il ; nous vérifierons la ressemblance de Dolorès avec l'ange.

Gonzalès leur ouvrit la porte et les vit disparaître dans l'escalier tournant.

A peine seule, Marguerite s'était avancée vers le cabinet, et s'était trouvée face à face avec Antonio.

— J'en étais sûre ! s'écria-t-elle.

— Sortez, sortez, Marguerite ! dit Gonzalès, qui était accouru.

— Pourquoi se cache-t-il ? que signifie tout ceci ?

Tout à coup les yeux de la Flamande s'arrêtèrent sur Antonio ; elle laissa échapper une exclamation, comme si un soupçon tout nouveau la frappait, et, par un mouvement trop rapide pour être prévenu, elle écarta la pelisse de l'enfant.

— Une femme ! s'écria-t-elle.

Gonzalès demeura immobile et sans voix.

— Une femme ! répéta Marguerite : est-ce bien possi-

ble ! Ah ! je comprends maintenant !... Voilà donc les élèves auxquels tu donnes des leçons, Gonzalès ?

— Taisez-vous, Marguerite.

— Ce n'est pas assez pour toi de la Catarina, il te faut des grandes dames !

— Taisez-vous, taisez-vous...

— Et tu crois que je souffrirai cela ? Non, non, je ne laisserai point changer ma maison en un mauvais lieu.

— Hors d'ici ! s'écria Gonzalès furieux.

— Oui, je m'en vais ; mais je reviendrai bientôt avec la duchesse d'Alcanzo !

Elle s'élança hors de l'atelier ; la jeune fille fit un mouvement pour la suivre ; puis, s'arrêtant :

— Qu'importe après tout ! dit-elle.

Et elle s'assit en pleurant.

Pendant toute cette scène, Gonzalès était resté comme frappé de stupeur. Ce qu'il venait d'apprendre était si subit, si inattendu, qu'il avait peine à en saisir le sens. Il entrevoyait un bonheur qu'il n'osait regarder en face, et devant lequel il fermait les yeux. Cependant, quand il se vit seul avec la jeune fille, qu'il entendit ses sanglots, il sentit son cœur se fondre ; il s'approcha de Dolorès et, se tenant devant elle, debout et les mains jointes :

— Senora, dit-il d'une voix suppliante, ayez pitié de moi, car j'ai peur d'être insensé. Je n'ose comprendre

ni croire... Oh ! ne me laissez point de trompeuses espérances, senora ; tout ce qui s'est passé ici est si étrange que j'ai peur de le mal expliquer. Ce déguisement... ces visites... Qu'y a-t-il pour moi au fond de tout cela ? Est-ce un bonheur ou un désenchantement ?...

Et comme la jeune fille gardait le silence et que ses sanglots redoublaient, il se mit à genoux devant elle :

— Senora, un mot seulement qui me dise ce que je dois craindre ou espérer... Oh ! regardez, je vous le demande à genoux, senora ; regardez... je pleure !

La jeune Espagnole laissa tomber ses deux bras autour du cou de Gonzalès, et prononça son nom tout bas. Celui-ci jeta un cri de joie.

— Dolorès ! Dolorès ! est-ce donc vrai, mon Dieu ! que vous êtes venue pour moi ? est-ce vrai que vous m'aimez ?...

— Gonzalès !..... répéta-t-elle, en appuyant sur le front du jeune peintre sa joue mouillée de larmes.

Celui-ci l'entoura de l'un de ses bras avec délire, et, lui relevant la tête de l'autre main, pour mieux voir :

—Oh ! mon Dieu, dit-il d'une voix brisée de bonheur, tout ceci n'est-il point un songe?... ne suis-je point fou? Moi aimé de vous, Dolorès, de vous noble fille et si belle !... Mais comment cela peut-il être ?... Mais oserai-je vous aimer, moi ?..... Oh ! il me semble que je ne pourrai que vous adorer comme Dieu ! Devant vous,

je sens le besoin de joindre les mains et d'être à genoux. Rien qu'à vous regarder, je pleure de joie! Oh! qui vous a rendue si miséricordieuse, et comment avez-vous pu arrêter vos yeux sur moi?

— Depuis un an, Gonzalès, je vous connais et je vous aime.

— Où m'avez-vous donc vu?

— Au couvent de Sainte-Marie, pendant que vous peigniez votre *Samaritaine*. Chaque jour, cachée dans les tribunes voilées, je passais des heures entières à vous regarder. Invisible pour vous, je vivais dans l'intimité de votre cœur; je vous voyais tour à tour le front pâle de désespoir ou lumineux d'enthousiasme; je vous entendais parler à votre œuvre, la louer ou la maudire; j'assistais enfin à toutes les angoisses de votre inspiration. Quelquefois, quand des curieux venaient vous rendre visite, je vous écoutais parler d'art, de poésie, de religion; tout ce que vous disiez me semblait nouveau, et cependant je sentais que toutes ces pensées étaient en moi. Enfin, un jour (vous l'avez peut-être oublié, vous), un jeune peintre que vous aviez connu dans votre enfance vint vous voir; vous lui fîtes la confidence de vos souffrances, et je vous connus alors tout entier. Votre ami vous raconta à son tour sa vie : il était, lui, plein de force et d'espoir : on l'aimait! Après l'avoir écouté, vous prîtes sa main. « Sois heu-

reux, Rynold, lui dites-vous... Ah! si une femme m'avait aimé, moi, j'aurais eu du génie. » Et vous pleuriez en parlant ainsi : ce fut de ce jour que je vous aimai.

— Ange! ange! s'écria Gonzalès, en serrant la jeune fille dans ses bras; et je n'ai rien su!....

— Peut-être me serais-je trahie; mais je n'en eus pas le temps. Ma tante, qui était en Espagne, revint et me fit sortir du couvent de Sainte-Marie. Je vous vis alors plus rarement; cependant je vous cherchais partout, et je vous rencontrais souvent sur les promenades ou dans les musées. Mais tout à coup je cessai de vous voir; je fus longtemps avant d'apprendre la cause de votre disparition ; enfin, à force d'informations, je sus que vous aviez fait une longue maladie, que vous étiez encore convalescent!... Je ne pus résister plus longtemps à mon inquiétude. Ma tante, uniquement occupée des plaisirs du monde, me laissait toute liberté. Aidée par ma nourrice qui habite ici proche, je me procurai ce costume, et je me présentai à vous pour prendre des leçons de peinture. Vous savez le reste, Gonzalès. Je vous voyais souvent, je vous entendais parler : j'étais heureuse, et je me serais tue longtemps encore, si le hasard n'avait fait tout découvrir.

— Ah! ne vous en plaignez pas, Dolorès, car j'aurai dû au hasard la plus belle heure de ma vie. Si vous saviez ce que j'éprouve! je voudrais vous remercier de

mon bonheur, et je ne puis; je suis à vos pieds comme un enfant sans force, sans volonté, anéanti par la surprise et la joie; je n'ose me sentir vivre, j'ai peur qu'un mouvement ne m'éveille, et je voudrais mourir là en entendant votre voix et en vous regardant.

— Gonzalès, vous m'aimez donc aussi?

— Si je vous aime! Dolorès! mais songez donc que vous n'êtes pas seulement pour moi une femme : vous êtes la réalisation de tous mes espérances, de toutes mes chimères! Si je vous aime, mon Dieu! vous qui êtes descendue comme un ange vers le pauvre abandonné! mais ne voyez-vous pas que vous êtes tout pour moi maintenant, que je ne puis plus vivre que pour vous et par vous? Ah! béni soit le hasard qui a conduit ici ces gentilshommes!....

— Ah! vous me le rappelez; vous m'aviez fait tout oublier; los Cavallos est chez ma tante maintenant.

— Dieu! vous avez raison.

— La duchesse est implacable : elle voudra se venger sur vous de mon amour.

— Que m'importe!

— Songez que Marguerite va les conduire ici. Oh! je ne veux pas les attendre, je mourrais de honte et de douleur à leurs yeux; puis, ils me sépareraient de vous, Gonzalès.

— Oh! jamais! s'écria le peintre en l'entourant de ses bras. C'est Dieu qui nous a réunis, nous ne nous

quitterons plus. Tu ne peux rester ici désormais, Dolorès; eh bien! brisons les liens qui nous y retiennent, renonçons à notre passé et recommençons tous deux une nouvelle vie; que chacun de nous soit à l'avenir pour l'autre un monde et une famille : fuyons ensemble!

II

On apprit quelques jours après, dans les ateliers d'Anvers, que le peintre Gonzalès Coques avait disparu sans que l'on pût en deviner le motif. La duchesse d'Alcanzo annonça de son côté que sa nièce était subitement repartie pour l'Espagne, où un frère de sa mère l'appelait.

Il se répandit bien des bruits sourds de fuite et d'enlèvement; mais la duchesse n'eut pas de peine à les faire tomber. Elle continua à donner à ses amis des nouvelles de Dolorès et à leur montrer les lettres que celle-ci lui écrivait, disait-elle, d'Espagne, si bien qu'au bout

de quelque temps son absence n'occupa plus personne.

Cependant la duchesse ne négligeait rien pour découvrir la retraite de sa nièce. Les précautions qu'elle avait prises dans le but de cacher sa fuite lui avaient été bien moins inspirées par l'affection que par la vanité. Ce qu'elle voulait avant tout, c'était cacher qu'une Alcanzo eût pu descendre à aimer un homme du peuple ; car ce n'était point la faute qui la révoltait, mais le choix de l'amant : peu lui importait l'honneur, pourvu que les convenances fussent sauvées ; et Dolorès, épouse de Gonzalès, au lieu d'être sa maîtresse, lui eût semblé encore plus coupable, comme ayant *dérogé* plus irrévocablement. Peu sévère sur le fond des choses, elle comprenait que l'on accordât des faveurs passagères et secrètes à quelques manants doués d'esprit ou de beauté, mais non que l'on se compromît pour eux. Aussi accusait-elle surtout sa nièce de maladresse, et éprouvait-elle en définitive moins d'indignation que de dépit.

Mais ce qu'elle voulait à tout prix, c'était la séparer de Gonzalès et la faire reparaître avant que quelque circonstance inattendue dévoilât la vérité. Son orgueil y était intéressé; aussi eut-elle recours à tous les moyens pour découvrir les deux fugitifs, mais spécialement à un vieux serviteur de sa maison, dont elle avait éprouvé l'adresse en plusieurs occasions.

Perez avait été autrefois affidé de l'Inquisition et y

avait acquis cette perspicacité tenace et rusée de tous les gens habiles à l'espionnage. Semblable aux sauvages du Nouveau-Monde, qui retrouvent sur l'herbe l'empreinte du mocassin ennemi, il savait découvrir la trace la plus légère, l'indication la plus fugitive : il suivait votre piste, sentait l'air que vous aviez respiré, reconnaissait le mot que vous aviez jeté sur votre passage à un hôte ou à un mendiant.

Du reste, entièrement dévoué aux Alcanzo, Perez était un de ces vieux serviteurs qui se confondent avec les familles qu'ils servent et en épousent les passions. Tout ce que l'enlèvement de Dolorès avait fait éprouver à sa maîtresse, il en avait ressenti comme le contre-coup; l'orgueil des Alcanzo avait aussi été froissé en lui. Il jura donc de rejoindre la jeune fille, et partit muni des instructions de la duchesse.

Ainsi qu'il l'avait espéré, le talent de Gonzalès l'aida à retrouver ses traces. Celui-ci s'était réfugié à Bruxelles, où il vivait du produit de ses tableaux, qu'il avait soin seulement de faire vendre par d'autres mains; Perez trouva à Amsterdam plusieurs de ces peintures récemment mises dans le commerce; il remonta d'acheteur en acheteur et finit par arriver à Bruxelles, où il découvrit les fugitifs.

Ses mesures furent aussitôt prises pour enlever Dolorès et se débarrasser de son amant. Il se rappelait son

ancien métier d'affidé de l'Inquisition, et s'effrayait peu des moyens violents. Un soir donc que Gonzalès rentrait avec sa maîtresse, il se plaça sur son passage, accompagné de quelques hommes qui se jetèrent sur le jeune peintre et le frappèrent de plusieurs coups de poignard; mais des bourgeois, attirés par les cris de la jeune fille, accoururent et forcèrent les assassins à prendre la fuite. Perez, arrêté par eux, fut jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'au bout de trois mois, et grâce aux démarches de la duchesse d'Alcanzo. Lorsqu'il se retrouva libre, les deux amants avaient quitté Bruxelles.

Il se remit à leur recherche avec une nouvelle ardeur; mais, instruit sans doute par ce qui lui était arrivé, Gonzalès avait pris ses précautions pour que ses œuvres ne le trahissent plus. Perez parcourut en vain les boutiques de marchands, demandant des toiles de Gonzalès Coques et proposant de les couvrir d'or; toutes ses perquisitions furent inutiles; Gonzalès Coques ne peignait plus!

L'envoyé de la duchesse d'Alcanzo avait déjà parcouru vainement la Flandre, la Hollande, la France, l'Angleterre; il revenait à Anvers désespéré, mais visitant pourtant sur sa route les magasins de brocanteurs et prenant toujours des informations. Un jour qu'il se trouvait à Oudenarde, dans l'atelier de Hals, moins célèbre par son talent que par son habileté à trafiquer de

celui des autres, ce peintre reçut plusieurs toiles qu'il déballa en présence de Perez.

— Quelles sont ces peintures? demanda le vieil Espagnol.

— Des merveilles, répondit Hals; des tableaux de fleurs d'un jeune homme qui ne s'est révélé que depuis quelques mois. D'ordinaire les plus grands artistes s'annoncent par des ouvrages imparfaits; celui-ci débute par des chefs-d'œuvre. Il y a dans ses productions la grâce du jeune homme et l'expérience du maître. Du reste, vous en pouvez juger, car j'ai ici sa plus grande et sa plus belle toile.

Hals écarta un rideau et montra à Perez un grand tableau suspendu à la muraille.

C'était l'intérieur d'une petite chambre pauvre et gaie. Au fond se montrait un lit de serge avec le bénitier et le rameau consacré, plus près deux chaises grossières; sur l'étroite croisée quelques pots de faïence ébréchée, garnis de tulipes variées, et enfin, au milieu, une corbeille d'osier à demi renversée. et d'où ruisselaient la verdure, les fruits et les fleurs.

— Voyez, dit Hals, que de finesse et d'harmonie! ce ne sont point seulement ici des fleurs, des meubles, des fruits; c'est tout un tableau, et cette chambre déserte a son expression comme une tête de Rubens. Parmi tous les peintres de notre temps nous n'en avons eu qu'un

seul, avant celui-ci, qui ait su donner à ses intérieurs cette poésie, et à sa peinture une étoffe aussi précieuse : c'est Gonzalès Coques.

— Gonzalès Coques, s'écria Perez, vous dites que le faire de ce tableau ressemble au sien?

— Autant que le faire de deux genres différents peuvent se ressembler.

— Et vous appelez ce peintre de fleurs?

— Henri Staubs.

— Où demeure-t-il?

— A Harlem.

— J'achète le tableau, maître Hals, dit Perez.

Le soir même il était sur la route d'Harlem.

A l'extrémité d'un faubourg de Harlem, et au fond d'un jardin cultivé par le fleuriste Koffman, s'élevait une maisonnette à demi enfouie dans les jasmins. Elle était composée d'un seul étage, auquel on arrivait par un escalier extérieur, que la vigne ombrageait, entrelacée de chèvrefeuilles roses. C'est là que vivaient Gonzalès et sa jeune maîtresse.

Tous deux avaient été séduits par l'isolement de l'habitation, qui les cachait à tous les regards, et par sa grâce rustique. Gonzalès, en outre, y avait trouvé l'avantage d'avoir toujours sous les yeux les fleurs et les fruits qu'il devait peindre.

Ayant compris, après son aventure de Bruxelles, que

ses tableaux le feraient toujours reconnaître, il s'était décidé à changer de genre et de nom, afin de donner le change à ses persécuteurs. Il lui en coûta un peu de quitter ainsi une carrière glorieusement conquise pour en essayer une autre incertaine et nouvelle; mais la sûreté de son bonheur était à ce prix.

Puis, il y avait pour cette âme quelque chose de plus précieux que la renommée, c'était l'art! Peu lui importait, après tout, le bourdonnement des hommes autour de son œuvre; ce à quoi il songeait, c'était à l'œuvre elle-même. Son amour (si profond pourtant et si délicieux) se confondait dans son cœur avec l'adoration pour l'art. Il n'aimait pas Dolorès uniquement parce qu'elle était douce à aimer, mais parce qu'elle était sublime à peindre. Il songeait moins souvent à son dévouement qu'à son inspiratrice beauté; et ce qu'il voyait en elle, ce n'était pas seulement une femme chérie, mais une part merveilleuse de la création, quelque chose de saint et de beau qui donnait du génie rien qu'à regarder!

Aussi consacrait-il une partie de ses journées à étudier ses grâces, à les reproduire sur la toile. Il s'inquiétait peu que ses progrès ne fussent point connus de la foule, qu'on n'y applaudît pas; lui, sentait son talent grandir; il en éprouvait le bonheur; il entrait chaque jour davantage dans la possession de l'art, comme le solitaire pieux dans la possession de son Dieu. Son génie

était plus que du génie, c'était de la religion. Pareil aux premiers chrétiens qui adoraient le Christ dans les catacombes sans écouter le bruit que Rome faisait au-dessus, il cultivait la peinture sans s'inquiéter de la renommée.

Quant à Dolorès, tout ce que sentait son amant, elle le sentait. Ces deux âmes semblaient s'être fondues dans une même religion; mais elles étaient arrivées au but par deux points opposés : Gonzalès avait compris l'amour par l'art; Dolorès, l'art par l'amour.

Tout le temps dont le jeune peintre pouvait disposer, il le consacrait à des études sérieuses. Condamné à ne peindre pour les autres que des fleurs ou des fruits, il peignait pour lui des madones, des saintes et des anges. Dolorès lui servait de modèle pour ses travaux, qu'il cachait à tous les yeux, et sa vie s'écoulait ainsi dans une succession d'études ravissantes et d'émotions suaves.

A force d'être grand, son bonheur l'effrayait parfois ; aussi craignait-il à chaque instant de le voir s'écrouler et y veillait-il avec une fiévreuse anxiété.

Depuis son arrivée à Harlem, il avait tout fait pour s'effacer et empêcher qu'on ne l'entendît vivre. Le marchand qui lui achetait ses tableaux était le seul homme auquel il eût parlé ; sa maison, la seule dans laquelle il fût entré. Dolorès était encore plus sédentaire : elle n'allait jamais à la ville et évitait les lieux fréquentés.

Seulement, quand la soirée était belle, elle descendait avec Gonzalès dans les prairies qui s'étendaient devant le jardin du fleuriste ; tous deux cherchaient les sentiers les plus solitaires, et, appuyés l'un sur l'autre, se parlant du sourire, ils s'avançaient à petits pas sur l'herbe fine, cueillant une fleur au buisson, suivant un papillon dans le ciel ou écoutant les oiseaux soupirer dans leurs nids de mousse.

Parfois, après une marche longue, ils s'arrêtaient au fond d'une clairière et Dolorès s'asseyait. Alors son amant restait debout devant elle. Les bras croisés et la tête penchée, il regardait le soleil se coucher derrière les arbres, il écoutait les rumeurs du vent dans les feuilles, les chants du laboureur à l'horizon, et au milieu de ces mille harmonies, de ces mille beautés, Dolorès lui semblait la reine de la création.

Puis la nuit descendait lentement ; la lune se montrait à travers les peupliers, et tous deux reprenaient la route qu'ils avaient suivie !.... — Heures d'amoureuses causeries, où l'on ne se voit plus parler, où le bras serre le bras qu'il soutient, où la tête se penche vers la tête aimée et où la confidence plus hardie s'éteint dans un baiser !

Depuis quelque temps, Gonzalès travaillait à une sainte Cécile qui, dans sa pensée, devait surpasser tout ce qu'il avait fait jusqu'alors : c'était la première fois

qu'il éprouvait cette joie de l'artiste qui reconnaît que la vie s'est communiquée à son œuvre. Un jour, après avoir travaillé avec plus d'assiduité encore que de coutume, il sentit le besoin de se reposer et sortit seul. Le marchand auquel il vendait ses tableaux de fleurs lui devait quelque argent ; il se dirigea vers sa boutique pour le lui réclamer.

Une brise légère commençait à tempérer la chaleur du jour ; les maisons du faubourg projetaient une ligne d'ombre à l'abri de laquelle on pouvait marcher ; des enfants, assis sur chaque seuil, faisaient leur repas du soir, et les jeunes filles causaient près des fontaines.

Gonzalès s'avançait en promenant autour de lui un regard enchanté : comme tous les hommes que l'étude a tenus longtemps enfermés, il éprouvait, sous le ciel, une ineffable impression de bien-être ; il sentait tous ses nerfs se détendre et son cerveau s'épanouir ; l'air embaumé du soir l'enivrait, ses pieds ne touchaient plus la terre, tout lui semblait rayonner et sourire.

Il traversa ainsi le faubourg et arriva à la boutique de Georges Krab. Le fils du marchand s'y trouvait seul ; Gonzalès lui demanda son père.

Il est en haut avec un étranger, répondit l'enfant.

— J'attendrai, dit le jeune peintre.

Et il se mit à examiner les tableaux et les curiosités de tout genre qui garnissaient la boutique de Krab. Un

carton rempli de gravures d'après Michel-Ange et Raphaël finit par fixer son attention ; il s'assit derrière une grande toile de Rubens placée au milieu du magasin, et se mit à les examiner une à une.

Il y avait déjà longtemps qu'il était là, lorsque des voix se firent entendre sur l'escalier. Une porte de ce côté s'ouvrit, et Georges Krab parut avec un étranger.

— Monte, Williams, dit le marchand à son fils, ta mère a besoin de toi.

L'enfant sortit.

— Voilà les deux tableaux dont je vous ai parlé, continua le marchand, en montrant à l'étranger les deux toiles suspendues au mur.

— C'est bien du même Henri Staubs dont j'ai vu les peintures à Oudenarde ?

— C'est moi qui revends ses tableaux à maître Hals.

— Peint-il autre chose que des fleurs ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr.

— Et vous dites que ce Staubs n'habite Harlem que depuis six mois ?

— Environ.

— Quel air a-t-il ?

— C'est un grand et beau jeune homme, un peu pâle;

un peu triste, les cheveux longs et l'œil doux : plutôt un Raphaël qu'un Rembrandt.

— C'est bien cela. Vit-il seul ?

— Je ne sais ; il ne vient ici que pour m'apporter ses tableaux, et ne parle jamais de lui. Cependant je me rappelle maintenant que le voisin Ryscoff m'a dit l'avoir rencontré un soir, dans les prairies, donnant le bras à une jeune femme fort belle ; la sienne, sans doute.

— C'est cela, c'est cela, répéta Perez ; il faut que je le voie.

Le marchand regarda l'Espagnol avec étonnement.

— Vous avez donc affaire à lui ? dit-il d'un ton soupçonneux.

— Oui, maître Krab ; où demeure-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit Krab sèchement.

— Comment ?

— Maître Hals, à ce qu'il paraît, est las de me payer une pauvre commission sur les tableaux que je lui vends ; il veut les avoir de première main.

— Vous vous méprenez, maître ; je ne viens nullement de la part de Hals.

— Alors, c'est pour votre propre compte ? En tout cas, vous pouvez chercher ailleurs des renseignements sur Staubs : je ne suis pas encore assez niais pour donner l'adresse de mes peintres à un brocanteur.

— Mais il y a erreur, s'écria Perez; je ne suis point un marchand de tableaux.

— A d'autres !

— Je vous jure.

— C'est inutile.

Le marchand reconduisait l'Espagnol vers la porte.

— Maître, dit Perez en l'arrêtant et regardant autour de lui, je vous donne cent ducats si vous me faites connaître la demeure de Staubs.

Et comme le marchand allait faire un signe de refus :

— Écoutez-moi, ajouta-t-il; il ne s'agit point ici de tableaux, mais d'enlèvement.

— Que voulez-vous dire?

— Je recherche une jeune fille, dont le ravisseur, si je ne me trompe, est votre peintre de fleurs, qui ne s'appelle pas Staubs, mais bien Gonzalès Coques.

— Est-ce possible?

— J'ai tout lieu de le croire; mais vous pouvez m'aider à m'en assurer.

— Que faut-il faire ?

— Me mettre à même de voir la jeune femme avec laquelle votre peintre se promène.

— Ce sera difficile; il habite seul une maisonnette dans le faubourg neuf, sort rarement, et ne reçoit personne.

— Nous nous arrangerons de manière à l'en faire sortir. Je puis compter sur votre discrétion, maître ?

— Comme moi sur vos cent ducats ?

— En voici la moitié ; le reste après le succès.

— C'est convenu, dit Krab en comptant l'argent.

Perez s'approcha des tableaux que le marchand lui avait montrés, lorsqu'ils étaient entrés, et lut le nom écrit au bas :

Henri Staubs.

— Oui, oui, murmura-t-il ; tu as cru qu'il suffisait de changer de genre et de signer un faux nom pour me dérouter ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais la chasse aux hommes, et je savais bien que je retrouverais ta piste quelque part.

— En effet, dit le marchand qui s'était approché, maintenant je trouve dans ces peintures de fleurs quelque chose de la touche de Gonzalès Coques.

— N'est-ce pas, maître Krab ? Oh ! c'est lui ; j'en suis sûr ! il n'eût pu m'échapper qu'en cessant de peindre et en se perdant dans la foule ; mais ces grands artistes ont besoin de dire ce qu'ils ont dans le cœur, il faut toujours qu'ils soient en correspondance avec le public. Ils croient bien se cacher en changeant d'écriture, et ne songent pas que, tôt ou tard, on reconnaîtra la plume. Adieu, maître, je vais prendre mes précautions, et demain nous nous mettrons en campagne.

En parlant ainsi, Perez sortit de la boutique, et le marchand le suivit.

Cependant Gonzalès avait tout entendu. Aussitôt qu'il se vit seul, il quitta sa retraite, et, ouvrant une porte de derrière qu'il connaissait, il s'élança hors du magasin, et se mit à courir vers le faubourg neuf.

La conversation qu'il venait d'écouter ne pouvait lui laisser aucun doute : on avait découvert ses traces, et une prompte fuite était devenue nécessaire. Mais cette fuite ne devait le soustraire au danger que pour quelques instants ; l'heureux hasard qui l'avait servi ne se reproduirait pas toujours ; alors même que Dolorès et lui échapperaient encore une fois aux poursuites des Alcanzo, ne s'y trouveraient-ils pas bientôt exposés de nouveau, et tous leurs soins pour se cacher seraient inutiles. Perez l'avait dit, le pinceau du jeune peintre devait partout *signer son nom!*

Il fallait bien que Gonzalès le comprît enfin ; il était placé dans l'alternative de renoncer à Dolorès ou de renoncer à l'art ! et pourtant, entre ces deux malheurs, le choix lui paraissait impossible : le peintre et l'amant s'étaient désormais tellement confondus en lui, que, perdre l'une de ses joies, c'était les perdre toutes deux. Que serait, en effet, l'art sans Dolorès, sinon la nature sans le soleil? mais aussi, comment refuser le génie au moment où il allait venir? n'était-ce point là un sa-

crilége qu'expieraient les remords de toute une existence?

Oh! s'il n'avait fallu que se décider entre la pauvreté et la richesse! entre la vie et la mort!... Mais briser son cœur en deux parts, et choisir!... Gonzalès devenait fou à cette pensée. Également dominé par ses deux amours, il allait sans cesse de l'un à l'autre ; on eût dit une mère entre deux enfants également chéris et dont un seul pouvait être sauvé. Par instants, l'art était le plus fort; puis Dolorès l'emportait à son tour. Il se débattait en vain au milieu de cette lutte, essayant de remettre la décision à plus tard; une voix qu'il ne pouvait étouffer lui criait de *choisir*. Il sentait comme un besoin d'embrasser sa situation tout entière; l'heure de la crise était venue, et son âme se révoltait contre une plus longue incertitude.

Il traversa le faubourg sans rien voir, sans rien entendre, et arriva, éperdu, au jardin du fleuriste. A l'aspect de la maisonnette, il s'arrêta.

Dolorès était là, qui l'attendait, sans doute, et rien n'était encore décidé dans sa pensée! Il se laissa tomber sans forces sur un banc de gazon; son incertitude était devenue du désespoir.

Il promena autour de lui un œil égaré : les fleurs fatiguées commençaient à relever leurs têtes; l'eau des bassins frissonnait sous le vent du soir, et le soleil couchant

étincelait comme un incendie à travers les acacias. Cette beauté de la création saisit Gonzalès.

— Oh ! non, murmura-t-il, en étendant les bras, non, je ne renoncerai point à tout cela ! Je veux vivre avec les fleurs et le soleil ; je suis peintre, je suis peintre !

Dans ce moment, un chant doux et retenu se fit entendre. Le jeune homme tressaillit, et, écartant avec précaution le feuillage du berceau sous lequel il était caché, il aperçut Dolorès penchée à la fenêtre, et qui semblait interroger la route du regard. La jeune Espagnole tenait à la main un vase de terre commune qu'elle essuyait, en chantant à demi-voix un *romancero* de son pays...

..... « Et le pâtre dit à Inès : je vous aime depuis sept ans, senora, et j'ai voulu vous le dire une fois.

» Maintenant, faites venir les soldats du comte votre père, pour qu'ils me chargent de chaînes ; appelez le bourreau qu'il mette mes membres à la torture ; commandez pour moi un cercueil, car je sais que j'ai mérité la mort.

» Inès répondit au pâtre : il sera fait selon votre désir, mais, pour chaînes, vous aurez mes bras ; pour tortures, mes baisers, et pour cercueil, le lit nuptial,

» Moi aussi, je vous aime, et, pour vous, je quitterai le château du comte ; j'étais riche, je serai heureuse ; j'étais puissante, je serai aimée.

» J'irai habiter votre cabane. Sanchez, je garderai avec

vous les chèvres dans les rochers; je serai une épouse laborieuse et soumise, comme il convient.

» Et ne regarde pas si mon front est plus blanc que le tien; il brunira bientôt sur la montagne; ne t'inquiètes pas si mes mains sont faibles; elles se fortifieront par le travail; mais regarde-moi au cœur, Sanchez, car mon cœur est courageux et fort. »

Pendant que Dolorès chantait, une révolution avait semblé s'opérer dans l'âme du jeune peintre. Ses deux mains s'étaient portées à son cœur comme pour en comprimer les battements; ses lèvres avaient murmuré le nom de Dolorès, et des larmes avaient mouillé ses paupières. Lorsque la jeune fille eut quitté la fenêtre, il demeura longtemps immobile; enfin, relevant la tête comme s'il eût pris une résolution, il sortit du berceau, monta l'escalier de la maisonnette et ouvrit doucement la porte.

Dolorès dressait la table pour le repas du soir : à l'aspect de son amant, elle poussa une exclamation de joie et vint se jeter dans ses bras.

— Que tu as tardé! dit-elle : j'allais devenir inquiète.

Gonzalès l'embrassa sans répondre.

— Qu'y a-t-il? demanda la jeune fille en reculant, tu es pâle.

Il s'assit et attira Dolorès sur ses genoux.

— On a découvert notre retraite, dit-il.

— Dieu!

— L'homme qui a voulu m'assassiner à Bruxelles est ici.

— Perez !... qui te l'a dit ?...

Gonzalès raconta ce qui lui était arrivé chez maître Krab, et la conservation qu'il avait entendue.

— Tu le vois, ajouta-t-il, il faut que je renonce à la peinture ou à toi : le choix est fait.

Et courant à son chevalet, où la sainte Cécile était exposée :

— Je ne suis plus peintre ! s'écria-t-il ; tu m'as sacrifié ton rang et ton honneur, Dolorès, moi je te sacrifie mon art.

Il serra le tableau sur son cœur et y posa ses lèvres.

— Adieu, répéta-t-il, ô ma sainte adorée, qui devais me donner la gloire ! adieu, mon espérance ; adieu, mon rêve !

Et saisissant la toile avec rage, il la déchira sous ses pieds.

III

Deux années s'étaient écoulées depuis le jour où Gonzalès avait fui Harlem, et Perez avait inutilement continué à le chercher partout. Réfugié dans la petite ville de Carigliano, en Italie, l'amant de Dolorès avait été fidèle à sa résolution : ce n'était plus le peintre Staubs, mais le vannier Gonzalès Cano.

Cette métamorphose avait complétement dérouté l'émissaire de la duchesse d'Alcanzo; mais elle avait été fatale à Gonzalès.

Lorsqu'il avait sacrifié la peinture à Dolorès, il n'avait pas compris combien cette résolution lui deviendrait

cruelle; le sacrifice contraire lui eût été peut-être plus facile. La perte de sa maîtresse eût sans doute brisé son cœur; mais elle ne l'eût point anéanti ; sa douleur eût trouvé à s'épancher dans l'art, elle eût pu avoir une expression et fût devenue du génie, tandis que maintenant son amour pour Dolorès demeurait condamné au silence.

C'était seulement en reproduisant les grâces de la jeune Espagnole, en faisant passer son âme sur la toile, que Gonzalès savait dire combien il la chérissait ; plus il la peignait belle et céleste, plus il lui révélait son amour; la voix, pour lui, c'était le pinceau. Aussi, depuis que cette voix lui manquait, il ne savait plus exprimer sa tendresse ; les paroles lui semblaient froides ; elles appartenaient à tout le monde, tandis que son langage d'autrefois n'était qu'à lui !

Ainsi obligé de se taire, sa passion s'oubliait elle-même ; depuis qu'il ne s'occupait plus aussi continuellement de Dolorès, il craignait de l'aimer moins, et cette pensée l'indignait. Il accusait son cœur d'ingratitude, d'insensibilité; il l'interrogeait comme un cadavre dans lequel on cherche à trouver de la vie.

Malheureusement, plus il le torturait ainsi, plus il le sentait refroidir. Dolorès était toujours ce qu'il aimait le plus au monde, mais il aimait moins toute chose ; il y avait en lui comme une source amère qui coulait

sans cesse et empoisonnait ses joies ; il sentait enfin une sorte d'impuissance à désirer et à vouloir qui n'était autre chose que l'incapacité du bonheur.

Sa position matérielle ajoutait à ses souffrances. Il avait été habitué au travail capricieux de l'artiste, aux gains faciles, et il se lassait d'un labeur assidu qui lui apportait à peine chaque jour de quoi vivre le lendemain. Élevé au milieu d'ateliers tapissés de peintures, d'armes, d'étoffes précieuses, et accoutumé depuis l'enfance à tout ce qui était éclat et couleur, il sentait ses yeux blessés par la nudité de sa nouvelle demeure ; la tristesse monotone de ces murailles blanchies se communiquait à tout son être.

Dolorès s'en était aperçue avec une surprise douloureuse. Pour elle, l'indigence n'avait rien d'amer ; son amour enrichissait tout ; il illuminait sa cabane et en faisait un palais de fées ; non qu'il fût plus sincère que celui de Gonzalès, mais il était unique. Aucune autre passion n'y faisait obstacle, il n'y avait pour cette vie qu'un courant et qu'une étoile.

Puis son âme était jeune ; elle n'avait rien perdu de sa première souplesse, tandis que celle de Gonzalès avait vieilli dans les épreuves. Le bonheur lui était venu trop tard ; c'était maintenant un malade chez qui la joie elle-même éveillait un frisson douloureux.

Un jour que Dolorès était sortie pour rapporter quel-

ques ouvrages de femme à la comtesse d'Apani, qui habitait une villa près de Carigliano, Gonzalès vint s'asseoir seul au seuil de sa cabane. Depuis qu'il ne peignait plus, sa seule joie d'artiste était de contempler la campagne, et de voir les jeunes Napolitaines gagnant la ville avec leurs corbeilles de fruits, ou agenouillées aux pieds des madones. Il trouvait là tout ce que l'école d'Italie avait fait passer dans sa peinture : c'était un tableau immense qui comprenait tous les autres, et devant lequel il s'oubliait des heures entières.

Il l'admirait déjà depuis longtemps, lorsqu'une main folâtre se posa sur ses yeux, comme un bandeau; le jeune homme la reconnut et la baisa.

— C'est toi, Dolorès?

— Oui, moi, mon Gonzalès; mais lève donc la tête... ne vois-tu pas dans mes yeux que je t'apporte une heureuse nouvelle?

— Laquelle?

— Oh! tu attendras... je suis venue en courant; laisse-moi respirer et fais-moi une place près de toi.

Gonzalès l'assit sur ses genoux.

— Qu'y a-t-il donc, joyeuse messagère? voyons.

— Tu sais que je viens de voir la comtesse d'Apani? et nous avons causé longtemps. Elle m'a appris que la jeune fille qui veillait chez elle à tous les travaux de

femme était partie, et elle m'a proposé de la remplacer.

— Toi, s'écria Gonzalès, au service de la comtesse!

— Pourquoi non?

— Oublies-tu qui tu es, Dolorès?

— Je suis la bien-aimée d'un vannier.

Gonzalès la pressa contre sa poitrine en soupirant.

— Mais ce serait nous séparer, dit-il.

— En vérité!.... Croyez-vous que je n'y aie point pensé, signor Cano?.... c'est la première chose que j'ai objectée à la comtesse. — Eh! mon Dieu! m'a-t-elle répliqué, ton mari écrit bien, j'ai vu les mémoires qu'il envoie à ses pratiques; le comte a justement besoin d'un copiste, il le prendra.

— Et qu'as-tu répondu?

— J'ai accepté.

— Y songes-tu? Nous, attachés à la maison du comte... sous ses ordres... presque ses valets... Je ne pourrai m'y décider.

— Oh! ne dis pas cela, Gonzalès; tu accepteras, car je le désire, et tu ne voudrais pas me refuser. N'aie pas plus de fierté que moi, ami. Que t'importe d'être le vannier Cano ou le copiste du comte d'Apani? Il ne faut point être orgueilleux avec le bonheur, et là tu seras heureux, Gonzalès : les murailles de cette pauvre cabane n'attristeront plus tes regards; nous habiterons,

dans le parc, la joyeuse maisonnette que nous avons tant de fois regardée et enviée en passant sur le chemin; tu vivras au milieu des fontaines de marbre, des tableaux, des statues, de tout ce que tu aimes et qui te manque maintenant. Puis, songes-y, nous nous assurons un asile. Si jamais nous étions découverts, le comte nous protégerait. Oh! ne refuse pas, je t'en conjure.

Dolorès avait passé ses deux bras autour du cou de son amant, et levait sur lui des yeux pleins de prière.

— Qui pourrait te refuser? dit-il avec enchantement; nous irons chez le comte.

Le lendemain, tous deux se présentèrent à la *villa* Apani. C'était la première fois que Gonzalès y entrait; il fut frappé de sa grandeur et de sa richesse. A l'aspect des fresques qui ornaient le vestibule, il sentit son cœur battre et ses yeux se voiler: c'étaient, depuis trois ans, les premières peintures qu'il voyait.

On leur fit traverser plusieurs salles, une porte s'ouvrit: ils se trouvèrent en face du comte et de sa femme.

— Voilà votre copiste et ma femme de charge, dit celle-ci.

Gonzalès salua; mais ses yeux, en se levant, tombèrent sur une grande toile placée au fond de l'appartement.

— Un Corrége! s'écria-t-il.

Dolorès pâlit.

— Pardieu! dit le comte, vous êtes connaisseur, signor Cano. Comment avez-vous appris à distinguer si bien la touche des maîtres?

— En regardant, répondit Gonzalès.

— Et où avez-vous vu leurs tableaux?

— Chez les marchands et dans les musées.

Le comte ne le pressa point davantage; il lui fit quelques questions, lui donna ses ordres et l'engagea à aller prendre possession avec Dolorès du logement qui leur était destiné.

Mais la vue de cette peinture du Corrége avait troublé Gonzalès jusqu'au fond de l'âme. Tant qu'il n'avait vu que la nature, sa passion s'était agitée sourdement en face de cet immense et écrasant chef-d'œuvre ; elle était demeurée comme immobile d'impuissance et absorbée tout entière dans une incessante contemplation ; la sublimité du modèle ôtait même le désir de l'imitation ; l'aspect de ce tableau du Corrége, au contraire, le rendit à toutes ses préoccupations d'autrefois. C'était comme un témoignage de ce que pouvait l'art, une leçon qui révélait les moyens d'atteindre le but.

L'amour de Gonzalès pour la peinture se réveilla, accru de toutes les contraintes qu'il s'était imposées longtemps. Ce fut comme un long jeûne dont cette imagination ardente voulait se dédommager enfin. Il n'y

eut plus pour l'amant de Dolorès ni calme, ni joie, ni sommeil. Il voulut lutter contre ses tentations, mais en vain : une fièvre de désir, de douleur et de colère s'était emparée de lui ; le tableau du Corrége était un talisman fatal dont il ne pouvait vaincre la puissance ; il y songeait sans cesse ; la nuit, il le retrouvait dans ses rêves ; il croyait entendre des voix mystérieuses qui lui criaient : *Regarde! regarde!* Souvent, au point du jour, pendant que Dolorès dormait encore, se levant éperdu, il se glissait comme un criminel le long des murailles de la *villa*, franchissait une fenêtre, pénétrait sans bruit jusqu'à la salle où l'œuvre merveilleuse était exposée, et demeurait là, muet, l'œil fixe, jusqu'à ce que les premier bruits du matin le forçassent à fuir.

Cette visite redoublait chaque fois son exaltation; il le savait et ne pouvait s'empêcher de le faire. Semblable à ces hommes qui redoutent l'ivresse et y retombent toujours, il revenait chaque jour attiser ses désirs devant la magique peinture.

Ces émotions ne tardèrent pas à altérer gravement sa santé. La vie de Gonzalès avait toujours été menacée, et la joie inespérée que lui avait donnée l'amour de Dolorès avait pu seule conjurer la maladie ; le bonheur lui avait tenu lieu de santé; mais avec celui-ci cessa le prodige, et le mal fit des progrès rapides.

Chaque jour ses forces diminuaient : cependant ja-

mais la vie n'avait été pour lui si douce, si facile : tout le monde l'aimait à la villa Apani, le comte le laissait libre, et ses journées s'écoulaient à se promener sous les bosquets de lauriers, à lire auprès des cascades, ou à cultiver des fleurs. Mais ces loisirs mêmes entretenaient son mal et lui étaient funestes. Uniquement préoccupé de son rêve, il ne voyait que lui sous les bosquets, près des cascades et au milieu des fleurs. Le médecin du comte avait vainement été appelé pour lui donner des soins, tous les remèdes avaient échoué contre la langueur à laquelle il succombait.

Dolorès ne négligeait rien pour pénétrer la cause de ce mal secret. Elle avait redoublé d'affection, elle avait interrogé Gonzalès ; tout avait été inutile : il avait refermé son âme sur son désespoir ! Aussi tendre près de la jeune fille, il continuait à lui sourire, mais de ce pâle sourire qui glace. Celle-ci renonça à obtenir de lui une confidence qu'il paraissait décidé à refuser ; mais elle se mit à scruter toutes ses paroles et tous ses mouvements, espérant découvrir, à force de surveillance, ce qu'il lui cachait.

Une nuit, elle crut entendre quelque bruit et se réveilla en sursaut. Gonzalès n'était plus là ! Effrayée, elle se leva en l'appelant, et courut à la pièce voisine ; mais elle s'arrêta muette sur le seuil.

Debout devant le mur que la lune éclairait, comme

devant une toile préparée, Gonzalès faisait le geste de peindre. Par instants il s'éloignait pour juger de l'effet de son tableau. Son front étincelait d'enthousiasme, et ses lèvres murmuraient des paroles interrompues.

— Courage!.... j'ai trouvé ton secret, Corrége..... je trouverai le tien, Raphaël..... c'est le même..... Mêler ses couleurs à un rayon de soleil..... Regardez.... c'est cela!....

Il fit quelques pas en arrière; sa figure s'illumina d'une joie céleste, et ses mains se joignirent.

— Enfin, mon Dieu! enfin, murmura-t-il.

Il demeura assez longtemps immobile, puis relevant la tête comme s'il sortait d'une profonde rêverie, il s'avança vers le mur, fit le mouvement de fermer un rideau sur sa peinture imaginaire, et s'avança vers l'autre chambre.

Ce qu'elle venait de voir avait tout révélé à Dolorès; elle résolut de sauver Gonzalès à tout prix.

Dès le lendemain, elle demanda à voir la comtesse; elle la trouva causant avec son médecin.

— Que veux-tu donc, mon enfant, dit celle-ci, et pourquoi es-tu ainsi tremblante?

— Signora, répondit Dolorès, je viens vous confier un secret.

Le médecin voulut se lever.

— Restez, signor Juliano, continua-t-elle, vous aussi, vous devez tout savoir.

Alors, les yeux baissés, pâle de honte et la voix étouffée, elle raconta son amour pour Gonzalès, comment celui-ci avait renoncé à son art, et comment cette résolution le faisait mourir. Quand elle eut achevé, elle joignit les mains, et laissant couler ses larmes :

— Maintenant, ajouta-t-elle, ayez pitié de moi et sauvez-le. Je ne veux pas qu'on m'arrache à lui, mais je veux qu'il vive. Vous êtes puissante, signora; chez vous, on n'osera pas nous faire violence : cachez-nous ici, et je serai votre esclave soumise, et Gonzalès tapissera votre palais de chefs-d'œuvre.

Dolorès était tombée aux pieds de la comtesse. Celle-ci, tremblante de surprise et d'émotion, s'efforça de la relever avec de tendres paroles; mais la jeune fille éperdue restait à genoux en répétant :

— Ne me refusez pas ! oh ! ne me refusez pas !

— Qui aurait le courage de vous refuser, pauvre enfant? dit la comtesse. Rassurez-vous; Gonzalès reprendra ses pinceaux, et vous trouverez ici, tous deux, un asile sûr; mais de grâce, relevez-vous.

— Oh ! non ! non ! s'écria la jeune fille, en couvrant de baisers la main de la comtesse; laissez-moi à genoux pour vous remercier, signora. Oh ! répétez-moi que Gonzalès pourra peindre : c'est sa vie, signora. Vous le

voyez, depuis qu'il a brisé ses pinceaux, il est plus faible, plus pâle chaque jour....; et si je le perdais..... oh! si je le perdais!...

— Ne craignez point cela, enfant, nous le sauverons; n'est-ce pas, docteur, que nous le sauverons?

Le médecin fit, avec hésitation, un signe affirmatif.

A ce geste, Dolorès se dressa sur ses genoux, droite et pâle.....

— Ah! s'écria-t-elle, il est perdu!

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Juliano embarrassé.

— Il est perdu! reprit Dolorès en se levant d'un bond; votre geste l'a dit. Oh! ne me cachez pas la vérité. N'est-ce pas qu'il est perdu? Depuis longtemps vous ne reveniez plus le voir; vous l'aviez donc abandonné? O mon Dieu! n'y aurait-il plus d'espoir? Mais c'est impossible, depuis quelques jours il cause, il sourit, il est presque bien portant.

Et comme Juliano restait les yeux baissés, sans répondre:

— Ah! reprit-elle, j'y pense maintenant: on dit qu'il y a des maladies où l'on est mieux ainsi aux derniers instants.... Est-ce la vérité?

— C'est la vérité.

La jeune fille retomba à genoux en se tordant les mains; puis, comme si son cœur se fût refusé au désespoir, elle reprit:

— Mais maintenant vous connaissez la cause de son mal, signor Juliano..... Vous êtes habile...; vous le guérirez... Oh ! dites qu'on peut le guérir.

— Il est trop tard !

Dolorès jeta un cri. Au même instant, la porte de la chambre voisine s'ouvrit, et Gonzalès parut, l'œil étincelant.

— Trop tard ! répéta-t-il; des pinceaux alors, donnez-moi des pinceaux.

— Ah ! c'est moi qui t'ai tué, dit Dolorès en se jetant dans ses bras.

— Des pinceaux ! des pinceaux avant de mourir ! répétait Gonzalès avec égarement... Je viens de voir le Corrége.... là, près de son tableau....; il m'a parlé... Moi aussi, je suis peintre !

Il voulut faire quelque pas en avant; mais il chancela, s'appuya au mur et s'évanouit.

On le transporta chez lui, où il reprit bientôt ses sens; il était en proie à une fièvre ardente. Il voulut qu'on lui apportât tout ce qu'il fallait pour peindre; toile, pinceaux, palette, il toucha tout avec une joie d'enfant : il respirait avec délices ce parfum d'atelier qu'il n'avait point senti pendant deux longues années. Lorsque le chevalet eut été approché, il se dressa sur son lit, pria Dolorès de se placer à quelques pas, et se mit à peindre.

On eût dit qu'une puissance surnaturelle était descendue en lui, et qu'il agissait sous son influence, sans avoir conscience lui-même de ce qu'il faisait. Sa main n'avait ni hésitation ni tremblement; la toile, sous son pinceau, s'animait comme par enchantement. Le comte et Juliano, placés derrière lui, ne pouvaient retenir, par instants, leurs cris d'admiration; mais Gonzalès ne les entendait pas. Les cheveux en désordre, l'œil étincelant, il peignait en chantant les airs de son enfance, oubliés depuis longtemps, et qu'il retrouvait alors comme par miracle.

Tout à coup, au milieu de ces chants qui semblaient murmurés par instinct, le *romancero* favori de Dolorès se fit entendre :

« Moi aussi, je vous aime, et pour vous je quitterai le château du comte. J'étais riche, je serai heureuse ; j'étais puissante, je serai aimée.

. . . .

» Et ne regarde pas si mon front est plus blanc que le tien : il brunira bientôt sur la montagne ; ne t'inquiète pas si mes mains sont faibles, elles se fortifieront par le travail ; mais regarde-moi au cœur, Sanchez, car mon cœur est courageux et fort. »

Les premiers vers avaient été chantés par le mourant comme une vague réminiscence, mais insensiblement ses souvenirs semblèrent se réveiller.... et il s'arrêta.

— C'est Dolorès qui chantait cela à Harlem, dit-il... le jour où je lui ai promis de ne plus peindre.

Et apercevant les pinceaux qu'il tenait à la main :

— Malheureux! j'ai manqué à ma promesse.... Perez va venir... il va nous reconnaître... Fuyons... fuyons...

Il voulut faire un mouvement pour s'échapper; le comte et Juliano le retinrent.

— Les voilà ! s'écria-t-il ; Dolorès... cache cette toile... déchire-la... déchire-la !...

Il fit un effort pour saisir lui-même son tableau ; mais à peine sa main l'eut-elle touché, qu'elle s'arrêta comme impuissante à consommer cette destruction. Ses deux bras se roidirent dans un geste de douleur et de prière, il retomba en arrière avec un soupir, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

LES EAUX D'ABANO

I

Deux hommes étaient assis sous un berceau de vigne, les coudes appuyés sur une table rustique, et fumant des cigarettes parfumées.

Le plus vieux, qui paraissait avoir environ quarante ans, était grand et pâle ; son costume, riche, quoique simple, avait quelque chose de grave et presque de militaire ; quant au plus jeune, il se faisait remar-

quer par l'élégance débraillée alors à la mode en Italie comme en France. Ce fut lui qui reprit la conversation évidemment tombée depuis plusieurs minutes.

— Ma foi, mon cher Alfieri, dit-il en secouant délicatement la cendre de sa cigarette, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer en venant aux eaux d'Abano.

— C'est cependant la place d'un malade.

Le jeune homme regarda le comte.

— En effet, reprit-il, je vous trouve changé ; vous êtes encore plus pâle que de coutume. Avez-vous consulté les médecins ?

— Oui.

— Que vous ont-ils dit ?

— Ce qu'ils disent toujours. L'hiver ils me promettent la guérison pour l'été prochain ; l'été ils me la promettent pour l'hiver : les docteurs de Milan me conseillent l'air de Naples, et les docteurs de Naples l'air de Milan ! Je me laisse conduire, je fais ce qu'ils veulent, et j'achève tranquillement de vivre.

— Allons donc, quelle idée ! est-ce qu'on meurt à votre âge ?

— Quelquefois, murmura Alfieri d'un air pensif et en baissant la tête.

— Parbleu, j'y suis ! s'écria le jeune homme, je parie que vous pensez à la prédiction de votre vieille sorcière ?

— Ai-je tort, Celini ? Je n'avais que douze ans lorsque cette femme m'a annoncé tout ce qui m'est arrivé depuis. Elle m'avait averti que je quitterais le Piémont, que je deviendrais poëte, que mon nom serait célèbre.

— Et que vous deviez mourir à trente-cinq ans ? Qui ne connaît cette histoire ? Vous avez fait sur cette prédiction un sonnet que toute l'Italie sait par cœur. Mais, que diable ! vous avez trop de raison pour être superstitieux !

Le comte soupira sans répondre, et il y eut un moment de silence.

— Voulez-vous savoir ce qui vous tue ? reprit Celini ; c'est votre isolement. Au fond, vous n'êtes point malade.

— Les médecins me l'ont déjà assuré, répondit le comte en souriant, et je sais que je mourrai très-bien portant.

— Pourquoi ne pas vous distraire ? Quand vous avez quitté Milan vous parliez de voyager ; je vous croyais en Espagne.

— J'en viens.

— Ah !... Vous deviez aussi visiter la France ?

— J'en viens.

— L'Allemagne ?

— J'en viens.

Celini le regarda entre les deux yeux.

— Mais vous venez donc de partout? s'écria-t-il. Au

fait, je me rappelle que vous êtes un voyageur expéditif; vous visitez les pays au galop de votre cheval ! Mais vous ne devez avoir rien vu.

— Pardonnez-moi; j'ai vu des montagnes, des routes, des villes, et, au milieu de tout cela, beaucoup d'hommes qui s'agitaient pour ne rien faire.

— Et qu'avez-vous remarqué ?

— Trois institutions fort belles : la schlague en Allemagne, la police en France et l'inquisition en Espagne.

— Vous serez toujours le même, dit Celini en riant : misanthrope et républicain; un vrai descendant de Brutus devenu sujet du pape.

Puis, prenant un ton plus sérieux :

— Savez-vous, Alfieri, que vous ne méritez pas les faveurs dont le sort vous a comblé ? Tous nos théâtres retentissent de vos triomphes; l'Italie entière a les yeux sur vous, vous êtes noble, riche, encore jeune, et vous paraissez mécontent de vivre !... Que pouvez-vous donc désirer pour être heureux ?

— Mon Dieu, qui sait ? quelque chose, peut-être, que possède le dernier de ceux qui me regardent du milieu de la foule : un bonheur obscur, une maisonnette cachée dans les arbres, et une femme aimée assise sur mes genoux.

— Mais, tout cela, qui vous empêche de l'avoir ?

Alfieri haussa légèrement les épaules en soupirant.

— Vous oubliez que le hasard a fait de moi un *homme célèbre*, dit-il, et un *homme célèbre* est un animal rare que chacun veut voir. Je cherche vainement l'ombre : il faut que je vive perpétuellement en plein jour et en représentation. Tout le monde se croit le droit de regarder jusqu'au fond de mon existence ; mes livres sont comme des laquais, qui crient partout mon nom devant moi. Dès que je parais, adieu la libre causerie ; chacun se hausse sur la pointe du pied, pour me voir par-dessus l'épaule de son voisin. En ma présence, les femmes se taisent par crainte ou posent par vanité. Vous le savez, d'ailleurs, Celini, élevé au fond des montagnes, longtemps étranger au monde, j'y apporte une tristesse embarrassée. Tous ces regards qui sont sur moi me gênent, me font souffrir ; ne pouvant distinguer la sympathie véritable de la curiosité, je me tiens à l'écart et je garde le silence. On me trouve hautain quand je ne suis que malheureux ! Ah ! pauvre et obscur, je pourrais croire à l'intérêt que l'on me témoigne, tandis que maintenant je doute toujours de la sincérité d'une affection et je ne sais jamais si c'est moi que l'on aime ou si c'est ma position.

— Je comprends ; vous êtes malheureux comme un roi.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité. Lorsque je suis arrivé ici, j'espérais échapper à ces ennuis ;

pendant quelques jours, j'ai pu vivre comme tout le monde, d'une vie libre et simple, j'étais heureux !... Lorsque l'arrivée d'un homme qui m'avait aperçu je ne sais où a tout détruit.

—Voyez pourtant l'injustice du sort, dit Celini ; votre célébrité vous gêne, et moi j'ai beau travailler, je reste plongé jusqu'aux oreilles dans mon obscurité.

— C'est de votre faute, vous ne faites rien sérieusement.

— Pardieu ! il s'agit bien de cela ; oubliez-vous que je suis aux gages d'un *impressario,* obligé d'avoir trois actes d'esprit tous les mois. Vous ne savez pas ce que c'est que les théâtres, mon cher ; des espèces de cabarets où l'on tire son génie à la clef...

— Au risque de trouver bientôt la lie.

— C'est précisément ce qui m'est arrivé ; j'ai vécu longtemps sur une douzaine d'idées... Vous savez, une idée, cela peut se présenter de mille manières : on met le commencement à la fin, le milieu au commencement, et le public appelle cela de la fécondité ! Je suis allé ainsi trois ans ; mais à la fin on s'est aperçu que je donnais du drap retourné pour du drap neuf : on a sifflé !

— Et comment avez-vous fait ?

— Ma foi, quand j'ai vu qu'il fallait trouver du nouveau, je me suis décidé à voyager pour régénérer mes inspirations et chercher des sujets ; si bien, mon cher

comte, que ce n'est pas moi dans ce moment, mais le théâtre de Milan qui est malade et qui prend les eaux.

— Et vous pensez que ce moyen vous réussira ?

— J'en suis sûr. Il y a foule à Abano, je ne puis manquer de rencontrer des originaux, d'entendre des anecdotes, de découvrir des intrigues; il se joue ici cinquante comédies par jour, et autant de drames; ce sera bien le diable si je n'en devine aucune : d'autant que je compte adopter le rôle d'espion.

— N'avez-vous encore rien trouvé ?

— Vous croyez rire... parce que je ne suis arrivé que depuis hier; eh bien ! si je vous disais que je suis déjà sur la voie d'une intrigue !

Alfieri fit un geste d'incrédulité.

— Écoutez, dit Celini en baissant la voix, hier, fort tard, ne pouvant dormir, par suite de l'agitation du voyage, je suis descendu au jardin; vous connaissez le petit pavillon qui se trouve au bout?

— Oui.

— Eh bien! je venais d'y arriver, et j'allais passer outre, lorsque j'entends tout à coup une porte ou une fenêtre se refermer brusquement; je me détourne, et je me trouve face à face avec un inconnu.

— Que dites-vous?

— A ma vue, il s'arrête court, fait un mouvement

comme pour me parler, puis paraît se raviser, tourne le dos et disparaît.

— Avez-vous vu ses traits?

— Comme je vous vois; il faisait un clair de lune admirable.

— Alors, vous pourriez le reconnaître?

— C'est déjà fait.

— Comment?

— Ce matin, je l'ai retrouvé parmi les baigneurs.

— Vous savez son nom?

— On l'appelle Marliano.

Le comte se leva vivement.

— Êtes-vous sûr qu'il sortît du pavillon? s'écria-t-il.

— Je ne puis l'affirmer; mais cela se pourrait.

— Et c'est bien au bout du jardin, près des peupliers, que vous l'avez rencontré?

— Sous les fenêtres de la marquise d'Alcanzo.

Alfieri devint pâle; ses lèvres s'agitèrent convulsivement; mais il maîtrisa presque aussitôt son émotion et se rassit.

— Vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps, continua Celini, qui, tout entier à son récit, n'avait point pris garde au trouble du comte. Je suis sur la voie d'un imbroglio amoureux qui peut me fournir d'excellentes scènes. J'avais déjà remarqué ce Marliano pour sa laideur; il a l'air du mauvais larron. En le voyant suivre

partout la marquise, qui a l'air de ne pouvoir le souffrir, j'avais cru d'abord que c'était son mari ; mais on m'a détrompé; ceci est un secret qu'il faut que vous m'aidiez à éclaircir.

Il y en avait un, en effet; mais ce n'était point de ce jour que le comte en cherchait l'explication. Celini était loin de soupçonner tout l'intérêt que ce mystère avait pour lui, et dans quelles angoisses son récit venait de le jeter.

II

La marquise d'Alcanzo était arrivée à Abano, seule et malade, depuis environ trois mois. Alfieri avait alors affecté de la fuir, et n'avait négligé aucune occasion de lui témoigner de l'éloignement; mais la jeune veuve sembla prendre à tâche de détruire des préventions dont elle ignorait les motifs. Par suite, la froideur du comte fit insensiblement place à une politesse bienveillante, puis à une intimité chaque jour plus familière. C'était la première fois qu'il trouvait les grâces de la femme ennoblies par une intelligence qui semblait s'ignorer elle-même, sans pourtant s'abandonner. De douces ha-

bitudes s'établirent entre la marquise et lui. Il sentit bientôt qu'elle entrait dans sa vie, et en devenait la part la plus précieuse.

Il allait le lui dire sans doute, lorsque Marliano arriva. A sa vue, Bianca parut se troubler ; elle l'accueillit avec un effroi déguisé : il y eut entre eux comme un combat muet, duquel la jeune veuve sortit vaincue et soumise.

Alfieri s'aperçut dès lors qu'elle le fuyait. On eût dit que ce Marliano exerçait sur elle une surveillance jalouse à laquelle elle se soumettait à contre-cœur. Quels étaient les droits de cet homme? Alfieri l'ignorait. S'il était l'amant de la marquise, pourquoi semblait-elle le craindre? s'il lui était étranger, pourquoi semblait-elle lui obéir? Le comte avait en vain hasardé quelques questions ; l'Italienne s'était refusée à toute explication. Depuis quinze jours que Marliano était arrivé, rien n'avait révélé sa véritable position près de Bianca. Le récit de Celini paraissait, au premier abord, lever tous les doutes, mais en flétrissant la jeune veuve : le comte n'y crut qu'un instant. Son cœur se révolta contre une supposition injurieuse, et il aima mieux ne pas comprendre que de soupçonner.

Cependant une inquiétude navrante lui restait : croire à la pureté de l'objet aimé ne suffit pas ; il faut qu'elle ne soit point discutée par l'esprit. Puis, quel

était ce Marliano? qu'en fallait-il craindre ou espérer? Un premier examen ne révélait en lui qu'un de ces oisifs vulgaires dépensant leur vie dans les frivolités et les désordres du monde; mais, avec plus d'attention, on ne tardait point à découvrir sous cette enveloppe banale une ténacité violente : c'était évidemment une intelligence médiocre et sans noblesse, servie par une volonté tenace. Alfieri avait en vain voulu sonder plus avant dans cette âme obscure; le Génois s'était enveloppé d'une politesse glacée qui l'avait arrêté. La marquise, d'ailleurs, permettait rarement des entretiens qu'elle avait toujours l'adresse de rompre.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, en descendant au jardin plus tôt que de coutume, le comte rencontra la jeune veuve assise sous les charmilles.

C'était la première fois, depuis l'arrivée de Marliano, qu'il la trouvait seule; il résolut d'en profiter.

En le voyant, Bianca avait rougi, et Alfieri s'excusa d'avoir troublé sa solitude. La conversation fut d'abord languissante; enfin, après quelques détours embarrassés, le comte s'arrêta brusquement, et, prenant la main de la marquise :

— Qu'avez-vous contre moi? lui demanda-t-il subitement, et pourquoi m'évitez-vous?

La marquise tressaillit.

— Moi, vous éviter, répéta-t-elle; qui peut vous le faire penser?

— Croyez-vous donc que je sois aveugle, madame? depuis quinze jours, voilà la première fois que je puis vous voir et vous parler.

La marquise, un instant déconcertée, s'était déjà remise.

— Êtes-vous bien sûr que la faute en soit à moi? demanda-t-elle en souriant; on ne rencontre que ceux qu'on cherche.

— Ah! madame, vous ne doutez point de mon empressement?

— Pourquoi donc? je sais combien mon arrivée à Abano vous avait contrarié au premier instant; après quelques jours d'intimité vous avez pu revenir à vos préventions.

Le comte rougit et voulut se défendre.

— Oh! ne niez point, continua la marquise : on vous a dénoncé à moi; je sais que la nécessité d'attendre quelques lettres a pu seule vous retenir ici et vous forcer à subir ma présence.

— J'ignore qui a pu vous instruire de ces détails, madame, dit Alfieri avec une simplicité digne; mais je ne sais pas plus nier mes fautes que cacher ma pensée. Il est vrai qu'au premier instant, votre nom a réveillé en moi une pénible émotion et que je n'ai point cher-

ché à la cacher. Mais si c'est là, madame, la cause de la froideur qui a succédé, depuis quelques jours, à votre bienveillance, vous punissez bien cruellement des préventions que votre présence a suffi pour dissiper.

— Et puis-je savoir quelles étaient ces préventions, monsieur?

— Refuser de vous les expliquer serait vous faire croire à quelque répugnance injurieuse : quand vous êtes arrivée, j'ai voulu partir, parce que votre vue me rappelait un souvenir douloureux.

— Et lequel?

— Celui d'un ancien compagnon d'études, madame, avec lequel j'avais grandi et que j'aimais comme on s'aime dans l'enfance, parce qu'on est joyeux et du même âge. Nous étions séparés depuis longtemps sans nous être oubliés; je savais qu'il vivait heureux à Gênes; des amis communs me donnaient de loin en loin de ses nouvelles. Il y a un an environ, j'appris qu'il aimait une femme belle, noble et recherchée; je lui écrivis deux fois sans obtenir de réponse; enfin, je reçus une lettre de sa mère... Son amour lui avait été funeste; un rival l'avait tué.

— Et vous appelez cet ami?

— Julio Aldi.

A ce nom, la marquise jeta un cri.

— Ce fut alors que j'entendis prononcer votre nom pour la première fois, continua Alfieri...

Et voyant que la jeune femme avait caché son visage dans ses mains :

— Pardon, madame, dit-il d'une voix émue et suppliante, je vous ai affligée... mais il le fallait. Maintenant vous comprenez pourquoi j'ai voulu un instant éviter une rencontre qui me rappelait la perte d'un ami.

— Mon Dieu ! vous avez dû bien me haïr, s'écria la marquise, suffoquée par les larmes.

— Ne le croyez pas, madame ; je sais que vous avez tout fait pour empêcher ce duel dont vous étiez la cause innocente ; que vous avez même couru au lieu du combat.

— Trop tard, mon Dieu !

— La faute n'en fut point à vous, et la mère d'Aldi elle-même vous a rendu justice ; ce n'est pas vous qu'elle accusait dans sa douleur, madame, mais son fils, qu'une folle témérité avait jeté devant l'épée toujours levée de ce baron de Rocca. Ah ! combien de fois moi-même l'ai-je condamné d'avoir ainsi exposé volontairement aux hasards d'un duel une vie pleine d'avenir ! Je ne savais pas alors ce que la jalousie peut inspirer de colère ; je ne savais pas ce qu'il y a de douloureux à trouver toujours près du visage aimé un autre visage dont la tranquillité insulte à vos angoisses, à entendre

partout où retentit la voix connue une autre voix qui lui répond avec familiarité !... Maintenant je comprends qu'Aldi ait préféré une mort presque certaine à ces tortures, car moi, homme de pensée et de rêverie, qui n'ai jamais touché une épée, je sens depuis quelques jours des désirs de combat; vingt fois un défi est venu sur mes lèvres, et j'aurais voulu me trouver une arme à la main, achetant au péril de ma vie le droit d'aimer seul.

La voix d'Alfieri s'était élevée, son visage pâle étincelait, et, en prononçant ces derniers mots, sa main s'était étendue comme si elle eût tenu une épée ; la marquise fit un mouvement involontaire pour l'arrêter.

— Oh ! ne craignez rien, reprit-il avec un sourire amer, j'ai refoulé ma colère au fond de mon cœur ; de quel droit me serais-je fait le rival de quelqu'un ? la jalousie n'est permise qu'à celui qui peut espérer l'amour... — Et cependant, ajouta-t-il après un court silence, qu'avais-je à risquer dans les hasards d'un duel ?... N'y en a-t-il pas déjà un engagé entre moi et la maladie ? et celui-là, on m'en a prédit l'issue.

La jeune femme, qui avait tenu les yeux baissés, les releva vivement sur Alfieri, et joignit les mains avec une tendre douleur.

— Encore ces tristes pensées, dit-elle ; pourquoi ne point vouloir espérer ?

— Je souffre, répondit Alfieri d'un air sombre.

La marquise se rapprocha insensiblement de lui ; son regard s'attacha sur les traits altérés du poëte avec une indicible inquiétude, et elle dit d'une voix tremblante et contenue :

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc?

— Vous me le demandez? ah ! ne savez-vous pas quel est mon mal et ce qu'il faudrait pour le guérir?... Rien qu'un peu d'affection qui me donnât le désir et la joie de vivre !... Un instant j'ai cru l'avoir trouvée, mon sang ne brûlait plus mes veines ; je respirais à l'aise, je me sentais redevenir jeune et fort parce que je redevenais heureux ! Tout cela n'a duré que quelques jours, et j'ai vu bientôt que mon espérance était insensée.

— Qu'en savez-vous ?

Ces mots avaient été murmurés plutôt que prononcés ; cependant le comte les entendit, et saisissant la main de la jeune femme :

— Bianca ! s'écria-t-il, ai-je bien compris ? De grâce, achevez ! achevez !

La marquise allait répondre ; mais tout à coup elle poussa un léger cri d'effroi, et se dégagea vivement de ses étreintes.

Le comte leva les yeux ; Marliano était debout à l'entrée du bosquet !

Le Génois salua froidement. A sa vue la marquise s'était laissée tomber plutôt qu'elle ne s'était assise sur le

banc de la tonnelle; il s'approcha d'elle, sans paraître remarquer son émotion, et s'informa de sa santé avec une politesse impassible.

Quant à Alfieri, l'arrivée de cet homme, au moment où il allait entendre un aveu si longtemps désiré, lui avait d'abord arraché un geste de colère; mais toute son attention s'était bientôt tournée vers Bianca, dont les regards éperdus semblaient supplier Marliano.

L'intimité de la causerie au milieu de laquelle il venait d'être surpris par celui-ci ne pouvait en effet justifier une telle émotion. Qu'importait, après tout, que l'étranger eût vu leurs mains se presser, qu'il eût même deviné le sujet de leur entretien? L'amour d'Alfieri n'avait rien qui pût flétrir Bianca; tous deux n'étaient-ils pas maîtres de leurs destinées? Pour que la marquise tremblât devant cet homme, il fallait donc qu'il y eût entre eux quelque mystère? Alfieri sentit tous ses doutes renaître; un instinct invincible lui désignait un rival dans Marliano; il résolut de tout faire pour vérifier ses soupçons.

Bianca s'était un peu remise, bien qu'elle continuât à lever de temps en temps sur le Génois des yeux inquiets; Alfieri lui fit observer que c'était l'heure où l'on se rendait à la source, et proposa de l'y conduire.

— Je vous rends grâce, monsieur, dit la marquise

avec embarras, je reste ; mais que je ne dérange en rien vos projets.

— Mes projets sont les vôtres, madame, dit le comte ; vous le savez, les seules douces heures de ma vie sont celles que je passe auprès de vous.

— Monsieur le comte, je le vois, ne réussit pas moins dans le madrigal que dans la tragédie, répondit la marquise avec effort.

Alfiera secoua gravement la tête.

— Ne donnez point un nom railleur à l'expression d'un sentiment que vous savez sincère, dit-il ; vous n'avez pu vous méprendre au changement que votre présence a opéré en moi, madame ; avant de vous connaître j'étais malheureux, découragé, fatigué d'entendre autour de ma tristesse ce vain bruit que l'on appelait la gloire !.... je vous ai vue, et tristesse, fatigue, tout a disparu ; vous avez lui sur ma vie comme le soleil, et vous avez tout ranimé en moi.

— Monsieur ! s'écria la marquise en se levant avec effroi.

Et elle tourna vers Marliano des yeux effrayés ; mais Marliano était toujours aussi calme.

Alfieri avait suivi ses regards et ses mouvements.

— Pardon, reprit-il en se tournant vers le Génois, de tels aveux ne se font pas d'ordinaire devant témoins, et j'ai sans doute violé quelque convenance.

Marliano s'inclina.

— Je dois m'estimer heureux, dit-il, d'inspirer à monsieur le comte assez de confiance pour qu'il ouvre son cœur devant moi.

— Je me réjouis, en effet, monsieur, que vous puissiez m'entendre.

— C'est à moi de me réjouir. Un grand poëte trouve, pour faire parler sa passion, une éloquence que les autres chercheraient vainement dans leur amour.

L'ironie avec laquelle ces mots furent prononcés avait quelque chose de si froid, qu'elle produisit sur Alfieri l'effet de ces blessures que l'on ne sent point au premier moment; mais à peine l'eut-il comprise, qu'un frisson de colère passa dans toutes ses veines; ses yeux rencontrèrent ceux de Marliano... Bianca s'avança vivement et vint se jeter entre ces deux regards dans lesquels ils échangeaient leur haine.

— C'est assez plaisanter, dit-elle; monsieur le comte, je vous tiens quitte de toute galanterie; mais je ne veux point que vous manquiez pour moi aujourd'hui votre promenade à la source; vous m'apporterez un bouquet de mauves sauvages.

Le comte hésita; mais les yeux de la jeune femme le suppliaient. Il fit un effort sur lui-même, s'inclina d'un air contraint et sortit.

Marliano voulut le suivre.

— Monsieur Marliano, s'écria la marquise, vous m'avez promis une lecture.

Le Génois se détourna vers elle; un sourire étrange effleura ses lèvres.

— Vous avez donc bien peur pour lui? dit-il.

Bianca mit la main sur son cœur et s'assit sans pouvoir répondre.

— Vous devez être contente de moi pourtant, madame, reprit Marliano d'un ton amer; je l'ai laissé vous parler de son amour, j'ai souffert ses insultes, car il voulait m'insulter; j'ai eu avec lui assez de patience pour qu'il me croie un lâche : cela ne vous suffit-il pas?

— Il faut que je parte, dit la marquise avec angoisse; je ne puis plus rester ici, je veux retourner à Gênes.

— Je suis prêt.

Bianca jeta sur Marliano un regard où l'indignation se mêlait à l'effroi.

— Oui, répéta-t-elle, je retourne à Gênes; mais pour renoncer au monde. J'y ai pensé souvent, et mon parti est pris : je veux me retirer dans un couvent.

Marliano fit un brusque mouvement.

— Que dites-vous, madame? Vous, entrer dans un couvent!

— J'y suis décidée.

— C'est impossible! si jeune, si belle, vous ensevelir dans une prison éternelle.

— Suis-je donc libre maintenant?

Le Génois la regarda.

— Ainsi, dit-il tristement, c'est pour me fuir que vous fuyez le monde; vous me haïssez plus que vous n'aimez ses joies?

— Et quand cela serait, ne m'y avez-vous pas forcée?

— Que vous ai-je donc fait?

La marquise leva vivement la tête.

— Vous me le demandez! dit-elle avec une surprise indignée; M. le marquis de Rocca a-t-il déjà oublié tout le passé? N'avez-vous pas tracé autour de moi un cercle fatal que nul n'a pu passer sans mourir? Vous me demandez ce que vous m'avez fait, quand vous avez profité de votre odieuse adresse de spadassin pour devenir sans droit mon gardien, et demander compte de leur audace à tous ceux qui osaient m'approcher? Sans famille et sans amis, je n'ai pu même trouver protection contre cette tyrannie à ceux qui auraient eu le courage de me défendre, car c'eût été les exposer à une perte certaine : à l'abri derrière le point d'honneur, vous eussiez attendu leur provocation, puis, maître des armes et des conditions, vous les eussiez frappés sûrement, comme l'infortuné Aldi!.... Vous me tenez ainsi, depuis trois années, tremblant sous votre regard, vous rece-

vant par crainte, éloignant les autres par prudence! En vain j'ai essayé de vous échapper; vous m'avez poursuivie partout. Ici même, où j'espérais être cachée, je vous ai vu bientôt paraître sous le faux nom de Marliano, comme si vous aviez craint que le vôtre ne m'avertît de fuir; et vous me demandez encore ce que vous m'avez fait!

Pendant que la marquise parlait, le Génois était devenu toujours plus pâle; ses traits avaient pris une expression impossible à décrire: c'était une angoisse qui avait quelque chose de cruel, une sorte de désespoir qui faisait souffrir sans inspirer de pitié; la douleur de Satan devenu roi du mal et de la souffrance.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas aimé? dit-il en fixant sur la marquise un regard funeste; c'est vous qui avez voulu tout ce qui est arrivé. Le bonheur eût apprivoisé mon âme; vous l'avez exaspérée. Cette adresse de spadassin que vous me reprochez, c'est le monde qui m'a forcé à l'acquérir: j'étais laid, j'étais abandonné; j'avais besoin d'une défense contre le mépris; je me fis habile à tuer! Plus tard, ce qui avait été calcul devint habitude; je mis mon honneur dans une science dont je n'avais voulu faire qu'une sauvegarde. Pourquoi, d'ailleurs, aurais-je épargné des hommes qui me haïssaient? La haine des autres rend méchand, madame. Ah! quand je vous ai connue, Dieu m'est témoin que j'aurais voulu

n'avoir jamais versé de sang; mais pouvais-je anéantir le passé? Mon amour fut repoussé; je vis votre mépris à travers votre peur; alors je fus pris d'une sourde rage. Pourquoi aurais-je laissé à un autre le bonheur qui m'était refusé? m'en auriez-vous seulement remercié dans votre âme?.... vous auriez ri de moi dans les bras du rival préféré!.... Je ne l'ai point voulu. Si je suis cruel, Bianca, c'est que je ne puis supporter la pensée qu'un autre soit aimé de vous.

— Ainsi je suis l'esclave de votre passion?

— Je vous aime, et je suis jaloux.

— Mais moi, je ne vous aime pas!

— Ah! je le sais, je le sais; et pourtant, cet amour pourrait changer ma vie et racheter mon passé!

Il saisit les mains de la marquise et les serra violemment sur sa poitrine.

— Oh! je vous aime tant, Bianca, s'écria-t-il, pourquoi êtes-vous sans pitié?

— Laissez-moi, dit la jeune femme en cherchant à se dégager.

— Que faut-il donc faire pour que vous m'écoutiez?

— Laissez-moi.

— Bianca, tu ne peux te refuser toujours à mes prières; je t'aime trop pour que tu ne finisses point par être à moi.

— Un couvent, plutôt! cria la jeune femme éperdue.

— Je t'en arracherai.

— La tombe alors.

Marliano laissa tomber les mains qu'il tenait.

— Vous aimez le comte, s'écria-t-il avec un accent terrible.

La marquise tressaillit, voulut parler et fondit en larmes. Marliano demeura un instant immobile.

— Demain vous repartirez pour Gênes, madame, dit-il enfin.

Dans ce moment, des promeneurs parurent au bout de la charmille ; Marliano offrit le bras à la marquise, et tous deux s'éloignèrent.

Mais à peine avaient-ils disparu sous les arbres, que Celini sortit doucement d'un massif d'acacias placé derrière la tonnelle. Arrivé là peu après le départ d'Alfieri, il avait reconnu la voix de Bianca et de Marliano. Or, la discrétion n'était point la vertu favorite du *librettiste* : désireux d'éclaircir les soupçons qu'avait fait naître dans son esprit la rencontre du Génois sous les fenêtres de la marquise, il avait prêté l'oreille et avait tout entendu.

Le commencement de l'entretien n'avait excité que son étonnement, et il n'y avait vu, selon son idée fixe, qu'un sujet de *scenario ;* mais la fin lui apprit la part qu'Alfieri avait à ce débat ; il courut le chercher et lui raconta ce qu'il venait d'entendre.

Cette révélation fut pour le comte aussi enivrante

qu'inattendue. Il voyait ses doutes dissipés, et apprenait en même temps qu'il était aimé. Tout s'expliquait en effet maintenant; le trouble de la marquise à l'arrivée de Marliano, sa soumission craintive aux volontés de cet homme, son changement subit avec Alfieri. Celui-ci était fou de joie.

— Mais, fit observer Celini, elle a promis à ce Marliano, ou plutôt à ce baron de Rocca, de partir demain.

— Que parlez-vous de partir? s'écria Alfieri; elle restera, je le veux. Ah! béni soit Dieu! de m'avoir fait découvrir la vérité; cette fois le baron de Rocca trouvera quelqu'un entre lui et la femme qu'il opprime.

— Oubliez-vous que vous n'avez jamais touché une arme, et que cet homme est sûr de vous tuer?

— Que m'importe?

— C'est juste, vous êtes trop heureux dans ce moment pour tenir à la vie; seulement, si vous succombez, la marquise reste sans défense et abandonnée à son percuteur.

— Vous avez raison; mais qu'ai-je besoin de combattre cet homme pour en délivrer la marquise? ne suffit-il pas de publier la vérité?

— Elle est injurieuse pour le baron; il vous provoquera, et vous ne pourrez refuser de lui donner satisfaction, ou l'on dira que vous avez peur.

— Eh bien! je la lui donnerai.

— Alors il vous tuera, et rien ne sera changé pour la marquise : c'est un cercle vicieux qui vous ramène toujours au même point.

Alfieri frappa du pied avec rage.

— Est-il donc vrai, s'écria-t-il, que l'on puisse tout cacher derrière le point d'honneur? Quoi! parce qu'un homme est habile à tuer, il pourra vous forcer à vous taire ou à mourir?... Étrange justice du monde! si je refuse de me faire assassiner par un misérable, mille voix me crieront que je suis un lâche, et ma célébrité ne servira qu'à publier ma honte, à rendre le mépris plus retentissant! Ah! puisque la vie est une arène de gladiateurs, pourquoi ne m'a-t-on pas appris à verser le sang? à quoi me sert ce que je suis, ce que je sais? O mon Dieu! mon génie, ma gloire, je donnerais tout aujourd'hui pour la science d'un maître d'armes! Que faire? que faire?

— Autrefois, un *bravo* vous eût tiré d'embarras; malheureusement ils sont passés de mode.

Alfieri secoua la tête et demeura tout pensif; mais, sortant tout à coup de sa rêverie :

— Oui, oui, murmura-t-il, il faut qu'il en soit ainsi; c'est le seul moyen!...

— Qu'allez-vous faire? demanda le jeune homme.

— Vous le saurez ce soir, répondit le comte, et il sortit.

III

Les heures qui suivirent furent employées par lui à régler ses affaires et à écrire ses dernières volontés. Quelque ferme que soit une âme, il est difficile que ces préparatifs n'y jettent pas de nuage : il y a dans toute existence quelque coin riant, quelque place plus douce que l'on se rappelle alors, et vers lesquels l'œil humide se retourne. Puis, que de doutes s'élèvent, que d'inquiétudes au fond du cœur ! Qui pleurera votre perte ? Remarquera-t-on le vide que vous laissez ? Votre nom retentira-t-il encore longtemps quelque part ?... — Mélancoliques problèmes que soulève le cœur et pour lesquels on n'ose consulter l'expérience !

Alfieri se les proposa aussi : il pensa aux montagnes où il avait passé son enfance, à ses premières émotions, à ses premiers vers, aux prédictions de cette vieille femme qui allaient s'accomplir? Il examina ensuite ses papiers, séparant ses compositions achevées et arrêtant un triste regard sur ces œuvres plus chéries qui, seulement projetées, n'ont point encore constaté l'impuissance du génie. Oh! que de rêves commencés, que d'inspirations entrevues lui revinrent alors au souvenir! que de fois sa main se porta convulsivement vers son front, comme pour en arracher ce trésor d'idées qui allait périr avec lui! car, tel est le besoin de perpétuité de l'homme qu'il ne peut se résoudre à emporter une pensée inexprimée; il sent que tout ce qu'il y a d'intelligence en lui est l'héritage de l'humanité, et qu'en garder quelque chose, c'est commettre un vol.

Mais le temps pressait; le comte acheva rapidement de tout mettre en ordre ; il écrivit à sa sœur, dit adieu, dans sa pensée, à tout ce qu'il avait aimé, puis descendit au salon.

Celini et Marliano s'y trouvaient seuls.

Celini était occupé à faire l'éloge du livre de Machiavel, qu'il tenait à la main.

— Je ne le connais point, dit froidement Marliano.

— Désirez-vous le lire? demanda le jeune homme en le lui présentant.

— Je ne lis jamais.

Celini le regarda avec étonnement. On était alors dans toute l'ardeur du mouvement intellectuel qui signala le commencement du XIXe siècle ; c'était, surtout pour la noblesse qui en avait fait une question de mode, le règne des brochures et des discussions sociales ; si bien qu'un gentilhomme qui déclarait ne point lire paraissait aussi extraordinaire qu'un seigneur de la régence qui eût déclaré n'avoir point de maîtresse. Le comte, qui venait d'entrer, remarqua la surprise de Celini.

— Monsieur Marliano a raison, dit-il ; que peuvent apprendre les livres à des gens bien nés ?

Marliano le regarda comme pour s'assurer qu'il raillait ; mais ses traits étaient si impassibles qu'il ne sut que penser.

— Vous devriez bien alors, mon cher comte, ne pas vous fatiguer la vue à lire toutes les nuits, répondit Celini en riant.

— Oh ! moi, c'est autre chose, reprit le comte ; moi, je suis un poëte, un fou ! j'aime Plutarque, je prends au sérieux des mots ridicules comme ceux de patrie, de liberté !..... Je rêve un monde où les récompenses seraient aux plus dignes, le pouvoir aux plus dévoués, le bonheur à tous !... Je n'ai pas le sens commun, tandis que monsieur est sage !

Tout cela était dit d'un ton si calme et d'un accent si uniforme qu'il eût été difficile d'en accuser l'intention. L'ironie était cachée au fond; mais on la sentait, pour ainsi dire, sans l'apercevoir. C'était une de ces sourdes attaques qui blessent d'autant plus sûrement qu'on ne peut les repousser, et qui, après vous avoir irrité par mille coups d'épingle invisibles, vous amènent nécessairement à une représaille ouverte qui vous donne le rôle d'agresseur. Marliano s'efforça pourtant de se maîtriser. Il comprenait qu'une querelle pouvait tout perdre en poussant la marquise à quelque extrémité fâcheuse, et il eût voulu l'éviter. Ce fut donc d'un ton d'impatience contenue qu'il répondit.

—Je n'accepte point les éloges de monsieur le comte; mais je laisse, en effet, à de plus habiles que moi, à ceux qui se donnent, je crois, le nom de philanthropes et de philosophes, le soin de refaire le monde, comme une pièce de théâtre, entre leurs repas.

— Que parlez-vous de gens habiles à propos de philosophie et de philanthropie? s'écria Alfieri. Ah! c'est trop d'indulgence, monsieur!... fi donc!... Des hommes qui veulent éclairer le genre humain, les misérables!... qui aiment leurs semblables plus qu'eux-mêmes, les niais!... Les habiles sont ceux qui profitent des abus, au lieu de les combattre; qui décorent leur dureté du nom de raison, glanent quelque profit ou quelque joie à la

suite de tous les malheurs; égoïstes d'élite qui mettraient le feu à la république pour se chauffer les mains! Voilà ceux qui savent vivre, ceux qu'il faut imiter! et c'est chose facile : n'est-ce pas la vie de tous les gens *comme il faut?* On ruine des créanciers, on déshonore le plus de femmes possible, on tue quelques amis en duel, et l'on meurt avec la réputation d'un parfait gentilhomme.

Pendant qu'Alfieri parlait, Marliano avait paru en proie à une irritation croissante. Aux derniers mots prononcés par le comte, il se détourna brusquement, puis, comme s'il eût voulu éviter une querelle à tout prix, il s'avança vers un fauteuil pour prendre son chapeau, qu'il y avait posé.

— Pardon, dit Alfieri, qui affecta d'interpréter aussitôt ce mouvement, je blesse les opinions de monsieur, peut-être; je serais désolé de le forcer à me céder la place...

Marliano rejeta vivement son chapeau.

— Je ne cède la place à personne, dit-il d'un ton hautain.

Alfieri s'inclina avec un vague sourire. Pendant quelques instants, les trois interlocuteurs gardèrent le silence. Celini, embarrassé, ne savait où le comte en voulait venir, et le Génois cherchait évidemment les moyens d'éviter une provocation.

Il s'était approché de la console pour respirer le parfum de quelques fleurs rares qui y étaient exposées, lorsque ses yeux tombèrent sur une boîte de pistolets que Celini y avait déposée, en revenant du tir : ce fut pour lui un trait de lumière. Il ouvrit la boîte, y prit un pistolet qu'il examina en jouant, et s'approcha de la fenêtre.

— Êtes-vous content de ces armes? demanda-t-il à Celini.

— Fort content : ce sont des pistolets de Cosimo.

— Me permettez-vous de les essayer?

— Faites.

Marliano regarda par la fenêtre.

— Je vois une fleur, je crois, à ce camélia rose, dit-il négligemment.

— Là-bas? mais c'est hors de portée.

Marliano tira.

— Ah! monsieur, s'écria Celini.

— La fleur est abattue, dit tranquillement le comte, qui était resté au fond de l'appartement.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité.

Le comte sourit : il avait compris que le Génois venait de lui donner une preuve de son habileté pour l'effrayer.

— Pardieu! signor Marliano, reprit Celini, qui re-

gardait toujours du côté du camélia, si nous nous battons jamais, je ne choisirai pas le pistolet.

— Pourquoi cela? demanda Alfieri; à cause de cette fleur?

— Du tout; à cause de moi.

— Mon Dieu! qui sait? il n'est point rare de voir cette adresse qui étonne disparaître au milieu du danger.

Marliano fit un mouvement.

— Je ne dis point cela pour vous, monsieur; mais le spadassin le plus adroit ne supporte pas toujours le regard d'un homme de cœur, et sa conscience fait quelquefois trembler sa main. Il y en a même qui ne font parade de leur habileté qu'afin d'éviter une lutte sérieuse, et qui ne donnent une preuve d'adresse que pour se dispenser d'une preuve de courage.

— Comte! s'écria Marliano en s'élançant vers Alfieri.

— Encore une fois, je ne dis point cela pour vous, répéta tranquillement celui-ci.

— Cette assurance est inutile, dit Marliano, dont les lèvres tremblaient de colère : je sais, monsieur le comte, que vous n'oseriez m'adresser de telles paroles. Les poëtes sont prudents; ils n'insultent que par allusion; ils ne provoquent que derrière une précaution oratoire, et quand on se montre las de leur insolence déguisée, ils feignent de ne point s'en apercevoir; au besoin,

même, ils invoqueraient leur mauvaise santé et se diraient trop malades pour avoir de l'honneur.

— Vous ne dites point cela pour moi non plus, n'est-ce pas, demanda le comte doucement.

— Je vous en laisse juge, monsieur.

— Oh ! non, reprit Alfieri ; car, si cela était, le signor Marliano sait bien que je pourrais lui en demander raison.

— Qui vous en empêche ?

— Ainsi vous reconnaissez que j'aurais ce droit?... que vos outrages s'adressent à moi?... que je suis l'insulté ?

— Soit.

Alfieri s'élança d'un bond vers le Génois, et lui saisissant la main :

— Monsieur, j'ai le choix des armes, s'écria-t-il.

— Que m'importe !

— Vous allez le savoir.

Il courut à la console, saisit les pistolets, et revenant à Marliano.

— Choisissez, dit-il.

— Mais l'un de ces pistolets est vide.

— L'autre est chargé, monsieur.

— Quoi !... vous voulez vous battre?...

— L'arme de chacun de nous sur la poitrine de son adversaire, et Dieu décidera !

— C'est impossible ! s'écria Marliano.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, s'écria Alfieri ; je suis l'insulté, vous l'avez dit ; j'ai le droit de faire les conditions, vous l'avez dit ; vous ne pouvez refuser sans être un lâche. Le point d'honneur, qui vous a servi tant de fois, est contre vous aujourd'hui. Vous espériez que j'irais, comme tant d'autres malheureux, servir de but à votre balle ou à votre épée ; que vous pourriez m'abattre sans danger, en souriant, comme cette fleur que vous avez frappée tout à l'heure ; mais vous vous êtes trompé, baron de Rocca.

— Vous savez mon nom ! dit le Génois.

— Oui ; et ne croyez pas que je renonce à mes avantages. Je ne me bats pas pour faire parade de bravoure ou de générosité, je me bats pour délivrer la marquise de vos persécutions ; je me bats parce que je veux vous tuer.

— Votre espérance pourra être déçue ! s'écria le baron, dont la surprise s'était changée en fureur.

— Je le sais ; mais quelle que soit l'issue du combat, Bianca n'aura plus rien à craindre de vos poursuites, car mes précautions sont prises. Mon testament est écrit : si je succombe, il fera connaître à toute l'Italie la cause de ma mort ; j'aurai payé avec mon sang le droit de dire ce que vous êtes, et on me croira, car on sait que les morts ne calomnient pas. On me plaindra, car je n'aurai plus

d'envieux ! Mes ennemis eux-mêmes exalteront ma gloire; votre célébrité funeste demeurera clouée à la mienne comme à un pilori, et vous serez à jamais infâme pour m'avoir tué. J'aurai brisé ainsi le joug que vous aviez appesanti sur la marquise ; placée sous la sauvegarde de l'opinion publique, elle n'aura plus rien à craindre de vous, et nul n'aura besoin désormais de mourir pour la défendre, car vous n'aurez plus le privilége accordé à ceux qu'on croit hommes d'honneur, et l'on pourra vous refuser satisfaction.

— Assez, assez ! s'écria le baron, qui ne se possédait plus; il faut que l'un de nous deux meure ; venez.

— Je suis prêt, monsieur.

Tous deux firent un pas vers la porte ; Celini les arrêta.

— Vous ne vous battrez pas sans témoins, dit-il; avec de telles conditions surtout, c'est impossible.

— Vous serez mon témoin, dit Alfieri ; que monsieur le baron en cherche un.

— J'y vais.

— Dans une heure, nous vous attendrons à la Source, monsieur.

— J'y serai avant vous.

Celini et le baron sortirent.

III

Lorsqu'Alfieri se trouva seul, une sorte d'affaissement moral s'empara de lui. La partie de mort était engagée ; dans une heure, le sort allait décider ! Il profita de ce dernier répit pour regarder encore dans sa vie et penser à Bianca.

Le récit de Celini devait lui faire croire qu'il était aimé ; mais était-ce assez que cette croyance incertaine au moment de mourir ? savait-il d'ailleurs si son ami n'avait point pris l'expression de la crainte pour celle d'un intérêt plus tendre ? était-ce par amour ou seulement par pitié que la marquise avait voulu éloigner de

lui le danger? Ah ! que ne pouvait-il éclaircir ce doute ! Sûr d'être aimé, il eût affronté l'épreuve avec plus de calme, et la solennité lugubre de cette heure se fût effacée dans la joie d'une telle certitude.

Il était en proie à ces pensées, lorsque la marquise entra dans le salon un livre à la main. En voyant le comte, elle s'arrêta court et rougit; mais se remettant presque aussitôt :

— J'étais avec vous, dit-elle en lui montrant le livre qu'elle lisait.

Alfieri reconnut le dernier volume de poésies qu'il avait publié.

— Vos livres, monsieur le comte, reprit-elle, ne sont pas, comme les autres, des causeurs auxquels on a recours pour se distraire; ce sont des amis dont on partage toutes les émotions, et qu'on ne peut quitter.

— Aussi en suis-je jaloux, madame.

— Jaloux de vos livres?

— Oui, car ce sont eux que l'on aime et non pas moi : avant de me connaître, on me cherche dans mes œuvres, on me devine à travers ma poésie, on me rêve semblable aux héros que je fais parler; puis, quand on voit paraître un homme pareil aux autres, on s'étonne, on s'éloigne, et l'idole tombe de toute la hauteur à laquelle on l'avait placée?

Voyez vous-même, ajouta-t-il, c'est le poëte qui vous

plaît, et non pas l'homme; vous aimez mes vers, dites-vous, et vous me fuyez !

La marquise voulut parler.

— Oh ! ne le niez pas, madame, continua Alfieri ; vous me fuyez, et cependant vous aviez semblé me comprendre ! Un instant j'avais pu croire que j'avais touché votre cœur : ah ! j'aimais ma gloire alors ; j'étais heureux de penser que je pourrais vous en parer!... Pourquoi m'avoir ôté cette enivrante espérance?...

La marquise parut émue : il y avait tant de prière dans la voix du comte, tant de caresses dans ses regards, qu'elle se sentait comme fascinée; elle voulut répondre et ne put que balbutier quelques mots sans suite.

— Ah! parlez-moi, parlez-moi, reprit le comte, qui saisit ses mains et les pressa sur ses lèvres; pourquoi cet embarras, ces détours? Vous savez bien que je vous aime, moi; si cet amour ne vous est point odieux, pourquoi refuser de me l'avouer? pourquoi m'envier ce bonheur, le dernier peut-être dont je pourrai jouir.

— Que dites-vous?

— Qui connaît les desseins de Dieu? ne savez-vous pas la prédiction qui m'a été faite?

— Oh ! ne me la rappelez pas.

— Eh bien ! si elle devait se réaliser pourtant... si je vous voyais dans cet instant pour la dernière fois... On accorde tout aux mourants; me refuseriez-vous un re-

gard pour me rendre heureux?... Bianca... ah! vous tremblez... Mon Dieu, un mot, un seul mot : Bianca... m'aimez-vous?

— Il me le demande! murmura-t-elle en fondant en larmes et cachant son visage dans ses mains.

Alfieri jeta un cri de joie.

— C'est donc vrai, elle m'aime. Merci, mon Dieu! Bianca chérie, Bianca!

— Ah! pourquoi m'avoir fait parler, dit-elle, si vous saviez!...

— Rien, je ne veux rien savoir. Sinon que tu m'aimes; je ne veux pas que tu pleures, je ne veux pas que tu trembles! tu m'aimes... oh! maintenant que mon sort s'accomplisse!

L'horloge sonna : le comte tressaillit.

— Adieu, Bianca, dit-il en serrant la jeune femme sur sa poitrine, et lui donnant un long baiser; adieu.

Et se dégageant de ses bras il s'élança hors du salon.

La marquise était restée immobile, livrée tout entière, dans le premier instant, à l'émotion qui suit un aveu et au vague effroi des malheurs qui allaient sans doute en résulter: mais bientôt le trouble du comte frappa sa pensée; elle se demanda pourquoi cette fuite précipitée, et un soupçon horrible traversa son esprit.

Elle courut au jardin, Alfieri n'y était pas; elle demanda Marliano, il était absent! son cœur battait à

se rompre; elle monta à la chambre du comte sans savoir ce qu'elle faisait et y entra, elle était vide ! elle se précipita vers le balcon... Dans ce moment un coup de pistolet se fit entendre; elle jeta un cri et s'appuya chancelante à la muraille; presqu'aussitôt Celini parut à l'entrée du parterre en criant:

— Un médecin !...

Bianca sentit la terre tourner sous ses pieds, elle étendit les bras pour se soutenir, et voulut quitter la fenêtre; mais tout à coup un bruit de pas retentit dans l'escalier, une voix se fit entendre; la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

C'était Alfieri !

LE JEUNE HOMME PALE

I

— Dix heures bientôt, et pas encore habillée ! mais dépêchez-vous donc, Louise !

Et elle tournait avec impatience le riche bracelet dont son bras était entouré, en ouvrait et fermait alternativement la riche monture. A la voir ainsi empressée et toute tremblante, qui n'eût attribué cette émotion d'enfant à l'attente de la fête ? qui n'eût cru voir une naïve

coquetterie se refléter dans cet œil bleu et clair qui souriait si doucement au miroir? Qui eût pensé que ce front épanoui sous de frais camélias pouvait porter autre chose que des fleurs?... Et pourtant, à en croire ses *amies*, il n'en était pas ainsi. Il y avait, disaient-elles, un jeune homme devant lequel tout ce charmant enfantillage de Marie disparaissait. La veille même, au bal de l'ambassadeur d'Espagne, elles en avaient longtemps parlé avec des signes mystérieux et des rires moqueurs.

— Voyez donc, disait l'une, elle ne danse qu'avec lui.

— Mais, quel est ce M. Arthur? demandait une autre.

— Un journaliste, je crois.

— Oh! mon Dieu!... et mademoiselle de Beaugency peut aimer un pareil homme?

— C'est une républicaine!.. Elle me disait hier que nous n'en étions plus à l'aristocratie de naissance, et qu'il était temps que celle du talent lui succédât.

— Quelle phrase de journal!

Et les *amies* riaient en haussant les épaules.

Tout ce qu'elles disaient ainsi pourtant était vrai. Mademoiselle de Beaugency aimait Arthur Aubert. Élevée dans un pensionnat, loin des hautaines inspirations de sa famille, Marie avait puisé dans ses rêveries et dans ses lectures solitaires une exaltation qui, en la défendant des triviales erreurs, pouvait la jeter dans de dangereuses imprudences; plaçant peut-être trop haut le

bonheur, elle ne pouvait se résigner à une de ces existences où le lendemain se traîne semblable à la veille, dont toutes les époques ne se datent qu'avec des chiffres, et où l'impression ne laisse jamais un souvenir. Déjà elle avait bien des fois tressailli douloureusement au toucher de cœurs froids et incrédules ; mais elle aimait mieux sa vie entremêlée de froissements et de telles espérances que les joies vides de ceux qui l'entouraient; elle marchait confiante au-devant de son rêve, présentant son âme toute nue à l'avenir, plaignant ces gens qui s'enveloppent d'indifférence comme d'un manteau contre la douleur, et qui aiment mieux n'être jamais caressés d'un rayon de soleil que de s'exposer à une goutte de pluie.

Il y a, pour ceux auxquels le monde n'a pas ôté la foi dès la première enfance, un âge de facile admiration pour toute chose ; non qu'ils ne comprennent le beau réel, mais parce que la beauté morale que leur âme porte en elle se reflète alors sur tout, comme un rayon de soleil donnant l'éclat du diamant au verre le plus grossier. Époque de doux enchantements où nous nous passionnons à la lecture d'un mauvais drame, où nous croyons pleurer d'amères larmes sur le roman que nos yeux parcourent, tandis qu'elles ne tombent que sur celui qui est écrit au fond de notre cœur. C'est à cet âge que la jeune fille vient s'accouder à sa fenêtre pour

écouter les bruits harmonieux du soir. C'est alors qu'elle se met à regarder dans son avenir, à songer à celui qu'elle doit aimer. Et puis, le lendemain, pleine de ses espérances, elle cherche dans la foule celui qu'elle a vu la veille, et s'il se trouve sur sa route une figure répondant à son rêve, son cœur cède, sa vie est décidée.

C'était là ce qui était arrivé à Marie : après avoir songé d'un ange, elle avait vu Arthur, qui avait un teint pâle, des yeux pensifs, une voix douce !.. et elle s'était sentie troublée jusqu'au fond de l'âme. Dès lors, son regard n'avait plus quitté le jeune homme; elle avait observé ses moindres actions. Au bal, elle avait remarqué qu'il commettait sans cesse de ces distractions qui annoncent une âme occupée plus haut ; à la campagne, elle l'avait vu fuir les danses et s'asseoir à l'écart, l'œil fixé sur un livre ; mais le vent seul en tournait les feuillets, comme si les pensées d'Arthur n'eussent trouvé de sympathie dans aucune pensée humaine. Puis, il était pauvre, et l'on avait dit devant Marie que c'était un jeune homme d'une haute intelligence, auquel les moyens de réussite avaient seuls manqué. Alors elle s'était mise à le regarder comme un de ces génies refoulés par leur siècle, et se débattant dans une silencieuse torture. Elle avait songé combien il serait doux pour une femme d'appuyer sur son épaule cette tête lourde de pensées, et elle s'était dit qu'elle voulait être cette femme. Comment en eût-il

été autrement? Elle avait dix-huit ans, et l'expérience ne lui avait pas encore appris le doute.

Le jeune homme ne tarda pas à la deviner, et tous deux s'entendirent.

Chaque jour, Marie le voyait et l'aimait davantage. Ce soir même il devait venir au bal pour lequel elle était parée; il le lui avait promis la veille, elle allait le voir.

Maintenant vous comprenez pourquoi elle était si impatiente d'arriver à cette fête; pourquoi elle avait grondé Louise.

II

Neuf heures sonnaient, et la bienséance ne permettait pas de se présenter sitôt à la fête. Arthur était assis près du feu, non plus avec cette attitude pensive, ce regard distrait qu'il ne prenait que comme dernière pièce de sa toilette, mais avec l'air d'impatient ennui d'un homme qui attend quelque chose de plus important que l'heure d'un bal. Raymond Perrier entra.

Arthur et Raymond étaient entrés à la même époque dans la carrière littéraire, tous deux ignorés et sans protection. Sentant qu'ils n'avaient d'abord à espérer

que l'appui l'un de l'autre, ils s'étaient rapprochés par instinct, et la ressemblance de leur position les avait amenés à une aussi grande familiarité que l'eût pu faire une sympathie d'idées. Raymond Perrier était un de ces hommes qui, au lieu de lutter contre l'abjection morale à laquelle de fâcheuses circonstances les entraînent, se mettent tout de suite à l'aise dans leur dégradation, et s'abritent à elle comme d'autres à l'hypocrisie. Il calculait tout haut sa conscience avec une naïve impudeur, et rejetait ouvertement tout sentiment qui ne devait produire que des zéros à la masse des bénéfices positifs. Quant à Arthur, sans avoir l'âme plus élevée, il se montrait moins franc dans l'expression de ses désirs; aussi sa liaison avec Raymond lui était-elle un embarras; il souffrait chaque fois que celui-ci, avec une bonhomie toute bienveillante et sans songer à le blâmer, lui dévoilait quelque honteuse pensée qu'il croyait bien cachée au fond de son âme. Il se sentait insulté par cette indulgence qui semblait établir entre eux une parité qu'il n'aurait pas voulu s'avouer, et il avait honte de cette association de deux âmes qui n'avaient que des vices pour point de contact.

Cependant Raymond ne s'était même pas aperçu de la froideur d'Arthur, et il était toujours resté avec lui sur le même ton de familiarité. A peine fut-il entré, qu'il se jeta sur un divan, caressa sa moustache blonde

avec une coquetterie toute féminine, et fit quelques oiseuses questions qui conduisent à une demande plus intime.

— A propos, dit-il tout à coup sans plus chercher de transition, tu es un homme fini ; ton opinion est en baisse, et ton journal se meurt de consomption.

— Du moins, reprit Arthur, on ne pourra pas dire que j'ai transigé avec mes convictions.

— Non, pardieu ! c'est ton système à toi, tu pensais arriver plus vite au but en ayant l'air de croire. Malheureusement, tu n'as pas réussi. Au reste, tu as mieux que cela maintenant en perspective.

— Comment ?

Raymond se croisa les jambes en ricanant.

— N'as-tu pas rendez-vous ce soir au bal avec mademoiselle de Beaugency ? demanda-t-il.

Arthur tressaillit. Il y a dans ces révélations brusques de notre pensée, faites par un autre, un choc stupéfiant qui ne laisse point place d'abord à la manifestation du mécontentement; aussi releva-t-il la tête avec une expression plus surprise qu'irritée.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

Mais Raymond continua sans se donner la peine de répondre.

— Au fait, cinquante mille livres de rente valent bien la peine de calculer quelle courbe il faut donner à

son œil ! On étudierait à moins l'art de la mélancolie et la gymnastique des soupirs.

Arthur avait eu le temps de se remettre, et il reprit avec cette dignité exagérée, qui indique toujours l'absence de dignité réelle :

— Il y a certaines accusations auxquelles il est inutile de répondre.

Raymond éclata de rire.

— Au reste, reprit Arthur un peu décontenancé, je ne sais ce qui a pu faire penser que j'avais des vues sur mademoiselle de Beaugency ; je la connais à peine.

— Oh ! celui-là est trop fort ! s'écria le journaliste ; tu nous crois plus bêtes que des actionnaires. Que diable ! mon cher, on voit ce que l'on voit ; il est certain que depuis trois mois, tu as les yeux tournés vers la baronnie du sire de Beaugency ; et ne pense pas que je t'en blâme !... — Il n'y a qu'un but dans le monde, et nous savons très-bien que toutes les routes sont bonnes, si l'on arrive... L'or, l'or ! c'est la vie, c'est le siècle, c'est tout. J'en veux, moi, et je n'écris que pour cela. Je suis bien obligé de me salir les mains en ramassant la boue que je jette aux autres ; mais qu'importe ! mes articles sont bien payés ; on ne me croit pas, mais on me lit. Toi, les espérances s'échappent de ce côté, et tu prends une autre direction : c'est du savoir-vivre. Un beau mariage a moins de retentissement qu'un succès

littéraire ; mais aussi on se trouve riche le lendemain du contrat, et les revenus qu'on tire de son esprit ne sont jamais aussi sûrs que ceux qu'on tire d'une métairie. Je te dis, moi, que tes attentions pour mademoiselle de Beaugency ne sont autre chose qu'une action prise dans une bonne spéculation. Je fais le feuilleton, tu fais le sentiment ; ton métier est plus lucratif que le mien.

— Il y a des gens qui trouvent moyen de tout salir, dit Arthur avec aigreur. En admettant que j'eusse de l'amour pour mademoiselle de Beaugency, qui pourrait te faire mettre en doute la sincérité de ce sentiment ? L'homme qui souille ses plus nobles facultés pour de l'or ne peut-il même plus croire à la délicatesse des autres? ne peut-il comprendre que l'on aime sans aucune arrière-pensée de position sociale ?

— Connu ! s'écria Raymond, avec un geste populaire ; tu es un de ces êtres qui ne demandent qu'un cœur d'ange à la femme qu'ils choisissent... comme moi, je ne demande au monde que de la gloire et un grenier. Au moins, tu ne te retranches plus dans tes dénégations, et tu avoues que tu en veux à la belle Marie.

— Non, j'ai vu dans mademoiselle de Beaugency, comme tu l'as dit toi-même en raillant, un ange qu'on ne peut s'empêcher d'adorer, et je l'ai aimée avant de m'être demandé où me conduirait cette affection.

— Parbleu ! au mariage.

— C'est une plaisanterie cruelle. Ignores-tu quelle distance les préjugés ont mise entre elle et moi ?

— Non, mais je ne sache personne au monde plus propre que toi à les faire oublier. Quand un œil se noie comme le tien dans une mer de tristesse ; quand le corps a assez de souplesse pour prendre à volonté ces attitudes affaiblies, qui semblent l'effet d'une organisation pliant sous le poids de la pensée, quelle femme pourrait vous résister ? Et puis, tu es pâle !... et, vois-tu, ce mot-là résume tout. Nos poëtes ont tant parlé de la pâleur, qu'il est désormais convenu que c'est le cachet d'une sensibilité profonde et d'une *âme type*. Être pâle est un don du ciel, un moyen de se faire une position sociale, un état comme celui de ventriloque ou d'albinos ; le tout est de tirer parti de ce présent de la nature, et tu ne laisses rien à désirer à cet égard.

— Tu es fou, et bien impertinemment fou, répondit Arthur en haussant les épaules avec humeur.

— Dis que je suis clairvoyant. Et toi-même, mon discret ami, tu n'ignores point que ta belle et poétique figure t'a servi merveilleusement près de Marie qui raffole de toi. La pauvre enfant se compromet tous les jours davantage pour le *jeune homme pâle :* elle est ridicule à force d'amour.

— Assez, Raymond ; elle du moins, épargnez-la.

Quand il serait vrai que mademoiselle de Beaugency eût deviné et accepté mon amour, ce serait un malheur de plus, car sa famille n'en resterait pas moins inexorable.

— En vérité?.. Et tu ne vois pas que cet amour poussera vers toi la jeune fille d'une manière si ostensible, que sa famille sera forcée de te la donner?

— Sa famille cachera son amour, étouffera ses larmes et la mariera ailleurs.

L'indignation sans chaleur vraie d'Arthur avait fait place au ton d'une causerie raisonnée; Raymond lui-même avait moins de raillerie dans la voix. La dernière objection du jeune homme le fit réfléchir un moment; puis il reprit :

— Ce que tu dis est juste, mais tu peux prendre tes précautions : fais un éclat.

— Comment?

— En entraînant Marie à une démarche décisive... à un enlèvement, par exemple.

Arthur haussa les épaules.

— Cela est bon dans un opéra-comique; mais dans la vie réelle...

— La vie réelle n'est pas faite pour les êtres d'exception comme mademoiselle de Beaugency. Si je ne me trompe, tout ce qui la sortira de la voie commune lui paraîtra l'accomplissement d'une destinée d'élection qu'elle recherche.

— C'est impossible... et sa famille?... elle nous maudirait...

— Vous déshériterait, tu veux dire?

— Nullement.

— Elle est fille unique, on lui pardonnera. En tous cas, vous auriez la réserve légale, ce qui est encore fort convenable. Puis, vois-tu, ces gens nobles ont du tact, ils ne font jamais de scandale inutile. Après l'éclat d'un enlèvement, ils sentiront qu'ils n'ont rien à te refuser.

Et pour donner du retentissement à l'affaire, ajouta en riant Raymond, tu peux compter sur moi; ne suis-je pas journaliste?.. je dirai...

Ici, le jeune homme prit une voix grotesquement solennelle :

« Qu'une jeune fille de ces races que le monde appelle nobles, et qu'une éducation orgueilleuse n'avait point viciée, n'écoutant que la voix de son cœur, a repoussé loin d'elle de gothiques préjugés, et vient de s'enfuir avec un jeune homme sans naissance et sans fortune, mais appelé aux hautes destinées du talent! »

Je désignerai les personnes de telle sorte qu'on ne pourra s'y méprendre, et le baron de Beaugency sera trop heureux de tout étouffer par un mariage.

Le front d'Arthur s'était coloré d'une de ces rougeurs équivoques qui peuvent être ou l'expression d'une adhésion humiliante dans votre pensée ou celle d'une indi-

gnation méprisante; il garda un instant le silence, puis se leva et prit son chapeau.

— Voilà assez de folies, dit-il à Raymond; viens, le bal doit être commencé.

III

Le salon retentissait du son des instruments et du bruit de la danse. On entendait éclater le rire frais des jeunes filles, les exclamations complimenteuses des jeunes gens; puis, les murmures plus sourds de ces mystérieuses causeries qu'on hasarde à travers les bruyantes harmonies du bal. La fête était dans toute sa beauté. Les voix semblaient plus émues, les bras des jeunes femmes posaient plus mollement sur les épaules de leurs valseurs, les regards des hommes brillaient plus chauds d'admiration et de volupté.

Il y a tant d'enchantements dans un bal. Là, les fronts soucieux perdent leurs rides; l'air, chargé de parfums, passe sur les yeux humides comme une main bien-aimée; les flots souriants de danseurs roulent avec l'oubli, et le malheureux lui-même se sent entraîné à la remorque de cette joie universelle.

Mais parmi ces figures à expression riante, il y en avait une plus lumineuse que toutes les autres. Mademoiselle de Beaugency semblait abîmée dans son bonheur : uniquement occupée d'Arthur, elle restait immobile au milieu de ces mouvements joyeux, et son long regard planait sur la foule sans la voir; le monde tout entier était sorti de son âme, qui ne contenait plus maintenant que la pensée du jeune homme. Voulant échapper aux invitations sans cesse renouvelées qui troublaient son enchantement, elle se dirigea vers une croisée, souleva le double rideau de soie qui la cachait, et se glissa sur le balcon.

C'était une belle soirée du mois de mars, froide encore, mais qui apportait déjà quelques exhalaisons de printemps; une de ces soirées où le vent ne siffle plus dans les feuilles séchées, et nous arrive en rafales parfumées de violettes et de jacinthes.

Marie se sentit rafraîchie par cette brise un peu rude. Si heureuse, elle n'avait pas trop de tout le ciel à respirer! Elle s'appuya sur la balustrade du balcon,

contempla longtemps la nuit scintillante d'étoiles; puis saisie d'un de ces élans de piété qui ne viennent que dans les grandes joies, elle joignit les mains comme si elle eût voulu prier.

Le bruit d'un rideau qu'on écarte et celui d'un pas qui cherche à se dérober la fit se redresser précipitamment : Arthur était déjà près d'elle.

— Pardon, dit-il, j'ai enlevé un ange à sa méditation.

La jeune fille rougit.

— Cette nature est si belle, répondit-elle, que je n'ai pu me défendre, en sa présence, d'un mouvement religieux. Ne raillez point cette faiblesse.

— Moi, vous railler! me croyez-vous donc sans foi, parce que je suis sans espérance?

— Et pourquoi sans espérance? dit l'enfant à voix basse.

— Est-ce à vous de me le demander, Marie?... Ne connaissez-vous pas le fond de toutes mes pensées? Voulez-vous aussi vous envelopper dans ces étroites dissimulations auxquelles la femme est accoutumée?

— Non, dit la jeune fille vivement, je vous ai compris... mais vous?

— Moi? Je sais que vous avez été touchée de mon amour, mais tant d'obstacles nous séparent!... Vous êtes femme, Marie, vous vous lasserez de lutter pour un

malheureux qui ne peut vous payer de vos sacrifices que par de nouvelles douleurs.

— Dieu est témoin que c'est vous qui avez parlé de ces sacrifices ; moi, je n'avais pensé qu'au bonheur de nous être rencontrés.

— Pardon, j'ai tort de vous attrister, je le sais ; c'est mal, cette prudence d'avenir... Je ne devrais songer qu'au présent, qu'à vous, Marie, qu'à vous qui avez voulu me guérir de mon désespoir, — vous qui m'aimez, — car vous m'aimez ?

Marie pleurait doucement, et pourtant elle répondit :

— Je vous aime.

— Oh ! répétez-le souvent ; dites-moi, Marie, que vous serez à moi et à nul autre.

— Je vous l'ai promis.

Un étrange éclair de triomphe passa dans le regard d'Arthur ; la jeune fille sourit comme un ange, car elle crut que c'était le bonheur qui lui donnait cette lumière. Il y eut un instant de silence, pendant lequel sa main dans la main du jeune homme et sa tête appuyée sur le balcon, elle laissa couler ses larmes.

Tout à coup Arthur lui montra une étoile qui courait à l'horizon et alla mourir dans la nuit.

— Voyez, dit-il, elle n'a fait que briller un instant au ciel ; elle a parcouru dans une seconde l'espace que ses sœurs mettent une éternité à parcourir : ainsi en

sera-t-il peut-être de moi ! Qui sait si je n'épuise point en ce moment tout le bonheur qui m'avait été réservé ?

— C'est vous qui êtes faible maintenant, répondit la jeune fille ; moi, qui ne suis qu'une femme, je ne doute pas de l'avenir ; j'ai confiance en Dieu et en vous : Dieu ni vous, ne me tromperez.

Dans ce moment la musique qui s'était tue, donna de nouveau le signal de la danse.

— Rentrons, dit Arthur ; une absence plus longue pourrait être remarquée.

Il sortit le premier, la jeune fille ne tarda pas à le suivre. En passant devant un groupe de femmes qui se trouvait près de la fenêtre, elle entendit un éclat de rire à demi voilé ; puis une voix, pleine d'un amer triomphe, s'écria : Ils y étaient tous deux.

L'enfant entendit ces paroles et cet éclat de rire, comme les esprits bienheureux entendent les bruits de la terre ; elle portait dans son âme trop de bonheur pour qu'une raillerie la troublât.

IV

Tous me l'ont dit, Marie !... ont-ils menti, ou est-ce vous qui m'avez trompé?... Menti ! et pourquoi ? que leur importe à eux que vous soyez la femme d'un riche duc de Montyon ou celle du pauvre artiste Arthur Aubert ! Ils ont dit que vous épousiez le premier, parce que cela est. Et vous, jeune fille candide, vous vous êtes tue sur ce mariage, parce qu'il aurait fallu me retirer vos promesses. Oh ! oui, je conçois qu'après tant d'espérances données vous vous trouviez embarrassée de venir me dire : Je me marie !... Et pourtant il y avait un

moyen bien simple de me l'avouer sans rougir; vous n'aviez qu'à me dire : J'épouse un duc et pair! Alors, j'aurais compris.

Car moi aussi, tout ignorant que je suis de vos soumissions sociales, je sais qu'il y a des titres et des noms devant lesquels toute résistance tombe.

Soyez heureuse. Adieu!

ARTHUR.

Arthur, quoiqu'il y ait eu dans ma vie un événement que je vous ai caché, je n'ai point mérité vos reproches. Je ne vous l'ai laissé ignorer que pour vous épargner une douleur qui n'eût rien changé à nos situations. En voyant la calme expression de votre figure, j'avais plus de force pour la lutte qu'il me fallait soutenir.

Vous êtes toujours près du soupçon; moi, je me repose avec confiance dans la conviction de votre amour. Dites-moi, qui vous a donné le droit de douter de ma force, quand il s'agit de votre destinée à vous? N'est-ce pas pour vous, que j'ai oublié toutes les hontes qu'on m'avait apprises? ne vous ai-je pas dit que je vous aimais? n'ai-je pas osé vous l'écrire? Pour vous, j'ai supporté les

railleries d'un monde dont les préjugés de position sont la plus forte croyance ; et tout ce passé s'est effacé devant un mot qu'on vous a jeté : *Elle se marie.* Vous les avez crus, ceux qui vous répétaient cette nouvelle insouciamment, comme l'annonce d'un bal ; et pour moi, dont toute la bonne foi, dont toute l'énergie de cœur étaient compromises dans ce fait, vous avez dit : *Elle a menti.*

Non, Arthur, j'étais sincère et sûre de moi, quand je vous ai dit que je serais votre femme, et ce n'était pas une de ces résolutions que renverse le premier événement. Savez-vous, d'ailleurs, quel est l'homme qu'on me propose ? Avant même de vous connaître, je l'aurais refusé. Je vous l'ai promis, et je vous le promets encore, je ne serai qu'à vous. Je ne ferai point de demi-sacrifice. »

MARIE.

Vous êtes généreuse, Marie : vous voulez bien rester la jeune fille *promise* à mon avenir et continuer votre *sacrifice*. Je vous remercie ; mais moi, j'avais rêvé une femme heureuse de mon amour, et non *sacrifiée*. Je ne veux pas vous sentir pleurer sur votre passé dans mes

bras... C'est beaucoup déjà de vous être compromise jusqu'à parler, jusqu'à écrire au pauvre artiste : que d'autres hontes il faudrait oublier pour porter son nom !

Vous ne pouvez être à moi, vous, belle, riche et enviée de tous. Ce n'est pas pour les nuits d'orage que Dieu a fait ses étoiles. Allez, vous êtes promise aux joies de ce monde : vos épaules satinées pourraient-elles se couvrir d'autre tissu que de celui du cachemire? vos pieds, habitués à ne fouler que des tapis, ne seraient-ils pas endoloris par le contact d'un rude parquet?... La nature vous a faite pour être la femme d'un duc et pair : pourquoi vous refuseriez-vous à cette belle destinée? Vous ne l'aimez pas, cet homme : qu'importe! Vous voyez vous-même ce qu'est l'amour pour le bonheur.

Et puis, votre mère ne vous l'a-t-elle pas dit : on finit toujours par aimer son mari! Qu'a-t-il d'ailleurs qui dépare un duc et pair? Ses mains sont belles et bien gantées, ses joues fraîches, sa bouche souriante; il est parfait, cet homme, et vous êtes une femme heureuse!...

A quelle triste vie vous échappez!... Vous ne savez pas que de privations il y a dans les existences médiocres : qu'aurais-je pu vous offrir, moi? Une maisonnette hors des barrières, avec un petit salon à rideaux blancs; un parterre de six pieds, orné de quelques fleurs que

j'aurais cultivées moi-même. Adieu alors à ces longues charmilles qui sont les salons en plein air de vos hôtels! Il aurait fallu vous contenter d'une tonnelle, d'un banc bien étroit où nous n'aurions pu tenir que deux! Là, serrée près de moi, votre taille entourée de mon bras, vous n'auriez entendu que ma voix, vous n'auriez vu que mes lèvres vous sourire.

L'hiver, il aurait fallu vous contenter d'une lecture près du foyer, d'un peu de musique, pâle et languissante, sans doute; car qui vous aurait écoutée? Moi, toujours moi, que vous auriez connu tout entier, dont vous auriez épuisé le cœur, qui ne vous aurais applaudie que d'un regard ou d'un serrement de main. Oh! combien vous devez préférer les longs retentissements de la louange dans vos salons ruisselants d'or et de lumière! — Restez-y, Marie, c'est votre place.

Adieu.

Que vous ai-je fait pour que vous m'accabliez ainsi? Moi, mon Dieu, je vous ai dit que je ne serais à vous que pour ne pas mentir à mes promesses; que j'étais prête encore à consommer pour vous tous les *sacrifices commencés?* Mais j'étais donc folle! mais vous ne savez

donc pas que si je ne vous avais fait aucun serment, à cette heure je les ferais tous? Oh! non, non, mon ami, je ne sacrifie rien; je ne veux que vous d'ici-bas! C'est votre existence toute paisible, toute simple que je demande à Dieu, et non les délices payées du monde!

Mon Dieu! pourquoi avoir fait en raillant le tableau de ma vie près de vous? Oui, c'est une maison simple que je veux; votre maison! Oh! que je respirerais à l'aise dans cette petite demeure!... Comme toutes les surveillances de ménage me plairont!... Vous verriez si c'était pour la vie du grand monde que Dieu m'avait faite, et si je n'étais pas, au contraire, réservée aux joies saintes et calmes de l'intérieur! Vous verrez si ce n'est pas à l'air de votre petit jardin que mes joues reprendront leurs couleurs d'autrefois, et si mon front sera moins serein sous la fleur que vous aurez cueillie, que sous les diamants et les oiseaux de paradis!

Votre lettre m'a fait souffrir, par la pensée de ce que vous avez souffert vous-même, et cependant, je suis bien heureuse en songeant à l'avenir qui nous attend tous deux. Adieu! Aimez-moi : maintenant c'est un devoir pour vous.

Pardon, pardon, Marie, j'ai dû vous blesser bien cruellement, vous si dévouée!... mais si vous saviez ce que j'éprouve, quand je songe que mon bonheur, ma vie dépendent d'une volonté que tout doit ébranler!

Ne comparez point nos deux situations, je vous en conjure; vous êtes l'ange que tout le monde voudrait associer à sa destinée, moi je suis le paria repoussé de tous; parmi tant d'êtres qui se pressent autour de vous, ne peut-il s'en trouver un qui vous promette plus de bonheur que vous n'en pouvez espérer de moi?

Songez-y bien, ce n'est pas avec un préjugé, avec le monde seulement qu'il faut rompre pour m'appartenir, c'est avec votre famille tout entière. Croyez-vous, dites-moi, qu'à moi seul je puisse remplacer tous les nœuds qui vont se briser? Moi, je me sens assez de force pour vous rendre heureuse, vous, en aurez-vous assez pour l'être? Si vous avez cru que vos parents céderaient à des sollicitations, qu'ils recuLeraient devant la peur de vous rendre malheureuse, vous vous êtes trompée. Je vous parle sans irritation, sans aigreur, mais ils vous donneraient à un forçat aussi bien qu'à Arthur Aubert. Moi aussi, je suis le forçat de votre société aristocratique! Elle a écrit sur mon front *plébéien et pauvre,* et ces deux mots-là contiennent à eux seuls toutes les hontes. Songez à ce qu'il vous faudra de force pour lutter contre la réprobation de tous? Oh! mon Dieu!

ayez-là cette force, mais ne venez à moi, que sûre de vous-même, car je serais sans courage, si je voyais vos regrets.

J'ai fait ce que je devais ; je vous ai dit toutes les résistances qu'il y aura à vaincre pour notre union. — Maintenant, voyez qui vous préférez de votre famille ou de moi.

C'est vous, vous, Arthur ; en pouvez-vous douter ? mais pourquoi rompre pour cela avec ma famille ? Mon père, ma mère... ce serait les tuer que de les abandonner ; c'est sur moi qu'ils placent leurs plus chères espérances. Ne pouvons-nous attendre ? Je suis leur fille unique et chérie, ils céderont, je vous le dis, quand ils me verront si malheureuse ; attendez qu'ils veuillent vous appeler leur fils ; je vous promets qu'un jour ils vous donneront ce nom. Mais s'exposer à leur haine, à leurs reproches, oh ! ce serait affreux !

Je vous le dis encore, je vous aime plus que tout ce que j'ai aimé ; mais cet amour ne doit pas être un linceul jeté sur toutes mes affections d'autrefois. Vous êtes noble, vous, mon ami ; c'est surtout votre générosité de

cœur que j'ai aimée. Pourquoi ne voudriez-vous pas faire le sacrifice de quelques jours de notre bonheur au repos de mes parents ? Attendons et espérons.

Je vous l'avais dit, Marie, il ne suffit pas d'un de ces courages d'enfants, qui, n'osant regarder l'objet de leur terreur, vont vers lui les yeux fermés... *Attendons et espérons,* dites-vous ; et dans quel but ? Plus vos parents vous ont aimée, plus ils ont placé de rêves sur votre tête, plus ils se montreront implacables, parce que ce n'est pas un bonheur simple qu'ils ont désiré pour vous, mais un rang. C'est là leur ciel, à eux ; ils veulent vous y placer ; ils font bien, et vous aussi, vous faites bien d'être une fille soumise.

Non, Marie, je ne passerai point des années d'angoisses dans l'attente d'une position qui ne peut arriver. Je sais que vos parents ne consentiront jamais ; qu'attendrais-je alors ? que la mort vous ait laissée seule sur la terre... Je comprends : quand vous n'auriez plus autour de vous que des tombes, vous voudriez poser votre front sur le cœur vivant qui vous restera ! Mais qui sait, Marie, si alors mes bras ne vous seraient point aussi refermés à jamais ?

Qu'importe, au reste ! attendons, puisque vous le voulez. — Je saurai bien toujours me débarrasser de ma douleur quand elle sera devenue trop cuisante. Attendons, Marie, et-prions la mort, puisque c'est sur deux cercueils que vous devez prendre votre couronne de fiancée.

V

Le mariage de Marie avec le duc de Montyon, d'abord présenté comme une simple probabilité, puis comme un projet, avait enfin été annoncé comme une décision arrêtée. En vain la jeune fille avait prié, avait embrassé les genoux de sa mère, la baronne l'avait consolée avec douceur, avait essuyé ses larmes et baisé ses yeux tout gonflés, mais sans rien accorder à ses prières. C'était une de ces femmes qui environnent toujours de caresses la dureté d'une volonté inébranlable, et dont la main de fer ne s'appesantit sur ce qui l'entoure que cachée dans un gant de velours.

Marie, voyant tout espoir lui échapper, avait voulu déclarer qu'un autre amour remplissait son cœur. Mais aux premiers mots de cette confidence, la baronne avait refusé d'en entendre davantage. Elle avait attiré, en souriant, sa fille sur ses genoux, l'avait pressée contre sa poitrine, et d'une voix calmement impérieuse, elle lui avait déclaré qu'aucune raison ne pouvait la détourner de sa résolution.

— Sois raisonnable, mon enfant, avait ajouté la bonne mère en caressant les joues pâles de Marie; je sais ce que c'est que ces fantaisies de jeunes filles; tout cela disparaîtra devant les avantages d'une position élevée.

La violence aurait exaspéré Marie, et l'eût rendue capable d'une résolution extrême, cette sorte d'indulgence affectueuse brisa tout son courage. Elle demeura indécise, désespérée, ne pouvant plus que pleurer et n'espérant que mourir.

Cependant son amour n'avait fait que s'accroître. Sa nature romanesque et tendre s'était exaltée en présence des douloureuses oppositions que le sort mettait à l'accomplissement de ses vœux. D'ailleurs, les lettres d'Arthur venaient chaque jour raviver chez elle la passion, et plus les difficultés s'élevaient insurmontables, plus les sacrifices devenaient immenses à faire, plus cette position, toute d'exception, séduisait la noble jeune

fille, qui se cramponnait à ce rêve tout doré d'un éclat de dévouement.

Cependant les prières d'Arthur étaient devenues plus pressantes. Un jour Marie reçut un billet qui ne contenait que ces mots :

« Une décision, une décision, quelle qu'elle soit; si vous me la refusez, je ne demande plus rien. »

Égarée, elle répondit, elle promit tout, mais elle demandait du temps; elle espérait encore dans l'avenir, dans le hasard, dans tout ce que l'on espère quand la raison dit qu'il n'y a plus d'espoir. Arthur ne répondit pas.

Deux jours s'écoulèrent, le silence du jeune homme continuait; Marie commença à trembler.

Bientôt sa frayeur devint un soupçon; son soupçon, une certitude. Elle écrivit trois fois sans recevoir de réponse. Elle avait prié trois nuits, priant à genoux sur son lit, mains jointes, et offrant sa vie à Dieu pour un seul mot de lui. Rien n'était venu!..

Le vendredi arriva; c'était le jour où elle le voyait à la soirée ordinaire du général. Elle y arriva au moment où l'on éclairait le salon, elle attendit. Les habitués arrivèrent lentement, l'un après l'autre; un seul n'arrivait pas! Chaque fois que le laquais paraissait à la porte pour annoncer un nom nouveau, Marie tremblait; mais dix heures sonnèrent et son nom n'avait point encore

été prononcé; un profond découragement s'empara de la jeune fille.

Enfin un pas se fit entendre : un jeune homme parut à la porte; elle se leva à demi...

— Monsieur Raymond Perrier, dit le laquais.

Elle se laissa retomber sur son fauteuil.

Cependant le journaliste, après avoir fait quelques tours dans le salon, avoir distribué ces inclinations de tête et ces questions aimables que l'usage ordonne, aperçut mademoiselle de Beaugency, et s'avança vers elle.

— Je n'osais compter sur le bonheur de vous voir ce soir, Mademoiselle, vous devenez si rare!

— Je sors peu, murmura Marie; j'étais souffrante...

— Je l'ai appris par Arthur Aubert.

Au nom d'Arthur Aubert, Marie releva vivement la tête, comme si alors seulement elle eût été frappée de l'idée que Raymond le connaissait.

— L'avez-vous vu depuis peu? demanda-t-elle d'une voix basse et vive.

— Tout à l'heure.

— Il était bien?

— Bien.

— Et pourquoi n'est-il pas venu?

— Je ne sais... il est triste... il n'a point voulu.

Toutes ces réponses furent faites avec un embarras

évident. Le visage de Raymond était devenu si subitement sérieux que Marie se sentit glacée.

— Mon Dieu, dit-elle, serait-il arrivé quelque chose à M. Aubert?

— Il m'attriste et m'épouvante, répondit Raymond en secouant la tête; je l'ai trouvé livré à un profond désespoir; j'en ignore la cause, mais j'en crains les suites...

— Que dites-vous?

— J'ai voulu rester avec lui ce soir; il a refusé et m'a forcé de le quitter avec une sorte d'emportement que je ne puis m'expliquer; puis, au moment où je le laissais, il m'a serré la main d'une façon étrange...

— Eh bien? s'écria Marie égarée.

— Eh bien, je crois qu'il est las de la vie, dit Raymond tranquillement.

Elle n'en entendit pas davantage; un cri s'éteignit sur ses lèvres et elle s'évanouit.

Le lendemain, au milieu de la nuit, elle descendait mystérieusement au jardin, pâle et éperdue. A peine revenue à l'hôtel de son père, elle avait pris une résolution désespérée; elle avait écrit à Arthur, et elle l'attendàit, décidée à tout.

La nuit était obscure; minuit sonnait au Val-de-Grâce; la pauvre enfant s'assit sous la charmille en fon-

dant en larmes. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un léger bruit se fit entendre : la porte du jardin s'ouvrit ; Marie se leva avec un cri, et elle se trouva dans les bras d'Arthur.

VI

Trois ans après, un groupe de dames élégantes et de jeunes gens se promenaient aux Tuileries le long de la terrasse; une calèche découverte suivait les quais au petit pas.

— N'est-ce pas là M. Aubert? dit une des dames à un dandy qui lui donnait le bras.

— Lui-même; il vient de perdre son beau-père; ce deuil-là lui vaut cinquante mille livres de rente.

La calèche passait près des promeneurs; le jeune homme qui avait parlé salua Aubert.

— Vous les connaissez? lui demanda-t-on.

— Pardieu! dit Raymond en souriant, c'est moi qui l'ai marié.

— N'y a-t-il pas eu une affaire d'amour, un enlèvement?...

— Précisément.

— Cet Arthur Aubert a fait rapidement son chemin, murmura un des promeneurs.

— C'est un homme habile, répéta un second.

— Un charmant cavalier, ajouta la dame.

— Il faudra, mon cher Raymond, que vous me fassiez faire sa connaissance, reprit le premier interlocuteur.

Raymond s'inclina en signe de consentement.

— Sa jeune femme est bien pâle, dit quelqu'un.

— Elle est malade, répondit Raymond.

— Comment cela?

— Elle s'est aperçue que l'on avait traité son cœur comme une denrée en circulation, et que l'on avait spéculé dessus : elle se meurt d'un espoir rentré.

La dame qui avait déjà parlé haussa les épaules.

— Elle a toujours eu des idées romanesques, murmura-t-elle.

— Dites que c'est une folle qui finira à Charenton,

ajouta un gros député qui n'avait encore rien dit. J'ai défendu à ma fille de la voir.

Tout le monde approuva, et ils continuèrent leur promenade.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

SOUS LA TONNELLE.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

SOUS

LA TONNELLE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

DEUXIÈME ÉDITION,
revue et augmentée.

PARIS

D. GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
7, RUE VIVIENNE, 7.

1853

A

M. HENTSCH PÈRE,

DE

GENÈVE.

Nous avons parlé ailleurs [1] de l'importance des lectures faites en commun dans les familles, de la difficulté que présentait le choix des livres et du motif qui nous faisait essayer des publications destinées aux soirées intimes. L'accueil fait par le public à notre premier volume (dont la seconde édition sera bientôt épuisée) nous encourage à continuer l'œuvre commencée. Le foyer n'est point le seul lieu de réunion domestique, et nous espérons que ceux qui ont bien voulu écouter nos anciens récits au COIN DU FEU, ne refuseront pas d'entendre les nouveaux, SOUS LA TONNELLE.

Puissent-ils occuper quelques-unes de ces belles soirées d'automne où la famille, rassemblée à l'ombre des vignes rougissantes et des clématites à demi défleuries,

[1] Voyez la Préface de : AU COIN DU FEU.

jouit silencieusement des dernières largesses de la création ! Les douces leçons données par la voix de la fantaisie sont mieux écoutées dans les lueurs de ces beaux soleils mourants, parmi les parfums vivifiants des fleurs tardives et aux chants des oiseaux voyageurs passant par volées dans le ciel. Arrivé au terme des beaux jours, on se recueille, on savoure avec plus d'attention les sensations charmantes qui vont finir ; on trouve au fond de soi-même cette disposition attendrie dans laquelle jette l'heure des adieux, et l'âme, vaguement émue, s'ouvre sans résistance aux enseignements du conteur.

Ces enseignements n'ont aucune prétention à la nouveauté ; ils répètent, sous d'autres formes, ceux que la sagesse des siècles a déjà proclamés mille fois. Quoi qu'on en ait pu dire, nous ne croyons pas que les grandes lois de la morale soient changeantes et soumises à des découvertes successives, comme les procédés industriels. Etablies de toute éternité par Dieu, révélées à l'homme pour la conservation de son âme, de la même manière que les grandes lois physiques pour la conservation de son corps, éclairées d'une suprême lumière par le christianisme, elles peuvent être mieux comprises, mais non changées ; et, au total, la grande morale que le Créateur a dû écrire dans toutes les consciences, parce qu'il en a fait une condition de la vie humaine et de l'existence des sociétés. restera toujours la même pour les plus

humbles intelligences et pour les plus sublimes penseurs.

Ces récits n'apportent donc aucune nouvelle règle pour l'être de bonne foi et de bonne volonté ; ils tâchent seulement de lui rappeler ce qui est vrai et ce qui est bon ! Ce sont de modestes voix qui avertissent, mais trop dépourvues d'éclat pour être entendues ailleurs que dans le calme des cercles de famille.

SOUS LA TONNELLE.

PREMIER RÉCIT.

LA DERNIÈRE FÉE.

Simon était un vaillant gars, mais orphelin de naissance, et par suite élevé en grande misère. Un de ses oncles, pauvre homme qui avait plus de bonne volonté que de ressources, l'avait adopté et nourri comme il avait pu, tant qu'il s'était trouvé trop petit pour qu'on le gageât ; puis il avait servi comme *pastour* chez le maître le plus dur du pays, où, à défaut du reste, il avait appris la soumission et la patience.

Mais l'âge était venu ; Simon entrait dans sa vingtième année, et il était temps de chercher une plus forte condition.

On avait parlé de lui à Pierre Hardi, qui manquait d'un garçon de labour ; si bien qu'il s'était mis en route pour la ferme des Boulaies, où il espérait bien s'arranger avec le maître et obtenir, comme on dit dans nos campagnes, « un bon lit, une bonne écuelle et un bon gage. »

On se trouvait en automne ; mais, ce jour-là, l'air était aussi chaud qu'au temps des moissons ; de gros nuages se traînaient entre ciel et terre, et pas un souffle ne courait dans les dernières feuilles.

Simon avait ressenti l'effet du temps. Malgré lui, il ralentissait le pas, quand, à un des détours de la route, il rencontra la vieille Fasie, chargée d'un gros panier et de deux lourds paquets.

Le jeune gars connaissait d'ancienne date la paysanne qui, dans le pays, avait réputation de faire commerce avec le diable, de lire l'avenir et de jeter un sort à volonté. Moitié crainte, moitié respect pour l'âge, il avait toujours été poli avec la sorcière, et, cette fois encore, il lui tira honnêtement son chapeau en s'informant de l'état de sa santé.

Fasie s'arrêta en soufflant.

— Par mon baptême ! tu arrives à propos, mon gars, dit-elle, et tu vas me soulager en prenant quelque peu de ma charge.

— Volontiers, si nous faisons même route, répliqua Simon.

— Prends toujours les paquets, répliqua la sorcière; je sais où tu vas.

Et comme il paraissait surpris.

— N'est-ce point que tu espères une place chez Pierre Hardi? continua-t-elle. De fait, il a besoin d'un homme de labour. Tâche de t'agrafer à cette maison, ce sera grande satisfaction pour toi; car les maîtres ont de quoi, et leur fille Annette n'est point encore promise. Si tu es honnête avec elle et brave avec les parents, peut-être bien que te voilà sur le chemin de ta noce!

Simon repoussa de bien loin cette idée, comme trop ambitieuse pour un pauvre gars sans famille et sans légitime; mais, à vrai dire, elle lui sourit au cœur, et il se mit à y penser malgré lui. Fasie continua d'ailleurs à l'entretenir des Hardi, qu'elle connaissait, disait-elle, depuis leur première communion, et à lui apprendre ce qu'il fallait pour leur agréer.

Le gars écoutait sans en avoir l'air; il pensait même, à part lui, que la vieille paysanne pourrait bien le faire réussir si c'était sa fantaisie; car tout le monde savait dans la paroisse qu'elle *avait pouvoir sur les personnes et sur les choses*, comme les fées d'autrefois; mais il n'eût osé lui demander un pareil service, ne sachant point si c'était chose licite et religieuse.

Cependant tous deux avançaient lentement, rapport aux paquets et aux vieilles jambes de Fasie. Simon, qui était parti un peu tard de chez son ancien maître, commença à avoir peur de n'arriver aux Boulaies que vers le milieu de la nuit! La paysanne devina son impatience; elle lui fit

prendre, à travers champs, par les *traînes* et les *voyettes*.

Ce fut merveille de voir combien le voyage se trouva ainsi raccourci. Au bout d'une heure, Simon s'aperçut qu'ils avaient laissé derrière eux des villages dont il se croyait bien loin. Par malheur, le ciel était devenu trouble, le tonnerre grondait vers l'horizon, et, comme ils traversaient une brande, toutes les écluses du ciel s'ouvrirent à la fois !

Simon voulut gagner une touffe de peupliers qu'ils avaient à leur droite ; mais la vieille l'en empêcha en déclarant que c'était courir au-devant d'un malheur.

— Il faudrait pourtant chercher un abri, mère Fasie, dit le jeune gars, qui se sentait transpercé.

— Descendons de ce côté, répondit-elle en suivant les ornières qui tournent vers la ravine.

Mais l'eau suivait la même route, et tous deux en eurent bientôt par-dessus leurs sabots. L'orage redoublait, les éclairs ne s'attendaient pas l'un l'autre, et le tonnerre roulait à tous les coins du ciel. Simon, qui enfonçait de plus en plus dans la terre détrempée, commençait à regretter de n'avoir pas suivi sa première idée, quand Fasie se retourna à un coup plus fort et lui montra avec son bâton deux des peupliers sous lesquels il avait voulu se réfugier, que le tonnerre venait de briser. Elle l'engagea en même temps à hâter le pas en lui montrant qu'ils étaient dans une route charretière.

— Les traces blanches prouvent que nous approchons d'une carrière à plâtre, ajouta-t-elle, et quoique le sombre soit venu, il me semble que je l'aperçois là

bas sous mes pieds. Encore quelques coups de talons, et nous trouverons ce qu'il nous faut.

Ils arrivèrent véritablement, quelques minutes après, à la carrière, où les chaufourniers leur donnèrent place sous l'appentis et devant un feu qui les sécha, en un clin d'œil, depuis les oreilles jusqu'à la cheville. Seulement l'orage continuait, et il leur fallut prendre patience. Ils avaient lié conversation avec les carriers, qui, au moment où l'on apporta la soupe, donnèrent des cuillers aux deux pèlerins attardés.

La réfection arrivait à point, car la route avait aiguisé l'appétit du jeune gars. Fasie s'aperçut du plaisir avec lequel il approchait de la terrine fumante.

— Eh bien ! m'est avis que nous avons mieux fait de gagner la ravine que le petit bois de peupliers, dit-elle en clignant de l'œil.

— C'est affaire à vous, mère Fasie, répliqua Simon presque respectueusement ; vous en savez plus que nous autres, et il faut suivre vos commandements.

La soupe mangée, il faisait nuit close ; mais l'orage ne grondait plus que dans les lointains ; la vieille paysanne déclara qu'il était temps de repartir, et, après avoir remercié leurs hôtes, tous deux se remirent en route.

Le ciel était resté couvert ; il y avait dans l'air une bruine qui empêchait de distinguer devant soi ; quelques étoiles se montraient seulement de loin en loin, à moitié noyées dans le brouillard.

La paysanne et le jeune gars arrivèrent au marais des Fonceaux qu'il fallait traverser.

Simon connaissait l'endroit d'ancienne date. Il chercha la vieille chaussée que le temps avait enfoncée dans le marécage, mais qui, bien qu'enterrée sous les joncs, formait un chemin solide au milieu des chemins mouillés. La petite maison, bâtie à l'autre bout des Fonceaux, servait d'indication pour reconnaître la route.

Il aperçut au loin sa lumière et se dirigea sur elle ; mais dès les premiers pas il sentit qu'il s'enfonçait dans la *mollière*. Il releva la tête ; la lumière était à sa droite ! Il inclina de ce côté, crut avoir enfin trouvé la chaussée, et avança de nouveau. Cette fois il entre dans l'eau jusqu'aux genoux ! Étonné, il regarda encore vers l'autre rive du marais ; la lumière était passée à sa gauche ! Il lui sembla même qu'elle voltigeait le long de la berge comme pour le railler : aussi resta-t-il un pied dans les joncs, tout penaud et saisi.

Fasie, qui l'avait jusqu'alors regardé faire, appuyée sur son bâton, éclata de rire.

— Eh bien ! voilà-t-il pas mon pauvre gars tout *assotté*, dit-elle ; tu n'as donc pas reconnu le follet, grand *jodane?* [1]

— Le follet ! répéta Simon un peu effrayé (car il avait sur le *feu des eaux* les idées qu'on lui avait données à la veillée) ; je le prenais pour la lumière de la maisonnette du garde ! Mais, par le vrai Dieu ! si celle-ci ne brille pas, comment allons-nous reconnaître notre chemin?

— Nous regarderons les lumières du bon Dieu, qui

[1] *Jodane*, nigaud, en patois.

luisent toujours à leur place, dit la vieille, en montrant la grande étoile polaire.

Et elle remonta vers la droite sans hésiter, et atteignit la chaussée qu'ils suivirent jusqu'à l'autre bord.

Simon s'émerveillait de plus en plus. Tout ceci le confirmait dans ses idées sur la Fasie, qui lui semblait avoir des lumières au-dessus de son apparence, et il pensait en lui-même que la vieille ressemblait bien moins à une pauvre paysanne qu'à une de ces puissantes fées dont il avait entendu raconter les histoires aux fileries d'hiver.

Cependant tous deux continuèrent leur route le long des friches, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le moulin Neuf, où Fasie engagea son compagnon à passer la nuit.

— Les chemins creux sont noyés à cette heure, lui dit-elle, tu n'arriveras chez les Hardi qu'après la minuit ; tout le monde dormira : les gens qu'on réveille nous font souvent mauvais accueil. Reste au moulin, et à la *piquée* du jour je te mènerai aux Boulaies par les vrais sentiers.

— La proposition est grandement raisonnable, répondit Simon ; mais il reste à savoir si le meunier, que je ne connais point, me donnera volontiers de quoi dormir jusqu'à demain.

La Fasie fit un petit rire d'assurance moqueuse, et, sans répondre, s'avança vers la planchette du moulin, passa le *fare* d'eau et alla frapper à la porte, comme eût pu faire la maîtresse du logis.

Un garçon vint tirer la barre. En reconnaissant la

vieille, il lui fit grand accueil, appela le maître qui arriva en toute hâte, tira son bonnet comme il eût fait à une dame de la ville, et cria à sa femme d'apporter du maître cidre avec la miche de froment.

La Fasie recevait toutes ces politesses sans en paraître étonnée; elle présenta son compagnon en disant qu'ils venaient coucher tous deux au moulin, ce dont le maître du logis les remercia; puis elle s'informa de ce qui s'était passé depuis sa dernière visite. Le meunier lui rendit compte, et raconta tout avec détail. La Fasie donna des conseils d'un ton qu'on eût pris pour des commandements; elle parla de réparer les vannes qui laissaient perdre l'eau, dit ce qu'il fallait faire pour la chevaline qui se trouvait un peu alanguie, et promit d'envoyer une nouvelle espèce de canards qui nicheraient sur la rivière.

Après souper, on conduisit Simon au lit du premier garçon de meules, où il dormit d'un somme jusqu'au matin.

Avant de partir, la meunière lui servit une soupe, et le meunier le força de boire un petit verre de cognac, ce qui l'anima pour la route.

La vieille Fasie avait laissé son panier au moulin, et voulut reprendre un de ses paquets. Après avoir suivi pendant quelque temps les brandes, ils gagnèrent les terres de labour, et le toit des Boulaies se montra bientôt au penchant de la colline. Comme ils longeaient un pré dont les clôtures en fagotage avaient été renversées par le mauvais temps de la veille, ils aperçurent six

belles vaches qui avaient quitté leurs pâtureaux et qui se vautraient dans l'herbe marécageuse. La Fasie s'arrêta.

— Vite, vite, mon gars, vire les bêtes et reconduis-les à l'étable, s'écria-t-elle, sans quoi, avant deux heures, les Hardi n'auront plus que leurs peaux! L'herbe du petit pré est de grande nuisance, et, pour en avoir mangé un tantinet, les bovines seront en mauvaise disposition pendant plusieurs jours.

Simon fit ce que la vieille lui commandait; il alla rassembler les vaches qu'il reconduisit à la ferme.

La fille du logis, qui traversait la cour, fut étonnée de les voir.

— Remerciez ce jeune gars, lui dit Fasie, il vient de faire sortir les bêtes du petit pré aux bouleaux.

— Jésus! c'est-il possible! s'écria Annette saisie. Que le bon Dieu vous récompense pour un pareil service, jeune homme! S'il était arrivé malheur, la chose fût retombée sur moi, car les bovines me sont confiées; mais j'ai si grand souci en tête que je ne sais à qui aller.

— Y a-t-il quelque malade aux Boulaies? demanda Fasie.

— Eh! mon doux Sauveur! vous ne savez donc pas? reprit la jeune fille; voilà plus de trois semaines que la fièvre secoue le petit frère Henriot, et, pour le moment il est quasi trépassé.

En parlant ainsi, la jolie Annette avait de grosses larmes dans les yeux, et, afin de les cacher, elle reconduisit le bétail à l'étable.

Simon entra au logis; mais le maître était absent

jusqu'au surlendemain. On lui dit d'attendre son retour. Pour le moment, comme Annette était forcée de se rendre à la ville afin de porter le lait du maître, et que le reste de la maisonnée allait aux champs, il proposa de garder le petit Henriot. La jeune fille le remercia de son humanité; elle le conduisit près de l'enfant qui peinait d'ahan et paraissait en triste état. Après avoir expliqué ce qu'il fallait lui faire, Annette partit le cœur bien gros et les yeux rouges.

Il y avait environ une demi-heure que Simon était près du malade, quand il vit entrer la Fasie avec un grand pot dans lequel fumait une tisane faite d'une petite herbe qu'elle venait de cueillir sur les fossés. Elle dit au gars de la donner à boire au malade, en lui montrant la plante pour qu'il pût renouveler le remède au besoin; puis, prenant congé, elle lui recommanda le zèle et la patience.

Simon exécuta si bien les ordres donnés, que, quand Annette revint du marché, le petit Henriot était sur son séant, l'œil grand ouvert, et quasiment près de sourire ! Le soir, il était encore mieux, et, grâce à la tisane, le mal guérit tout doucement.

Lorsque Hardi fut de retour, Annette ne manqua pas de lui dire ce qu'avait fait le gars pour le petit frère et pour les bovines.

— Je crois, dit-elle, que le jeune homme a de l'attention, de la science et de la bonté. S'il est toujours aussi profitable au logis qu'il l'a été ces jours-ci, ce sera pour vous, notre maître, un grand secours et un vrai trésor.

— Nous verrons ça, répondit le père Hardi, qui n'aimait point à se prononcer sur les gens avant de les avoir essayés. Mais, malgré tout, ce qu'avait dit sa fille le mit en bonne disposition, et il accorda à Simon de meilleurs gages qu'il ne comptait.

Le jeune homme répondit, du reste, à tout ce qu'on avait espéré de lui. C'était un rude travailleur, et dont les conseils tournaient toujours à l'avantage des Hardi. Pour dire la vérité, ces conseils lui étaient le plus souvent soufflés par la vieille Fasie, qui passait toutes les semaines aux Boulaies, et ne manquait guère de lui donner quelque bon avertissement. Tantôt c'était une précaution à prendre contre un mal qui travaillait les ouailles du pays, tantôt une observation sur les grains ou sur les fourrages. Un jour, elle l'avait prévenu que la pluie de vingt jours allait prendre ; Simon s'était hâté de faire ramasser les blés, et la récolte avait été sauvée, tandis que celle des voisins germait sur les sillons. Une autre fois, elle était accourue en disant que la grande meule de foin s'était échauffée et allait prendre feu ; et, de fait, quand le gars était arrivé avec les gens de la ferme, il l'avait trouvée fumant comme un four à briques !

La vieille laissait au jeune homme tout le mérite de ces services rendus, de sorte que les Hardi le prenaient plus à gré chaque jour.

Annette surtout le préférait à tous les jeunes gens du canton. Elle avait refusé déjà plusieurs riches prétendants sans donner le véritable motif. Simon l'avait deviné, et il ne se sentait pas moins d'amitié pour la jeune

fille que la jeune fille pour lui; mais comme elle était riche et bien apparentée, il ne pouvait espérer d'être accepté pour gendre, ce qui lui causait un grand crève-cœur.

La vieille Fasie, qui s'aperçut de son chagrin, en devina la cause. Un jour qu'il revenait du labour, sa bêche sur l'épaule, elle l'arrêta près du pignon de la ferme, et lui dit brusquement qu'elle savait bien ce qui le rendait langoureux depuis quelques mois.

— Tu trouves que le nom de Hardi ne va pas bien à la belle Annette, ajouta-t-elle, et tu voudrais le lui faire troquer contre celui de Simon.

— Sur votre salut! parlez plus bas, s'écria le jeune gars effrayé.

— Pourquoi cela? dit-elle.

— Parce que si l'on vous entendait, je pourrais être chassé des Boulaies.

— Tu crois! Eh bien, alors, mon gars, il faut que tu t'expliques sans plus attendre. Annette est portée d'amitié pour toi; si vous ne devez pas être l'un à l'autre, il ne faut point laisser grandir cette bonne volonté des deux parts; montre donc que tu es un honnête garçon.

— Je ne demande pas mieux, la Fasie; que dois-je faire pour cela?

— Tu vas aller de ce pas trouver la mère Hardi qui est dans la grange; tu lui annonceras qu'il te faut quitter les Boulaies, et comme elle t'en demandera le motif, tu le lui diras bravement.

Simon fut un peu effrayé de l'expédient; mais la

vieille paysanne lui déclara que c'était son seul moyen, et comme il sentait, au fond, qu'il y avait là un devoir de conscience, il se décida.

A la première annonce de son départ, la mère Hardi s'exclama bien haut, ainsi qu'on devait s'y attendre; mais il avoua alors la vraie cause de sa résolution, et la paysanne s'arrêta court. On ne peut dire qu'elle n'y eût jamais pensé, seulement son idée ne s'était point arrêtée sur la chose. Quand elle eut écouté toutes les raisons du jeune gars, elle lui dit d'un ton d'amitié, que ce qu'il venait de faire augmentait la considération qu'elle avait toujours eue pour lui ; qu'elle ne pouvait rien répondre, parce que c'était au maître de décider; mais que le soir même elle voulait lui en parler.

A peine Simon fut-il sorti de la grange, que la jeune fille, qui coupait des racines dans le petit retrait voisin et qui avait tout entendu, sortit de sa cachette et vint toute pleurante s'asseoir près de sa mère. Les deux femmes eurent une longue conversation, à la suite de laquelle la mère Hardi alla trouver son mari. Celui-ci amena Simon au champ dès le lendemain, et, après lui avoir fait répéter tout ce qu'il avait dit la veille à sa femme, il lui déclara, en lui serrant la main, qu'il ne demandait pas mieux que de devenir son beau-père.

Les noces se firent en grande réjouissance, et Simon y invita la mère Fasie, malgré les observations de quelques parents, qui craignaient que la vieille ne portât malheur au jeune ménage. Au moment où elle allait repartir, le jeune gars lui présenta un joli panier tout neuf garni

de provisions, avec une cape de drap qu'il la priait d'accepter en reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour lui.

— Je sais bien que vous n'en avez nul besoin, mère Fasie, dit-il avec un respect un peu craintif, car j'ai vu que tout obéissait à votre volonté.

— C'est-à-dire que, toi aussi, tu me crois sorcière, répondit la vieille en riant.

— Je crois que Dieu vous a donné plus de pouvoir qu'aux autres, répliqua timidement Simon ; mais je sais par moi-même que vous ne l'employez qu'à faire le bien.

— Tu as raison, dit la vieille plus sérieusement ; c'est grâce à ce pouvoir que tu m'as vue reconnaître ma route pendant la nuit, deviner que le tonnerre allait tomber sur les peupliers, te conduire à la carrière des chaufourniers, obtenir un souper et un abri chez le meunier qui est mon débiteur et mon obligé ; faire sortir le bétail du pré nuisible ; donner une tisane bienfaisante à l'enfant, et prévoir une maladie ou le mauvais temps ; mais tu te trompes quand tu crois que je le tiens de Dieu en présent particulier ; Dieu ne m'a donné que ce qu'il donne à toutes ses créatures ; seulement, je m'en suis servie avec plus de soin et de volonté. On fait bien de dire que je suis la dernière fée du pays ; mais on devrait ajouter que mon nom est l'Expérience !

DEUXIÈME RÉCIT.

L'INCOGNITO.

Le prince Georges, destiné à régner sur la Moldavie, venait d'achever un de ces tours d'Europe par lesquels les héritiers présomptifs modernes complètent leur éducation politique. Malheureusement, dans ce voyage à travers les cours, où chaque étape avait été pour lui une ovation officielle, le jeune prince n'avait pu voir des hommes et des choses que ce qu'on lui en avait montré, c'est-à-dire ce qui pouvait lui plaire, et non ce qui pou-

vait l'instruire. Son précepteur, Marco Aski, un de ces *Fanariotes* dont le principe est que pour avancer vite il faut marcher à genoux, l'avait soigneusement entouré de tout ce qui pouvait caresser son orgueil. Le prince avait beau changer de lieu, il semblait emporter avec lui son atmosphère de mensonge et de flatterie. Cependant la nature l'avait assez heureusement doué pour que la sincérité des bons désirs eût résisté à cette fatale éducation. En lui présentant la vie sous une fausse apparence, on ne lui avait point enlevé la faculté de voir; trompé sur la vérité, il conservait la volonté de la connaître. Au fond, son aveuglement n'était que de l'ignorance; il s'agissait seulement d'enlever l'espèce de cataracte dont les courtisans avaient voilé son esprit.

La nouvelle de la mort de son oncle, qui lui laissait l'autorité souveraine, était venue le chercher en Grèce, dernière station de son pèlerinage, et il s'était hâté de reprendre la route de la Moldavie en remontant le Danube. Il avait seulement laissé derrière lui ses gens et ses bagages, n'emmenant que son précepteur, avec lequel il voyageait incognito.

Tous deux venaient de s'arrêter dans une petite auberge située au bord du Pruth, et Marco Aski communiquait au prince le résultat des renseignements qu'il avait pris sur les moyens de continuer leur route. La dernière chaise de poste était partie une heure avant leur arrivée; aucune barque particulière ne se trouvait à louer; et, à moins de se résigner à une attente qui pouvait se prolonger, il ne restait d'autre ressource que

le bateau public remontant tous les jours le fleuve avec les voyageurs que fournissaient les deux rives.

— Eh bien, nous prendrons le bateau public, dit le prince; je tiens à éviter les moindres retards. Cette voie me paraît d'ailleurs la plus commode.

— Sa Seigneurie a saisi, avec sa perspicacité habituelle, tous les avantages que présente le voyage par eau, dit Marco, dont le sourire obséquieux applaudissait aux moindres paroles et aux moindres gestes de son élève; mais il me reste à lui signaler de graves inconvénients. Il n'y a dans le bateau qu'une seule cabine; Sa Seigneurie va se trouver confondue avec tous les voyageurs.

— Qu'importe! Vous oubliez toujours notre incognito, Aski, et vous finirez par le faire deviner à tout le monde. Je ne puis obtenir que vous m'appeliez simplement Georges.

— Pardon, dit le précepteur; mais s'il m'était permis de me justifier, je dirais que ce n'est point seulement ma faute. Sa Seigneurie a un air qui ne permet point d'oublier son rang, et, à vrai dire, j'ai bien peur que tout le monde la reconnaisse. Son costume vulgaire ne peut lui ôter son extérieur de prince. Tout à l'heure encore j'entendais l'aubergiste s'extasier sur la beauté de ses traits et la distinction de ses manières.

— L'aubergiste aura vu que vous l'écoutiez, dit le prince gaiement, et il a voulu vous être agréable; mais soyez sûr qu'il portera cette flatterie en compte sur le mémoire.

— En vérité, rien n'échappe à Sa Seigneurie ! s'écria Marco avec admiration ; elle lit jusqu'au fond des âmes... Porter des éloges sur un mémoire !... voilà un des mots les plus spirituels que j'aie jamais entendus ; s'il était connu à Paris, il serait demain dans tous les journaux.

— De grâce ! assez, Marco ! interrompit le jeune prince ; vous avez pour moi une indulgence qui ressemble singulièrement à de l'aveuglement. Quand doit arriver le bateau?

— Dans une heure. J'ai oublié d'avertir Sa Seigneurie que l'hôtelière m'a donné quelques inquiétudes sur la navigation du Pruth. Il paraît qu'il y a, depuis un mois, des bandits de rivière qui ont dévalisé quelques barques... sans parler d'un naufrage tout récent.

— Allons, vous voulez m'effrayer, Aski.

— Je n'ai point de prétentions à l'impossible, et le courage de Sa Seigneurie m'est trop connu... j'ai cru seulement devoir lui dire toute la vérité. Sa Seigneurie sait bien, du reste, que je suis prêt à le suivre, fût-ce en Sibérie ; elle n'a qu'à prononcer le *Sic volo, sic jubeo*...

— Eh bien, vous n'achevez pas? reprit le prince ; continuez le vers ; dites : *Sit pro ratione voluntas;* « Que votre volonté tienne lieu de raison. » Triste raison, Aski, et dont j'espère ne jamais me contenter.

Marc fit un geste d'émerveillement.

— Sa Seigneurie me permettra au moins d'admirer comme elle se rappelle son latin.

— C'est vous qui me l'avez enseigné, Aski, comme tout le reste.

— Aussi suis-je fier de mon œuvre ; et j'ose dire que Sa Seigneurie n'est pas moins au-dessus des autres hommes par son instruction que par sa naissance.

— Voici le bateau, interrompit le prince ; réglez vite avec l'aubergiste ; dans dix minutes nous serons en route.

Marco s'empressa d'obéir, tandis que son ancien élève l'attendait sur la rive.

Bien que l'habitude de s'entendre louer eût donné à ce dernier une opinion favorable de lui-même, il avait assez de bon sens et de sincérité pour remettre parfois en question la réalité de ses mérites. Les éloges que son ancien précepteur venait de faire, coup sur coup, de sa beauté, de sa distinction, de son esprit, de son courage et de son instruction, le laissaient un peu incertain : non qu'il n'eût aimé à se croire toutes ces supériorités ; mais il sentait le besoin de les constater par l'expérience. Le voyage qu'il allait faire sur le Pruth était une occasion favorable. Inconnu de tous, il se trouverait recommandé par sa seule valeur personnelle, et saurait enfin la vérité sur lui-même. Il ordonna de nouveau à Aski, et sérieusement cette fois, de ne rien faire qui pût le trahir, et monta avec lui sur le bateau, qui reprit aussitôt sa course vers le haut du fleuve.

Les passagers étaient nombreux et semblaient appartenir à toutes les classes. Il y avait des laboureurs, des marchands, de riches propriétaires, un vieux militaire

allemand, et quelques jeunes filles de différentes conditions. Le prince en remarqua une dont la beauté vive et les manières enjouées le frappèrent. Plusieurs passagers s'étaient approchés d'elle l'un après l'autre pour lier conversation, et en avaient fait insensiblement la reine d'une sorte de petite cour où la gaieté semblait avoir élu domicile. Le prince Georges s'approcha à son tour pour y trouver place; mais, contrairement à l'habitude, on ne prit point garde à lui. Il voulut parler, son voisin l'interrompit; il essaya un trait d'esprit, personne ne se crut obligé même de sourire. D'abord un peu surpris, notre Moldave se sentit piqué de cette indifférence inattendue, et voulut s'en venger par des épigrammes; mais la jeune fille les releva avec une finesse si amusante et si gracieuse, que tous les rieurs se tournèrent contre le plaisant malencontreux. Le prince étourdi fut obligé de tourner sur ses talons et de battre en retraite vers une villageoise qui avait écouté de loin le débat et ri, comme les autres, à ses dépens.

—Asseyez-vous là, mon pauvre innocent, dit la grosse femme en lui faisant place; vous avez trouvé plus fort que vous, mais faut pas que ça vous tourmente; l'esprit, c'est comme le velours, il n'y en a pas pour tout le monde; seulement, on doit savoir se rendre justice, et ne pas chercher chicane à ceux qui ont des sabres d'acier quand on n'a qu'un sabre de bois.

Georges regarda la bourgeoise campagnarde avec un étonnement mêlé d'humeur; elle se pencha vers lui en clignant l'œil.

— Vous ne savez pas pourquoi la petite vous a si malmené, continua-t-elle, sans remarquer son air scandalisé, c'est que vous avez plaisanté le jeune Morave assis à sa droite ; c'est son fiancé, et nous autres femmes nous ne laissons pas toucher à ceux que nous aimons... surtout quand ils sont aussi beaux que celui-là... Ah! dame! vous n'étiez pas brillant tout à l'heure auprès de lui, mon pauvre chéri! Je suis sûre que vous êtes un bon garçon; mais lui, il a l'air d'un prince.

Georges se leva brusquement pour aller rejoindre Marco et le vieil officier allemand, avec lequel il se mit à causer; mais il se trouva avoir affaire à un de ces érudits pointilleux qui, sachant tout au juste, ne laissent passer aucune inexactitude. Au bout de quelques minutes, le vieux militaire avait relevé, dans la conversation de son interlocuteur, trois erreurs d'histoire, autant de fautes contre les principes de la physique, et je ne sais combien de solécismes dans le langage. Le prince impatienté rompit l'entretien ; mais en partant il entendit l'Allemand communiquer à Aski ses doléances sur le manque d'instruction des jeunes gens.

Jusqu'ici l'expérience lui avait été peu favorable. Les opinions du précepteur sur sa distinction, son esprit, sa science et sa beauté, ne semblaient pas faire beaucoup de prosélytes. Il trouva la leçon plus rude qu'il ne s'y était attendu, et ne put se défendre de quelque dépit. Descendre d'un piédestal est toujours une opération pénible et délicate, même pour les plus modestes : aussi

notre Moldave vint-il s'asseoir près de la proue, d'assez triste humeur.

La nuit commençait à s'étendre sur le fleuve, dont les rives désertes ne se dessinaient plus que vaguement. La plupart des voyageurs avaient quitté la cabine, attirés par la fraîcheur du soir. Le bateau venait d'entrer dans un bras resserré entre deux îles dont les arbres interceptaient les dernières lueurs du ciel. On arrivait au passage le plus étroit, lorsque trois nacelles sortirent des fourrés de saules qui s'étendaient des deux côtés, et se dirigèrent rapidement vers le bateau. Au moment où le patron les aperçut, il poussa un cri d'avertissement :

— Les bandits de rivière !

Mais il n'avait pas achevé que les barques abordaient et qu'une douzaine d'hommes se précipitaient sur le pont.

Il y eut, parmi les passagers, un moment de confusion et d'épouvante dont les pirates profitèrent pour dépouiller les plus opulents de leurs meilleurs vêtements et de leurs bijoux. Ils commençaient déjà à faire main-basse sur les bagages entassés à l'entrée de la cabine, lorsque le jeune Morave, qui y était resté avec sa fiancée, sortit brusquement le sabre à la main, en excitant ses compagnons à se défendre. Le prince, d'abord étourdi, comme tout le monde, entendit son appel et le répéta en se jetant sur l'un des bandits. Leur exemple fut suivi par les mariniers, puis par les voyageurs ; si bien qu'après une mêlée de quelques instants, les pirates vaincus regagnèrent précipitamment leurs barques et disparurent à force de rames.

Le combat avait été vif, mais assez court pour qu'il n'y eût aucune mort à déplorer ; tout se bornait à quelques blessures. Celle que le prince avait reçue au bras, sans être dangereuse, lui faisait perdre beaucoup de sang. La fiancée du jeune Morave s'occupait de la lui bander avec son mouchoir, quand le précepteur, qui avait disparu dès le commencement de la bagarre, sortit, avec précaution, d'une natte roulée qui servait de tente pendant le jour, et l'aperçut qui venait de se faire panser.

— Grand Dieu ! Sa Seigneurie est blessée ! dit-il.

— Ce n'est rien, répliqua le prince en souriant ; mais d'où diable sortez-vous, Aski?

Au lieu de répondre, le précepteur se précipita vers lui avec des exclamations de désespoir.

— Quoi ! les misérables ont osé lever les mains sur Sa Seigneurie ! s'écria-t-il ; Sa Seigneurie est couverte de sang. Vite, pilote, abordez au premier village ! Des remèdes, un médecin ! C'est le prince Georges, messieurs, songez que vous répondez des jours de votre souverain !

Il s'éleva dans le bateau, à cette déclaration, un cri général de surprise, qui fut suivi d'un silence plein de respect. Tous les voyageurs s'étaient écartés en se découvrant ; Marco Aski s'approcha les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

— Aussi, c'est la faute de Sa Seigneurie ! s'écria-t-il ; elle n'a voulu écouter que son courage ; quand tout fuyait, elle a seule tenu tête aux bandits, et c'est à elle que nous devons notre délivrance !

— Vous vous trompez, Marco, interrompit le prince sévèrement ; j'ai d'abord cédé à la frayeur, comme tous les autres.

Puis, prenant par la main le jeune Morave :

— Voilà celui qui a combattu le premier, et dont la fermeté nous a servi d'exemple, dit-il avec expansion ; il vient de prouver qu'il avait droit au premier rang pour le courage comme pour tout le reste. Le souvenir de cette journée restera à jamais dans ma mémoire : elle m'a appris ce qu'était, au juste, un prince réduit à lui-même. Une jolie fille m'a guéri des prétentions à l'esprit, un vieil officier m'a prouvé mon ignorance, un brave étranger m'a surpassé en courage, et une prudente matrone m'a avoué que j'avais simplement l'air d'un bon garçon. Désormais je me le tiendrai pour dit ; je tâcherai de conserver mes droits à ce titre, et je n'oublierai jamais la leçon que je dois à l'*incognito*.

TROISIÈME RÉCIT.

UNE FAMILLE RIDICULE.

§ 1.

Un jeune homme et une jeune dame d'une élégance remarquable étaient appuyés sur la balustrade du bateau à vapeur allant de Nantes à Paimbœuf. Tous deux avaient tourné leurs lorgnons vers les groupes de voyageurs dispersés sur le pont, et se communiquaient tout bas leurs remarques.

A leur toilette recherchée et à leur parler grasseyant, il eût été facile de les reconnaître pour Parisiens, lors

même que leur étonnement moqueur sur tout ce qui frappait leurs yeux ne l'eût point suffisamment révélé.

Le jeune homme avait une figure spirituelle, mais qui paraissait un peu fade, malgré sa barbe à la Henri III, ses longs cheveux, et sa casquette bizarre, visiblement destinée à lui donner de l'*accent*. Il tenait sous le bras un de ces petits portefeuilles en maroquin, qui désignent un artiste aussi sûrement que la plume derrière l'oreille indique un bureaucrate.

Quant à la jeune personne, elle était d'une beauté peu commune et portait un négligé singulièrement étudié. Bien qu'elle eût la fraîcheur de la première jeunesse, quelques ombres estompant ses paupières inférieures annonçaient la fréquence des veilles et la fatigue des fêtes. Ses traits étaient ceux d'une jeune fille, mais son assurance annonçait une femme.

Elle communiquait, en riant, quelque remarque à son compagnon, lorsqu'un nouveau voyageur parut tout à coup au haut de l'escalier de la grande chambre. A son aspect, les deux Parisiens jetèrent un cri de surprise.

— M. de Sorel ! dit la jeune fille.

Le voyageur leva la tête, poussa à son tour une exclamation, et s'avança les mains tendues.

— Vous ici, Garin ! s'écria-t-il.

— D'où diable arrivez-vous donc, mon cher?

— D'Espagne.

— Nous, de Paris.

— Et vous vous rendez?...

— A Pornic.

— Moi aussi.

Ces questions et ces réponses s'étaient succédé rapidement, pendant que M. de Sorel serrait la main du jeune peintre et baisait celle de sa compagne. Tous trois se retirèrent à l'écart pour causer plus à l'aise.

— Et quel heureux hasard a pu vous amener en Bretagne? demanda le nouveau venu aux deux Parisiens.

D'abord la santé de ma sœur, à qui l'on a recommandé les bains de mer, répondit le peintre; puis le désir d'étudier vos grèves. Mais vous-même, qui deviez faire le tour de l'Europe, comment êtes-vous sitôt de retour?

— J'étais ennuyé du rôle de pèlerin, l'isolement me pesait; je me suis décidé à régler ma vie, à me fixer.

— Et vous cherchez un coin pour faire votre nid?

— Je crois l'avoir trouvé.

— Où cela?

— A Pornic.

— A Pornic! répétèrent le frère et la sœur stupéfaits.

— Oui; j'ai là un oncle que je n'ai point revu depuis mon enfance, mais qui m'a vingt fois engagé à venir m'établir près de lui. C'est mon dernier parent, il m'aime, et je suis décidé à accepter sa proposition.

— Quoi! monsieur de Sorel, s'écria la jeune fille, vous pourriez quitter Paris, renoncer aux Tuileries, aux Italiens, aux concerts du Conservatoire?

— J'aurai pour les remplacer la mer, les rossignols, et des gens qui m'aimeront, répondit le jeune homme en souriant.

Berthe se récria.

— Tout cela est bon pour un mois, dit-elle; mais que devenir ensuite, dans un pays où il y a des champs pour rues et des arbres au lieu de maisons?

— Je ne donne pas six semaines à Sorel pour en avoir assez, ajouta le peintre. Mais vous arrivez d'Espagne, à ce que vous nous avez dit; parlez-nous donc de la guerre! Avez-vous vu Maroto? Est-il vrai que les troupes de la reine soient obligées de se faire des souliers avec leurs chapeaux? Apprenez-nous ce que vous savez, et racontez ce que vous avez vu.

A ces mots, Garin montra à Edmond Sorel un banc isolé vers lequel tous trois se dirigèrent.

Pendant qu'ils y sont assis, et qu'Edmond tâche de répondre aux questions multipliées de ses compagnons, faisons connaître au lecteur le nouveau personnage que nous venons d'introduire en scène, et qui doit jouer le principal rôle dans cette histoire.

Privé fort jeune de ses parents, Edmond Sorel avait reçu dans une institution parisienne une éducation à la fois sérieuse et brillante. Devenu maître de ses actions et d'une fortune considérable, il n'avait abusé ni de sa liberté ni de sa richesse. C'était un esprit droit, auquel on ne pouvait reprocher qu'un peu d'incertitude. La fréquentation d'un certain monde lui avait donné l'habitude et le goût de la distinction extérieure; mais il se tenait avec soin sur l'étroite limite qui sépare l'élégance de la recherche.

L'oncle chez lequel Edmond se rendait était le frère

de sa mère. Il avait une fille destinée dès sa naissance à son cousin, et que Sorel s'était habitué à regarder comme devant être sa femme. Cependant le jeune homme n'était point revenu à *la Cherrière* depuis quatre années, lorsque M. Dubois lui écrivit que Rose était sortie du couvent et attendait son *petit mari*. Edmond, que son isolement fatiguait et qui était déjà désabusé de Paris, avait répondu en annonçant sa prochaine arrivée et son dessein arrêté de se fixer près du capitaine. Cette réponse pouvait être considérée comme un acquiescement aux projets antérieurs de la famille, et le jeune homme se considérait lui-même comme un prétendu qui rejoint sa fiancée.

Mais sa cousine ne l'occupait pas assez pour le rendre indifférent à la rencontre de Garin et de sa sœur. Admirateur sincère du talent du premier, il ne l'était pas moins de l'esprit et de la beauté de la jeune fille, qui passait pour *accomplie* dans les salons de la capitale. Elle avait, en effet, tout ce qui peut y assurer le succès : la gaieté, le goût du plaisir, un égoïsme assez enveloppé de grâces pour ne point blesser, et ce qu'il faut de vanité pour ne perdre aucun de ses avantages.

Le voyage se passa en récits et en causeries. Près d'arriver, Sorel demanda à Paul Garin s'il s'était assuré un logement pour le temps qu'il voulait passer au bord de la mer ; celui-ci le regarda avec étonnement. Il avait espéré trouver une maison de bains avec billards, cabinet de lecture et salle de bal, comme à Barèges ; il fut atterré lorsque Edmond lui apprit qu'il n'y avait à Pornic

qu'une auberge où l'on trouvait rarement place, et des cabanes de paysans toujours louées d'avance. Garin et Berthe se regardèrent.

— Nous n'avons alors qu'à prendre la route de Dieppe, ma sœur, dit le premier d'un ton tragique.

— Mais où coucherons-nous ce soir? demanda la jeune fille désappointée.

— Ne craignez rien, interrompit Sorel; mon oncle ne m'attend point seul, Desvoisins devait m'accompagner; vous prendrez sa place, et je vous promets bon accueil. Suivez-moi ce soir à *la Cherrière;* demain nous chercherons ensemble dans le village.

Il n'y avait point d'autre parti à prendre; Paul accepta.

§ 2.

Le jour commençait à tomber, lorsqu'ils aperçurent l'habitation du capitaine Dubois : c'était un vieux château récemment réparé, à l'aspect duquel le jeune peintre jeta un cri d'horreur.

— Quel est le barbare qui a abattu ces tourelles, élargi ces fenêtres, recrépi les murs, et planté les douves en potager? s'écria-t-il.

— Hélas! je crains bien que ce ne soit mon oncle, répondit Edmond; il a habité vingt ans la cabine d'un brick, et je le crois plus versé en navigation qu'en architecture artistique.

— Sacrilége! murmura Garin; toucher à ce vieux manoir couronné de lierres qui formait un si magnifique

second plan! ôter au paysage tout son caractère!... et cela pourquoi? pour être plus à l'aise. Ah! nous vivons à une époque d'égoïsme, Sorel; la poésie, le pittoresque s'en vont de compagnie, et bientôt les peintres n'auront plus d'autre ressource que de fabriquer des enseignes pour notre société d'avocats et de marchands.

A ces mots, il poussa un soupir. Il se repentait presque d'avoir accepté la proposition d'Edmond, et se sentait un instinct de répugnance pour l'homme qui avait gâté à ce point le *second plan* d'un paysage. Aussi franchit-il la grande porte de *la Cherrière* avec les préventions les plus défavorables contre le capitaine Dubois. Berthe, de son côté, se récriait de trouver les allées conduisant au manoir garnies de pierres qui coupaient ses brodequins de satin turc, et encadrées de ronces dans lesquelles s'accrochaient ses volants de mousseline. Elle se crut sincèrement transportée chez quelque peuple barbare.

Mais ce fut bien pis lorsque, ayant dépassé le seuil, elle se trouva dans une cour tapissée de hautes herbes au milieu desquelles gloussaient une vingtaine de poules! La porte était gardée par un énorme chien à la chaîne qui voulut s'élancer sur elle; la jeune fille se jeta de côté avec un cri; mais une voix qui se fit entendre sur le perron apaisa tout à coup le dogue irrité : c'était celle du capitaine lui-même, qui avait aperçu ses hôtes et venait à leur rencontre.

M. Dubois était un homme d'environ soixante ans, à la figure vulgaire mais bienveillante et franche. Il reçut

son neveu et ses amis avec une brusque cordialité, les fit entrer au salon, et ouvrit les fenêtres pour appeler Marguerite... Une vieille servante parut dans la cour, demandant, d'un ton de mauvaise humeur, ce qu'on lui voulait.

— Avertis Rose que son cousin est arrivé! cria M. Dubois.

— Elle le sait, répondit la vieille.

— Pourquoi ne vient-elle pas alors?

— Elle est allée faire sa toilette.

Le marin éclata de rire.

— Compris! dit-il, la petite se pavoise pour le salut d'honneur. En l'attendant, nous allons, si vous voulez, faire le tour du jardin et cueillir les cerises du souper... Ohé! Marguerite, apporte le panier à croc.

Puis, se tournant vers Mlle Garin :

— Ce sera comme à Montmorency! ajouta-t-il, avec un gros rire. Vous allez, le dimanche, manger des cerises à Montmorency, pas vrai?... ces badauds de Parisiens aiment ça... Mais pardon, vous êtes Parisiens, je crois... Vous ferez la comparaison. Ma cerisaie passe pour la plus belle du pays; c'est moi qui fournis tous les confiseurs de Nantes. Je vous expliquerai ma méthode... Eh bien! Marguerite, viendras-tu?

— Voilà, monsieur! cria la servante qui arrivait en trottinant.

— Enfin! dit le capitaine, qui prit brusquement les paniers.

Puis, baissant la voix :

— La vieille ne navigue plus que sous ses voiles de fortune, ajouta-t-il ; mais c'est un vieux ponton qui a été autrefois un vaillant navire, et il ne faut pas être ingrat.

Il conduisit ses hôtes dans un jardin soigneusement partagé en parallélogrammes garnis de buis ou d'oseille, et planté d'arbres en plein rapport. Arrivé au bout, il regarda Garin avec un certain sourire de satisfaction orgueilleuse.

— Eh bien ! que dites-vous de ça ? demanda-t-il.

— Vous avez là un terrain qui ferait envie à nos meilleurs maraîchers, répondit le jeune peintre.

— Je les défie tous de vous montrer une fosse d'asperges comparable à celle-ci, reprit le capitaine ; et quant à mes artichauts... vous en mangerez ce soir. Mais Dieu sait ce qu'il m'a fallu de soins ! ce sol était aigre et léger comme tous ceux du pays ; je l'ai amendé, épaissi, transformé.

— Cela a dû vous coûter bien des peines ! balbutia Garin en étouffant un bâillement.

— Vous allez en juger, monsieur, dit le capitaine enchanté d'avoir amené la conversation sur son sujet favori.

Et il commença à raconter les procédés successifs qu'il avait employés ; combien de fois le terrain avait été retourné à fond, engraissé et façonné.

Paul et Berthe, succombant à l'ennui, se lançaient des regards de désespoir. Étrangers aux travaux de la campagne, ils ne pouvaient s'y intéresser : hors de l'art

et du plaisir, rien, d'ailleurs, n'existait pour eux; à force de se tourner d'un seul côté, leur intelligence avait perdu la faculté de voir ailleurs, et ils méprisaient tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre.

Sans partager cette impression, Edmond la remarqua, et tâcha de rompre l'entretien en proposant de rentrer.

§ 3.

Ils trouvèrent au salon la fille du capitaine, qui avait achevé sa toilette et les attendait. A sa vue, Berthe fit un mouvement comme si elle eût aperçu quelque objet prodigieux; un sourire effleura ses lèvres, et elle échangea avec son frère un regard qui équivalait à une exclamation.

Pour une personne accoutumée aux raffinements de la mode, il y avait, en effet, dans la toilette de Rose une série de monstruosités bouffonnes difficiles à voir de sang-froid. Chaque partie de son habillement appartenait à une époque différente, et donnait, pour ainsi dire, un échantillon des modes qui s'étaient succédé depuis dix années. Il résultait de ce mélange de formes et de couleurs je ne sais quelle désharmonie prétentieuse impossible à exprimer.

Par malheur, la tournure ne rachetait point ce défaut d'ensemble. La jeune fille était raide et embarrassée. Sa jolie figure elle-même respirait je ne sais quelle contrainte inquiète, et tous ses mouvements, comme le fit observer Berthe, *avaient l'air faits du côté gauche.*

Elle tendit en rougissant ses joues à son cousin, fit une courte révérence à Garin, puis s'assit, droite et immobile, dans le coin le plus obscur de l'appartement.

— D'ici que je lui aie touché la main, je soutiendrai que c'est une poupée de carton, avec des yeux d'émail et un râtelier d'ivoire, dit Paul tout bas à Berthe.

— Dieu me pardonne! elle porte des souliers de prunelle! reprit celle-ci de même.

— Et une chaîne en cheveux, ajouta Garin.

— As-tu entendu le capitaine l'appeler Zozo!

— Et elle lui répond : Mon papa.

— Je suis désolé de ne point dessiner la caricature.

Dans ce moment la vieille Marguerite entra pour mettre le couvert. Elle eut une longue discussion avec le capitaine pour savoir si la table aurait une allonge, puis avec Rose sur le linge que l'on emploierait; M. Dubois se mit en colère, et sa fille, qui était trop serrée, déchira sa robe en voulant atteindre la pile de serviettes désignée.

Edmond éprouvait une gêne réelle; Rose, de son côté, paraissait confuse; Garin et sa sœur retenaient à grand' peine leur sérieux. M. Dubois seul, au milieu de l'embarras général, se montrait souriant et à l'aise. Il avait recommencé ses explications sur le meilleur mode à employer pour chaque culture, et arriva bientôt à raconter le grand orage auquel il avait échappé en 1806, à sa sortie de Manille. Cet orage était l'événement capital de la vie du vieux marin; c'était la source unique de ses comparaisons, de ses images, de ses transitions. Depuis quinze ans il racontait exactement à ses amis, chaque

semaine, l'histoire du grand orage de Manille sans en oublier une circonstance, et quel que fût le sujet de la conversation, il réussissait toujours à amener sa fatale transition : — C'est comme en 1806 ! — Aussi ses voisins de Pornic l'avaient-ils nommé le *Grand-Orage.*

Il ne manqua point d'en faire subir le récit à ses nouveaux hôtes dès le commencement du souper, et il se préparait à le recommencer vers la fin, lorsque Garin prétexta la fatigue de sa sœur, et demanda la permission de se retirer.

Marguerite conduisit la jeune fille à la chambre qui lui était destinée. C'était une grande pièce tapissée de jaune, avec des fauteuils rouges, un lit à flèche, et une énorme cheminée ornée de fausses fleurs sous verre. Le seul miroir qui s'y trouvât était placé à cinq pieds du plancher, sur deux patères, et au-dessus d'une table à jeu servant de toilette.

C'était la chambre d'honneur, comme Marguerite eut soin de le dire à la jeune Parisienne, et on ne l'ouvrait qu'aux grands jours, lorsque M. le sous-préfet venait pour le recrutement, ou le major pour les remontes. Quant à Garin, il fut conduit par le capitaine lui-même dans l'ancienne bibliothèque, dont les armoires vitrées étaient garnies, au lieu de livres, de graines et d'oignons de fleurs étiquetées. Un navire à la voile, seule œuvre d'art qu'eût jamais exécutée M. Dubois, était suspendu au plafond en guise de lustre, et quelques animaux empaillés décoraient une commode à rampe de cuivre. Le capitaine assura au jeune homme que le lit était bon ; il

l'avertit de remuer une chaise s'il avait besoin de quelque chose, les sonnettes étant inconnues à *la Cherrière*, lui recommanda d'éteindre sa chandelle, et finit par l'engager à mettre un bonnet de coton de peur des *fraîcheurs*. Garin n'avait vu jusqu'alors rien de pareil, si ce n'est aux *Variétés*. Il se promit bien d'étudier le capitaine et d'en faire une charge d'atelier qui ferait oublier M. Prudhomme.

Le lendemain on frappa à sa porte; il se réveilla en sursaut, croyant le feu dans la maison : c'était M. Dubois qui venait, en sabots et tout humide de la rosée du matin, lui demander s'il était prêt à déjeuner.

— Prêt à déjeuner! répéta le peintre avec étonnement, quelle heure est-il donc?

— Sept heures.

— Et vous déjeunez à sept heures!

— Pardieu! trouvez-vous que ce soit trop tôt pour dîner à midi?

Le jeune peintre le regarda avec stupéfaction.

— Pardon, monsieur, dit-il enfin; mais alors, moi et ma sœur, si vous le permettez, nous ne déjeunerons qu'à dîner.

— Et que ferez-vous jusque-là?

— Jusque-là je comptais dormir.

— Fi donc! s'écria le capitaine, mauvaise habitude! Il y a quatre heures que je suis debout, moi; j'ai déjà cassé une croûte et bu un doigt de cognac pour tuer le ver. Hors du lit, mon jeune Parisien, et venez vous mettre à table.

— En vérité, monsieur, dit Garin excédé, je tombe de sommeil.

— Je connais ça; il faut se secouer... Autrefois j'étais sujet à ces pesanteurs, surtout dans les pays chauds... Je me rappelle qu'en 1806, comme nous quittions Manille...

— Pardon, monsieur, interrompit brusquement Garin, qui vit *le grand orage* près de fondre sur lui... Je me lève ; mais veuillez ne rien retarder pour moi.

— Comment donc ! je sais ce que l'on doit à ses hôtes, dit le capitaine. Je vais faire un tour de jardin, et quand vous descendrez, je vous raconterai comment, en 1806...

— De grâce ! ne m'attendez pas, s'écria le peintre, qui fit un mouvement pour se lever.

— C'est bon, dit Dubois en gagnant la porte ; ne vous occupez point de nous. Vous avez cinq minutes pour vous faire beau. Je vais savoir de Rose si l'on a averti mademoiselle votre sœur.

Mais Berthe fit répondre de déjeuner sans elle, ce qui causa un trouble général. Le capitaine déclara qu'elle devait être malade ; Rose proposa timidement d'envoyer chercher le docteur, et Marguerite, en retournant dans la cuisine, exprima à demi-voix combien il serait désagréable pour M. Dubois de voir des étrangers mourir chez lui. Garin fut forcé de leur avouer, pour les rassurer, que sa sœur ne se levait qu'à onze heures et déjeunait à midi.

Il interrogea ensuite son hôte sur les moyens de trouver un gîte à Pornic pendant la saison des bains. Le

vieux marin lui apprit qu'un nouvel établissement venait d'être créé à l'imitation de celui de Dieppe, et que les étrangers y trouvaient toutes les ressources ordinaires à ces maisons. Le jeune peintre enchanté déclara qu'il s'y établirait le jour même, et toutes les instances de M. Dubois pour le retenir furent inutiles.

§ 4.

Cependant Edmond n'avait point été sans remarquer l'impression produite par sa famille sur les Garin. Il en avait éprouvé une honte mêlée de je ne sais quel mécontentement contre son oncle et sa cousine ; il leur en voulait de se montrer ainsi sous un aspect ridicule.

Il résistait même à sa propre sensation, accusant Berthe et son frère de prévention contre les habitudes provinciales ; mais quoi qu'il pût se dire, ces habitudes ne le choquaient pas moins lui-même. La vie du capitaine lui semblait mesquine, ses occupations puériles. Quant à sa cousine, il n'avait pu encore lier un entretien avec elle ; Rose ne parlait que *par réponses*, comme au catéchisme : il acquit seulement la certitude que son instruction avait été bornée à l'orthographe et à l'arithmétique, et que ses journées se passaient à coudre ou à festonner, en chantant des romances dont les vielles organisées lui avaient appris l'air.

Or, entouré jusqu'alors d'esprits cultivés et d'imaginations actives, Edmond était devenu raffiné dans ses jouissances intellectuelles. A son insu, tout ce qui était

ordinaire lui semblait méprisable. Accoutumé à la vie fiévreuse de Paris, il éprouvait un besoin d'émotions successives et habilement excitées. Aussi ne tarda-t-il point à sentir un invincible dégoût pour l'intérieur monotone de son oncle, et à regretter la décision qu'il avait prise en venant s'établir à Pornic.

La présence de Paul et de Berthe contribuait surtout à l'entretenir dans ces dispositions. Il trouvait en eux l'esprit vif et capricieux, les ressources d'amusement et la distinction qui manquaient à sa famille. Outre son esprit et sa beauté, Berthe possédait des talents qui contribuaient à rendre sa société charmante. Elle parlait plusieurs langues, peignait presque aussi bien que son frère, et avait fait en musique des études avancées. Sa voix était, en outre, l'une des plus expressives et des plus suaves que l'on pût entendre. Sorel, qui venait chaque soir pour l'écouter, s'en retournait chaque soir plus ravi.

Ces longues visites à Mlle Garin, et la comparaison involontaire de ses perfections avec l'insignifiance de Rose, ne tardèrent pas à troubler le repos du jeune homme. Il commença à se repentir de l'espèce d'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de son oncle, et à regretter que Berthe ne fût point sa cousine.

La jeune Parisienne ne négligeait rien, du reste, pour plaire à Edmond. Le mariage ne lui semblait qu'une affaire de convenances et de position : Sorel était jeune, considéré, riche surtout ; c'était assez pour qu'elle l'acceptât. Garin, qui voyait, de son côté, dans cette

union un moyen de se débarrasser de sa sœur, y poussait le jeune homme de tout son pouvoir.

Cependant l'intimité d'Edmond avec *les Parisiens* n'avait point tardé à devenir un sujet de conversation pour les baigneurs. Quelqu'un s'étant hasardé à dire d'un ton fin que ces assiduités devaient avoir une cause, cette remarque fut répétée, revue, commentée, et le lendemain, tout le monde savait que M. Sorel allait épouser Mlle Berthe Garin à la fin de la saison.

Cette nouvelle ne manqua point d'arriver jusqu'aux oreilles du capitaine. C'était un homme simple, mais de bon sens, parce qu'il était de bonne foi. Voulant savoir la vérité, il se mit à observer Edmond, et ne tarda point à reconnaître de quel côté l'entraînait son penchant. Cette découverte l'attrista. Pour tout au monde, il eût voulu réaliser le dernier projet qu'il avait formé avec sa sœur, et confondre, par une union, deux fortunes acquises en commun; mais il aimait Edmond avec désintéressement. La préférence du jeune homme pour Mlle Garin était d'ailleurs naturelle, et une pareille alliance n'avait rien que d'honorable : la seule raison que pût avoir le capitaine pour l'en détourner était son désir personnel; il le sacrifia sans balancer à celui de voir Edmond heureux.

Refoulant donc son rêve au fond de son cœur, et renonçant à d'inutiles explications, il se mit à entretenir son neveu comme si le projet de mariage avec Rose n'avait jamais eu rien de sérieux. Il lui demanda, en souriant, s'il n'avait point quelque idée d'établissement,

où il comptait passer l'hiver, et quelle profession il voulait adopter.

Etonné d'abord, puis ravi de découvrir que l'engagement qu'il avait cru si lourd était imaginaire, et que sa liberté lui restait tout entière, Sorel n'essaya plus de résister au penchant qui l'entraînait vers Mlle Garin.

Le bonheur le rendit même ingrat. Il commença à remarquer plus volontiers les ridicules du capitaine et de sa fille, sûr qu'il n'aurait point un jour à en souffrir. Garin et Berthe en plaisantaient devant lui ; il repoussa d'abord faiblement leurs railleries, et finit par s'en amuser.

Du reste, il ne voyait plus son oncle ni sa cousine qu'en passant : ses journées étaient employées en promenades avec le jeune peintre et sa sœur ; ses soirées, à lire haut ou à entendre Berthe chanter. Le capitaine souffrait de cet abandon, mais sans se plaindre ; l'expérience l'avait rendu indulgent. Quant à Rose, déconcertée dès l'abord par la politesse un peu dédaigneuse des Garin, et glacée par la froideur d'Edmond, elle n'eût osé ni faire une remarque, ni adresser un reproche à son cousin.

§ 5.

Edmond revenait un jour d'une longue promenade entreprise, avec plusieurs baigneurs, le long de la mer ; tous étaient descendus de la calèche et s'étaient dispersés sur la pente de la dune, cherchant des coquillages ou cueillant des fleurs marines. Berthe et son frère mar-

chaient seuls à côté de la voiture, que Sorel conduisait lentement. Le jeune peintre, en levant les yeux, aperçut tout à coup *la Cherrière*, dont le toit scintillait sous le soleil couchant.

— Pardieu ! dit-il en se tournant vers la jeune fille, nous devons une visite au capitaine. Voilà quinze jours que nous ne sommes allés voir ses couches de melons ; il doit avoir fait au moins, depuis, trois récoltes.

— Nous aurons un *grand orage*, objecta Berthe.

—Peut-être, reprit Garin ; le capitaine m'a promis, la dernière fois, que sa fille nous expliquerait une recette pour fabriquer le fromage blanc.

—Mais c'est donc une personne accomplie ! Son père m'a déjà dit qu'elle savait tricoter et faire les confitures de petits fruits...

— A froid, ajouta Garin, en imitant la grosse voix du capitaine.

— Je ne parle pas de ses robes, qu'elle taille elle-même.

—Dis qu'elle les invente !... Je n'en ai jamais vu de pareilles à personne.

—Je vous demande grâce pour ma famille, interrompit Sorel en souriant.

—Comment donc, reprit Berthe, mais votre cousine est fort bien ! une taille droite comme un jonc, une figure rose, et de grands yeux bleus qu'elle ne lève que sur son potage ; on ne peut pas être plus modeste. J'espère que M. Dubois la mariera à un procureur du roi.

—Et qu'il aura des primeurs pour la noce.

—On chantera au dessert.

—Et le capitaine racontera le *grand orage* de 1806.

Ils éclatèrent de rire, et le jeune peintre fit tourner sa canne. Les chevaux, tourmentés par la chaleur, étaient déjà ombrageux et inquiets ; effrayés de ce mouvement, ils firent un écart. Edmond, qui était sur le siége, voulut ramener à lui les rênes, mais trop brusquement ; ils reculèrent.

—Pardieu ! voilà des rosses qui veulent jouer les coursiers d'Hippolyte, s'écria Paul ; fouettez-les, Sorel. Les chevaux de louage sont contrariants comme des avocats ; le seul moyen de les faire aller au pas est d'essayer de les mettre au galop.

Edmond suivit ce conseil ; mais l'attelage irrité se dressa en secouant la tête, tourna sur lui-même un instant, puis s'élança en avant. Sorel voulut les retenir ; les rênes se brisèrent dans ses mains.

Avertis par les cris de Berthe et de Garin, les baigneurs étaient accourus ; tout à coup les chevaux, qui avaient pris le mors au dent, tournèrent brusquement de leur côté. A cette vue, tous se dispersèrent épouvantés, et la calèche fut emportée vers la pointe de la falaise. Le chemin était si étroit, que les roues effleuraient par instants le bord du précipice ; elle allait enfin atteindre le sommet du promontoire, lorsqu'un homme parut sur le versant opposé.

—Mon oncle ! cria Edmond en étendant les bras.

Le capitaine poussa un cri et se jeta à la tête des chevaux ; mais, ne pouvant résister à leur élan, il arriva.

traîné par eux, jusqu'à l'extrémité de la dune. Il y eut un moment terrible pendant lequel il demeura suspendu aux rênes et penché sur l'abîme ; enfin, les chevaux firent un mouvement en arrière, la calèche recula, et l'une des roues, venant frapper le rocher, se brisa. Edmond, lancé au loin par le choc, demeura étendu à terre, privé de sentiment.

On le releva ; mais la tête avait porté, et le coup était si violent qu'on le crut mort un instant. Lorsqu'il revint à lui, une fièvre accompagnée de délire le saisit, et il fut près d'un mois dans un état désespéré. Enfin, sa jeunesse et les soins l'emportèrent ; la fièvre s'apaisa, la raison lui revint.

Au moment où il recouvra ainsi la conscience de lui-même, il se dressa avec effort sur son séant, cherchant à rappeler le souvenir encore confus de ce qui s'était passé. Le soleil venait de se lever, et répandait à travers les rideaux fermés une joyeuse lueur. Rose était assise dans un fauteuil au pied du lit, et dormait la tête renversée sur le dossier. Son visage parut à Edmond plus pâle, et ses yeux légèrement creusés par la fatigue. Il se rappela alors avoir vu vaguement, au milieu de son délire, une douce figure toujours penchée à son chevet.

Un mouvement qu'il fit réveilla la jeune fille en sursaut.

— Voulez-vous quelque chose, Edmond? demanda-t-elle d'une voix caressante.

A peine sorti de son délire, et bercé par la musique de cette douce voix, le jeune homme ne répondit pas. Rose crut sans doute qu'il ne l'avait point entendue ;

car elle le regarda un instant avec une indicible expression de tristesse, deux larmes vinrent au bord de ses paupières, et elle étendit sur le front du blessé sa main blanche et tremblante.

Sorel prit cette main dans les siennes.

— Je suis mieux, ma cousine, dit-il en souriant faiblement.

— Il me reconnaît! cria Rose avec un éclat de joie.

— Et je vous remercie, continua Edmond attendri.

La jeune fille battit des mains et courut à la porte.

— Mon père! s'écria-t-elle, Edmond entend, Edmond parle ; il n'a plus de délire... Venez... et vous aussi, ma bonne Marguerite! Oh! mon Dieu! il est sauvé.

—Est-ce vrai! dit Dubois en courant au lit du blessé.

—Je l'espère, répondit Sorel.

—J'en étais sûre, dit Marguerite ; je l'avais voué à sainte Anne. C'est la messe que le curé a dite hier en son intention qui l'a guéri.

— Et les saignées que le docteur lui a faites, ajouta M. Dubois.

— Sauvé! répéta Rose, les mains jointes.

— Oui, grâce à vous tous, reprit Edmond attendri. Grâce à mon oncle, d'abord, qui s'est exposé pour moi à la mort; grâce à vous, ma cousine, qui avez veillé à mon chevet comme un ange. Ah! je ne méritais pas tant de dévouement.

— Paix! paix! dit la jeune fille; le docteur ne veut point que vous parliez... il recommande du calme et du silence. Laissons-le reposer, mon père... je suis tran-

quille maintenant. Marguerite restera seulement pour nous avertir s'il veut quelque chose. Venez.

A ces mots, elle fit un pas vers la porte ; puis, se ravisant, elle souleva légèrement la tête du malade, s'assura d'un coup d'œil que rien ne lui manquait, et sortit sur la pointe du pied avec le capitaine.

Sorel n'essaya pas de les retenir. Il sentait le besoin d'être seul, de repasser ses souvenirs et de reprendre possession de lui-même.

Il chercha à se rappeler toutes les circonstances de l'accident qui avait pensé lui coûter la vie, et se souvint tout à coup du jeune peintre et de sa sœur.

— Où est M. Garin ? demanda-t-il à Marguerite.

— Le Parisien? répliqua la servante ; il est parti, le lendemain de votre chute, pour dessiner des points de vue le long des côtes.

— Et mademoiselle Berthe ?

— C'est elle qui a voulu s'en aller, parce qu'elle avait peur de voir monsieur mourir, et que ça lui aurait fait, qu'elle disait, trop de mal. Après ça, ces jeunesses qui ont été éduquées, c'est si sensible ! ça ne peut pas voir souffrir.

Sorel éprouva un désappointement et un serrement de cœur.

— Ma cousine n'a point eu ces craintes, dit-il à demi-voix et comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Oh ! quand ceux qu'elle aime souffrent, Zozo a du courage comme un lion, reprit la vieille servante. Elle a passé presque toutes les nuits sur ce fauteuil,

vous soignant comme une sœur grise. Et Dieu sait pourtant si elle avait le cœur gros, la pauvre enfant; mais elle ne pleurait que quand vous n'aviez plus besoin d'elle, pendant que vous reposiez.

Edmond fut touché jusqu'au fond du cœur. Puis un amer sentiment s'éleva en lui! Abandonné aux jours de la souffrance par ceux qu'il avait préférés, il n'avait dû son salut qu'à cette famille ridicule si cruellement raillée. Le Ciel semblait avoir pris soin de lui prouver combien il était dangereux de ne consulter *que la forme*, et quels dévouements pouvaient se cacher sous une enveloppe vulgaire. Il eut honte de n'avoir point su deviner ce qu'il y avait de noble dans ces deux natures, et de s'être laissé prévenir par une toilette surannée, quelques habitudes de langage, et d'innocentes manies.

Alors, comme il arrive toujours aux esprits détrompés, il mit une sorte d'amour-propre à se prouver à lui-même son injustice et son erreur. Il étudia le capitaine, et reconnut que si son parler était souvent commun, ses sentiments ne l'étaient jamais; toute la distinction de cette âme était passée dans les actions!

Les longues conversations qu'il eut avec Rose pendant sa convalescence lui firent également comprendre combien il y avait de douce intelligence derrière son ignorance et sa timidité. Enhardie par la bienveillance du jeune homme, elle lui raconta sans contrainte toutes ses pensées. C'était une âme limpide comme le ruisseau, et que l'on pouvait voir jusqu'au fond. Facile à effrayer, elle ressemblait à ces oiseaux que l'on croirait

muets au premier abord, mais qui font entendre dans la solitude des chants qui vous ravissent.

Elle raconta à Edmond sa vie de jeune fille; lui parla de ses fleurs, de ses amies de couvent, des rares tristesses qui traversaient son cœur comme de légères nuées. Tout ce qui autrefois avait paru ridicule au jeune homme s'illumina à ses yeux de je ne sais quelle naïve poésie. Rose lui rappela la Claire du comte Egmont[1], uniquement occupée de coudre, de prier Dieu, et de regarder à la fenêtre si elle ne voit pas venir son fiancé.

§ 6.

La jeune fille, de son côté, encouragée par l'affection de son cousin, se montrait d'heure en heure plus intelligente de ce qu'il désirait. La tendresse épanouit l'âme comme le soleil les fleurs. Mille nouvelles pensées venaient à Rose, mille nouveaux intérêts s'éveillaient dans sa vie. Edmond sentait cette souple nature se modeler chaque jour à ses propres sentiments, et ce jeune esprit s'ouvrir à toutes les lumières.

La transformation de Rose commençait à se révéler jusque dans son extérieur; son front semblait s'être élargi, ses yeux plus pensifs avaient pris une modeste assurance : sûre de n'être plus raillée, elle marchait à l'aise dans son bonheur.

Cependant Sorel était presque entièrement rétabli.

[1] Drame de Goethe.

Ses entretiens avec sa cousine pouvaient être plus longs, plus suivis et prendre presque la forme de leçons. Quelquefois il lui faisait à haute voix quelques lectures de nos poëtes modernes, et il jouissait de son émerveillement, au milieu de ce monde tout nouveau d'images et d'idées. Il se plaisait alors à interroger ses émotions, à écouter ses confessions toujours charmantes, parfois profondes comme tout ce qui est sincèrement naïf.

Un soir qu'il lui lisait ainsi une méditation de Lamartine, Marguerite annonça M. et Mlle Garin. Edmond éprouva une sorte de contrariété; mais le jeune peintre venait d'entrer suivi de sa sœur; tous deux coururent à lui avec des exclamations de joie caressante.

— Enfin le voilà debout! s'écria Paul; ce cher Edmond! Quel bonheur de le trouver rétabli!

— Ah! nous n'avons pensé qu'à vous depuis six semaines, interrompit Berthe d'un accent plaintif.

— Et quel dommage qu'il n'ait pu nous accompagner! reprit Garin... Votre pays est plus beau que l'Écosse, mon cher!

— Et les habitants qu'on nous avait représentés comme des sauvages, reprit la jeune fille, ils nous ont partout reçus en amis.

— On nous a donné des fêtes.

— Nous avons logé à Brest chez le préfet maritime.

— Nous avons vu manœuvrer la flotte.

— Il y a eu un bal, pour nous, à bord du vaisseau amiral.

— On peut être fier d'appartenir à un tel pays, ajouta Paul gravement.

— J'ai bien promis d'y revenir, acheva Berthe.

Tout cela s'était dit si rapidement, que Sorel n'avait pu prononcer un mot. Il lui sembla seulement que si elle *n'avait pensé qu'à lui*, M[lle] Garin avait au moins raisonnablement essayé de se distraire; mais, après tout, elle le croyait mort ou mourant, et devait le regarder comme un prétendu fort incertain.

Lorsqu'ils eurent fini de raconter leur voyage, Sorel les félicita d'avoir rapporté de si bons souvenirs de la Bretagne.

— Et pendant ce temps ce pauvre M. Edmond était au lit! dit Berthe.

— Trop heureux de ne pas être entre quatre planches, continua Paul.

— Ah! je n'oublierai jamais cette scène, reprit la jeune fille; je crois voir encore la calèche sur le bord de l'abîme... c'était horrible.

— On pourrait composer avec cela un tableau, fit observer Garin pensif.

— Voulez-vous que je pose? demanda Edmond ironiquement; je suis encore assez pâle pour cela.

Le jeune peintre allait répondre, lorsque le capitaine entra.

— Eh! ce sont nos Parisiens, s'écria-t-il en tendant la main à Garin. Eh bien! notre gars est remis de son abordage, et le voilà qui a quitté la cale de radoub; je venais le chercher pour qu'il vît ma récolte de rousselets.

— Mademoiselle aurait-elle aussi une recette pour les conserves de poires? demanda Paul en se tournant vers Rose avec un grand sérieux.

La jeune fille rougit et Edmond se mordit les lèvres.

— Ma cousine en connaît au moins une pour soulager ceux qui souffrent, dit-il, et celle-là, il en est beaucoup qui l'ignorent.

— Je n'ai jamais douté des qualités éminentes de mademoiselle, dit le jeune peintre en s'inclinant; vous m'avez entendu plusieurs fois dire toute ma pensée à cet égard, et il me semble qu'alors nous étions d'accord...

— Alors je ne la connaissais pas comme aujourd'hui, reprit Sorel en rougissant.

— Il a raison, s'écria le capitaine avec un gros rire; Zozo masque ses batteries; mais, au fond, c'est une fine voilière et solide au gros temps; tout le portrait de sa mère. Elle mérite d'être heureuse.

— Et elle le sera, répliqua Edmond vivement.

Berthe et Paul échangèrent un regard.

— Pardon, dit celui-ci d'un ton un peu contraint, nous ne voudrions pas troubler des épanchements de famille... Seulement, comme notre départ est prochain, nous venions savoir si Sorel comptait toujours faire route avec nous.

Edmond regarda Rose, puis son oncle, et parut embarrassé.

— Je crains que M. Sorel n'ait pris goût au jardinage, et ne veuille compléter son instruction avant de partir, objecta Berthe avec un persiflage amer.

— En effet, dit le jeune homme, j'ai changé d'avis.

— Que dis-tu? s'écria le capitaine; tu restes avec nous?

— Et pour toujours, mon oncle, si vous le voulez.

M. Dubois poussa une exclamation de joie, regarda son neveu, puis sa fille.

— Ainsi, balbutia-t-il... tu as pris la plaisanterie d'autrefois au sérieux...

— Si ma cousine y consent, dit Edmond tendrement et en tendant la main à la jeune fille.

QUATRIÈME RÉCIT.

UNE NUIT DANS LES NUAGES.

C'était un dimanche du mois d'août; le jour allait finir, et la population de Manheim regagnait la ville par troupes joyeuses. Tous les jardins établis depuis peu à la place des fortifications détruites étaient redevenus silencieux et déserts, sauf un seul où retentissaient le bruit des voix et le son des instruments.

C'était le *Jardin de la Cabane*, alors célèbre à Manheim par ses bals champêtres, ses carrousels, ses feux d'artifice et ses aérostats captifs.

Ceux-ci avaient surtout longtemps attiré la foule à cause de leur nouveauté. Bien que l'admirable découverte des frères Mongolfier fût déjà ancienne, on n'avait songé que depuis peu à en faire un moyen de divertissement ; mais le succès avait été si universel et si rapide en Allemagne, que tous les jardins publics avaient alors leurs ballons, et qu'une ascension était devenue une chose presque aussi simple et aussi peu redoutée qu'une promenade sur le Rhin.

Il est vrai que ces voyages aériens étaient courts et offraient peu de dangers. Solidement attaché à la terre par des cordes que l'on pouvait allonger ou raccourcir à volonté, le ballon ne s'élevait qu'à la hauteur désirée par les aéronautes, et ne dépassait guère, dans ses ascensions les plus hardies, le sommet des arbres.

Cependant la foule avait abandonné les parties les plus écartées du jardin, pour se porter vers la grande esplanade où le feu d'artifice se trouvait préparé. Les bosquets étaient déjà déserts depuis quelque temps, lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années, tenant par le bras une jeune fille, parut à l'extrémité d'un des sentiers les plus ombreux. Tous deux semblaient également se diriger vers l'esplanade, mais lentement et comme des gens que préoccupe quelque idée sérieuse.

Après un assez long silence, l'homme dit vivement, et avec un geste énergique.

—Non, ma sœur, non, tant que je vivrai je ne pourrai pardonner à Christian Loffman de me disputer la succession de mon cousin ! car Dieu sait que cet héritage

n'est point un don, mais un légitime dédommagement pour ce qui m'était dû par le mort.

— Son testament eût dû le déclarer, Michel, fit observer la jeune fille.

— Et parce qu'il ne l'a point fait, je serai dépouillé de ce qui m'est dû, Florence! Parce qu'un agonisant a négligé de tout dire, Michel Ritter sera accusé de captation par ce Loffman!

— Hélas! il ne nous connaît pas, mon frère, dit doucement la jeune fille; on aura fait naître en lui ces soupçons, et il les aura accueillis, parce que son intérêt était d'y croire.

— Ainsi, reprit Michel amèrement, la terre que je cultive depuis vingt années, et que j'ai acquise à force de travail, me sera enlevée par un étranger qui n'y a d'autre droit que le hasard de la naissance!

— Le jugement n'est point encore prononcé, interrompit Florence.

Son frère secoua la tête.

— Ah! j'espère bien peu, dit-il; ce Loffman est jeune, actif... il a sans doute des amis qui solliciteront pour lui... Peut-être l'arrêt qui me dépouille est-il déjà porté...

Florence soupira; Ritter s'en aperçut.

— Allons, dit-il avec effort, me voilà encore revenu à te parler de cette affaire, après t'avoir conduite ici pour te distraire et l'oublier. Je voudrais quelque spectacle saisissant, quelque sensation nouvelle, qui pût m'arracher à cette préoccupation unique...

Comme il achevait ces mots, tous deux arrivèrent au détour du sentier, et se trouvèrent à l'entrée d'une salle de verdure qu'ils n'avaient point encore aperçue : c'était le lieu destiné aux ascensions. Un ballon captif s'agitait gracieusement à quelques pieds au-dessus de leur tête, et soutenait une nacelle élégante qui, en suivant ses oscillations, semblait flotter doucement sur le gazon.

Florence ne put retenir un cri de surprise et d'admiration. Elevée loin de la ville, c'était la première fois qu'elle voyait un aérostat de près et dans tous ses détails. Elle s'approcha avec son frère.

— Encore deux places, cria le gardien chargé de lâcher les freins.

Michel regarda la nacelle, où venait de s'asseoir un jeune homme en habit de voyage et tenant à la main un de ces bâtons ferrés qui servent aux excursions dans les montagnes.

— Deux places! répéta-t-il avec un sourire et en se tournant vers Florence ; voudrais-tu faire une promenade au-dessus des arbres?

— N'y a-t-il point de danger? demanda la jeune fille incertaine.

— Aucun, ma belle demoiselle, dit le gardien ; j'ai déjà fait faire le voyage à plus de dix mille chrétiens.

— Et l'on peut redescendre quand on le veut?

— Il suffit de tirer le cordon de sonnette qui se trouve dans la nacelle.

Florence parut hésiter. Bien qu'elle éprouvât quel-

que crainte, l'originalité d'une pareille promenade la tentait. Accoutumée, d'ailleurs, à s'associer à tous les actes de son frère, elle lui déclara au bout d'un instant qu'elle était prête à faire ce qu'il déciderait.

— Va donc pour un voyage dans l'air ! dit Michel.

Et s'approchant de la nacelle, il s'y plaça avec Florence.

Dès que le gardien les vit assis, il lâcha doucement les freins, et le ballon commença à s'élever lentement.

En se sentant enlevée, la jeune fille ne put retenir un cri, et devint pâle. L'étranger, qui se trouvait placé vis-à-vis d'elle, avança la main vers le cordon de sonnette.

— Faut-il retourner à terre? demanda-t-il en souriant.

— Mille grâces, monsieur, dit Florence, dont les couleurs reparurent presque aussitôt; je vais m'habituer à cette sensation.

— Vois, vois donc ! interrompit Michel; nous voilà déjà plus haut que les arbres.

La jeune fille regarda au-dessous d'elle, et la singularité du spectacle dissipa ce qui lui restait de craintes.

Le *jardin de la Cabane* apparaissait en entier, et l'œil pouvait saisir à la fois toutes ses parties. On eût dit un de ces plans en relief que l'on voit dans nos Musées militaires. Immédiatement au-dessous du ballon s'étendait l'esplanade, couverte d'une foule pressée dont les rumeurs arrivaient à peine jusqu'à nos voyageurs aériens. L'air, plus léger et chargé par instants de par-

fums terrestres, avait une fraîcheur excitante. Florence se tourna vers son frère, le visage rayonnant.

— Que tout ce qui nous entoure est grand et beau ! s'écria-t-elle ; dites, Michel, ne sentez-vous point une sorte d'enivrement, et n'êtes-vous pas ici plus tranquille, plus heureux que tout à l'heure ?

— C'est la vérité, répliqua Ritter ; la sensation physique passe jusqu'à l'âme, et il me semble que je plane au-dessus des iniquités des hommes comme au-dessus de leurs demeures. Mais que se prépare-t-il donc, et pourquoi cette foule réunie sur l'esplanade ?

— Elle attend le feu d'artifice, fit observer l'étranger.

— En effet, voici les premières fusées, dit Florence.

— Pourquoi partent-elles ainsi l'une après l'autre ?

— Eh ! voyez ; la charpente qui soutenait les principales pièces vient de s'écrouler.

— Le spectacle est manqué.

— Aussi, entendez-vous les cris ?

— Dieu me pardonne ! interrompit Michel, on brise les balustrades qui entourent les parterres.

— C'est une émeute d'étudiants, dit l'étranger en souriant ; ils se vengent sur le jardin de leur désappointement.

— Quel bonheur que nous ne nous trouvions point au milieu de ce tumulte ! ajouta Florence.

— Tu es donc rassurée ? demanda Ritter.

— Tout à fait.

— Alors, nous pouvons monter davantage.

Il fit le signal convenu ; les freins furent lâchés, et le

ballon s'éleva de nouveau pendant quelques instants, puis s'arrêta.

Les trois voyageurs jetèrent, presque à la fois, un cri d'admiration.

Sous leurs pieds s'étendaient, aussi loin que le regard pouvait aller, de magnifiques vallées parsemées de forêts, de prairies, de champs cultivés, de villages, dont les teintes et les contours variés formaient mille broderies capricieuses. La Forêt-Noire du côté du Wurtemberg, et le Rhin du côté de la France, encadraient ce tableau d'une ligne ondoyante, tandis qu'on voyait serpenter au loin et se perdre à l'horizon le Nekar couvert de voiles inclinées.

— Heureux pays, dit l'étranger, comme s'il se fût parlé à lui-même, heureux pays, où Dieu a donné à l'homme le champ fertile, le fleuve navigable et la montagne boisée!

Michel soupira.

— Heureux surtout, s'il n'y eût point laissé place aux procès et aux calomnies! ajouta-t-il à demi-voix.

L'inconnu se tourna vers lui.

— Ah! nul ne le sait mieux que moi, monsieur, dit-il.

— Etes-vous donc aussi condamné à défendre vos droits devant des juges?

—Et contre un adversaire qui ne négligera rien pour me dépouiller.

— C'est comme le mien, dit Michel; s'il gagne son procès, je perds tout ce que m'a acquis le passé.

— Moi, tout ce que me promettait l'avenir.

— Le fruit de mon travail ira enrichir un homme avide.

— Toutes mes espérances seront anéanties au profit d'un hypocrite.

— Et cependant je crains que la loi ne fasse taire l'équité.

— Moi, que l'intrigue ne l'emporte sur le bon droit.

— Ah! je le vois, s'écria Michel, notre position est la même, monsieur ; vous plaidez aussi contre quelque Christian Loffman.

— Christian Loffman! répéta l'étranger, c'est mon nom.

— Le vôtre !

— Et mon adversaire s'appelle Michel Ritter.

— C'est aussi mon nom !

Les deux hommes se regardèrent avec une surprise mêlée de colère et de haine ; Florence parut effrayée.

— Descendons, Michel, dit-elle en posant une main sur le bras de son frère.

Mais celui-ci ne l'écoutait pas.

— Ce que M. Loffman vient de dire de son adversaire est une calomnie ! s'écria-t-il en regardant l'étranger avec des yeux étincelants.

— Et ce que M. Ritter a dit du sien est un mensonge ! répliqua vivement le jeune homme.

— Au nom du Ciel ! descendons, reprit la jeune fille tremblante.

— Soit, dit Michel, les explications seront plus faciles sur terre.

— Et j'espère qu'elles seront décisives, ajouta Loffman d'un ton significatif.

Il avait tiré le cordon de la sonnette, et les trois voyageurs attendirent un instant en silence ; mais le ballon demeura immobile. Le jeune homme sonna une seconde fois, puis une troisième, sans être plus heureux.

— Le gardien doit pourtant nous entendre, murmura-t-il en tirant de nouveau le cordon.

— Il n'y a plus de gardien ! s'écria Florence, qui avait penché la tête hors de la nacelle.

— C'est la vérité, dit Michel en regardant à son tour ; l'émeute continue et lui aura fait peur. Voyez ce feu de joie dans lequel la foule jette les bancs.

— Et cette troupe de jeunes gens qui parcourent les allées en brisant les lampions.

— Les voilà sous le ballon... Dieu !

— Que font-ils ?

— Ils détachent les freins.

— Que dites-vous ?

— Voyez !...

Les trois voyageurs se penchèrent en même temps, poussèrent un grand cri et agitèrent les mains ; mais il était trop tard. Croyant la nacelle vide, les étudiants avaient coupé les cordes qui retenaient le ballon captif ; et celui-ci, s'élevant avec une rapidité prodigieuse, disparut bientôt dans les brumes du soir.

§ 2.

Nos trois voyageurs s'épuisèrent d'abord en cris inutiles et en témoignages de désolation ; mais lorsqu'ils eurent perdu de vue, d'abord le *Jardin de la Cabane*, puis la terre, une sorte de calme, produit par l'abattement bien plus que par la résignation, succéda à leur désespoir.

Tous trois demeurèrent immobiles, silencieux et sans pensée.

Leur situation ne pouvait, en effet, être comparée à aucune autre. Dans la plupart des cas, les dangers auxquels un homme se trouve exposé ont pu être prévus de lui; il s'y est préparé au moins par des suppositions, des récits, des lectures ; mais ici tout était imprévu ; on ne pouvait rien attendre ni de sa propre volonté, ni du secours des autres. Nos trois voyageurs se trouvaient pour ainsi dire hors de la sphère humaine, sans prévisions possibles, et condamnés à ce courage passif qui fait attendre la mort sans pouvoir même en deviner l'instant.

Florence, à demi évanouie de terreur, avait caché son visage contre la poitrine de son frère, qui, flottant lui-même entre la crainte, l'étonnement et la douleur, ne trouvait aucun encouragement à lui donner.

Christian Loffmann, assis à l'autre extrémité de la nacelle, semblait moins troublé, et jetait, de temps en temps, un regard de commisération sur Michel Ritter et

sur sa sœur; mais le souvenir de leur inimitié et des insultes réciproques qu'ils venaient de se faire remplissait encore ces deux âmes et les tenait éloignées l'une de l'autre, même dans ce commun danger.

Cependant le ballon, abandonné aux vents de la nuit, flottait au hasard dans les cieux, tantôt fendant l'air rapidement comme une hirondelle qui regagne son nid, tantôt s'arrêtant au-dessus des montagnes comme un vautour qui plane. Quelquefois Ritter ou Loffman se penchaient en dehors, et alors, au fond de ce gouffre de ténèbres, ils apercevaient des lumières tremblantes et confuses qui leur indiquaient les villes ou les hameaux. Mais peu à peu ces dernières traces de la terre disparurent, le ballon avait atteint les régions les plus élevées, et l'air devenait à chaque instant plus rare. Nos trois voyageurs commencèrent à se sentir oppressés. De sourds bourdonnements tintaient à leurs oreilles; des lancinations douloureuses parcouraient leur corps; l'air, toujours plus froid, glaçait leurs membres engourdis. Florence, dont les forces étaient épuisées, se laissa glisser aux pieds de son frère.

— Que fais-tu! s'écria celui-ci.

— Je veux dormir, murmura la jeune fille.

— Réveille-toi! réveille-toi! reprit Michel effrayé; le sommeil, c'est la mort! Lève-toi, Florence!

Mais elle demeura immobile.

— Florence! répéta Michel éperdu... O mon Dieu! elle ne m'entend pas; et nul moyen de la réchauffer...

— Prenez ce manteau, dit une voix.

Il releva la tête, et aperçut Loffman qui se dépouillait d'une sorte de pelisse fourrée dont il était entouré.

— Mais vous-même? demanda Ritter surpris et touché.

— C'est aux plus forts de souffrir, répliqua Christian en déployant le manteau.

Michel l'aida à en envelopper sa sœur; et comme, en prenant ce soin, sa main rencontra celle du jeune homme, il la saisit vivement.

— Ce que vous faites là rachète tout le reste, dit-il, et je regrette d'avoir prononcé des paroles qui ont dû vous blesser.

— Ne regrettez rien, reprit Loffman ému; car le plus grand tort est venu de moi.

— Soyons donc indulgents l'un pour l'autre, reprit Michel; chacun de nous aura bientôt à justifier devant Dieu ses sentiments et ses actions; déposons au moins notre haine avant de nous présenter à lui.

— Je n'en ai plus, s'écria Christian; voici ma main, Michel Ritter, et c'est celle d'un ami.

— Je l'accepte comme telle, dit Michel avec une effusion pieuse. Nous avons été trompés tous deux, Loffman; chacun de nous a cru que l'autre était un méchant, par cela seul qu'il avait des intérêts opposés, et nous nous sommes calomniés faute de nous connaître. Hélas! il en est ainsi le plus souvent parmi les hommes; leurs haines ne sont que des ignorances ou des malentendus. Remercions tous deux la Providence de nous avoir réunis à une heure suprême pour que

nous puissions nous présenter devant Dieu sans fiel dans le cœur.

— Ah ! je veux la remercier avec vous, Michel, dit Florence, qui venait de se ranimer.

— Prions donc, s'écria Ritter en la serrant dans ses bras ; et puisse Dieu nous pardonner comme nous pardonnons !

A ces mots, il se découvrit ainsi que Christian, et ces trois âmes se confondirent dans une prière commune.

Comme ils l'achevaient, une pâle lueur colora l'orient, c'était le jour.

Le vent, qui les avait jusqu'alors emportés vers les régions les plus élevées, parut fléchir tout à coup ; le ballon commença à redescendre doucement, et un peu d'espoir rentra dans leurs cœurs.

La réconciliation avait d'ailleurs ranimé leur courage. Isolés par la haine, chacun d'eux n'avait eu que lui-même pour consolateur et pour appui, tandis que maintenant ils se trouvaient trois qui pouvaient s'encourager et se soutenir.

Le soleil acheva de se lever, et ils ne tardèrent point à apercevoir les campagnes badoises.

Ce fut pour eux comme une résurrection : ils n'étaient plus seuls dans cet abîme de ténèbres au milieu duquel ils avaient flotté toute la nuit ; le soleil brillait ; *la terre existait encore !* Ils la voyaient au-dessous d'eux, ils apercevaient les fleuves, les montagnes ; les villes ; là étaient des hommes, leurs semblables, dont les regards

les suivaient peut-être dans les nuages, dont les vœux les appelaient.

Et le ballon descendait toujours.

Enfin, ils purent distinguer les champs, les maisons, les personnes. Tout à coup Ritter poussa une exclamation de joie. Il venait de reconnaître Loërrach, et, plus loin, sur le versant des coteaux, son village et ses champs! Le vent les portait de ce côté. Ils arrivèrent bientôt au-dessus des prairies qui bordent les collines.

Florence avait joint les mains en sanglotant : elle distinguait le toit de leur demeure, le bosquet de chênes où elle allait s'asseoir et travailler, le petit ruisseau qui tournait au pied des rochers. Michel lui-même pleurait. Dans ce moment, le ballon, qui avait jusqu'alors continué à descendre, se releva lentement, soulevé par une brise. La jeune fille et son frère jetèrent un cri de désespoir, se penchèrent sur les bords de la nacelle, et étendirent les bras comme s'ils eussent voulu s'élancer vers leur habitation.

—Ah ! n'est-il donc, mon Dieu ! aucun moyen de redescendre ? s'écria Florence éplorée.

— Il en est un, répliqua Loffmann, mais dangereux.

— Quel qu'il soit, tout plutôt que cette agonie ! reprit vivement Ritter; songez à cette nuit dernière.

— Oui, dit le jeune homme ; c'est d'ailleurs notre dernière ressource ; allons...

Il se souleva avec précaution, éleva le bâton ferré qu'il avait jusqu'alors gardé près de lui, et déchira l'enveloppe du ballon.

Celui-ci sembla pousser un soupir, et s'agita convulsivement comme un être animé qui reçoit une blessure. Pendant un moment l'incertitude fut terrible. Le gaz s'échappait impétueusement par l'ouverture qui venait d'être faite ; le ballon détendu s'abaissa avec une rapidité effrayante, comme s'il se fût abîmé dans l'espace. Les trois voyageurs fermèrent les yeux, épouvantés et étourdis...

Tout à coup un long déchirement se fit entendre, et fut suivi d'une secousse violente ; ils relevèrent la tête avec terreur : le ballon venait de s'arrêter aux dernières branches d'un sapin, et la nacelle se balançait à quelques pieds de terre.

§ 3.

Vers la fin de ce même jour, Loffmann et Ritter étaient accoudés à la fenêtre d'une maison bâtie sur le penchant de la colline. C'était celle de Michel, qui y avait conduit son compagnon de voyage aussitôt après leur commune délivrance.

Le frère et la sœur n'avaient songé d'abord qu'à se réjouir avec lui de leur bonheur ; mais une fois la première joie passée, Ritter sentit se réveiller en lui le souvenir de ses intérêts si gravement menacés.

Appuyé sur la balustrade de bois qui servait de balcon, il gardait depuis quelque temps le silence, lorsque Christian, dont les regards se promenaient sur la campagne, se détourna tout à coup, et dit :

— Jusqu'où s'étend votre domaine, monsieur Ritter?

Celui-ci tressaillit comme si cette demande lui eût révélé la pensée secrète de son hôte.

—Ah ! vous voudriez connaître ce que vous rapporterait de terre le gain de votre procès ? dit-il avec quelque amertume.

—Sur mon âme ! je n'y ai point songé, reprit Loffmann déconcerté.

—Il ne faut point rougir pour cela, dit Ritter ; chacun a confiance dans son droit. Je vais vous montrer les limites du domaine.

Et il se mit à lui désigner, l'un après l'autre, les bois, les champs, les prés qui en faisaient partie.

— C'est une propriété merveilleusement aménagée, fit observer Christian.

— Aussi y ai-je mis tout mon temps et toute mon intelligence, répliqua le fermier. J'espérais exécuter bien d'autres améliorations ; mais qui sait combien de jours je dois encore passer ici? cette terre a déjà cessé peut-être de m'appartenir...

Comme il achevait ces mots, Florence entra. Elle était troublée, et tenait à la main une lettre portant le timbre de Manheim.

— Est-ce de M. Littoff? s'écria Michel en pâlissant.

— De lui, répondit la jeune fille.

—Alors, le jugement est prononcé, et nous allons savoir.

Il étendit, pour prendre la lettre, une main qui tremblait ; mais Florence saisit cette main dans les siennes, et, jetant à Loffmann un regard timide :

—Ah ! quoi qu'il arrive, dit-elle, n'oubliez point que vous avez renoncé à la haine.

— Cette lettre ! donne cette lettre ! interrompit Michel agité.

La jeune fille recula d'un pas.

— Promettez d'abord de vous soumettre sans rancune à ce qui a été décidé, dit-elle plus vivement.

Et montrant du doigt, au pied de la colline, le sapin aux branches duquel pendaient encore les débris du ballon, elle ajouta :

—Rappelez-vous la nuit passée au-dessus des nuages !

Ritter et Loffmann se regardèrent. Il y eut un instant d'hésitation, puis tous deux se tendirent la main.

—Oui, s'écria Michel, il ne sera point dit que le danger seul a ouvert nos cœurs à la miséricorde ! Sauvés par la bonté de Dieu, prouvons-lui notre reconnaissance par notre soumission. Christian Loffman, nous avons laissé notre inimitié là-haut ; ne la reprenons pas en nous retrouvant sur la terre. Quoi que cette lettre annonce, je déclare que je l'accepterai sans colère.

— Et moi, je la bénirai de m'avoir assuré un ami, ajouta Christian, dût-elle assurer la ruine de toutes mes espérances.

Florence tendit alors la lettre à son frère, qui l'ouvrit d'une main ferme, la parcourut et pâlit légèrement. La jeune fille fit un mouvement.

— Vous êtes chez vous, monsieur Loffman, dit le fermier en se tournant vers le jeune homme.

—Ainsi les juges ont décidé en ma faveur! s'écria celui-ci avec un éclair de joie.

— Voici l'arrêt.

Christian prit le papier que lui tendait Michel.

—Désormais, continua le fermier, vous êtes le maître de ce qui a appartenu à votre cousin; son domaine est à vous...

— Un domaine ne vaut point le bonheur d'un ami! interrompit Loffmann qui déchirait le jugement.

Ritter le regarda étonné; Florence joignit les mains.

—Oui, reprit le jeune homme, je suis entré ici comme un hôte, je n'y resterai pas comme un ennemi. Celui qui m'a reçu avec tant de générosité désignera lui-même un arbitre pour régler nos droits.

—Moi! dit Ritter attendri; ah! qui pourrais-je choisir?...

Loffman tourna un regard plein de tendresse vers Florence, qui baissa les yeux; puis, prenant la main du fermier :

— C'est à celle qui a formé l'amitié d'en resserrer à jamais les nœuds, dit-il, et de rendre entre nous le partage facile.

—Comment cela? demanda Michel.

—En faisant que les amis deviennent des frères.

Ritter regarda Florence en souriant, comme pour l'interroger du regard, et la jeune fille confuse se jeta sur son cœur en tendant la main à Loffman.

CINQUIÈME RÉCIT.

LE CHIEN DE TOBIE.

Plusieurs bergers écossais étaient arrêtés sur le sommet d'une colline, causant de la prochaine tonte des moutons et de la vente des laines à Edimbourg. La nuit allait venir ; son ombre commençait déjà à envelopper les *glens* [1] solitaires qui entrecoupent les montagnes. Tout à coup, un son de trompe se fit entendre, et tous

[1] Nom que les Ecossais des montagnes (*Highlanders*) donnent aux petits vallons des hautes-terres.

les yeux se tournèrent vers un coteau voisin, où venait de paraître un Highlander accompagné d'un chien qui chassait devant lui son troupeau.

— Voyez, dit un des interlocuteurs, qu'à son costume il était facile de reconnaître pour un habitant des *borders* [1], comme la bête conduit seule les moutons. Par le Christ! mes compères, chacun de vos chiens fait ici la besogne de dix bergers, et sans eux toutes vos bruyères ne vaudraient pas trois schellings. Vous devriez remercier Dieu tous les jours de vous avoir donné de tels serviteurs.

— Il faut remercier Dieu même quand il nous châtie, fit observer le plus vieux des Ecossais ; mais il y a deux côtés à toute chose, monsieur Thompson ; s'il est des chiens qui nous servent, il en est d'autres qui nous ruinent.

— Lesquels?

— Ceux des *pillards*.

— Tout ce que l'on raconte de ces voleurs de moutons est-il bien vrai? demanda le premier; et vous sont-ils si nuisibles?

— Demandez à Steel et à Dickins, qui ont perdu cet hiver près de cent têtes de bétail.

— Mais, où se cachent donc ces *pillards?*

— C'est ce que l'ennemi de Dieu pourrait vous dire mieux que moi, monsieur Thompson. Cependant vous n'êtes point sans avoir rencontré quelquefois, je pré-

[1] Terres des frontières.

sume, le long des bruyères, des étrangers montés sur de petits chevaux à longs poils et suivis d'une chienne noire...

— En effet, mais je ne leur ai jamais vu de brebis.

— Il serait trop facile de les découvrir, s'ils marchaient en compagnie de leur butin. Ils envoient leurs chiennes sur les coteaux : elles rassemblent tous les moutons qu'elles trouvent sans gardiens, les poussent devant elles, en ayant soin d'éviter les *glens*, et les conduisent à plusieurs milles, dans quelque lieu désert indiqué par le maître pour le rendez-vous.

— Mais ces chiennes ont donc une intelligence humaine?

Le berger secoua la tête :

— Vous ne dites pas assez, monsieur Thompson; elles ont l'intelligence de celui qui a mangé le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : aucun de nous ne pourrait amener son chien à faire la même chose.

Un jeune homme, qui avait jusqu'alors gardé le silence, sourit à cette assertion du vieillard.

—John Scott aime mieux admettre l'intervention du démon que la puissance de la volonté humaine, dit-il.

— Parce que je connais par expérience la vanité de nos volontés, repliqua John ; mais toi, enfant, tu crois possible tout ce que tu veux!

— Et je l'ai prouvé, ajouta le jeune homme.

— Prends garde, Tobie, prends garde, reprit Scott; c'est l'orgueil qui a perdu le premier homme.

— Soit ; mais il est certain qu'un bon dresseur peut tout obtenir de son chien.

— Excepté ce qu'en obtiennent les *pillards*, répliqua John.

Les autres bergers se joignirent à lui pour affirmer la puissance surhumaine des voleurs de moutons ; Tobie haussa les épaules.

— Oh ! il ne cédera pas, dit John Scott ; Tobie ne croit que ce qu'il désire trouver vrai.

— Il tient à sa réputation, ajouta un autre ; il veut passer pour meilleur dresseur que Satan lui-même.

— Que ne se fait-il *pillard?* demanda un troisième.

— Qu'il essaye à dresser une chienne noire ! reprit le premier.

— Adieu ! Tobie le tout-puissant !

— Bonsoir, Tobie le sorcier.

Les bergers s'en allèrent avec le fermier Thompson, en éclatant de rire.

Tobie ne répondit rien ; il demeura à la même place, appuyé sur son bâton de cytise, jusqu'à ce qu'il les eût vus disparaître dans l'ombre : il se redressa alors.

— Nous verrons ! nous verrons ! murmura-t-il d'un accent blessé.

Et rejetant sur son épaule son plaid de tartan, il siffla son chien, et prit une route opposée à travers les bruyères.

Mais les moqueries de ses compagnons lui étaient restées sur le cœur. Tobie n'avait rien, malheureusement, de cette humilité qui fait ici-bas les heureux.

C'était un esprit vain, audacieux, et jaloux de tout soumettre à sa volonté. Il suffisait de dire d'une chose : *Cela est impossible*, pour qu'il la tentât sur-le-champ. Peu lui importait le but ; ce qu'il désirait, c'était la victoire d'une difficulté. Une fois, on avait dit devant lui :

— Les bergers de Crawfort se réunissent demain à New-House ; il serait dangereux à ceux de Tiertine d'y aller.

Le lendemain, Tobie, qui était de Tiertine, était, avant le jour, à Crawfort, d'où on le rapporta, deux heures après, à demi mort.

Une autre fois, quelqu'un ayant prétendu que nul de la paroisse n'oserait manquer à l'office le dimanche des Rameaux, ni garder son chapeau devant le curé, Tobie avait affecté de ne point aller à l'église, et de refuser le salut au pasteur. Toute sa vie il avait ainsi bravé les lois établies pour tous. En vain John Scott, qui l'aimait pour l'avoir fait danser sur ses genoux quand il était tout petit, lui répétait-il sans cesse :

— N'essaye pas ce qui est difficile, mais ce qui est bien, Tobie.

Le jeune berger méprisait les conseils du vieillard.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la conversation que nous avons rapportée plus haut ; Tobie, Wilkie et quelques autres bergers se trouvaient réunis sur la même colline, lorsque John Scott y arriva haletant.

— Les *pillards* sont venus ! s'écria-t-il.

— Les *pillards!* répétèrent les bergers.

— Ils m'ont enlevé près de cinquante moutons !

— Quand cela?

— Tout à l'heure.

Les bergers se récrièrent.

— C'est impossible! dirent-ils... à cette heure!... Etes-vous bien sûr, John?

— Sûr! répéta le vieillard au désespoir. Le troupeau était complet ce matin quand je l'ai conduit à la lisière du petit bois; je n'ai point quitté le coteau, et cependant, quand j'ai voulu rassembler les brebis dispersées, la moitié manquait.

Les bergers se regardèrent.

— Jamais ils n'avaient osé pareille chose! dit Wilkie. S'ils nous volent maintenant en plein jour, sans que nous puissions nous en apercevoir, autant abandonner la montagne.

— Ainsi, demanda Tobie avec un étrange accent, le vol qui vient d'être fait vous semble plus hardi et plus adroit qu'aucun autre?

— Si adroit, que l'esprit du mal doit s'en être mêlé, fit observer Wilkie.

—C'est l'opinion de John Scott, je suppose, dit Tobie en souriant; car il a prétendu que nul homme ne saurait rendre un chien aussi habile que ceux des *pillards*.

— Et je viens d'en avoir une triste preuve, ajouta le berger désolé.

— Vieux Scott, dit Tobie en s'approchant d'un air délibéré, c'est Sirrah, mon élève, qui a tout fait.

Les bergers poussèrent une exclamation de surprise.

— Et dans ce moment, ajouta le jeune homme d'un

air triomphant, vos cinquante moutons sont au gué de Blakhouse.

— Est-ce vrai? demandèrent Wilkie et les autres.

— Vous allez le voir.

Tobie les conduisit au lieu indiqué, où ils trouvèrent, en effet, Sirrah avec les brebis dérobées, qu'il avait forcées à se cacher dans le taillis. Tous demeurèrent stupéfaits.

— Eh bien! John, dit le jeune homme, crois-tu encore que le démon puisse seul instruire les chiens à voler des moutons?

— J'en ai peur, dit le vieux berger; car, certes, ce n'est point l'esprit de Dieu qui t'a inspiré, Tobie. Acquérir la puissance de faire le mal serait dangereux même pour les saints.

— Ah! j'attendais le sermon, s'écria Tobie en se tournant vers les bergers; il faut que le vieux se dédommage de s'être trompé. Mais, quand tous les versets de l'Ecriture seraient contre moi, avoue au moins, vieux Scott, que je sais mon métier de dresseur de chiens, et que Sirrah vaut son prix.

— Aussi feras-tu sagement de le vendre à ton premier voyage hors du district, répondit le berger.

— Le vendre! répéta Tobie; pourquoi me priverais-je d'un si habile serviteur?

— Parce que les serviteurs corrompus nous induisent en tentation, répondit John.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Allez, père Scott, dit-il avec mépris, à force de

vieillir, votre esprit est devenu comme vos yeux ; de loin vous prenez une brebis pour une vache noire. Sirrah va vous ramener vos moutons.

A ces mots il siffla le chien, lui fit un signe, et celui-ci força le petit troupeau à rebrousser chemin.

Cependant Wilkie et les autres bergers ne manquèrent pas de dire ce qu'ils avaient vu. On répéta bientôt dans tout le district que Tobie avait un chien qui savait voler les brebis : on s'en émerveilla d'abord ; puis quelqu'un ajouta qu'heureusement Tobie était un honnête garçon.

— C'est dommage qu'il aime la dépense et les fêtes, continua un second.

— Et qu'il aille si rarement à l'église, ajouta un troisième.

— En tous cas, nous sommes avertis, et c'est à nous de tenir l'œil ouvert, dit un dernier.

La probité du jeune berger était déjà soupçonnée, par cela seul qu'on lui connaissait un moyen de dépouiller ses voisins.

Les vols nombreux qui se commirent l'hiver suivant augmentèrent ces soupçons ; Tobie en fut instruit et s'en indigna. John Scot l'engagea en vain à se défaire de Sirrah pour y mettre fin ; la vanité du jeune berger le poussa à braver les doutes injurieux qui s'étaient élevés contre lui : il affecta de se montrer partout avec Sirrah, et de lui faire exécuter, devant les bergers, tout ce qui pouvait donner une idée exagérée de son obéissance et de sa finesse.

Il sacrifiait ainsi, sans s'en apercevoir, sa réputation

à son amour-propre ; car chaque preuve d'adresse donnée par Sirrah augmentait la défiance contre son maître. Bientôt les compagnons de ce dernier l'évitèrent. Loin de s'expliquer avec eux, Tobie accepta fièrement l'espèce d'isolement dans lequel on le plongeait, et cessa de voir ceux qui ne l'avaient point encore abandonné.

Il passait ses journées et une partie des nuits sur la montagne avec son chien, triste, mais surtout irrité de l'injustice des *Highlanders*. Si la solitude est bonne aux cœurs simples, elle aigrit et déprave les orgueilleux. Ne pouvant satisfaire leurs instincts dans l'isolement, ils prennent en horreur ce monde où ils voudraient être, comme le pauvre prend en haine la vie du riche.

Ce fut ce qui arriva à Tobie. Il souhaita tous les maux aux habitants des *glens* voisins, par cela seul qu'il ne pouvait plus briller au milieu d'eux : or, de souhaiter le mal à le faire il n'y a le plus souvent qu'un pas. Tobie se demanda quel avantage il y avait pour lui à demeurer honnête, puisqu'il était soupçonné. N'avait-il pas toute la honte des voleurs sans en avoir les profits? Pourquoi ne point accepter en entier le rôle qu'on lui avait fait? Il pouvait en même temps s'enrichir et se venger des injures reçues; n'était-ce point folie de perdre une si heureuse occasion?

A toutes ces questions, dictées par un orgueil blessé, les mauvaises passions répondaient en chœur. C'était d'abord la paresse, qui lui disait que le vol exemptait du travail; la vanité, qui murmurait qu'il pourrait faire de la dépense et briller dans les villages; la sensualité, qui

lui présentait une table couverte de clairet et de pâtés de venaison. Tobie succomba à ces sollicitations tentatrices.

Un soir d'hiver, après avoir placé le troupeau de son maître à l'abri d'un petit bois et sous la garde de deux chiens, il monta donc son poney et se dirigea vers Stirling.

Le vent soufflait avec violence, et le jeune berger avait prévu qu'un *drift* [1] ne tarderait pas à tomber sur la montagne; l'occasion ne pouvait être meilleure pour fuir sans être aperçu. Si la tourmente de neige éclatait dans quelques heures, comme tout l'annonçait, on ne manquerait point de lui attribuer, dans le premier instant, la disparition de Tobie et des moutons qu'il emmenait; lors même que l'on découvrirait la vérité, les bergers auraient trop d'occupation pour songer à le poursuivre, et, une fois le *drift* passé, il serait hors d'atteinte.

Tobie, qui avait fait tous ces calculs, ne doutait point du succès. Sirrah était parti quelques heures auparavant pour *faire sa quête* de brebis sur les collines, et le jeune berger lui avait assigné un rendez-vous à une distance d'environ trois milles, dans un ravin escarpé et solitaire.

Il venait d'y arriver, lorsque le bruit d'un troupeau nombreux se fit entendre sur le versant opposé. Il s'avança de quelques pas, et aperçut, à la clarté des étoiles qui scintillaient dans un ciel gris et limpide, Sirrah poussant devant lui près de deux cents moutons de toute couleur et à toute marque.

[1] Tourmente de neige.

A la vue de ce grand troupeau, dérobé à tous les *glens* de la montagne, Tobie se sentit saisi d'une sorte de terreur. Jusqu'alors son crime n'avait été, pour ainsi dire, qu'une mauvaise pensée, une intention ; sa réalité lui apparut pour la première fois comme s'il l'eût aperçu et touché. Tout ce qu'il y avait en lui de bons sentiments et de raison se réveilla. Il songea au châtiment qui le menaçait, à l'infamie dont il resterait couvert, aux dangers d'une fuite dont il ne pouvait prévoir tous les hasards; il eut honte et peur à la fois.

— Non, se dit-il avec agitation, je ne veux point que l'on m'appelle Tobie le voleur.

Il pensa à retourner sur ses pas : mais on pouvait s'être déjà aperçu de son absence et de celle des brebis dérobées par Sirrah; il était fatigué, d'ailleurs, de cette vie isolée; les tentations pouvaient lui revenir, et il succomberait peut-être; il valait mieux qu'il partît.

Cependant la neige commençait à tomber fine et serrée; les cornes d'appel retentissaient dans la montagne. Tobie eut peur d'être surpris au milieu du troupeau volé ; il appela à lui Sirrah, dispersa les brebis, qui prirent la fuite dans toutes les directions, et partit au galop pour éviter le *drift* qui approchait.

Il fit environ trois milles, descendant toujours vers la plaine, et uniquement occupé de mettre un long espace entre lui et le lieu où la pensée du crime lui était venue.

Cependant son cheval ruisselait de sueur et bronchait à chaque instant; craignant d'épuiser ses forces, il le laissa ralentir son pas.

Il suivait ainsi depuis quelque temps un chemin étroit et raboteux, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit derrière lui. Il tressaillit à la pensée qu'il était poursuivi, et se pencha sur son poney pour lui faire prendre le galop; mais se ravisant tout à coup, il l'arrêta court et regarda en arrière.

La plupart des étoiles avaient disparu, la nuit était devenue sombre; il ne put rien apercevoir. Seulement il lui sembla que le bruit qu'il entendait n'était point un galop de cheval. Bientôt ce bruit s'approcha, devint plus distinct, et tout à coup, au détour du chemin, parut le troupeau de brebis volées que Sirrah poussait vigoureusement devant lui. Après le départ de son maître, le chien avait rassemblé de nouveau les moutons dispersés, et les avait forcés à suivre le galop du poney; ils étaient tous fumants, hors d'haleine et la langue pendante.

Tobie demeura glacé de surprise et d'effroi. Il se trouvait trop loin des *glens* pour pouvoir ramener les brebis; le *drifl* enveloppait d'ailleurs déjà le sommet de la montagne; il eût été dangereux d'y retourner. Les moutons étaient, selon toute apparence, perdus pour leurs maîtres; mais il ne voulait pas, du moins, qu'on pût lui reprocher d'en avoir profité.

Il descendit de cheval, dispersa de nouveau le troupeau, attacha son chien à la queue du poney après l'avoir battu, et repartit.

Mais à peine avait-il fait un mille que Sirrah rompit son lien et disparut dans la nuit. Tobie ne douta point

qu'il ne fût retourné vers les moutons : le poursuivre était incertain et dangereux ; il préféra l'abandonner.

Quittant donc brusquement le chemin qu'il avait suivi, il prit, à travers les bruyères, un sentier qu'il savait inconnu à Sirrah, passa deux ruisseaux afin de lui faire perdre sa piste, et arriva enfin, vers le jour, au village de Stirling.

Il entra dans l'hôtellerie très-fatigué, s'assit à une table écartée après avoir demandé de l'ale et du pain, et se mit à déjeuner tristement.

Tout à coup son nom prononcé à haute voix lui fit relever la tête ; il reconnut Thompson et quelques autres habitants des basses-terres.

— Toi ici ! dit le fermier en lui frappant sur l'épaule ; depuis quand as-tu quitté la patrie des moutons noirs pour celle des vaches blanches ?

— J'arrive, répondit Tobie, contrarié de cette rencontre.

— Et comment as-tu laissé ton maître ?

— Bien.

— Quand repars-tu ?

— Tout à l'heure.

— Vive Dieu ! il faut que tu me racontes, avant, tout ce qui s'est passé dans les *glens* depuis que je n'y suis allé.

Tobie voulut refuser, mais le fermier le força à prendre place au milieu des joyeux compagnons qu'il régalait : c'étaient un marchand, un homme de loi, et quelques laboureurs voisins.

— Tu ne perdras rien au changement de table, dit le fermier en servant à Tobie une tranche de bœuf grillé; tu n'es pas ici dans ta montagne, il faut vivre comme un chrétien.

— Je suis sûr que le garçon ne demande pas mieux, objecta le marchand avec un gros rire : les *Highlanders* sont sobres par la même raison qu'ils portent des jupons courts; donnez-leur de la viande et du drap, ils mangeront du roast-beef et porteront des culottes.

— Il est de fait, reprit l'homme de loi, que les habitants des hautes-terres sont encore bien loin de la civilisation des peuples policés; on peut dire qu'ils vivent *sicut animalium greges*. Leur état de barbarie est tel, qu'ils n'ont presque jamais recours aux tribunaux, et que parmi eux un homme de loi mourrait de faim.

— Et un homme de commerce n'y ferait point de meilleures affaires, ajouta le marchand; ils fabriquent eux-mêmes ce qu'ils consomment, chose contraire à tous les principes de l'économie politique.

— Aussi, voyez comme ils sont vêtus, ajouta-t-il en montrant Tobie : un mauvais tartan dont les couleurs ont passé, une chemise de toile rousse et une méchante jupe. J'ai été longtemps avant de pouvoir m'habituer à cette mascarade.

— Je fais des affaires avec plusieurs montagnards, fit observer Thompson, et je n'ai jamais eu qu'à m'en louer.

— Sans doute, honnêtes, mais pauvres gens, répliqua le marchand d'un ton dédaigneux : ça se transmet le

travail et la misère de père en fils, comme nous nous transmettons, nous, la fortune. Aucun moyen de s'enrichir chez eux; tout ce que peuvent faire les deux bras d'un homme, c'est de le nourrir. Ce berger, par exemple, il est vigoureux et bien portant; combien gagne-t-il chez son maître?

Tobie indiqua le chiffre de ses gages; le marchand haussa les épaules.

— Juste la moitié de ce que je paye à mon dernier garçon de magasin, dit-il.

— Allons, allons, ne le dégoûtez pas de son métier, reprit Thompson en riant. Un verre de porto, Tobie; bois, mon garçon! tu n'en retrouveras pas là-haut dans ton *glen*.

Le jeune berger vida son verre de mauvaise grâce. L'espèce de compassion qui lui était témoignée, et la comparaison que faisaient les convives de leur position à la sienne, l'humiliaient profondément. Il se sentait blessé à la fois dans son patriotisme et dans sa vanité; mais il n'était point au bout. Les convives, animés par le vin et par cette espèce de haine que les habitants des *borders* ont toujours eue pour ceux des hautes-terres, n'étaient pas près d'abandonner un tel sujet.

— Ce qui m'étonne toujours, reprit le marchand après avoir vidé sa tasse, c'est que les *Highlanders* ne quittent point leurs bruyères pour chercher fortune ailleurs; car ce ne sont pas les occasions qui manquent. Encore aujourd'hui, par exemple, un de mes commettants fait une expédition pour l'Inde qui doit enrichir tous ceux qui en

feront partie. Je lui ai déjà envoyé une vingtaine de garçons que je connaissais.

— Et les chances sont belles?

— Sûres, monsieur Thompson; chaque travailleur est entretenu aux frais de la compagnie, et doit revenir au bout de dix ans avec une rente de trente livres sterling.

— Mais quelles sont les conditions?

— Il faut être jeune, bien portant, et protestant.

Le fermier se tourna vers Tobie :

— Eh bien! dit-il, cela ne te tenterait-il pas?

— Lui quitter les *glens!* interrompit l'homme de loi; fi donc! les *Highlanders* aiment trop leurs troupeaux; ils sont attachés à la queue de leurs moutons comme les enfants gâtés à la robe de leurs mères.

— Je suis prêt à prouver que monsieur se trompe, dit sèchement Tobie, s'il y a vraiment des avantages dans cette affaire.

Le marchand lui expliqua au long les conditions de l'entreprise, qui était excellente. Quand il eut fini, Tobie déclara qu'il était disposé à en faire partie.

— A la bonne heure, dit le marchand; mais il faut une première mise de fonds pour l'achat du trousseau et des instruments d'exploitation : chaque travailleur doit posséder au moins trente guinées.

— Trente guinées! dit l'homme de loi en éclatant de rire; autant vaudrait demander à un *Highlander* l'explication des lois de la reine Anne!

Tobie rougit de colère et de dépit.

— As-tu cette somme? demanda le marchand d'un ton péremptoire.

— Je dois avouer que je ne la possède point, dit Tobie avec embarras ; mais...

Il fut interrompu par l'aubergiste, qui lui annonça que son troupeau venait d'arriver à la porte de l'hôtellerie.

— Mon troupeau ! s'écria Tobie.

— Eh oui, pardieu ! dit Thompson en regardant à travers les vitres; je reconnais ton chien.

Le jeune berger courut à la fenêtre, et aperçut en effet Sirrah, qui avait de nouveau réuni une partie des moutons, et suivi sa trace à travers les sentiers non frayés.

Il éprouva d'abord une stupeur impossible à rendre. Cette fois la chose était irréparable : qu'il gardât ou non le troupeau que lui amenait Sirrah, le vol était constant, accompli, et pouvait être constaté par témoins. Il avait tout fait pour échapper au crime; mais maintenant il était commis malgré lui, et il ne restait plus qu'à décider s'il devait en profiter ou non.

La tentation était trop forte; et quand l'homme de loi lui demanda à qui appartenaient ces brebis, il répondit avec une résolution désespérée :

— A moi.

— A toi! répéta Thompson; tu as donc hérité de ton oncle?

— J'en ai hérité, répondit le berger.

— Et qui t'empêche alors de les vendre et de partir pour l'Inde? fit observer le marchand.

— En effet, dit Thompson, je puis te débarrasser de ton troupeau.

— Et vous le payerez comptant?

— Comptant.

— Soit, dit Tobie.

Tous deux descendirent pour voir les moutons, et rentrèrent au bout d'une heure; le marché avait été conclu.

— Maintenant, dit Tobie au marchand, envoyez-moi à Londres; j'ai l'argent nécessaire, et je veux quitter le pays.

Il partit, en effet, le soir même. Mais le *drift* n'avait duré que quelques heures dans la montagne, et le vol des brebis avait été bientôt découvert; Tobie fut dénoncé, poursuivi, et arrêté au moment où il s'embarquait pour l'Inde.

On le renvoya en Ecosse où son procès fut instruit, et où, selon la rigoureuse loi du pays, il fut condamné à être pendu.

Au moment où sa condamnation fut prononcée, John Scott, qui avait été appelé en témoignage, joignit les mains douloureusement, et deux larmes vinrent à ses paupières.

— Hélas! Tobie, murmura-t-il, je te l'avais bien dit qu'il ne faut point essayer le mal même en jouant, et que les serviteurs corrompus nous induisaient en tentation!

SIXIÈME RÉCIT.

DIRE ET FAIRE.

La maison de poste d'Oberhausberg venait d'être mise en émoi par une voiture de voyage arrivant de Saverne et qui se rendait à Strasbourg. Maître Topfer, l'aubergiste, courait çà et là, donnant des ordres à ses domestiques et à ses postillons, tandis que le carrosse, dételé devant la grande porte cochère, était entouré d'enfants et d'oisifs qui se communiquaient leurs remarques.

Parmi ces derniers se trouvait un homme à l'œil vif, au teint basané, et dont l'accent saccadé formait un singulier contraste avec le langage tudesque des autres spectateurs. Maître Bardanou était, en effet, né dans le Midi ; le hasard l'avait seul conduit à Oberhausberg, où il avait élevé, en face du maître de poste, une boutique de perruquier dont les contrevents bleus portaient la double inscription : *Coupe de cheveux et barbe à tous prix ; — On rase dans le genre marseillais.*

Mêlé au groupe de curieux qui s'était formé près de la porte de Topfer, le perruquier prenait part à la conversation générale, dans un allemand dont nous donnerons suffisamment l'idée en disant que c'était de l'alsacien parlé par un Provençal.

— Avez-vous vu le voyageur, maître Bardanou lui demanda une vieille femme qui portait sous le bras un de ces paniers remplis de fil, d'épingles et de lacets, qui indiquent la mercière de carrefour.

— Sans aucun doute, mère Hartmann, répondit le perruquier ; c'est un gros homme, qui a l'air d'avoir plus de ventre que de cerveau.

On remarquera que maître Bardanou avait le goût des épigrammes, et passait à Oberhausberg pour un esprit singulièrement *avancé*.

Ceux qui entendirent sa plaisanterie sur le nouvel arrivé y répondirent par un gros rire auquel la mère Hartmann commença par prendre part ; puis, secouant la tête d'un air capable :

— Mieux vaut des rentes que de l'esprit, mon voisin,

reprit-elle en regardant le perruquier; car avec de l'esprit on *marche à pied*, tandis que les rentes font rouler carrosse.

— Ce que vous dites là est une grande vérité, mère Hartmann, répondit le Provençal d'un air profond; et cependant Dieu sait où va souvent la richesse! Cet étranger qui arrive, par exemple, je voudrais qu'on m'apprît ce qu'il a fait pour mériter de voyager en équipage.

— Taisez-vous, Bardanou, c'est un baron! interrompit tout à coup une voix fraîche et riante.

Bardanou aperçut la filleule de maître Topfer, qui venait de paraître sur le seuil de l'auberge.

— Un baron! répéta-t-il, qui vous a dit cela, Nicette?

— Le grand laquais qui le suit, répliqua la jeune fille; il a déclaré que M. le baron ne pouvait pas être servi dans la salle commune, et qu'il fallait tout porter dans la grande chambre du balcon.

Les curieux relevèrent la tête : la chambre dont parlait Nicette était précisément placée au-dessus d'eux, et la fenêtre en était ouverte; mais le rideau abaissé ne permettait d'y rien voir.

— Ainsi, c'est là que vous lui avez mis le couvert? demanda la mère Hartmann, en désignant du regard la chambre au balcon.

— Pas moi, dit la jeune fille; M. le baron n'a voulu ni de notre porcelaine ni de nos verres de cristal; il porte toujours avec lui un service en argent, et j'ai vu son valet le retirer d'une grande boîte en ébène.

Il s'éleva dans la foule un murmure de surprise et d'admiration ; le Provençal seul haussa les épaules.

— C'est-à-dire que M. le baron ne peut ni boire ni manger comme les autres chrétiens, reprit-il ironiquement ; il lui faut une chambre à part et de la vaisselle plate. Le grand roi Salomon avait raison de dire : *Vanités des vanités, tout n'est que vanité.*

— Allons, Bardanou, vous allez encore dire du mal du prochain ! interrompit Nicette en souriant.

— Du prochain ! répéta le perruquier ; est-ce qu'un baron est mon prochain ? Laissez donc, je le connais déjà, votre gros homme ; il ressemble à tous les grands seigneurs que nous voyons passer ici. Avez-vous entendu comme il a appelé son valet qui était resté pour parler à maître Topfer : — Je vous attends, Germain, je vous attends !... — Comme si le pauvre diable n'avait point droit de causer un moment. Ce baron-là doit être un véritable tyran.

— Ah ! qu'est-ce que vous dites là, Bardanou ? s'écria Nicette ; Dieu fasse que vous vous trompiez ! Savez-vous pourquoi il se rend dans le duché de Bade ?

— Nullement.

— Son domestique me l'a dit, reprit la jeune fille en baissant la voix : il va se marier.

— Se marier ?

— Avec une riche héritière du pays, une veuve...

— Qu'il ne connaît pas, sans doute.

— Je n'en sais rien.

— Il ne doit point la connaître ; ces gens-là se ma-

rient comme on fait le commerce, par correspondance; ils ne songent qu'à satisfaire leur cupidité.

— Taisez-sous, Bardanou! interrompit vivement Nicette; vous êtes toujours prêt à juger mal des autres sans les connaître...

— Et j'en juge plus mal quand je les connais, ajouta le Méridional.

— Vous savez bien pourtant que tout le monde ne se marie point pour s'enrichir, reprit la jeune fille en rougissant un peu et en lui lançant un regard détourné; il y a encore des gens qui ne consultent que leur amitié...

— Comme moi, par exemple, continua gaiement Bardanou, qui prit la main de Nicette, et la força à le regarder.

— Il ne s'agit point de ça, dit précipitamment la jeune fille.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, s'écria le Provençal; vous savez bien, Nicette, que je ne cours pas après des héritages, moi, et que je ne vous trouve pas moins jolie parce que le père Topfer a déclaré qu'il ne vous donnerait point de dot. Mais moi je suis un original, ma chère, un philosophe, comme dit votre parrain; j'ai sur tout ça des idées qui ne ressemblent pas à celles des autres. Aussi mon sang tourne quand je vois des hommes comme votre baron, pour qui la fortune n'est qu'un instrument de vanité, de tyrannie, d'avarice, et je ne puis m'empêcher de penser que si j'étais à leur place je ferais plus d'honneur au choix de la Providence.

— Reste à savoir, maître Bardanou ! fit observer la vieille mercière; la fortune vous retourne drôlement les caractères.

— Quand on n'a point de principes ! s'écria vivement le Provençal; quand on se laisse emporter à tout vent qui passe, comme un cerf-volant. Mais moi je sais ce que je veux et ce qu'il faut, mère Hartmann; j'ai ma philosophie. Je deviendrais riche d'un moment à l'autre, voyez-vous, que je ne changerais pas plus que le clocher de notre église. Vous me verriez toujours aussi juste, aussi peu intéressé et aussi bon enfant.

La défiance de lui-même n'était point, comme on le voit, le défaut de Bardanou. Tout ce qu'il retirait à son prochain en moralité et en bon sens, il le reportait à son compte avec une scrupuleuse exactitude. Aussi content de sa personne que mécontent de celle des autres, il eût volontiers reproché à Dieu d'avoir fait l'homme à son image au lieu de l'avoir fait à l'image de Bardanou.

Une fois amené sur ce terrain, il se laissa aller à une improvisation sans mesure. Il expliqua longuement tout ce qu'il accomplirait de grand et d'utile si le hasard lui envoyait subitement un de ces oncles d'Amérique qu'on ne retrouve plus, même au théâtre. Il passa en revue toutes les vertus qu'il mettrait au grand jour, tous les mérites dont il donnerait la preuve, et il allait enfin s'accorder l'apothéose, lorsque le voyageur qui avait donné lieu à cette explication parut à la porte de l'auberge.

C'était un homme de quarante ans, replet, un peu

chauve, et dont les traits lourds eussent révélé l'origine allemande, si son accent ultra-germanique eût permis le moindre doute à cet égard. Cependant l'intelligence brillait au fond de son œil d'un bleu clair, et la prévention avait pu seule dicter au perruquier provençal le jugement qu'il en avait porté.

Le baron adressa au groupe formé devant la porte un salut paterne, et dit en souriant :

— Un joli endroit, messieurs, un joli endroit, et une belle journée !

Ceux auxquels il s'adressait se contentèrent de rendre le salut, mais sans répondre : l'Allemand ne parut point découragé par ce silence.

— J'espère, reprit-il toujours souriant, que le pays est bon et que l'on y vit heureux !

— On vit heureux partout quand on a le bonheur en soi-même, répondit sentencieusement Bardanou.

Le baron fit un signe d'assentiment.

— Ce que vous dites là est d'un grand sens, monsieur, répondit-il d'un ton de déférence, et j'espère que cette remarque est le fruit de votre propre expérience : celui qui comprend si bien le bonheur doit nécessairement le posséder.

— On fait ce qu'on peut, dit Bardanou, que les manières du baron commençaient à adoucir ; il faut bien avoir de la philosophie, quand on n'a pas autre chose.

— Auriez-vous à vous plaindre de votre industrie ? demanda l'étranger avec intérêt.

Le Provençal plia les épaules.

— Je ne me plains jamais, monsieur le baron, dit-il gravement, vu qu'en semant des plaintes on ne recueille que des découragements; je coupe les cheveux, je fais mes barbes, je frise les faux-tours, et, pour le reste, j'attends une heureuse chance.

— Elle viendra, dit le baron, soyez sûr qu'elle viendra; le hasard n'a point imité votre gouvernement, il a maintenu sa loterie, et on peut toujours y espérer un bon numéro.

— Tiens, à propos de numéros, nous en avons deux! s'écria Nicette; si nous allions gagner le château!

— Un château! répéta l'étranger, qui devint attentif.

— Avec des terres et des forêts, acheva Bardanou. C'est un commis voyageur de Francfort qui est venu ici il y a trois mois pour en offrir, et Nicette m'a forcé d'en prendre un.

— Ne s'agirait-il point, par hasard, du domaine de Rovembourg?

— Je n'en sais rien; je n'ai regardé ni le nom ni le numéro; mais je dois les avoir là.

Le perruquier chercha dans un vieux portefeuille, et en retira un prospectus et un billet.

C'est bien ça, dit-il après avoir jeté les yeux sur le prospectus : « Domaine de Rovembourg, situé à deux milles de Badewiller, à l'entrée de la Forêt-Noire. » Le billet gagnant devait sortir le 20 juillet.

— Aussi est-il sorti, répliqua tranquillement l'étranger.

— Et vous le connaissez?

— C'est 66.

Bardanou porta les yeux sur son billet, poussa un cri, et devint pâle.

— 66 ! balbutia-t-il. Avez-vous bien dit 66?

— Sans doute.

— Et vous êtes sûr que c'est le numéro gagnant?

— Je l'ai vu affiché à Saverne.

— Alors le domaine de Rovembourg est à moi ! s'écria le perruquier, qui chancelait.

— A vous? répéta le baron saisi.

— Voyez, voyez ; j'ai 66 !

Il montrait à tous son billet, qu'il élevait triomphalement au-dessus de sa tête. L'étranger, dont les traits s'étaient altérés, s'approcha vivement ; mais, après avoir jeté les yeux sur le numéro, il poussa un cri de joie, et il ouvrait la bouche pour parler, lorsqu'il s'arrêta tout à coup comme frappé d'une réflexion, regarda Bardanou de cet air de bonhomie narquoise qui lui semblait habituel, et s'inclina en signe de félicitation.

La nouvelle de ce bonheur inespéré fut aussitôt connue chez le maître de poste, et se répandit de là dans tout le quartier. Le Provençal, qui s'était sauvé dans sa boutique, ne tarda pas à être assailli par la foule des voisins qui venaient le complimenter sur une fortune aussi imprévue. Il gardait encore quelques doutes au milieu de la joie ; mais le baron lui fit envoyer un exemplaire de la gazette de Francfort, qui renfermait tous les détails du tirage et confirmait la nouvelle de manière à ne laisser aucune incertitude.

Bardanou supporta d'abord assez bien ce merveilleux changement. Après la première émotion de joie et de surprise, il reprit, en apparence, son sang-froid, et se mit à causer amicalement avec ceux qui venaient le complimenter : seulement sa voix était plus haute que de coutume, ses manières plus assurées, son affabilité plus majestueuse. Le perruquier tournait évidemment au grand seigneur. Il saluait de la main, rejetait la tête en arrière, parlait de ses projets avec une nonchalance superbe. Il ne savait encore s'il irait habiter son château de Rovembourg; il avait toujours beaucoup aimé Oberhausberg; puis, comme Français, il se devait à la France.

Il ajouta quelques allusions à son projet de mariage avec Nicette, qui écoutait émerveillée et recevait les félicitations de ses compagnes.

Cependant le notaire averti était accouru afin d'indiquer à Bardanou les mesures qu'il devait prendre. La première, à son avis, était de partir pour Rovembourg même, où devaient se trouver réunies, dans quelques jours, toutes les parties intéressées. C'était là seulement que la prise de possession du nouveau propriétaire pouvait être régularisée.

Bardanou en tomba d'accord, et déclara qu'il voulait se mettre en route à l'instant. Le marchand de vin proposa son char-à-bancs et le vigneron son cheval; mais Bardanou les remercia avec un sourire royal; dans sa nouvelle position, il ne pouvait voyager comme le premier venu; il fallait que son arrivée à Rovembourg fût en rapport avec son titre : pour sa part, il était au-dessus

de pareilles vanités; mais il devait se soumettre aux préjugés établis, respecter l'usage, ne point faire scandale. En conséquence, maître Topfer dut fournir sa meilleure chaise de poste et ses plus beaux chevaux. Le perruquier obtint, en outre, qu'il l'accompagnerait avec Nicette et le notaire, chargé de surveiller les actes de prise de possession. Par ce moyen, il pourrait se présenter à Rovembourg d'une manière convenable.

La filleule du maître de poste ne trouva aucune objection à un pareil arrangement. Elle ne se demanda pas si le Provençal l'attachait à son char de triomphe par amour ou par orgueil, et si elle devait y être une associée de joie ou seulement un ornement. Sans soupçons comme tous les cœurs simples, elle était reconnaissante du souvenir de Bardanou, et sentait que son affection pour lui en était accrue.

Ainsi que nous l'avons dit, l'enivrement du perruquier fut d'abord modéré; il avait besoin d'habituer son esprit au changement qui venait de s'opérer; lui-même avait peine à y croire. Sa nouvelle position lui apparaissait comme un rêve qui, tout en ayant les apparences de la réalité, nous laisse un doute confus. Mais à mesure que la chaise de poste avançait, la certitude entrait de plus en plus dans l'esprit de Bardanou, et il sentait l'ivresse lui venir. A chaque relais, ses façons prenaient quelque chose de plus aristocratique. Ses pensées, d'abord contenues dans de justes limites, s'échappaient en bouffées d'égoïsme ou d'orgueil auxquelles Nicette ne prenait pas garde, et que le notaire

laissait passer par égard pour l'opulence de son nouveau client. Le bruit de l'événement qui venait d'enrichir Bardanou avait gagné de proche en proche : les postillons le transmettaient aux postillons, et l'on répétait partout sur le passage du perruquier :

— Voilà le propriétaire du domaine de Rovembourg!

De même qu'on disait au temps du Chat botté :

— Voilà l'équipage du marquis de Carabas!

Chacun de ces cris était comme un coup de vent qui gonflait le cœur de Bardanou. Devenu un objet de curiosité et d'admiration, il se faisait à lui-même l'effet d'un prince qui voyage incognito. De temps en temps il se penchait à la portière afin de se montrer à ces *braves gens* accourus pour le voir; il les saluait de la tête; il jetait majestueusement des gros sous aux pauvres : pour peu qu'on l'en eût pressé, il eût donné sa main à baiser.

A la dernière auberge où il s'arrêta, il se plaignit du service; le linge était grossier; la vaisselle ébréchée, les couverts bosselés. Il déclara que, s'il quittait son château, il voulait avoir désormais, comme le baron, une argenterie de voyage. Le vin lui parut également indigne de lui, et il fallut lui apporter quelques bouteilles mises en réserve pour les grandes occasions.

Enfin le château de Rovembourg montra à l'horizon ses avenues de sapins, au-dessus desquelles apparaissaient les toits aigus de ses tourelles. Bardanou fit mettre la chaise de poste au pas, afin de mieux jouir de ce coup d'œil. Nicette poussait des cris d'admiration à la vue des prairies diaprées de fleurettes : le notaire estimait,

à demi-voix, le rapport des champs et des bois, et maître Topfer admirait quelques chevaux qui galopaient dans les pâturages.

Bardanou seul gardait le silence. A la vue des tourelles de Rovembourg, une nouvelle préoccupation venait de l'assaillir; il se demandait si aucun titre n'était attaché au domaine, et s'il ne pourrait point se faire appeler comte ou duc de Rovembourg! Ce droit lui semblait maintenant le complément nécessaire de sa position; sans lui, maître Bardanou aurait toujours l'air d'un bourgeois enrichi : la fortune était bonne par elle-même, mais la noblesse semblait indispensable pour la bien porter.

Le perruquier en était là de ses réflexions lorsqu'ils arrivèrent à la porte du château. Nicette proposa de descendre; mais Bardanou tenait à entrer en maître dans sa nouvelle demeure. Il fallut attendre que le concierge, qui était absent, vînt ouvrir la grille devant la chaise de poste, qui pénétra dans la cour d'honneur au trot des chevaux, avec grand bruit de fouets et de grelots. Bardanou avait appris du gardien que les hommes d'affaires de Francfort ne devaient arriver que le surlendemain; mais que la nièce de l'ancien propriétaire, Mme de Randoux, était au château.

Celle-ci ne tarda pas, en effet, à paraître au haut du perron, où elle reçut le Provençal avec toute la grâce d'une femme du monde et toute la bonhomie d'une bourgeoise.

Mme de Randoux était une veuve de vingt-cinq ans, plutôt agréable que jolie, mais de manières élégantes et d'une conversation pleine de charme. Elle se montra

également affable pour Bardanou et pour toute sa compagnie, qu'elle fit entrer dans un riche salon décoré à la Louis XIV.

Le perruquier y trouva le baron, qui les avait précédés de quelques heures, et que la jeune veuve lui présenta comme un ancien ami. On servit des rafraîchissements, auxquels Bardanou fit honneur avec l'aisance d'un propriétaire qui use de ce qui lui appartient. Mme de Randoux proposa ensuite de visiter le domaine, et fit atteler son équipage, dans lequel elle monta avec le Provençal, en compagnie de Nicette et du baron.

Bardanou ne se possédait plus ; la joie et l'orgueil l'exaltaient jusqu'au délire. Assis sur les coussins moelleux de la calèche, il regardait avec une pitié méprisante les paysans qui passaient à pied le long des routes ; il ne songeait plus à leur rendre leur salut : ces gens n'avaient désormais rien de commun avec lui ; c'étaient des hommes d'une autre espèce, bons seulement à faire travailler.

Il se montra médiocrement satisfait de la propriété, parla d'améliorations, d'embellissements, et finit par déclarer qu'il voulait faire de Rovembourg une vraie résidence princière. Mme de Randoux approuvait avec gaieté, le baron d'un ton plus réservé. Bardanou ne douta plus qu'il ne fût jaloux, et se promit de ne point ménager un sentiment aussi bas. En conséquence, il continua à affecter des airs de seigneur, se plaignant des chemins, du mauvais état des clôtures, et de la négligence des gardes forestiers.

Nicette s'interposait toujours pour excuser; mais Bardanou, qui trouvait que le mécontentement systématique donnait *un grand air*, l'interrompait en lui imposant silence, et la jeune fille interdite n'osait plus dire mot.

De retour au château, ce fut encore pis. L'ancien perruquier trouva l'ameublement mesquin, le service insuffisant. Il développa avec une nonchalance aisée les changements qu'il voulait y apporter. Il savait comment on monte une grande maison; il avait vu autrefois de près celle du prince de Groix, dont il était même un peu parent. Nicette, qui n'avait jamais entendu parler auparavant de cette parenté, ouvrit de grands yeux, mais n'osa rien dire, car Bardanou commençait à lui imposer.

Ces entretiens occupèrent la soirée. Lorsque le moment de se retirer fut venu, on conduisit le perruquier dans la plus belle chambre du château, où l'attendait un lit à estrade : les murs étaient garnis de portraits de différentes époques représentant les anciens seigneurs. Bardanou les salua avec une émotion presque respectueuse, comme il eût fait pour ses ancêtres. Il commençait, en effet, à se croire descendant légitime de la maison de Rovembourg. Il ne s'endormit que fort tard, et se vit, en rêve, à la cour du grand-duc de Bade, la poitrine couverte de croix et de cordons.

Lorsqu'il se réveilla, le jour était déjà avancé. Il allait se lever à la hâte, lorsqu'il se rappela qu'un homme comme il faut ne pouvait s'habiller seul. Il sonna le valet

de chambre qui arriva sur-le-champ, et commença sa toilette selon toutes les règles d'un certain monde.

Bardanou, qui ne voulait point paraître les ignorer, se laissa faire patiemment : seulement, quand on en vint à la coiffure, le souvenir de son art l'emporta, et, arrachant le peigne aux mains du valet tudesque, il lui donna une leçon pratique sur la disposition des *faces* et l'implantation du *toupet*.

Enfin, complétement habillé, il descendit au jardin, où il aperçut Mme de Randoux, qui revenait déjà d'une promenade matinale dans la prairie. La jeune veuve portait un élégant négligé, et était coiffée d'un chapeau de la Forêt-Noire, dont les larges bords flottaient jusque sur ses épaules. Les pieds humides de rosée, et tenant à la main un petit bouquet de fleurs des champs, elle s'avançait le long des charmilles en chantant, à demi-voix, une vieille mélodie de la Souabe. La course avait animé son teint, et la gaieté du matin semblait respirer dans tout son être.

Bardanou courut la saluer et lui baisa les mains, comme il avait vu faire au théâtre. La jolie veuve accepta son bras sans façon, et lui raconta son excursion à la lisière du taillis. Bien qu'elle eût presque toujours habité les grandes villes de l'Allemagne, Mme de Randoux aimait la campagne, et spécialement Rovembourg, où elle avait été élevée : aussi ne pouvait-elle se consoler de ce que son oncle, avant de mourir, eût consenti à mettre en loterie une propriété qui jusqu'alors n'était point sortie de leur famille. Les deux cent mille

florins dont cette spéculation avait accru son héritage étaient loin de lui paraître un dédommagement suffisant : elle y eût volontiers ajouté vingt mille florins de sa propre fortune pour rentrer en possession de Rovembourg et de ses dépendances.

Bardanou comprit que c'était une proposition indirecte qu'on lui adressait; mais il avait lui-même pris trop de goût au rôle de châtelain pour vouloir l'échanger contre une somme d'argent.

Il répondit en souriant à Mme de Randoux que, bien qu'il eût changé de propriétaire, le château de Rovembourg n'en était pas moins tout entier à sa discrétion, et qu'elle pouvait en disposer aussi librement que par le passé.

La veuve fit un signe d'impatience gracieuse.

— Allons, vous refusez de me comprendre, dit-elle en souriant; vous voulez que je sois reçue par vous à Rovembourg, tandis que c'est moi qui désirerais vous y recevoir.

— Qu'importe, pourvu que vous y soyez chez vous? fit observer galamment le Provençal.

— Chez moi? reprit gaiement Mme de Randoux; vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'une étrangère gêne toujours dans un jeune ménage.

Et comme Bardanou fit un mouvement.

— Ah! pardon, ajouta-t-elle; c'est peut-être encore

un secret ; mais Mlle Nicette a été la première à se trahir.

— Mon Dieu ! interrompit le perruquier embarrassé, ce n'est encore qu'un projet...

— Que rien ne vous empêche maintenant de réaliser.

— Il est vrai.

— Et que Mlle Nicette vous rappellerait au besoin, je suppose, car elle trouverait difficilement à vous remplacer, monsieur de Bardanou.

Le perruquier s'inclina en rougissant de joie : c'était la première fois que l'on ajoutait à son nom cette particule glorieuse. Mme de Randoux lui parut en ce moment resplendissante de beauté.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, me voilà dépossédée sans espérance de revenir jamais dans mon cher Rovembourg; et cependant Dieu sait ce que j'aurais fait pour cela ! Si je vous avouais, par exemple, que j'ai failli acheter ce château au prix de tout mon avenir, que diriez-vous, monsieur de Bardanou ?

Le Provençal eut un second éblouissement de vanité, et ne put que balbutier quelques mots entrecoupés.

— Oui, reprit la veuve, comme si elle eût répondu à son interlocuteur, au prix de mon avenir ! Vous avez vu le baron de Robach, qui est arrivé ici un peu avant vous?

Bardanou répondit affirmativement.

— Eh bien, c'est un ancien ami de notre famille, qui m'a toujours été fort attaché, et que mon mariage avec M. de Randoux avait même paru contrarier. Depuis mon veuvage, il m'a rendu beaucoup de services et m'a fait offrir sa main plusieurs fois ; mais ma liberté me sou-

riait; je m'effrayais d'une union nouvelle, et j'avais toujours refusé. Enfin, lors de la mise en loterie du château de Rovembourg, il fut témoin de ma peine, et me proposa, en riant, de l'épouser s'il gagnait le château. Je le lui promis, et il prit pour cinquante mille florins de billets. Jusqu'au tirage, j'ai craint qu'il ne gagnât, et aujourd'hui je suis désolée que Rovembourg soit allé à un autre. Près de quitter ce beau domaine, je trouve que ce n'eût point été l'acheter trop cher par le don de ma main.

Une pensée traversa, comme une flèche, l'esprit de Bardanou. Il regarda Mme de Randoux, qui mordillait, en souriant, son bouquet de fleurs sauvages; elle lui parut charmante. Il pensa en même temps qu'elle possédait une fortune double de la valeur du domaine de Rovembourg, et qu'elle appartenait à la meilleure noblesse du duché.

Toutes ces idées l'assaillirent à la fois et l'étourdirent. La veuve parut prendre le change sur son silence.

— Vous me trouvez bien folle, je parie, dit-elle.

— Nullement, répliqua Bardanou, qui fit un effort pour s'enhardir; je trouve seulement votre confidence dangereuse.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle peut donner de singulières tentations au propriétaire actuel de Rovembourg.

— Que voulez-vous dire, monsieur de Bardanou? je ne vous comprends pas, dit Mme de Randoux avec un embarras qui protestait contre cette affirmation.

— Je veux dire, reprit le perruquier enhardi, que la

convention faite à tout hasard avec le baron pourrait l'être plus sûrement avec celui qui a gagné le château.

— Avec vous ?

— Puisque Rovembourg a tant de charmes pour madame de Randoux, elle se résignerait peut-être, pour y rester, à agréer la recherche du nouveau propriétaire.

— Allons, c'est une plaisanterie, dit la veuve, en riant avec contrainte.

— Une plaisanterie si ma proposition offense madame de Randoux, reprit vivement le Provençal; une chose sérieuse si elle l'accueille sans colère.

— Mais vous n'y songez pas, monsieur de Bardanou ! N'avez-vous point des engagements antérieurs avec Mlle Nicette ?

— Aucun, madame. Tout s'est borné à de vagues projets.

— Cependant, si cette enfant a conçu des espérances...

— La raison l'y fera renoncer; Nicette doit comprendre qu'une nouvelle position impose de nouvelles obligations envers les autres et envers soi-même.

— Je crains qu'elle n'ait point, pour cela, assez de philosophie, objecta la veuve ironiquement.

— Je me charge de tout ! s'écria le Provençal. Voici le baron; ne lui dites rien : dans une heure, j'aurai parlé à Nicette, et tout sera arrangé.

Il rentra en effet au château pour chercher la filleule du maître de poste. La conversation qu'il venait d'avoir avec Mme de Randoux lui avait porté le dernier coup ; il voyait, en un instant, sa fortune triplée, sa position éta-

blie : c'était un second billet gagné à la loterie ! Il ne pouvait laisser échapper sans folie une pareille occasion.

En réalité, d'ailleurs, aucun lien n'existait entre lui et Nicette. Il n'avait fait ni exigé aucune promesse. Obligés d'ajourner leur union, tous deux s'en étaient tenus à une de ces conventions tacites qui ne nous engagent qu'envers notre propre cœur : aussi ne se crut-il tenu à aucune justification. Mettant en oubli tout le passé, il parla à Nicette comme à une protégée dont on veut assurer le bonheur ; il ne voulait pas être seul à profiter de l'heureux hasard qui l'avait enrichi ; il était décidé à la doter généreusement, et à assurer l'avenir de celui qu'elle choisirait.

La jeune fille écouta d'abord sans comprendre ; mais à mesure que Bardanou parlait, la lumière lui venait, et avec elle, une douleur d'autant plus cruelle, qu'elle était inattendue. Cependant elle ne dit rien. Pâle, les lèvres tremblantes, et retenant avec peine ses larmes, elle écouta jusqu'au bout les promesses du Provençal, et, quand il eut fini, elle se leva presque calme, et fit un pas vers la porte.

— Où allez-vous, Nicette? demanda Bardanou troublé de ce silence.

— Je vais repartir avec mon parrain, dit-elle simplement.

— Pourquoi maintenant? qui vous presse? reprit le perruquier.

Nicette ne répondit pas et sortit.

Bardanou sentit son cœur se serrer. Quel que fût son

aveuglement volontaire, de sourds reproches s'élevaient en lui ; son émotion protestait contre ses raisonnements. Il se leva, fit plusieurs tours dans le salon, cherchant en vain à reprendre son calme. Il était triste et mécontent. Il se rappela heureusement qu'il était à jeun, et sonna; mais le valet de chambre qui se présenta lui apprit que tout le monde avait déjeuné.

Bardanou, qui ne cherchait qu'un prétexte pour décharger sa mauvaise humeur, se plaignit de n'avoir point été averti ; le valet répondit que M. le baron ne lui avait point donné ordre de le faire.

Ce mot fut pour notre Provençal le signal d'une explosion.

— Le baron ! s'écria-t-il ; et depuis quand, drôle ! avez-vous besoin, pour me servir, des ordres du baron ? Qui est maître ici, de lui ou de moi ? A qui appartient Rovembourg ?

— Je n'en sais encore rien, répondit brusquement le valet.

— Ah ! tu n'en sais rien ! répéta Bardanou exaspéré ; eh bien, je te l'apprendrai, maraud ! sors d'ici, sors sur-le-champ, et ne t'avise jamais de reparaître devant moi.

Le valet allait répliquer ; mais le baron, qui venait d'entrer, lui fit un signe, et il se retira.

— Vous traitez bien rudement ce pauvre diable, monsieur Bardanou, dit-il en refermant la porte derrière lui.

— Je le traite comme il me convient, monsieur de Robach, répondit le Provençal avec hauteur, et j'ai lieu de m'étonner que d'autres que moi donnent ici les ordres.

— D'abord, je vous ferai observer, reprit poliment le baron, que, comme exécuteur testamentaire de l'ancien propriétaire de Rovembourg, j'étais chargé de l'administration du château jusqu'à l'arrivée du nouveau possesseur.

— Et moi, reprit le perruquier, je vous ferai observer que ce nouveau possesseur est ici.

— Et vous en concluez?

— J'en conclus que chacun doit être maître chez soi.

Le baron s'inclina.

— Incontestablement, dit-il; reste à savoir chez qui nous sommes.

— Chez qui? répéta Bardanou étonné; parbleu! M. de Robach ne doit point l'ignorer, puisque c'est lui qui m'a fait connaître le numéro gagnant.

— Je me le rappelle parfaitement.

— Et vous n'avez point sans doute oublié non plus que ce numéro est 66, et que le voici, monsieur le baron?

Celui-ci se pencha pour regarder le billet présenté par le perruquier.

— Pardon, dit-il; mais je crois que M. Bardanou fait erreur.

— Comment?

— Il n'a pas pris garde que, sur son billet, le point précède les chiffres au lieu de les suivre.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que M. Bardanou à lu son numéro en le renversant, et que ce numéro est 99.

99! répéta le perruquier éperdu; que dites-vous? mais alors, 66?

— Le voici, dit le baron en montrant un numéro.

— Quoi! c'est vous qui l'avez?

— Et l'authenticité de mon billet a été reconnue par l'administration de Francfort elle-même; toutes les formalités sont remplies : voici l'acte qui m'envoie en possession du domaine de Rovembourg.

Il tendait au Provençal un papier tacheté de timbres, de paraphes et de visas de toutes couleurs. Bardanou voulut le parcourir; mais un nuage couvrait sa vue, tout son corps tremblait; il fut obligé de s'asseoir.

La chute était aussi subite que l'élévation, et il sentit que ses forces l'abandonnaient. Cependant, le premier étourdissement passé, il se redressa : à l'abattement succédaient le doute et la colère. Il regarda le baron en face.

— Alors, vous m'avez trompé à Oberhausberg? s'écria-t-il.

— Dites que je vous ai laissé votre erreur, répliqua M. de Robach.

— C'est une trahison et une cruauté, interrompit Bardanou.

— Non, dit le baron avec tranquillité, mais un châtiment et une leçon. Assis sur le balcon de l'auberge, derrière le rideau qui me cachait, je vous avais entendu me juger sans me connaître, accuser les riches de vanité, de tyrannie, d'ingratitude et de cupidité, en vous vantant d'échapper à tous ces défauts si la fortune vous

favorisait à votre tour. Un hasard vous a fait croire que cette supposition s'accomplissait; j'ai voulu voir si vos principes auraient le pouvoir que vous leur supposiez, et je vous ai laissé votre illusion.

— Ainsi, c'était une illusion? répéta avec accablement Bardanou, qui ne pouvait détacher ses yeux de son billet retourné.

— Oui, dit M. de Robach plus sérieusement; mais ce qui n'en est pas une, maître Bardanou, c'est votre conduite à partir du moment où vous vous êtes cru propriétaire de Rovembourg. Depuis hier, dites-moi, lequel de nous s'est montré le plus orgueilleux? Qui a été le plus dur envers les serviteurs? Est-ce vous ou moi dont la cupidité s'est éveillée par la position de Mme de Randoux? Et par qui Nicette vient-elle d'être repoussée avec ingratitude?

Le perruquier, accablé, baissa la tête.

— Vous le voyez, reprit le baron après une pause : il faut être plus indulgent pour les autres et moins confiant en soi. Tous les hommes ont le germe des mêmes faiblesses; les positions différentes peuvent les développer diversement. Pardonnez au riche de s'oublier, de s'endurcir, d'être aveugle, et il vous pardonnera votre aigreur, votre malveillance, votre envie. Le moyen d'améliorer les classes n'est point de les opposer l'une à l'autre, mais de les éclairer, chacune selon ses besoins.

— Et c'est pour donner cet enseignement que M. le baron m'a exposé à un pareil retour de fortune? dit Bardanou amèrement; j'ai été pour lui un sujet à observer;

il a voulu faire une expérience sur la chair vivante, sans s'inquiéter des suites que peut avoir un tel essai !

— Pardonnez-moi, maître Bardanou, répondit M. de Robach ; Mme de Randoux, qui était de moitié dans tout ceci, a déjà réparé le tort que vous avez pu vous faire à vous-même; et la preuve, c'est qu'elle vous ramène Nicette.

La filleule du maître de poste entra en effet avec la veuve. Celle-ci l'avait facilement consolée en lui persuadant que la rupture de Bardanou n'était qu'une épreuve, que le domaine de Rovembourg ne lui apparnait point, et qu'il l'aimait plus que jamais. Nicette crut tout ce qu'on voulut lui faire croire, et le Provençal, honteux de sa conduite, l'accueillit avec une tendresse si humble qu'elle en fut touchée jusqu'aux larmes.

Pendant ce raccommdement, le baron parlait à maître Topfer, et le faisait consentir au mariage du perruquier avec Nicette, à laquelle il voulut donner une dot de six mille florins.

Les deux fiancés repartirent le soir même pour Oberhausberg, où le mariage fut célébré un mois après. La leçon profita à Bardanou, sans le guérir toutefois complétement de ses inclinations critiques. Souvent encore il se laissait aller à de violentes sorties contre les riches et les puissants ; mais alors la jeune femme amenait, sans affectation, dans l'entretien, le nom de Rovembourg, et le Provençal retournait à ses pratiques.

SEPTIÈME RÉCIT.

LE TROMPETTE.

Ceux qui n'ont point assisté aux grandes batailles de l'Empire, et qui ne les connaissent que par de brillantes descriptions, ne soupçonnent point ce qu'étaient ces luttes désespérées, où des masses armées, lancées l'une contre l'autre, tourbillonnaient un jour entier dans une atmosphère de flamme et de mitraille. Frappés seulement de la victoire, ils ignorent les incertitudes, les angoisses et les retours inattendus de ces terribles jour-

nées. En suivant dans les récits des historiens la stratégie savante des généraux, ils peuvent croire que tout se passait comme à la parade, et qu'il s'agissait d'une partie d'échecs mathématiquement poursuivie par des joueurs ayant pour pions des soldats. Il faut avoir pris part à ces mêlées pour en soupçonner le sanglant chaos. Les plans de bataille, si faciles à suivre dans l'histoire, ne se comprenaient plus aussi clairement sur le terrain. Enveloppés dans des nuages de poussière ou de fumée, ne sachant rien de ce qui se passait autour de vous et distinguant à peine les corps amis des corps ennemis, vous combattiez, vous mouriez sans savoir à qui restait l'avantage. Chacun faisait son devoir en aveugle et ne connaissait souvent la victoire que par l'ordre du jour.

Il en fut surtout ainsi, pour certains régiments, à Iéna et à Auërstadt. Les Prussiens, qui offraient un front de bataille de six lieues, furent attaqués sur tous les points presque en même temps, et il en résulta une série de combats partiels qui liaient, pour ainsi dire, les deux batailles, l'une livrée par Napoléon, l'autre par le maréchal Davoust.

Notre compagnie, lancée dans un de ces intervalles, avait réussi, après une lutte de plusieurs heures, à débusquer les ennemis d'un village qu'ils n'abandonnèrent qu'après l'avoir incendié. Je poursuivais les derniers tirailleurs qui se retiraient vers l'aile commandée par le prince de Hohenlohe, lorsqu'en voulant escalader une clôture je fus atteint d'un coup de feu qui me renversa et me fit perdre connaissance presque instantanément.

Lorsque je repris mes sens, je me trouvai seul au pied du petit mur que j'avais voulu franchir. Les restes des maisons brûlaient encore, quelques cadavres étaient dispersés çà et là, et l'on entendait au loin les grondements du canon et les pétillements de la mousqueterie.

Je me soulevai avec peine et je me traînai sur mes genoux, espérant découvrir quelque poste voisin où je trouverais du secours ; mais tout était silencieux : évidemment la bataille s'était concentrée aux deux extrémités de la ligne ennemie, et j'étais abandonné.

Cette certitude, jointe au sang que j'avais perdu, abattit mon courage ; je me vis condamné à périr misérablement au milieu de ce hameau en ruines. Cependant je fis un dernier effort pour gagner une maisonnette isolée, la seule qui eût échappé à la destruction. Les habitants l'avaient sans doute abandonnée avant l'approche des deux armées ennemies, car elle était complétement vide. Les soldats prussiens qui y bivouaquaient la nuit précédente en avaient brisé les meubles, qui avaient servi à faire du feu. Je ne trouvai que les quatre murs et d'informes débris.

De toutes les souffrances que j'éprouvais, la soif était la plus intolérable. En traversant la cour j'avais aperçu un puits ; mais il était profond, je n'avais aucun moyen d'y puiser, et, nouveau Tantale, je m'étais en vain penché vers cette eau que mes lèvres ne pouvaient atteindre. J'étais à bout de forces et de courage. Ma jambe, raidie par la douleur de la blessure, ne me permettait plus de faire un pas ; tout commençait à flotter

devant mes yeux, le froid m'avait saisi, et la nuit arrivait. Je gagnai un coin de la pièce du rez-de-chaussée où je me laissai tomber en gémissant. Une sorte d'engourdissement entrecoupé d'atroces douleurs avait passé du corps à l'âme, et, en lui laissant l'entière perception de la souffrance, lui ôtait la faculté de vouloir et d'agir. J'avais, pour ainsi dire, accepté ma misérable situation ; j'y demeurais enseveli.

Un temps assez considérable s'écoula ainsi. Je pensais que tout était fini pour moi, lorsque des pas retentirent à la porte de la cabane. Je soulevai la tête avec effort et je voulus jeter un cri d'appel ; mais la voix s'éteignit entre mes dents convulsivement serrées. J'aperçus seulement, aux dernières lueurs du soir, un trompette de notre régiment qui venait d'entrer et semblait lui-même chercher un abri. Il franchit le seuil avec précaution, regarda au fond de la pièce et m'aperçut.

— Un camarade ! s'écria-t-il en s'approchant.

Et comme il vit que j'étais blessé :

— Oh ! oh ! nous avons fait de mauvaises rencontres, ajouta-t-il ; quelque balle avec laquelle on aura voulu causer de trop près. Mais comment diable êtes-vous seul ici, loin des ambulances?

Je tâchai de lui expliquer ce qui m'était arrivé.

— Compris, compris, reprit-il ; la compagnie a suivi sa pointe sans regarder ce qu'elle laissait derrière elle. C'est comme la mienne, qui tiraillait sur l'aile gauche et qu'un régiment de cavalerie a si bien balayée que je n'en ai même pu retrouver les morceaux.

— Où en est la bataille ?

— Je n'en sais rien. Quand je me suis vu seul et que la nuit approchait, j'ai pensé à me choisir une chambre à coucher jusqu'à demain ; seulement il me semble que j'aurais pu mieux tomber. Il n'y a pas luxe d'ameublement dans la *cassine :* le plancher pour couette de plume avec la muraille pour traversin ! Vous devez trouver le lit un peu militaire.

Je répondis, en balbutiant, que peu importait pour mourir.

— Fi donc ! interrompit le trompette qui s'approcha ; mourir à cause d'une *quille* endommagée !... Je parie que vous avez soif !

— Je brûle !

— Attendez-moi là ; je viens de voir un puits.

Il fit un mouvement vers le seuil ; je lui criai que le seau était brisé et la corde disparue.

— N'importe, dit-il, on tâchera de les remplacer. Faut pas qu'il soit dit qu'un Français s'est laissé mourir de la pépie là où il y avait de quoi boire.

Il sortit, et je me retournai vers la muraille, bien certain que ses tentatives seraient inutiles. La longueur de son absence finit même par me faire croire qu'il était reparti ; enfin il reparut tenant à deux mains son shako transformé en seau et aux jugulaires duquel pendait une longue hart d'osier en guise de corde.

— Victoire ! s'écria-t-il, nous avons du liquide ! Ç'a été long, vu que les marchands de l'endroit sont fermés pour cause de démolition ; il a fallu tout fabriquer soi-

même, mais enfin je suis arrivé. Prenez et buvez à discrétion ; la boutique de rafraîchissements est à la porte ; nous nous dispenserons seulement de trinquer.

Il me présentait le shako, et je bus avidement. Il m'apprit alors que le canon avait cessé de se faire entendre. La bataille était finie, et, selon toute apparence, à notre avantage ; car la ligne occupée la veille par les bivouacs prussiens était abandonnée. Il s'agissait donc seulement d'attendre jusqu'au lendemain des secours qui ne pouvaient me manquer.

En me donnant ces détails encourageants, le trompette cherchait autour de lui les moyens de rendre notre attente moins pénible. Le vent du soir, qui s'engouffrait à travers la porte et la fenêtre brisées, me glaçait : il ressortit un instant, et reparut avec plusieurs vieux *paillis* de couches qu'il fixa aux ouvertures de manière à nous défendre contre le froid de la nuit. Il découvrit ensuite ma blessure, qu'il examina d'un air capable et qu'il déclara *très-bonne*, comme aurait pu faire le major. Il la lava avec soin, et l'enveloppa de nos deux mouchoirs à défaut de bandages. Je le laissai tout faire sans résistance, mais sans remerciements ; j'étais tellement abattu par le mal que j'avais perdu l'instinct de la conservation. Couché à terre, dans mon coin obscur, j'attendais la fin de ma souffrance avec plus de désir que de crainte. Le trompette, qui était resté un instant penché sur moi, se redressa en secouant la tête.

— Le camarade ne remord guère à la vie, murmura-t-il, et cependant le coffre n'a rien ; un peu de plomb

seulement dans *le moule de la guêtre*. C'est son mauvais lit qui lui a rabattu le moral... ; est-ce qu'on ne pourrait donc pas le coucher plus décemment ?

Il fit le tour de la chambre, monta à l'étage supérieur, puis redescendit sans avoir rien trouvé.

Quant à moi, plongé dans une demi-somnolence, je suivais ses mouvements comme à travers un brouillard. Par instants, je perdais jusqu'au sentiment de sa présence, puis je l'apercevais de nouveau, sans bien comprendre ce qu'il faisait. Il me sembla pourtant qu'après avoir examiné une cloison qui divisait le rez-de-chaussée en deux pièces, il travaillait à la démolir. Je vis d'abord tomber sous son sabre la légère charpente de sapin, puis se détacher les larges pans de serpillière... Ici il y eut une interruption dans cette vague lucidité. Quand je repris la connaissance de ce qui m'entourait, le trompette revenait du dehors, et la serpillière avait été transformée par lui en une paillasse qu'il achevait de remplir de mousse et de feuilles. Je le vis l'étendre le long du mur ; il vint à moi, m'aida à me soulever, et, peu après, je me sentis coucher sur ce lit improvisé.

Le bien-être que j'éprouvai amortit un instant les aiguillons de la douleur, et je m'endormis.

Je ne fus réveillé que par une sensation de douce chaleur qui dissipait mon engourdissement. Un feu pétillant brillait dans le foyer, où le trompette achevait d'entasser les fragments de la cloison.

Je me redressai avec une exclamation de surprise et de plaisir.

— Ah! ah! ça vous ressuscite, dit-il gaiement; vous voyez qu'il y a toujours moyen d'améliorer son bivouac; le tout est de ne pas perdre son temps à contempler les boutons de ses guêtres.

— Vous êtes un magicien! m'écriai-je.

— Un peu, mon vieux, répliqua-t-il, en se fabriquant un siége avec un débris de la charpente détruite; c'est de la magie blanche : on a pour baguette quatre doigts et le pouce. Mais vous croyez peut-être que j'ai allumé ce feu-là uniquement pour nous dégourdir les jointures, que c'est un feu de salon? Erreur, mon cœur! c'est un feu de cuisine, et avant tout destiné à la pot-bouille.

— On avait donc distribué des rations à votre compagnie? demandai-je.

— Des rations de cartouches, répondit le trompette; mais ça ne se mange jamais seul, nous en avons fait part aux Prussiens.

— Où espérez-vous alors trouver des vivres?

— Où? mais ici, parbleu! N'est-ce pas aux vaincus de nourrir les vainqueurs?

Et comprenant mon geste de doute.

— Ah! vous n'avez pas confiance dans leur garde-manger, continua-t-il. Le fait est que le local est un peu dégarni; mais le vrai Français ne désespère jamais de rien. Pourvu que son général lui distribue son ordinaire de gloire, c'est à lui de se procurer le reste pour manger avec. Tout à l'heure, en ramassant dans le jardin des feuilles sèches à cette fin de vous composer un édredon, j'ai aperçu dans un coin de petits monticules, et

je me suis dit : — Si ce n'est pas une représentation en relief de la chaîne des Alpes, ça doit être quelque chose comme des pommes de terre ou autres *minéraux*. Sur quoi, j'ai creusé avec mon briquet, et j'ai amené à la clarté du jour une vingtaine de ces vertueux tubercules. Le tout mitonne là sous les cendres et doit être déjà cuit. Nous allons, en conséquence, procéder au festin. — Ohé! maître d'hôtel, vite, le *Bénédicité*, et servez chaud.

Tout en répétant cette *palabre* soldatesque du ton des loustics de chambrée, le trompette retirait l'une après l'autre de dessous la braise les pommes de terre fumantes, et les rangeait symétriquement sur l'âtre.

Je n'avais rien mangé depuis le matin ; leur odeur savoureuse réveilla ma faim suspendue par les douleurs de la blessure. Je fis un effort pour me remettre sur mon séant, et j'allais partager le souper improvisé du trompette, quand je le vis tout à coup dresser la tête et prêter l'oreille.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

Il m'imposa silence du geste, se leva vivement, courut à son fusil qu'il avait posé contre le mur, et s'avança avec précaution vers la porte.

Dans ce moment je distinguai à mon tour, au dehors, un bruit de pas. Ils se faisaient entendre, puis se taisaient, comme si la personne se fût approchée avec défiance. Enfin pourtant ils s'arrêtèrent près du seuil. Il y eut une pause, puis une main souleva lentement le *paillis* qui fermait l'entrée ; un homme portant le cos-

tume du pays parut à la porte, regarda à l'intérieur et fit un pas en avant.

Le fusil du trompette appuyé sur sa poitrine l'arrêta court; il recula avec un cri.

— Pas un mouvement, ou tu es mort! interrompit le soldat.

L'Allemand joignit les mains et bégaya une prière épouvantée.

— Ne tirez pas! criai-je à mon compagnon; il demande grâce.

— J'entends bien, répliqua le trompette; mais il faut savoir ce qui l'amène ici.

— Laissez-le approcher, je lui parlerai.

— Ah! vous savez l'allemand! bravo! Alors nous allons le faire jaser. Allons, remets-toi, *mein herr*, voici un particulier qui parle ta langue de sauvage. Demandez-lui qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut, et s'il peut nous procurer du beurre pour nos pommes de terre.

En parlant ainsi, il avait forcé l'Allemand à s'avancer vers moi.

Lorsque celui-ci s'aperçut que j'étais blessé, il affecta beaucoup de compassion, et me demanda coup sur coup, où j'avais été atteint, si je souffrais, pourquoi je n'avais pas rejoint le camp des Français. Cette dernière question m'amena à savoir que les Prussiens étaient en retraite sur toute la ligne. Le trompette, à qui je fis part de cette bonne nouvelle, cria *vive l'Empereur!* et présenta les armes. L'Allemand m'avoua, de plus, qu'il avait quitté le hameau incendié le matin même, et que

la seule maison épargnée, dans laquelle nous nous trouvions, était la sienne. Quant à la cause qui avait pu l'y ramener au milieu de tant de dangers et à une pareille heure, il parut embarrassé de l'indiquer et s'embrouilla dans des explications confuses.

Cependant mon compagnon parut se contenter des raisons données, et invita l'Allemand, avec une sorte de cordialité soldatesque, à s'approcher du foyer.

— Nous avons un peu dégradé la baraque, ajouta-t-il ; mais c'est ta faute : il fallait laisser la clef du bûcher.

L'Allemand s'excusa en disant que tout avait été consommé ou détruit par les Prussiens qui occupaient le village. A peine avait-il pu transporter quelques meubles et quelques effets échappés au pillage chez un parent qui habitait plus loin et qui avait consenti à recevoir sa famille.

— Oui, oui, dit le trompette, on connaît çà, *mein herr*. Du temps de la République, les Autrichiens sont aussi venus en France ; on s'est battu dans notre village, et ma mère m'a souvent raconté tout ce que les pauvres gens avaient eu à souffrir. La guerre, c'est bon pour le soldat ; s'il reçoit des coups, il les rend ; mais le pékin est toujours battu, et encore il faut qu'il paye l'amende. Asseyez-vous là, mon vieux, et, si le cœur vous en dit, mangez, buvez, votre couvert est mis ; vous pouvez faire comme chez vous.

La jovialité sans façon du soldat rassura l'Allemand plus que ne l'auraient fait toutes les protestations ; il

s'assit sur l'âtre, et, après quelques instants d'entretien, il s'écria :

— Par mon salut, messieurs les Français, vous êtes de braves gens !

— Et des gens braves, je m'en flatte, ajouta mon compagnon, qui soufflait sur une pomme de terre trop chaude.

— Tout ruiné que je suis, je veux vous traiter comme mes hôtes, reprit le villageois ; attendez-moi là.

— Nous attendons, *mein herr.*

Il traversa la pièce où nous nous trouvions, entra dans un appentis qui lui faisait suite et y resta quelque temps. Le trompette chantonnait sans paraître s'occuper de ce qu'il pouvait y faire ; enfin, après une assez longue absence, l'Allemand reparut avec une petite bouteille d'eau-de-vie.

— C'est la dernière, dit-il; je l'avais cachée aux hussards prussiens ; mais je ne trouverai pas, pour la boire, une meilleure occasion.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement le trompette. Alors, à la santé de l'empereur Napoléon ! Tu n'es pas obligé de la porter, *mein herr* ; chacun doit fêter son saint, comme on dit; mais nous qui sommes de la *grande nation*, nous avons droit de boire au *petit Caporal.*

Il avait embouché la bouteille, à laquelle il fit une longue aspiration, et qu'il me passa ensuite. Je bus une gorgée, puis ce fut le tour de l'Allemand.

L'effet de la brûlante liqueur ne se fit point attendre,

Notre sang engourdi commença à circuler plus rapidement, et le frugal souper s'acheva comme un festin.

Quand la petite bouteille fut vide, le villageois se leva et parla de repartir. Il était pressé d'annoncer à sa femme et à ses enfants que leur maison avait échappé à l'incendie général. Je l'engageai à se mettre en route sans retard, et le trompette se joignit à moi. L'Allemand nous souhaita toute espèce de prospérités, gagna la porte et disparut.

Quand le bruit de ses pas se fut perdu dans le lointain, le trompette, qui bourrait sa pipe près du foyer, regarda vers la porte et fit un mouvement d'épaules.

— Pauvre *mein herr !* dit-il en riant ; il a cru me mettre dedans.

— Comment cela ? demandai-je étonné.

— Parbleu ! pensez-vous que je me sois laissé entortiller dans ses explications ? Il savait depuis ce matin que sa *case* n'avait pas été brûlée, ainsi il ne venait point pour s'en assurer.

— Mais quelle intention, alors, lui supposez-vous ?

— L'intention, parbleu ! elle est claire comme de l'eau de roche. Quand les Prussiens sont arrivés, le *mein herr* avait caché ici son magot dans quelque coin.

— Quoi, vous supposez ?...

— J'en suis sûr, vu que lorsqu'il est ressorti de l'appentis avec la bouteille, les poches de sa veste avaient gagné une enflure. J'ai pas fait semblant : il aurait pu croire qu'on voulait trinquer pour le trésor comme pour l'eau-de-vie ; mais heureusement que je ne mange pas

de ce pain-là. Nous sommes des soldats et non des détrousseurs de bourgeois. Si je retourne jamais au village, je pourrai y rentrer en disant comme cet autre : *Rien dans les mains, rien dans les poches.* Tout ce que je demande, c'est d'avoir la chance de porter sur la poitrine un petit ruban.

— Ah ! vous le méritez ; m'écriai-je en lui tendant la main. Lorsque vous êtes entré ici, vous m'avez prouvé ce qu'étaient l'humanité et l'industrie du soldat français : je saurai maintenant ce qu'est son honneur.

HUITIÈME RÉCIT.

LA LOURDE CROIX.

Robert Hope et Samuel Hullins habitaient porte à porte depuis plus de douze ans : il est probable que les voisins auraient vécu dans une parfaite intelligence, si Samuel, qui avait servi sous l'amiral Nelson, n'eût gagné à Trafalgar une petite pension qu'il avait payée par la perte d'une de ses jambes. Cette jambe de moins et cette pension de plus étaient pour Robert un motif continuel de jalousie ; il accusait le sort de lui avoir laissé

ses deux pieds, et il se plaignait amèrement à Dieu de n'avoir pu, comme il le disait, vendre ses jambes au même prix que Hullins. Toutes les fois qu'il allait payer son loyer, il répétait en grommelant que son voisin était bien heureux ; qu'il était en état de solder une redevance, puisque le roi lui faisait une bonne pension ; tandis que lui, pauvre hère, avait grand' peine à nouer les deux bouts de l'année sans laisser en dehors des créanciers.

Robert se contenta d'abord de faire ses réflexions tout bas, et de s'adresser à lui-mêms ces doléances ; mais peu à peu son mécontentement s'exprima plus haut, et ce fut bientôt son thème habituel et favori de conversation.

Une semaine qu'il s'était laissé arriérer pour son loyer, et qu'il s'avançait tristement vers la maison de M. Taylor afin de lui faire ses excuses sur ce retard, il rencontra le voisin Hullins, qui était aussi régulier qu'une horloge pour sa rente et qui venait de la payer.

La vue seule de Samuel faisait sur Robert l'effet d'une maladie ; aussi, quand il baissa la tête en réponse au salut d'Hullins, son regard ressemblait-il singulièrement à celui d'un taureau qui montre ses cornes à un chien.

Arrivé chez le propriétaire, Hope ne manqua point d'être réprimandé ; on lui cita l'exemple de son voisin qui payait toujours régulièrement, et jusqu'au dernier penny.

— Oui, oui, murmura Robert ; il y en a qui naissent la bouche pleine d'argent ; Hullins est bien heureux, lui.

et je ne m'étonne pas que l'on paye régulièrement quand on a une pension comme la sienne.

— Hullins a une pension, il est vrai, reprit M. Taylor, mais son infirmité est une lourde croix, et si vous en étiez affligé, vous vous plaindriez bien davantage.

— Non pas, répondit Hope ; si j'avais été assez heureux pour perdre une jambe, comme lui, il y a vingt ans, c'eût été pour moi une journée fameusement productive. Je vendrais tous mes membres au même prix que Samuel. Diable ! vous appelez sa jambe de chêne une lourde croix ?... moi je pense que sa pension doit la lui rendre légère. La plus lourde croix que je connaisse, c'est d'être obligé de travailler sans cesse pour solder son loyer.

M. Taylor était un homme de joyeuse humeur, mais bon observateur. Il avait remarqué depuis longtemps l'envieuse disposition de Robert, et il résolut de le convaincre que la plus légère croix devenait bientôt pesante pour un esprit mal fait.

— Je vois, dit-il à Hope, que vous êtes parfaitement disposé à ne rien faire ; eh bien ! je puis vous exempter de cette obligation de travail dont vous vous plaignez si douloureusement. La croix de votre voisin Samuel est bien facile à porter, dites-vous ?... Voulez-vous en accepter une beaucoup plus légère, et je m'engage à vous tenir quitte de votre rente ?

— Mais quelle espèce de croix me mettrez-vous sur l'épaule? demanda avec inquiétude Robert, qui craignait que la proposition ne fût pas acceptable.

— Celle-ci, dit M. Taylor, en prenant un morceau de craie et traçant une croix blanche sur l'habit de Robert; pendant tout le temps que vous la porterez, je ne vous demanderai pas un penny de votre loyer.

Hope pensa d'abord que son propriétaire voulait plaisanter; mais s'étant assuré qu'il parlait sérieusement :

— Par saint Georges! s'écria-t-il, vous pouvez dire que vous avez vu mon dernier argent, car je suis disposé à porter une telle croix toute ma vie.

Robert sortit aussitôt en se félicitant de son bonheur, et, tout le long du chemin, il rit en lui-même de la folie de M. Taylor qui le rendait quitte de sa rente à si bon marché.

Il n'avait jamais été en si joyeuse disposition qu'au moment où il rentra chez lui; aussi ne trouva-t-il à redire sur rien, et son chien vint s'asseoir à ses pieds sans qu'il songeât à le punir de sa familiarité.

Comme il s'était assis en arrivant, sa femme n'avait point d'abord remarqué la croix blanche qu'il avait sur l'épaule; mais ayant passé derrière son mari pour remonter le poids de sa pendule à coucou, elle s'écria tout à coup d'une voix aigre :

— Eh! grand Dieu, Robert, où êtes-vous allé?... Vous avez là sur le dos une croix longue d'un pied : vous venez sans doute de la taverne, et quelque ivrogne de vos amis vous aura joué ce tour pour vous donner l'air d'un nigaud... comme si vous aviez besoin d'un accoutrement ridicule pour ça!... Levez-vous, et restez tranquille, que je brosse cette croix!

— Arrière ! s'écria Hope en s'écartant vivement ; mes habits n'ont pas besoin de vous ; allez tricoter vos bas, et laissez ma veste en repos.

— Cela ne sera point ! s'écria mistress Hope d'une voix encore plus perçante ; je ne veux pas que mon mari devienne la risée du village, et dussé-je mettre en pièces votre habit, vous ne garderez point cette croix ridicule.

En parlant ainsi, la ménagère s'efforçait de brosser l'épaule de Robert ; et celui-ci, qui savait que toute résistance eût été inutile, s'enfuit en blasphémant, et repoussa la porte avec violence.

— Quelle furie ! murmura-t-il en s'éloignant ; si elle avait été plus douce, je lui eusse appris quel bonheur m'était arrivé ; mais elle ne mérite pas de le savoir.

— Oh ! oh ! Robert, cria le vieux Fox au moment où Hope tournait le coin de sa maison ; qu'est-ce donc que cette croix blanche que vous portez sur le dos ?

— Mêlez-vous de vos propres habits, répondit insolemment Hope en continuant sa route.

— Monsieur Hope, dit la petite Patty Steevens, la fille de l'épicière ; un moment, s'il vous plaît, que j'efface la grande croix que l'on vous a faite sur l'épaule.

— Allez vendre vos harengs, paresseuse, répliqua Robert, et ne vous occupez point de ceux qui passent.

La petite fille, tout interdite, se hâta de rentrer dans la boutique de sa mère.

Dans ce moment Hope arrivait devant la maison du boucher qui causait sur le seuil avec le forgeron son voisin.

— Vous êtes justement l'homme dont j'avais besoin, dit celui-ci en arrêtant Robert ; et il se mit à lui parler d'affaires ; mais à peine avait-il commencé, que la vieille Peggy Turton arriva habillée de son plaid bariolé et de son tablier bleu.

— Jésus ! monsieur Hope, s'écria-t-elle en rassemblant son tablier dans ses mains, c'est une horreur que votre dos !

Robert se détourna pour lui répondre de le laisser en repos ; mais le forgeron aperçut alors la marque faite par M. Taylor.

— Par le ciel ! regardez, dit-il en riant, il pourrait servir d'enseigne au cabaret de la Croix-Blanche.

— Je suppose, ajouta le boucher, que sa femme lui a mis ce signe sur l'épaule de peur de le perdre.

Hope sentit qu'il n'y avait pour lui qu'un seul moyen d'échapper en même temps au tablier de Peggy et aux plaisanteries du boucher et du forgeron ; aussi se hâta-t-il de vider la place, non sans avoir traité la bonne femme de vieille sorcière et ses deux voisins de fous désœuvrés ; — mais la croix commençait à peser sur son épaule plus qu'il ne l'avait d'abord supposé.

Du reste, le malheureux Robert semblait destiné ce jour-là aux fâcheuses rencontres ; car à peine eut-il fait quelques pas qu'il se trouva en face de l'école. La classe finissait, et les écoliers s'élançaient dans ce moment sur la route, disposés à profiter de toutes les occasions d'espiégleries qui se présenteraient. Hope fut pris d'une terrible inquiétude, et il lui semblait déjà entendre des

huées s'élever derrière lui. Ses craintes ne tardèrent point à se réaliser; à peine eut-il dépassé la porte de l'école, qu'un long cri de moquerie s'éleva, et que cinquante écoliers au moins se mirent à le poursuivre en le montrant au doigt, et en faisant voler en l'air bonnets et casquettes.

— Regarde, regarde, s'écriait l'un, il a l'air d'un mouton marqué pour la boucherie.

— Ne vois-tu pas, répondait un autre, qu'il vient de se faire croisé et qu'il part pour la Palestine ?

Et les huées et les éclats de rire de recommencer plus fort.

Hope devint pâle de colère ; il se détourna comme un dogue hargneux poursuivi par des enfants, et peut-être se fût-il cruellement vengé sur ses jeunes persécuteurs, si M. Johnson, le maître d'école, ne se fût tout à coup montré à la porte de sa maison.

Robert s'avança vers lui en se plaignant que sa classe ne fût composée que de vauriens et d'insolents. M. Johnson lui répondit doucement qu'il ne voudrait pour rien au monde encourager l'impertinence de ses élèves ; mais que la croix blanche qu'il avait sur le dos pouvait faire rire des gens plus sages que des écoliers.

— Que vous importe cette croix? répliqua Robert d'un ton hargneux; mon dos n'est-il donc plus ma propriété?

Le maître d'école s'inclina en souriant, et Hope continua son chemin. Mais la croix était de plus en plus lourde à ses épaules.

Il commença à penser qu'il ne lui serait point si facile de rester quitte de son loyer envers M. Taylor. Si tant de railleries l'accablaient déjà, que serait-ce donc lorsqu'on saurait la cause du bizarre ornement qu'il portait? Autant eût valu que son propriétaire lui attachât au dos une quittance générale.

Tout en réfléchissant ainsi, Robert arriva près de la taverne; il allait passer outre, lorsqu'il aperçut M. Taylor lui-même à quelques pas, et de l'autre côté son voisin Hullins traînant sa jambe de bois, et causant avec Harry Stoke, le charpentier. Harry Stoke était le bel esprit du village, et pour rien au monde Hope n'eût voulu être plaisanté par lui devant Hullins. Il se réfugia donc dans la taverne.

Mais la place ne fut pas longtemps tenable. Les buveurs ne tardèrent point à apercevoir la croix et à railler Hope qui se fâcha; la querelle s'anima, et l'aubergiste, craignant quelque rixe sérieuse, fit mettre Robert à la porte par ses garçons.

Celui-ci avait quitté sa maison dans l'intention d'aller examiner de l'ouvrage qu'on lui proposait au village le plus voisin; mais son esprit avait été tellement bouleversé par le vieux Fox, Patty Steevens, le forgeron, le boucher, Peggy Turton et les écoliers, qu'il se décida à revenir chez lui, pensant qu'après tout il y serait plus tranquille.

Avez-vous jamais vu, dans le mois de septembre, une jeune perdrix, la dernière de la couvée, atteinte par un coup de feu, et cherchant à s'enfuir dans le chaume, en

traînant une aile blessée?... Tel était Robert en regagnant sa maison placée à l'autre bout du village. Parfois il marchait rapidement pour n'être point atteint; parfois il ne faisait qu'un pas par minute afin de ne point dépasser quelqu'un qu'il avait aperçu devant; tantôt dans le chemin, tantôt dans les champs, il se glissait derrière les buissons, rasant les murs, et fuyant les regards avec autant de soin qu'un bohémien qui a volé une poule près de la grange d'un fermier. Dans ce moment la croix blanche était pour lui d'une pesanteur insupportable.

Enfin pourtant il atteignit sa demeure, et il espérait cette fois trouver un peu de repos. Mais dès que sa femme l'aperçut, elle se mit à lui crier :

— N'est-ce pas une honte que vous reveniez comme vous êtes parti? Cinq ou six de nos voisins m'ont déjà demandé si vous aviez perdu la raison... Et vite, laissez-moi passer ma manche sur cette croix.

— N'approche pas, femme! s'écria Robert exaspéré.

— Quand je devrais perdre mon âme, vous ne resterez pas ainsi, Hope; je ne veux pas que ceux qui m'appartiennent se rendent ridicules. Quittez cette veste; quittez-la sur-le-champ, vous dis-je.

En parlant ainsi, mistress Hope voulut saisir le bras de son mari; mais celui-ci la repoussa rudement; mistress Hope, qui ne brillait pas par la patience, riposta par un soufflet, et il en résulta un véritable combat entre les deux époux, au grand scandale des voisins qui accoururent pour les séparer.

Il va sans dire que tout le monde donna tort à Robert, qui brava d'abord la réprobation générale, et trouva de la force de caractère dans sa fureur elle-même : mais plus un feu brûle avec impétuosité, plus vite il consume ce qui l'alimente ; de même les gens passionnés épuisent bientôt leur énergie par la violence de leurs émotions. Robert, devenu plus calme, ne se sentit point le courage de continuer une lutte aussi pénible ; il comprit qu'il n'y avait plus d'espérance de repos pour lui, soit au dehors, soit dans sa propre maison, aussi longtemps qu'il porterait cette croix sur ses habits, et il se décida à l'effacer le soir même, de son propre mouvement.

Le lundi suivant, il se rendit de bonne heure chez son propriétaire, le loyer de sa semaine à la main.

— Ah ! ah ! Robert, dit M. Taylor dès qu'il l'aperçut, je pensais bien que vous ne tarderiez pas à vous repentir de votre marché. Ceci est une bonne leçon pour les caractères envieux et impatients, qui se plaignent sans cesse de Dieu et de la vie. Rappelez-vous à l'occasion ce qui vient de se passer, sire Hope : celui qui nous a créés a proportionné les épreuves aux forces de chacun. Ne vous plaignez plus d'être moins heureux que les autres, car vous ne savez point ce que souffre le voisin. Toutes les croix sont lourdes ; ce qui les rend légères, c'est la patience, le courage et la bonne volonté.

NEUVIÈME RÉCIT.

LA LETTRE DE RECOMMANDATION.

Une neige épaisse couvrait la terre, le vent sifflait fortement à travers les arbres dépouillés, et, bien qu'on se trouvât au milieu du jour, la campagne était déserte.

Un seul piéton suivait la grande route qui conduit de Valognes à Briquebec. C'était un paysan jeune encore, robuste, et dont la physionomie ouverte plaisait dès le premier abord. Son costume endimanché prouvait suffi-

samment qu'il n'était point sorti pour le travail, mais pour quelque visite à faire dans le voisinage.

Antoine Méry se rendait, en effet, au château de M. de Rabou, dont la ferme allait se trouver vacante et qu'il désirait avoir à bail. Mais les concurrents étaient nombreux, et le jeune paysan n'eût point espéré réussir, sans les encouragements de maître Rovère, notaire de Valognes, qui lui avait donné une lettre pour le propriétaire.

A part cette recommandation, Antoine méritait du reste que sa demande fût prise en sérieuse considération; car, si le capital dont il pouvait disposer était faible, il y suppléait par le zèle, l'intelligence et la probité.

Il apercevait déjà de loin les toitures du château de Rabou, lorsque des aboiements plaintifs frappèrent son oreille. Ils venaient d'une carrière abandonnée, ouverte à la droite du chemin. Antoine s'approcha, et distingua, au fond, un petit chien noir à demi enfoui dans la neige.

En l'apercevant, le pauvre animal se redressa sur ses pattes de derrière et redoubla ses gémissements d'appel. Méry était doué de cette sympathie instinctive qui nous porte à soulager tout ce qui souffre. Il crut d'ailleurs reconnaître le chien pour celui d'une pauvre femme, sa voisine, à qui cette perte devait paraître d'autant plus sensible que c'était sa seule compagnie. Afin de s'en assurer, il appela Brisquet; l'animal remua la queue en redoublant ses aboiements. Antoine, ne pou-

vant plus douter, regarda autour de lui ; il remarqua une sorte de sentier tournant par lequel on pouvait arriver au fond de la ravine, et s'y hasarda, non sans quelque danger, car la pente était rapide et le givre l'avait rendue glissante. Deux ou trois fois le pied lui manqua et il roula dans la neige ; mais il arriva enfin jusqu'à Brisquet, qui était sans doute tombé dans la ravine; car il avait deux pattes blessées et le froid l'avait saisi au point de lui ôter tout mouvement.

Antoine le prit sous un bras, remonta en s'aidant de son autre main, et continua sa route vers le château de M. de Rabou.

Ce dernier, qui avait longtemps servi dans la marine où il était parvenu au grade de vice-amiral, n'habitait le pays que depuis quelques mois; cependant on y connaissait déjà son humeur brusque, irritable, mobile. Sa bonté même était enveloppée d'une rudesse qui la rendait redoutable. Facile à contrarier, il devenait alors inabordable, et les qualités de son cœur étaient, pour ainsi dire, annulées par les défauts de son caractère.

Antoine, qui le connaissait de réputation, eut soin de laisser Brisquet dans l'antichambre et de se faire annoncer comme venant de la part de maître Rovère. Le domestique fut longtemps absent; enfin il revint ouvrir la porte de l'amiral, et fit signe au paysan d'entrer. Mais celui-ci s'arrêta sur le seuil en entendant la voix de M. de Rabou, qui se plaignait d'être dérangé.

— Que les cinq cents diables le brûlent ! s'écriait le vieux marin ; on ne peut déjeuner en repos !...

Et se tournant vers Antoine, il ajouta d'nn accent brutal :

— Eh bien! qu'y a-t-il encore, que me veux-tu?

— Faites excuse, amiral, dit Antoine en saluant du pied et voulant se retirer, je reviendrai plus tard.

— Non, parle, puisque te voilà, reprit M. de Rabou; tu viens de la part du notaire de Valognes?

— Oui, amiral.

— Et tu m'apportes une lettre?

— La voici.

Le vieux marin la prit avec un certain empressement.

— Pardieu! je suis curieux de savoir s'il a terminé l'affaire du petit bois, grommela-t-il... Je ne serai tranquille qu'une fois l'acte de vente signé...

Il avait ouvert la lettre qu'il commença à lire, puis qu'il parcourut plus rapidement jusqu'à la fin.

— Comment, rien! s'écria-t-il en arrivant à la signature; Dieu me damne!... il n'y aura plus pensé!... Que les cinq cents diables le brûlent!... Ces garde-notes se ressemblent tous. Et il ne t'a rien dit?

— Rien, amiral.

— Tu n'as point d'autre papier?

— Aucun!

M. de Rabou jeta la lettre sur la table en frappant du poing.

— Et je me suis fié à lui! s'écria-t-il; que les cinq cents diables le brûlent! j'aurais dû traiter moi-même l'affaire. Je la traiterai...; oui... je veux aller aujour-

d'hui même chez le baron. Ordonne d'atteler mon cabriolet, Firmin.

— Le domestique sortit, et l'amiral se mit à faire les cent pas dans le salon en continuant contre le notaire ses récriminations entrecoupées de son invariable souhait : — Que les cinq cents diables le brûlent!

L'embarras d'Antoine Méry devenait extrême : il tournait son chapeau sans savoir s'il devait se retirer ou parler, lorsque les regards de M. de Rabou s'arrêtèrent sur lui.

— Eh bien! et celui-là, s'écria le vieux marin, d'où sort-il donc pour dégeler ainsi?

Le paysan regarda à ses pieds, et s'aperçut alors, avec effroi, que la neige dont il s'était couvert en descendant au secours de Brisquet venait de fondre à l'atmosphère plus chaude du salon, et avait formé une longue traînée sur le magnifique tapis qui en garnissait le parquet. Il voulut reculer vers la porte; mais le mal était fait.

— Que les cinq cents diables te brûlent! s'écria l'amiral, trouvant une occasion naturelle de placer son anathème habituel; pourquoi es-tu entré? que viens-tu faire ici?

— Pardon, amiral, dit Antoine déconcerté; j'étais venu... J'aurais voulu... Je désirais vous parler de la ferme.

— Quelle ferme?

— La Petite-Pommeraie... qui va se trouver vacante.

— Qui t'a dit cela?

— Mais... tout le monde, amiral.

— Tout le monde est fou...

— Cependant M. Rovère m'a aussi assuré...

— Ah! M. Rovère s'occupe de me chercher des fermiers pour la Petite-Pommeraie! interrompit le marin; probablement, parce que je ne l'en ai pas chargé!... Et c'est lui qui t'envoie?

— Oui, amiral.

— Eh bien! tu lui diras que je n'ai besoin de personne pour trouver un fermier.

— Comment?

— Que je prétends le choisir moi-même!

— Alors, amiral...

— Et que je ne prendrai pas ainsi le premier venu sans être sûr de sa capacité et de sa bonne réputation.

— Aussi était-ce de ça que M. Rovère parlait dans sa lettre, fit observer Antoine avec plus de fermeté.

— Ah! oui, reprit l'amiral, une lettre de recommandation, ça se donne à tout venant comme un passeport.

— M. Rovère y met plus d'attention, objecta Antoine.

— Parce qu'il t'a recommandé, répliqua le vieux marin ironiquement.

Le paysan rougit.

— L'amiral n'a pas lu la lettre, dit-il.

— Mon Dieu! je sais d'avance ce que j'y trouverai, reprit M. de Rabou; on fait valoir sans doute que tu es jeune...

— En effet.

— Eh bien! je préfère, moi, un vieux cultivateur qui a de l'expérience. On ajoute que tu es probe, laborieux.

— Il est vrai.

— J'aime mieux un fripon paresseux, mais riche, qui me donnera des garanties positives. Le loyer est toujours plus sûrement hypothéqué sur les meubles que sur la conscience.

— Et M. l'amiral a-t-il trouvé le riche fermier qu'il désire? demanda Antoine avec un peu d'émotion.

— Oui, répliqua le marin; le gros Paturot m'a fait des propositions; je les accepterai.

Méry ne répliqua rien. Quelque cruel que fût pour lui ce désappointement, il n'était pas homme à insister après une pareille déclaration; il exprima brièvement son regret, rouvrit la porte du salon que l'amiral l'empêcha de refermer, et traversa l'antichambre.

Il allait sortir, lorsqu'un grognement plaintif se fit entendre. Il tourna la tête, et aperçut Brisquet, que, dans sa préoccupation, il avait oublié, et qui se traînait vers lui avec peine.

Antoine se baissa pour le prendre dans ses bras. L'amiral, qui s'était arrêté à la porte du salon, lui demanda ce que c'était que ce chien blessé. Le jeune paysan raconta comment il l'avait trouvé en venant au château.

— C'est donc là ce qui t'avait couvert de givre et de neige? répliqua M. de Rabou d'un ton moins bourru;

et pourquoi diable t'exposer à te casser le cou pour ce chien?

— Puisqu'il souffrait, monsieur l'amiral, répliqua Antoine.

— Et que vas-tu en faire, maintenant?

— Je connais sa maîtresse.

— Ah! je comprends alors; tu espères être récompensé.

— Faites excuse, amiral, c'est une pauvre femme; mais je n'en serai pas moins payé de ma peine.

— Comment cela?

— Je la rendrai si contente!

L'amiral regarda le paysan en face.

— Ah! tu tiens à cela, lui dit-il d'un ton radouci... Comment t'appelles-tu?

— Antoine Méry.

— En effet, c'est le nom que j'ai vu dans la lettre de maître Rovère... Et tu aurais désiré la ferme de la Petite-Pommeraie?

— C'était toute mon ambition, amiral, répondit Antoine avec un soupir; là, j'aurais pu élever mes trois enfants.

— Tu as trois enfants? c'est un malheur!

— Un malheur! répéta le paysan étonné; faites excuse, amiral, ils sont tous trois bien portants.

— Oui, mais il faut les nourrir...

— Certainement... C'est ce qui encourage à travailler! Si seulement je pouvais avoir une ferme, ils ne manqueraient de rien; mais, comme disait tout à l'heure

M. l'amiral, ce n'est pas le tout que d'avoir de bons bras.

— Il me semble que c'est au moins le principal, répliqua M. de Rabou.

— Quand on ne peut donner pour garantie que sa probité!

— Tu en connais donc de meilleures?

— Et quand on n'a pas le bonheur d'être connu!...

Le vieux marin le regarda en face.

— Oui; mais toi, je te connais, dit-il.

— Par la recommandation de M. Rovère, objecta le paysan.

— Non! s'écria l'amiral, par celle que tu portes là, entre tes bras.

— Comment?... le chien...

— Le chien que tu as ramassé parce qu'il souffrait, que tu rapportes à une pauvre femme pour la rendre contente... Il n'y a pas de lettre de notaire qui puisse en dire autant que cela, vois-tu!... Je me moque de celle de maître Rovère, et que les cinq cents diables la brûlent! Quant à l'autre, elle est bonne, et la preuve, c'est que je te prends pour fermier de la Petite-Pommeraie.

Antoine ne pouvait d'abord en croire ses oreilles; il fallut que M. de Rabou lui répétât son assurance en le faisant rentrer. Le bail fut sur-le-champ signé, et le paysan en éprouva une joie d'autant plus vive, qu'il avait cru un instant toute espérance perdue.

L'amiral, du reste, ne s'ent tint pas à cette première préférence. Lorsqu'il connut mieux Antoine, il lui fit

des avances, agrandit son exploitation, et l'aida à acquérir une aisance, honorable parce qu'elle était méritée. Il se plaisait souvent à répéter lui-même l'anecdote du chien Brisquet, et ne manquait jamais d'ajouter, après l'avoir racontée, qu'un trait d'humanité devait être, aux yeux de tous les hommes, la meilleure lettre de recommandation.

DIXIÈME RÉCIT.

LA PRISE DE TABAC.

Au moment de l'émigration, Coblentz était devenu le refuge de presque toute la noblesse française, et la cour de Versailles se trouva, pour ainsi dire, transportée sur les rives du Rhin. Quelque graves que fussent les événements politiques, ils n'avaient pu enlever aux exilés leur insouciance. A voir le bruit et le mouvement de cette foule, qui avait transporté en Allemagne toutes

ses habitudes de légèreté, on eût pris Coblentz pour une ville de plaisance, et la réunion des gentilshommes français pour un rendez-vous de plaisir. Bien que la position de la plupart d'entre eux fût précaire, et que plusieurs en fussent déjà réduits aux derniers expédients, tous conservaient la gaieté, seule richesse qui ne leur eût point été enlevée par le mouvement révolutionnaire. On continuait à se donner des fêtes, comme en France, à se faire des visites, à se disputer la préséance et à jouer son dernier écu. La *roulette*, établie depuis peu dans une maison dont l'entrée était publique, attirait surtout les émigrés par la chance décevante de gains toujours rêvés et jamais obtenus. La noblesse allemande y accourait également, entraînée par l'exemple, et la funeste passion du jeu faisait chaque jour de nouveaux progrès dans tous les rangs.

Parmi le petit nombre de gentilshommes qui échappèrent à l'engouement général, s'en trouvait un qui mérite une mention particulière. On le nommait le chevalier de Roquincourt; et, bien qu'il fût originaire du Midi, sa famille habitait depuis longtemps l'Alsace, où lui-même était né. En cédant à la nécessité qui le forçait à quitter la France, le chevalier avait accepté toutes les conséquences de son exil. La faible somme avec laquelle il s'était réfugié en Allemagne fut placée par lui entre les mains d'un banquier digne de sa confiance, et les intérêts qu'il reçut, joints au prix de quelques leçons, lui permirent de subvenir à ses besoins, en faisant honneur à tous ses engagements.

Cette sagesse fut d'abord traitée d'avarice par les malveillants, et de prudence marchande par ses meilleurs amis ; mais quand on vit que le chevalier trouvait encore moyen de secourir, sur son faible revenu, les gentilshommes les plus nécessiteux, l'estime succéda à la raillerie, et il devint, pour les plus étourdis, un modèle digne d'être imité, quoique inimitable.

De Roquincourt méritait cette admiration. En le ruinant et le forçant à la fuite, la Révolution n'avait nullement altéré son caractère : c'était toujours la même équité dans sa manière de juger les hommes ou les choses, la même sympathie pour tout ce qui était bon, la même pitié des souffrances qui frappaient ses yeux. Il n'avait point concentré le monde dans sa propre personnalité, et ne croyait pas tout perdu parce que son sort était troublé.

— Mes affaires ne sont point celles du genre humain, disait-il habituellement, et celui-ci ne tombera point en décadence parce que le chevalier de Roquincourt donne des leçons de grammaire.

Par suite de son système d'économie, le chevalier s'était logé dans les faubourgs, chez une juive qui sous-louait quelques chambres meublées à des prix modérés. Au-dessus de lui demeurait un jeune Allemand, nommé Aloisius Barker. Il était de Neuwied, où il vivait d'un petit commerce de détail avec sa mère et sa jeune sœur ; mais un incendie lui avait subitement enlevé tout ce qu'il possédait, et il était venu à Coblentz dans l'espoir d'y recouvrer quelques créances douteuses qui compo-

saient désormais toute sa fortune. Par malheur, ses démarches avaient été infructueuses. Sans connaissance parmi les fabricants de la ville, sans ressources pour réclamer justice devant les juges, déjà découragé par le malheur qui l'accablait, il ne s'était montré ni assez habile ni assez redoutable pour arracher le payement à des débiteurs gênés ou de mauvaise foi. Les uns l'avaient ajourné, d'autres avaient nié la créance ; enfin, après avoir perdu son dernier espoir et dépensé son dernier thaler, il se trouvait arrivé, depuis quelques jours, à cet abattement qui vous ôte jusqu'à la volonté du salut !

Le chevalier connaissait en gros les malheurs de Barker ; chaque fois qu'il le rencontrait sur l'escalier, il lui demandait avec intérêt où en étaient ses espérances; mais, ne l'ayant point vu depuis quelques jours, il ignorait leur ruine et l'état de détresse auquel le malheureux jeune homme se trouvait réduit.

Un jour, qu'il rentrait de ses leçons, il trouva Aloisius à la porte de la maison, avec le courrier qui tenait à la main une lettre. Le jeune homme la regardait d'un œil mouillé de larmes, mais sans la prendre ; le courrier semblait indécis.

Le chevalier s'arrêta en saluant Barker par son nom, d'un air de bienveillance qui sollicitait évidemment l'explication du trouble dans lequel il le voyait. Aloisius ne parut point comprendre; mais le courrier se tourna vers de Roquincourt.

—Puisque ce gentilhomme est de votre connaissance, fit-il observer, il pourra peut-être vous tirer de peine.

— Qu'y a-t-il? demanda le chevalier avec empressement.

— C'est un petit embarras, reprit le courrier en hésitant : cette lettre arrive de Neuwied pour monsieur; le port est de quatre *silber-groschen*, et monsieur se trouve n'avoir point cet argent... sur lui.

— Que ne parliez-vous? dit le Français, en fouillant rapidement dans sa poche.

Mais Aloisius l'arrêta d'un geste.

— Non, dit-il d'un accent entrecoupé, je n'ai cette somme ni sur moi... ni ailleurs; je ne pourrai vous la rendre, monsieur.

— Je le compte bien ainsi, car je vous la dois, dit de Roquincourt du ton le plus naturel : prenez, monsieur; puisque la lettre vient de Neuwied, elle doit être de votre sœur ou de votre mère.

Il avait payé le courrier, qui se retira, et il remit la missive à Barker.

Celui-ci n'eut point la force de le remercier; mais il ouvrit le papier et se mit à le parcourir rapidement. A mesure qu'il avançait dans cette lecture, ses traits s'altéraient; enfin, il s'arrêta avec une exclamation douloureuse.

— Auriez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle? demanda le chevalier, qui avait continué à monter, et qui s'arrêta au cri du jeune homme.

— Ah! ce malheur nous manquait! balbutia Aloisius, qui venait de porter la lettre à son front avec désespoir.

— De grâce, qu'y a-t-il? que vous annonce-t-on?

reprit de Roquincourt, en descendant vivement trois marches pour se trouver près de Barker.

— Si vous saviez, monsieur! s'écria celui-ci, dont les larmes entrecoupaient la voix; ils ont fait vendre là-bas ce qui restait à ma sœur et à ma mère; toutes deux sont maintenant sans abri et sans pain.

Le chevalier fit un geste de surprise affligée.

— Et elles m'appellent à leur aide, continua Aloisius, moi qui n'ai pu même payer le port de cette lettre! à leur aide, quand je suis comme elles sans ressources et sans espoir!

Le chevalier tâcha de calmer Barker par quelques douces paroles, et le fit entrer dans sa chambre pour l'interroger avec détail. L'exaltation du jeune homme le rendit plus communicatif qu'il ne l'avait jamais été. Il expliqua à de Roquincourt comment le feu avait subitement détruit tout ce que renfermait la petite boutique qu'il faisait valoir avec sa mère. La perte montait à douze cents thalers composant toute leur fortune, et qu'il n'avait désormais aucun moyen de remplacer.

A mesure que Barker entrait dans ces détails, son désespoir semblait grandir. En peignant au chevalier l'affreuse position de sa sœur et de sa mère, il la voyait lui-même plus clairement; il s'indignait de son impuissance à les secourir; il accusait le Ciel, et tombait, de plus en plus, dans cette ivresse de la douleur qui est la suprême infortune des malheureux. De Roquincourt comprit que toutes les consolations seraient inutiles; ce qu'il fallait dans ce moment pour relever l'âme abattue

d'Aloisius, c'étaient des réalités, non des espérances.

Le chevalier était trop pauvre pour venir efficacement lui-même au secours du jeune homme : les besoins de quelques compagnons d'exil avaient déjà amoindri ses revenus ; ce qu'il pouvait faire était trop peu de chose pour retirer Barker de cet abîme de désespoir au fond duquel il venait de tomber. Il fallait donc avoir recours à une générosité plus opulente. De Roquincourt prit sur-le-champ son parti. N'ayant jamais rien à demander pour lui-même, il était hardi à solliciter pour les autres ; les refus l'affligeaient sans l'humilier. Il adressa au jeune homme quelques derniers encouragements, lui promit de s'occuper de lui, et prit le chemin de l'hôtel habité par le vicomte de Roullac.

Aidé par un homme d'affaires qui, au moyen d'une vente simulée, avait su préserver de la confiscation le domaine de Roullac, le vicomte jouissait dans l'exil de toute la fortune qui lui avait été laissée par son père. Il en usait, du reste, avec une libéralité qui ne permettait même point la jalousie. Sa main, sans cesse ouverte, ressemblait à ces fontaines qui laissent couler leurs eaux pour tous les voyageurs. Jamais un refus volontaire ne faisait désirer que sa fortune eût un autre possesseur ; mais ses habitudes entravaient souvent ses bonnes intentions. Prodigue et joueur, M. de Roullac se trouvait quelquefois sans un écu. L'important était donc d'arriver au bon moment et avant que ses goûts dispendieux se fussent abattus, comme une nuée d'oiseaux, sur la récolte dorée qui lui arrivait de France chaque mois.

De Roquincourt le savait ; aussi hâtait-il le pas, dans l'espoir de se présenter avant quelque autre solliciteur, en route peut-être comme lui ; mais on lui apprit à l'hôtel que le vicomte n'était point rentré depuis le matin et qu'il devait se trouver *à la roulette*. Bien que le chevalier eût une horreur particulière pour les maisons de jeu et qu'il n'en eût jamais dépassé le seuil, les circonstances lui parurent trop pressantes pour qu'il s'arrêtât à cette répugnance. M. de Roullac pouvait être en heureuse veine, comme cela lui arrivait souvent, et dans ce cas, nul doute qu'il n'écoutât favorablement sa requête. Le gentilhomme alsacien se décida donc à entrer dans la salle où une partie de la noblesse émigrée se pressait autour des tapis verts. Il aperçut bientôt le vicomte engagé dans une partie très-animée. Les frédérics d'or formaient devant lui de petits monticules mobiles et sonores, que l'on voyait successivement grandir ou décroître.

En apercevant le chevalier, M. de Roullac fit un geste de surprise.

— Dieu me pardonne ! c'est de Roquincourt, s'écria-t-il ; quel prodige peut amener notre Caton dans cette caverne ?

— Je vous cherchais, répondit le chevalier.

— Tout à l'heure je suis à vous, répliqua M. de Roullac ; il ne me reste plus que deux ou trois mille frédérics à perdre.

— Gardez-en quelques-uns en réserve, dit le gentilhomme plus bas.

— Vous en avez besoin ! reprit le vicomte ; par le Ciel ! mon cher, prenez ce qu'il vous faut...

— Doucement, interrompit un gros seigneur allemand qui se trouvait derrière M. de Roullac ; il faut d'abord que nous suivions notre veine.

— Ah ! diable ! j'oubliais que le baron d'Aremberg est mon associé, fit observer le Français en riant : mais je vous tiendrai compte, baron, de ce qui sera pris.

— Non, non, s'écria l'Allemand avec insistance ; il ne faut jamais ôter l'argent du jeu, cela porte malheur. Que le chevalier attende un instant.

De Roquincourt s'inclina en signe de consentement, et le jeu reprit.

Mais on eût dit que l'arrivée du chevalier avait fait tourner subitement la chance : M. de Roullac, qui était auparavant en gain, commença à perdre coup sur coup, et, en moins d'un quart d'heure, tous les frédérics eurent disparu sous le râteau du banquier.

Ainsi dépouillé, le vicomte se leva sans montrer aucune émotion, s'excusa légèrement près du chevalier, ordonna de faire approcher son carrosse, et partit.

De Roquincourt était resté à la même place, triste, désappointé et les yeux fixés sur le fatal tapis vert qui venait d'engloutir le salut et la consolation d'Aloisius.

Cependant le baron d'Aremberg n'avait point imité la prudente retraite du vicomte, et s'obstinait à jouer avec cette ténacité particulière aux races du Nord. Le hasard sembla vouloir récompenser sa persistance par un retour inattendu. Les monticules d'or recommen-

cèrent à se former devant lui, et, à mesure qu'ils grossissaient, la parole revenait au taciturne Allemand.

— Je vous avais bien averti que reprendre de l'argent au jeu portait malheur, dit-il en se tournant vers de Roquincourt, qui regardait d'un air pensif; la seule intention qu'a eue le vicomte d'en retirer quelque chose a fait tourner la chance contre lui.

— Alors je vous demanderai sans doute inutilement d'accomplir ce qu'il n'a pu que projeter? demanda le chevalier.

— Qui? moi, donner de l'argent du jeu! s'écria d'Aremberg.

— C'est pour une bonne action, monsieur le baron, objecta de Roquincourt; il s'agit de sauver un de vos compatriotes.

— Ce serait mon frère, monsieur, ce serait mon père, interrompit l'Allemand, que je ne retirerais point de là un frédéric. L'argent du jeu est sacré; il appartient au jeu. Voyez, la chance se soutient, tous les coups me réussissent maintenant.

Une nouvelle *alluvion* de pièces d'or venait, en effet, de s'ajouter au monceau placé près du baron. Le chevalier ne put retenir un geste de dépit; il comparait mentalement la chance de l'Allemand à celle du vicomte, et s'indignait de cette injustice du hasard.

M. d'Aremberg remarqua son mouvement.

— Mon bonheur vous fait envie? dit-il avec le rire insolent des sots qui réussissent.

— Non pas pour moi, monsieur, répondit de Roquin-

court, mais pour tant de malheureux qu'une faible partie de cet or pourrait consoler.

— Ah ! c'est juste, reprit le baron ; j'oubliais que vous êtes le saint Vincent de Paul de l'émigration. Eh ! pardieu ! mon cher, que ne faites-vous sauter la banque à son profit ! tentez le sort comme moi.

— J'ai toujours craint et évité le jeu, monsieur le baron.

— Raison de plus ; votre chance n'est point épuisée ; on est toujours heureux à sa première partie, c'est un principe.

— Je n'ai point de confiance dans les faveurs du hasard.

— Vous ne les avez jamais cherchées ?

— Il est vrai.

— Pourquoi préjuger alors ?

— Et si je perds !

— Et si vous gagnez !

Le chevalier ne répondit pas ; mais il se sentit ébranlé par les paroles du baron et encore plus par la vue des frédérics qui continuaient à grossir l'enjeu de ce dernier. Après tout, il suffisait d'une bonne chance, de deux ou trois coups heureux ! Un thaler risqué sur le tapis vert pouvait lui donner, en quelques minutes, la somme nécessaire pour rendre la paix à Aloisius. La tentation était singulièrement pressante, et de Roquincourt porta instinctivement la main à sa poche ; mais l'exiguïté de la bourse qu'il sentit sous ses doigts arrêta court son désir. Il se rappela alors qu'après ses dernières lar-

gesses à des compatriotes indigents, il avait rigoureusement calculé ce qui lui restait, et que la plus légère diminution dans ses ressources renverserait l'équilibre établi entre ses dépenses et ses revenus ; car la générosité du chevalier n'avait rien d'irréfléchi, son désir d'obliger ne lui faisait jamais oublier ses devoirs envers lui-même, et il n'était point de ceux qui se font prodigues aux dépens de leurs créanciers.

Sa main soupesa quelque temps la bourse qu'elle avait rencontrée ; il calcula encore tout bas sa dépense mensuelle, et, convaincu de l'impossibilité de l'essai conseillé par le baron, il poussa un soupir.

M. d'Aremberg, qui l'observait, hocha la tête.

— Eh bien ! chevalier, s'écria-t-il ironiquement, que diable cherchez-vous donc dans votre poche?

De Roquincourt rougit malgré lui, et tira brusquement une tabatière d'écaille sur laquelle se trouvait la miniature de sa mère.

— Ah ! ce n'est donc pas un enjeu, reprit le baron ; je croyais vous avoir persuadé ; que risquez-vous à exposer quelques frédérics?

De Roquincourt aurait pu parfaitement répondre, mais il se contenta d'un mouvements d'épaules, et ouvrit sa tabatière ; l'impertinence du baron lui prenait sur les nerfs.

— Allons, reprit celui-ci en ricanant, puisque vous vous défiez de votre fortune, cher chevalier, n'en parlons plus et donnez-moi une prise de tabac.

Il avait étendu la main vers la boîte d'écaille du gen-

tilhomme alsacien, qui faisait un mouvement pour la rapprocher, lorsqu'une pensée subite traversa son esprit; il retira la tabatière et la referma.

— Eh bien! dit avec étonnement l'Allemand, qui tenait toujours le bras tendu.

— Veuillez me pardonner, monsieur le baron, répliqua sérieusement de Roquincourt; mais chacun a ses principes : les vôtres vous défendent de rien donner quand vous jouez; les miens m'imposent la même obligation quand je regarde.

— Comment? c'est une plaisanterie !

— Nullement.

— Vous me refusez une prise de tabac?

— Je refuse de vous la donner, monsieur le baron.

— C'est-à-dire qu'il faut vous l'acheter?

— Si vous le pouvez.

M. d'Aremberg éclata de rire.

— Vive Dieu! voilà qui est curieux, s'écria-t-il ; le chevalier transformé en marchand de macouba! Et combien demandez-vous, mon cher?

— Un frédéric, monsieur le baron.

— Un frédéric! mais c'est de l'usure.

— C'est de la spéculation.

— Quoi! pour une prise de tabac!

— Qu'importe l'objet! Tous les économistes vous apprendront que le prix de vente ne dépend point seulement de la chose vendue, mais des circonstances. N'a-t-on pas vu des rats payés au poids de l'or dans les villes assiégées? et les voyageurs égarés dans le

Sahara ne donneraient-ils point une perle pour un verre d'eau ?

— Et vous me croyez dans une position analogue ?

— A peu près, monsieur le baron ; car je vous ai vu tout à l'heure chercher en vain votre tabatière, et vous ne pouvez quitter le jeu pour la faire demander ; je tiens donc momentanément votre nez dans ma dépendance, et ce n'est point abuser de ma position, mais seulement en user que de vous demander un frédéric.

— Sur mon âme ! je vous le donne pour la curiosité du fait, dit M. d'Aremberg en riant.

Le chevalier tendit aussitôt sa tabatière.

— Je n'ai fait marché que pour une seule prise, continua le seigneur allemand, en plongeant ses doigts dans la boîte d'écaille ; mais, ma foi ! mes gains m'autorisent à quelques folles dépenses ; j'en prends deux, mon cher, et voilà les deux pièces d'or.

— Laissez-les sur le tapis, dit de Roquincourt, ce sera ma mise.

— Vous les risquez d'un seul coup?

— D'un seul coup.

Le jeu reprit, et le chevalier gagna.

Il retira aussitôt les trois quarts de l'enjeu, et risqua un nouveau frédéric qu'il perdit ; puis il en risqua deux, avec lesquels il recouvra le double de ce qui venait de lui être enlevé. Les mêmes chances se renouvelèrent dans les coups suivants, quelquefois fâcheuses, plus souvent favorables. Le chevalier suivait chaque coup avec une curiosité inquiète que l'on eût prise pour une

avidité de joueur ; mais enfin il compta les frédérics qu'il avait devant lui, les réunit en un seul rouleau, et se leva : il avait ses douze cents thalers ! Traversant rapidement les salles qui retentissaient de malédictions, d'exclamations, de cris de rage et de quelques rares cris de joie, il gagna rapidement la rue, puis le quartier qu'il habitait.

La nuit était venue : le chevalier, qui ne craignait point d'être aperçu, avait relevé les basques de son habit pour mieux courir à travers les flaques de boue et les ruisseaux qui entrecoupaient le faubourg. Son cœur battait violemment à la pensée du bonheur d'Aloisius, et il arriva presque aussi haletant de sa joie que de sa course.

Il franchit rapidement les trois rampes d'escalier et courut à la porte de Barker : elle était fermée ! Il redescendit à sa propre chambre, espérant que le jeune homme y serait resté depuis son départ ; mais elle était vide. Il allait s'adresser à l'hôtesse pour savoir d'elle où se trouvait Aloisius, lorsque son regard rencontra une lettre posée sur son bureau. Il la prit, en regarda l'écriture, qui lui était inconnue, et l'ouvrit.

Elle était signée Barker et ne renfermait que les lignes suivantes :

« Vous m'avez dit d'espérer ; mais je n'en ai plus la « force ; Dieu lui-même m'a abandonné. Je ne puis être « d'aucun secours à ma sœur ni à ma mère ; je n'ai « point le courage de supporter la vue de leurs dou- « leurs. Adieu donc, vous qui avez eu pitié de moi.

« vous qui m'eussiez secouru si la bonne volonté tenait
« lieu de richesse ; mais la Providence ressemble aux
« hommes, elle ne protége que les heureux.

« Aloisius Barker. »

Cette lettre épouvanta le chevalier; elle annonçait une résolution funeste qu'il n'était peut-être plus temps de prévenir. Il courut chez l'hôtesse, qui occupait le rez-de-chaussée, et lui demanda si elle avait vu Aloisius. La juive affirma qu'il n'était point sorti, et de Roquincourt remonta précipitamment jusqu'à la mansarde. La porte, fermée au dedans, ne résista pas longtemps à ses efforts; mais à peine l'eut-il ouverte qu'il s'arrêta épouvanté sur le seuil : le jeune Allemand était couché à terre, la tête appuyée sur une de ses mains, et un brasier de charbon brûlait à ses pieds.

Le chevalier s'élança vers lui, le souleva dans ses bras et l'emporta sur le palier, où l'hôtesse était également accourue. L'asphyxie, heureusement, n'était point complète ; les soins prodigués au jeune homme le ramenèrent à lui. Il reprit peu à peu ses sens, promena sur ceux qui l'entouraient un regard vague et égaré ; mais à la vue du chevalier, tous ses souvenirs se réveillèrent; il se redressa brusquement, poussa un cri, et joignant les mains :

— Ah! pourquoi m'avez-vous fait revivre? balbutia-t-il avec un accent de désespoir.

— Pour vous prouver que Dieu ne vous a point abandonné, dit de Roquincourt, qui lui soulevait la tête

d'un de ses bras et de l'autre main montrait le rouleau de frédérics.

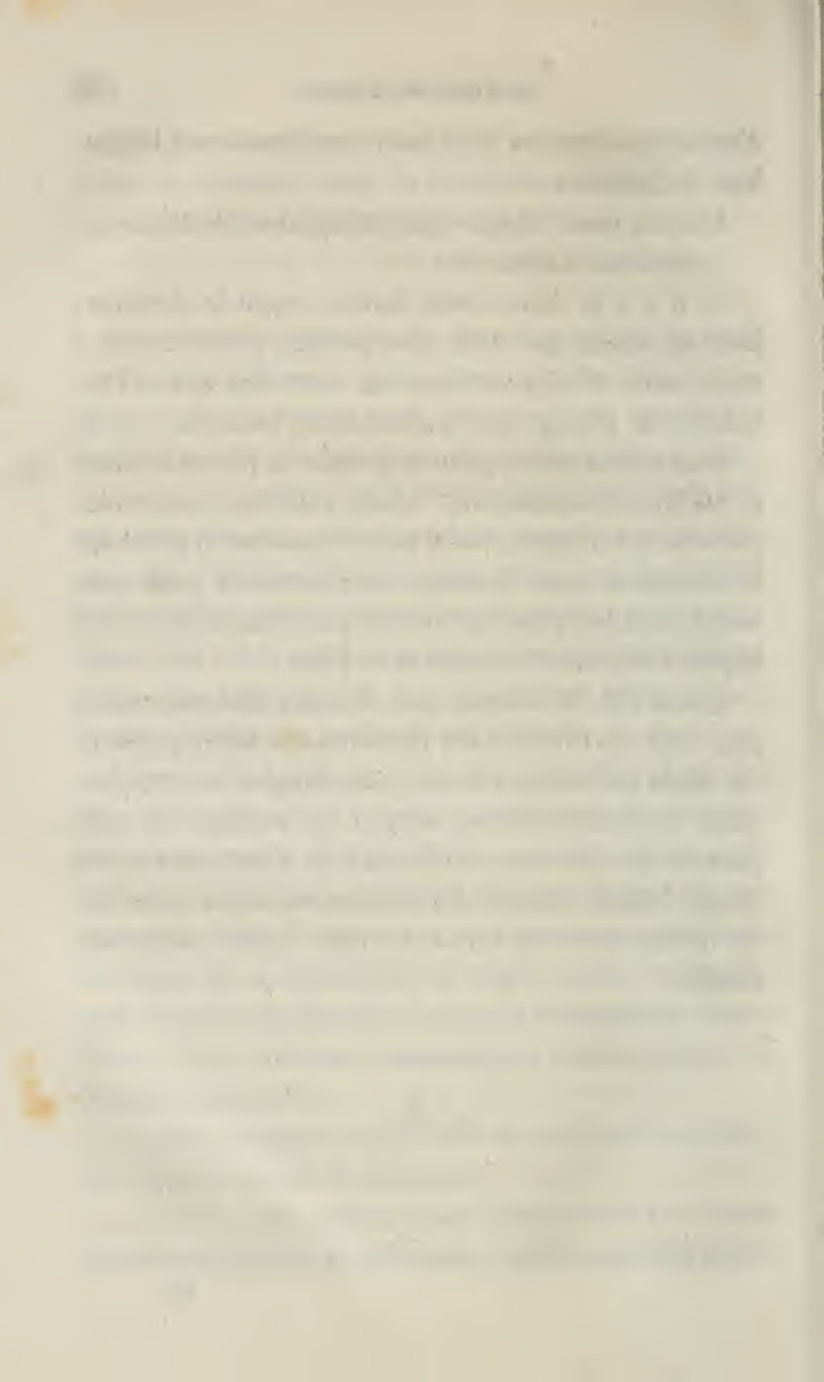
Aloisius parut frappé d'une commotion électrique.

— De l'or! s'écria-t-il.

— Il y a là douze cents thalers, reprit le chevalier, juste la somme que vous avez perdue; portez-la vite à votre mère, et rappelez-vous une autre fois que la Providence ne protége pas seulement les heureux.

Nous n'essayerons point de peindre la joie de Barker; il est des émotions trop fortes pour que les paroles puissent les traduire. Guéri par le bonheur, il partit dès le lendemain pour Neuwied, où il reprit le petit commerce dont les gains lui avaient autrefois suffi, et avec lequel il retrouva l'aisance et la paix.

Quant à M. de Roquincourt, il rentra quelques années plus tard en France; il y recouvra une faible partie de ses biens qui suffirent à ses goûts simples, et avec lesquels il trouvait encore moyen de soulager de plus pauvres que lui; car, ainsi qu'il le disait souvent, la bonne volonté centuple les ressources, et, ne possédât-on qu'une prise de tabac, on peut encore sauver une famille.



ONZIÈME RÉCIT.

LE PRÉCEPTEUR SANS LE SAVOIR.

A l'entrée de la petite ville de Thann, du côté de la route qui conduit à Mulhouse, s'élève une maisonnette qui participe à la fois de la ferme et de l'habitation bourgeoise. La ferme est rappelée par une cour où les poulets picorent à l'aventure et où s'élève une meule de paille encore intacte près d'une charrette récemment dételée ; l'habitation bourgeoise, par les rideaux blancs qui drapent chaque fenêtre, par le jardin aux tonnelles

peintes, et par le perron de six marches garni d'une balustrade de fer.

Sur ce perron est assis le maître du logis, Jacques Ferrou, dont l'aspect reproduit le double caractère de sa demeure. Portant la blouse de l'ouvrier avec la toque de velours et les pantoufles du propriétaire, il fume une de ces courtes pipes dont le nom populaire exprime énergiquement la destination.

Jacques attend son fils Etienne, qui s'est rendu à Mulhouse, avec sa fiancée, pour choisir les présents de noce, et, tout en regardant vers la route, il rêve à ce mariage, qui fixe Etienne près de lui, et assure une douce société à sa vieillesse.

. . . .

Le bruit d'un char-à-bancs l'arracha enfin à l'espèce de méditation attendrie dans laquelle il était insensiblement tombé, et il reconnut ses voyageurs au milieu des flots de poussière que faisaient voler la voiture et le cheval.

Lorsque tous deux s'arrêtèrent à la porte de la cour qui précédait la maisonnette, Ferrou s'avança à leur rencontre et fut salué par les cris de joie des arrivants. C'étaient M[me] Lorin avec sa fille, accompagnées du jeune homme qui disparaissait presque complétement derrière les cartons et les paquets.

— Bonsoir, mon père, s'écria Louise, en donnant d'avance à l'ancien entrepreneur, par une flatterie caressante, le titre qu'il ne devait avoir que dans quelques jours.

— Bonsoir, petite, répondit Ferrou, qui tendit les

mains à la jeune fille et la déposa à terre en l'embrassant ; votre serviteur, madame Lorin. Dieu me sauve ! vous êtes chargés comme une voiture comtoise.

— Ah bien ! ce n'est rien encore, dit la mère de Louise ; si nous avions cru votre garçon, il eût vidé les boutiques.

Ferrou sourit et donna une poignée de main à Etienne, qui venait de descendre pour ouvrir la grande porte de la cour et faire entrer le char-à-bancs.

— Compris, compris, dit-il ; on veut faire beaux ceux qu'on aime ; si on pouvait, on ne les laisserait marcher que sur le velours ; faut pas contrarier son plaisir.

— A la bonne heure ; mais faut pas non plus que ce plaisir le ruine, objecta la mère.

L'entrepreneur fit un mouvement d'épaules.

— Bah ! Etienne n'a-t-il pas le magot que je lui ai mis à part ? dit-il ; sans compter ce qu'il peut gagner dans les entreprises : car maintenant que le voilà maître, je veux qu'il se remue, et il se remuera, je vous en fais mon billet ; pour ce qui est du travail, ça chasse de race.

— Et aussi, j'espère, pour ce qui est de la bonté, continua Mme Lorin ; car je n'ai pas oublié, monsieur Ferrou, que ma fille et moi, nous vous devons tout ; et sans ce crédit que vous nous avez fait autrefois...

— Ne parlons pas de ça, je vous en prie, interrompit Jacques, visiblement embarrassé ; vous devez avoir besoin de vous rafraîchir... Eh ! Louise, viens nous faire les honneurs de ton ménage, petite ; je n'entends rien, moi, aux réceptions.

La jeune fille, qui avait rejoint Etienne, et qui, sous prétexte de l'aider à dételer, lui attachait une fleur à la boutonnière, accourut aussitôt, et les précéda dans une petite salle à manger.

Elle y dressa la table, et apporta tout ce dont on avait besoin avec une rapidité qui prouvait que la maison lui était familière. En un instant le goûter fut servi. Etienne, pressé de recevoir sa fiancée, eut bientôt remisé le char-à-bancs, établi le cheval à l'écurie, et rejoint son père, qui le plaisanta sur sa promptitude.

On ouvrit les cartons pour montrer les nouveaux achats destinés à la mariée, on fit des arrangements pour le présent et des projets pour l'avenir; enfin, la collation étant achevée et les deux fiancés s'étant réfugiés à la fenêtre, où ils causaient tout bas en feignant d'arroser deux petites caisses de réséda, les parents en vinrent au règlement de leurs futurs intérêts.

L'entrepreneur abandonnait à son fils, outre la clientèle et les instruments d'exploitation auxquels il devait son aisance, toutes les créances non recouvrées. Mme Lorin, de son côté, donnait à Louise un ménage, un trousseau, et vingt mille francs payables le jour même du mariage. C'était beaucoup plus que maître Ferrou n'avait espéré, et il le déclara franchement.

— Vous comprenez bien que ça me rend heureux de les voir à l'aise, ces enfants, dit-il; exposer les joies d'un jeune ménage à la misère, c'est jeter sa fleur de froment dans un égout. Faut pas, comme on dit, faire lever la lune de miel sur un baril d'absinthe; mais faut

pas non plus que le bonheur des jeunes fasse le tourment des vieux. En dotant le garçon, j'ai gardé de quoi faire mes trois repas, et je ne voudrais pas que la dot de votre fille vous obligeât à n'en plus faire que deux.

— Ne craignez rien, dit Mme Lorin en souriant, j'ai encore gardé la meilleure part. Outre vingt autres mille francs, il me reste mon commerce, qui vaut davantage.

— Peste ! s'écria Jacques émerveillé, je ne croyais pas marier mon fils à une si grosse fortune. Savez-vous, madame Lorin, que c'est de notre côté qu'est tout le profit ?

— Dites plutôt qu'il en vient, répliqua la vieille femme.

Jacques voulut interrompre.

— Oh ! faut pas nier, continua-t-elle plus vivement. N'est-ce pas mon commerce de fer et de bois qui m'a fait gagner tout ce que je possède ; et la prospérité de ce commerce ne vient-elle pas de la maison que vous nous avez bâtie ?

— C'est notre métier, à nous autres entrepreneurs, de bâtir des maisons, objecta Ferrou.

— Mais c'est aussi votre métier de vous les faire payer au jour promis, reprit la marchande, et quand mon mari est mort sans avoir rempli envers vous ses engagements, vous étiez en droit de me chasser du logis et de le reprendre.

— J'ai voulu le faire, dit sourdement Jacques.

— Et vous en avez été empêché par votre bonté, ajouta Mme Lorin.

Ferrou, qui semblait mal à l'aise, essaya en vain de rompre l'entretien; la vieille femme tenait à constater qu'elle n'avait pas oublié le bienfait, et insista sur la généreuse conduite de l'entrepreneur. S'il n'eût point consenti à un retard de payement qui pouvait compromettre sa créance, la malheureuse veuve, obligée de tout abandonner, eût langui dans la misère. C'était à son humanité qu'elle devait l'aisance dont elle jouissait aujourd'hui et le bonheur de ces deux enfants.

Etienne et Louise, attirés par la voix de la marchande qui s'était insensiblement élevée, joignirent l'expression de leur reconnaissance à la sienne; mais l'embarras de Ferrou parut s'en accroître, et il leur imposa silence avec humeur.

— Allons, ne vous fâchez pas, petit père, dit Louise en s'appuyant sur son épaule et le cajolant; on ne vous remerciera pas, on ne vous aura aucune obligation, on ne croira plus que vous avez bon cœur.

— Et on aura raison, s'écria Jacques; par tous les diables! je suis fatigué d'entendre glorifier mon cœur d'un procédé qui ne vient point de lui.

— Comment?

— Non, ce n'est pas d'inspiration que j'ai fait la chose, c'est par suite d'un hasard... et voilà pourquoi les éloges de Mme Lorin et vos compliments me font l'effet de coups de pied... Il y a trop longtemps que je vole ma réputation; faut enfin qu'on sache la vérité, d'autant que ça peut servir de leçon à ceux qui sont jeunes.

Les deux fiancés se regardèrent avec surprise, et

s'assirent aux côtés de l'entrepreneur occupé à bourrer sa pipe. Mme Lorin, qui avait laissé échapper quelques exclamations d'incrédulité, attacha sur lui un regard interrogateur. Enfin, après s'être recueilli un instant, il reprit :

— Pour lors donc, comme vous disait notre voisine, le père Lorin venait de mourir juste au moment où nous retirions les échafaudages de sa maison neuve, et ses affaires étaient restées si embrouillées, qu'au dire de tout le monde la veuve devait sortir de la liquidation avec sa coiffe de nuit pour tout patrimoine. Moi, peu m'importait, puisque le bâtiment répondait de ma créance; mais il fallait prendre ses précautions en justice et mettre tout de suite la main sur la chose, crainte de malheur. Mme Lorin n'opposait rien à mon droit : elle m'expliqua seulement par quel moyen elle espérait tout payer; mais il fallait pour cela lui laisser la maison où se trouvait son commerce, attendre les rentrées sans savoir combien de temps, exposer peut-être sa créance, vu que dans les affaires on n'est sûr que de ce qu'on tient. C'était courir trop de chances sans aucun profit. La veuve eut beau me montrer sa petite qui dormait dans son berceau, en me priant les larmes aux yeux de ne pas en faire une mendiante, je sortis bien résolu à profiter de mes avantages. S'il fallait pour cela ruiner l'orpheline et sa mère, je n'y pouvais rien; ce n'était pas moi qu'on devait accuser, mais les circonstances; en définitive, je ne faisais qu'user de mon droit !

Il faut vous dire que ce mot-là était alors ma grande

devise ; je le mettais sur mon cœur en guise de plastron ; et quand je m'étais dit : « C'est une chose juste », j'allais devant moi sans m'inquiéter de ce que j'écrasais sous mes talons.

D'ailleurs, si la veuve Lorin avait une fille à élever, moi j'avais un fils, et un fils auquel je tenais d'autant plus que pendant six semaines j'avais cru le voir mourir. Aujourd'hui le garçon est bien raffermi sur ses fondations ; mais alors il tremblait comme une baraque de planches à chaque coup de vent. Tous ceux qui le regardaient avaient l'air de dire : « Pauvre petit ! » et moi, ça me serrait le cœur. Le médecin qui l'avait soigné pendant sa maladie lui trouvait la poitrine faible ; il avait recommandé d'éviter le froid et l'humidité, en déclarant qu'une nouvelle pleurésie devrait infailliblement l'emporter. Aussi j'avais soin de lui comme d'un oiseau en cage : il ne sortait qu'avec moi et par des temps choisis ; je lui mesurais au millimètre l'ombre, le vent et le soleil.

Bien résolu, comme je vous ai dit, à prendre la maison de la veuve en payement de ma créance, j'allais partir pour porter mes titres à Mulhouse, quand l'enfant accourut et me supplia de l'emmener. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, les oiseaux chantaient dans toutes les haies, et le capucin qui me servait de baromètre avait laissé tomber son capuchon ; on ne pouvait douter d'une belle journée. Je mis la selle sur l'ânesse, et j'y perchai le garçon, fier comme un cuirassier.

Tout alla bien jusqu'à la ville. L'homme de loi prit

mes papiers, promit de faire poursuivre tout de suite l'expropriation, et m'assura que la maison des Lorin m'appartiendrait avant six mois. Je sortis tout joyeux de cette promesse, et je me remis en route avec l'âne et le petit.

Pendant notre halte chez l'avocat, le temps s'était brouillé ; le vent commençait à faire tourbillonner la poussière le long du chemin, et de gros nuages arrivaient du côté des montagnes. Je me demandai un instant s'il ne fallait point rebrousser à cause de l'enfant ; mais la fatigue et l'ennui commençaient à lui venir ; il demandait à retourner au logis. Je pensai que nous aurions le temps d'arriver avant l'orage, et je marchai plus vite.

Par malheur, l'ânesse, qui avait réglé son allure, n'en voulait pas changer. J'avais beau l'appeler par son nom, l'exciter, rien n'y faisait. Etienne lui offrit un gâteau comme encouragement : elle le mangea scrupuleusement jusqu'à la dernière miette, puis reprit son pas de maître d'école. J'étais furieux de l'entêtement de l'animal, d'autant plus que les nuages arrivaient sur nos têtes, et avec eux une petite pluie froide que le vent, toujours plus fort, nous fouettait au visage. Nous étions trop avancés pour retourner en arrière ; puis des éclaircies qui entrecoupaient à chaque instant l'orage m'en faisaient espérer la fin.

Cependant Etienne, saisi par le froid, commençait à grelotter ; la pluie pénétrait de plus en plus ses habits d'été ; bientôt la toux le reprit, cette même toux dont le

médecin s'effrayait et qui pendant quinze jours m'avait déchiré la poitrine ! j'étais au désespoir ! Je coupai une branche dans la haie et je me mis à frapper l'ânesse avec rage : elle parut s'indigner et recula ; je redoublai, elle se coucha à terre.

Au moment même, tous les nuages crevèrent à la fois, la pluie devint un torrent. L'enfant glacé ne pouvait plus parler ; ses dents claquaient, sa toux avait redoublé et lui faisait pousser des gémissements plaintifs. J'avais la tête comme perdue. Ne sachant plus que faire, j'enlevai Etienne dans mes bras, je le serrai contre ma poitrine, et je courus devant moi, aveuglé par la pluie. Je cherchais un abri sans savoir où le trouver, sans comprendre où j'allais, lorsqu'un bruit de chevaux et des cris me firent retourner la tête : c'était une voiture qui venait de s'arrêter.

Un monsieur à cheveux blancs se pencha à la portière.

« — Qu'est-il arrivé? où portez-vous cet enfant? me demanda-t-il.

« — Dans la première maison où il pourra recevoir des secours, répondis-je.

« — Est-il donc blessé ?

« — Non, mais le froid et la pluie l'ont saisi ; il relève de maladie, et il y a de quoi le tuer.

« —Voyons, interrompit vivement l'étranger ; je suis médecin ; apportez ici l'enfant. »

Il ouvrit la portière, et reçut sur ses genoux Etienne qui ruisselait. Quand il aperçut son visage et quand il

entendit sa toux douloureuse, il ne put retenir un mouvement.

« — Vite, vite ! s'écria-t-il en se tournant vers les dames assises à ses côtés ; aidez-moi à lui ôter ces vêtements mouillés ; nous l'envelopperons dans vos pelisses. Il y a eu répercussion, le poumon droit commence à se prendre ; il faudrait ramener la vie à l'extérieur... Alfred, passez-moi le flacon que vous trouverez dans la poche de la calèche, là, près de vous. »

En parlant ainsi, il avait déshabillé Etienne, aidé par la plus vieille dame, et il se mit à lui frotter tout le corps avec la liqueur du flacon. Quand l'enfant parut réchauffé, il l'enveloppa dans plusieurs vêtements dont se dépouillèrent ses compagnes de route, fit signe au jeune homme appelé Alfred qui se hâta de descendre, et étendit le petit malade à sa place sur les coussins. Il se tourna alors vers moi, me demanda si j'étais encore loin de ma demeure, et, sur ma réponse, donna ordre au cocher de continuer doucement.

Je suivais près de la portière en le remerciant, et ne songeant plus à mon ânesse, lorsque le jeune homme qui avait quitté la voiture me la ramena. Nous continuâmes ainsi jusqu'à Thann. La pluie tombait toujours comme le jour du déluge, mais je n'y prenais point garde ; mes yeux ne quittaient pas l'intérieur de la calèche où l'enfant était couché. Le monsieur aux cheveux blancs, penché sur lui, l'observait avec attention, suivait ses moindres mouvements ; enfin il me fit signe que tout allait bien. La respiration du petit commençait

à se dégager, des gouttes de sueur se montraient sur son visage, et de plus nous arrivions. L'étranger porta lui-même le petit malade dans un lit qu'il avait fait chauffer, et au bout de quelques minutes il était endormi.

Je cherchais des mots pour le remercier ; il m'interrompit tout à coup.

« — Ne songez point à cela, dit-il ; mais allez vous-même changer d'habits. — Vous permettrez à mon fils d'en faire autant ; le voici qui monte. »

Le jeune homme rentrait, en effet, chargé de son porte-manteau. Je me rappelai alors qu'il avait fait la route à pied près de moi, et que dans mon inquiétude je n'y avais point pris garde.

« — Mon Dieu ! si monsieur allait prendre mal ! m'écriai-je.

« — Pourquoi cela ? reprit le médecin ; il est jeune et fort : avec des vêtements secs et un peu de feu, il n'y paraîtra plus.

« — Mais pourquoi s'est-il exposé à la pluie ?

« — Ne fallait-il pas faire place ? reprit le vieillard en souriant ; et vouliez-vous que l'homme bien portant laissât dehors l'enfant malade ?

« — La voiture vous appartenait, répliquai-je tout ému, et quand vous y auriez gardé votre fils de préférence au mien, il n'y aurait eu rien à dire : c'était justice. »

Le médecin me regarda, et, prenant ma main :

« — Ne croyez pas cela, monsieur, dit-il avec une

gravité amicale; et soyez sûr qu'il n'y a jamais de justice où il n'y a pas d'humanité. »

Il ne me permit pas de répondre, et m'envoya quitter mes habits. Je le retins encore une heure avec sa famille, que je forçai à accepter quelques rafraîchissements; puis il repartit après m'avoir complétement rassuré sur le compte du petit.

De fait, son sommeil continuait aussi tranquille. Il était évident que les soins donnés si à propos avaient arrêté le mal à sa naissance et venaient de le sauver.

Je ne sais si vous avez remarqué ce que produit une grande inquiétude suivie d'un grand bonheur : ça vous attendrit et ça vous fait réfléchir; vous vous sentez comme un besoin d'être meilleur pour mériter votre joie. J'étais donc là, près du lit du petit, le cœur tout *brouillé*, pensant à cette pauvre famille et à cette belle maxime, qu'*il n'y a jamais de justice là où il n'y a pas d'humanité*, quand tout à coup un souvenir traversa mon esprit! Je venais de penser à la veuve Lorin et à sa petite fille.

Elles aussi avaient besoin de secours, et, au lieu de leur en apporter, je restais renfermé dans mon droit comme l'étranger aurait pu rester dans sa calèche. Le rapprochement me saisit le cœur. J'étais dans un moment où l'émotion vous rend superstitieux : je me figurai que si j'étais sans pitié pour la veuve, le bon Dieu serait sans pitié pour mon gaçon et qu'il ne guérirait pas! Cette idée me prit si bien à la gorge que, malgré la pluie qui continuait à tomber, je courus à l'écurie, je

montai à cheval, et j'arrivai à Mulhouse chez l'avocat au moment où il allait se coucher. Quand je lui dis que je venais reprendre les pièces, il me crut fou; mais peu m'importait : dès que je les eus sous le bras, je me sentis content de moi et tranquille. Je mis ma monture au galop, et j'arrivai à Thann ventre à terre. Etienne continuait à dormir comme un chérubin.

Vous connaissez le reste. Au lieu d'être payé tout de suite, j'ai été payé en dix années par Mme Lorin, dont le commerce a prospéré et dont la fille a grandi, si bien qu'aujourd'hui l'ancien procès va se transformer en un mariage. Désormais vous comprendrez pourquoi, toutes les fois que vous me rappeliez ce que j'avais fait en votre faveur, voisine, je rougissais comme une pensionnaire; les éloges qu'on ne mérite pas vous restent forcément sur le cœur. Maintenant, me voilà confessé, et je n'aurai plus honte; car vous savez que ma bonne action ne m'appartient pas : elle est la propriété de ce brave homme que je n'ai jamais revu depuis, mais qui m'a fait sentir ce que c'était que la véritable justice, et qui a été ainsi mon *précepteur sans le savoir*.

DOUZIÈME RÉCIT.

LES PROJETS.

La maison de banque de MM. Varnier et d'Alouzy était connue depuis près de trente ans comme la plus sûre, sinon comme la plus importante de la place de Paris. Fondée vers le commencement de l'Empire, elle avait étendu lentement le cercle de ses affaires ; mais cette lenteur même avait contribué à lui conquérir la confiance et à mieux constater la probité scrupuleuse de ses fondateurs. L'un d'eux seulement, M. Varnier,

avait survécu : resté associé à Edmond d'Alouzy, le fils de son ami, il portait seul le poids des affaires et laissait le jeune homme suivre en liberté tous ses goûts. Edmond avait une imagination active mais mobile, une instruction variée mais incomplète. Incapable de persévérance, il passait à peine une heure chaque jour à la banque pour prendre rapidement connaissance du courant des affaires.

Il venait précisément d'entrer dans le bureau particulier de la direction, afin de parcourir la correspondance du jour. Un vieux commis, le père Trudaine, décachetait les lettres qu'il lui soumettait avec une brève indication, et qui étaient ensuite passées à un jeune homme assis près de la fenêtre, devant un petit bureau.

— De la maison Vancroft d'Amsterdam, dit le vieux commis, qui présentait un compte sur papier azuré.

— Encore en hollandais ? demanda d'Alouzy.

— Oui, monsieur.

Le jeune banquier fit un mouvement d'épaules.

— Décidément, il faut que je l'apprenne, dit-il avec un air de résolution irrévocable ; la moitié de nos affaires se font avec l'Allemagne et la Hollande, il est impossible de rester ainsi toujours à la merci des traducteurs.

— C'est une longue étude ! fit observer le père Trudaine en relevant ses lunettes, ouvrant sa tabatière et y pétrissant, avec méditation, une prise de tabac.

— Laissez donc, reprit d'Alouzy nonchalamment ; quand on sait s'y prendre, il suffit de quelques mois.

Choisissez un livre allemand, étudiez-le attentivement; remarquez la formation des mots, l'arrangement des phrases; décomposez celles-ci de vingt manières, cherchez tout ce que l'on peut exprimer avec les éléments qu'elles renferment; possédez enfin complétement votre livre, et le reste viendra tout seul. Les connaissances acquises de cette manière feront comme la pelote de neige qui s'adjoint tout ce qu'elle touche, et se grossit à mesure qu'elle avance.

— Mais pour une étude aussi sérieuse, il faut beaucoup de temps, objecta Trudaine.

— Du temps! répéta Edmond en s'animant, à qui manque-t-il, sinon à ceux qui veulent le perdre? Avez-vous jamais calculé le nombre d'heures gaspillées, faute de régularité dans nos habitudes, d'exactitude dans nos arrangements, de *conscience* dans nos efforts? Tenez une seule de vos semaines en partie double, et vous serez effrayé de la perte de minutes qu'il faudra porter au passif. La journée arithmétique a vingt-quatre heures; retranchez six heures pour le sommeil; deux heures pour les repas, deux heures pour la promenade ou les visites, il restera encore quatorze heures. En supposant que j'en donne huit aux affaires, j'en aurai toujours six pour l'étude de l'allemand et du hollandais.

— Et votre santé ne souffrira-t-elle point d'un tel travail? demanda le vieux commis.

— Non pas, si je la gouverne avec sagesse, répliqua d'Alouzy, si j'évite les veilles, les longs repas, les alternatives de repos absolu et d'activité forcée. Le

corps humain est une machine ; épargnez-lui les brusques changements, les secousses, et tout ira à souhait. Une horloge ne se dérange point parce qu'elle marche, mais parce qu'elle est mal montée. Je veux, du reste, prouver par un exemple ce que peut la méthode, et je m'engage à comprendre, d'ici à six mois, toutes vos correspondances d'outre-Meuse et d'outre-Rhin.

A ces mots, le jeune banquier se leva, prit son chapeau, sa badine à pomme d'or, et quitta le bureau.

Trudaine regarda la porte se refermer, frappa sur sa tabatière, et laissa éclater un petit rire contenu.

— As-tu entendu, Julien? demanda-t-il à demi-voix au jeune commis, toujours occupé à enregistrer les lettres qui lui avaient été remises.

— Parfaitement, monsieur Trudaine, répondit-il.

— Et tu te laisses prendre à cela?

— Mais il me semble que les raisons données par M. d'Alouzy...

— Sont excellentes, n'est-ce pas? Aussi je t'engage à l'écouter. Il a toujours de merveilleux projets qui n'aboutissent à rien, faute de pratique. Son esprit me produit l'effet de ces conservatoires des arts et métiers, où l'on a, en petit, les modèles de tout ce qui s'est inventé ; c'est admirable, mais ça ne peut pas servir.

Julien s'abstint de répondre, car c'était une intelligence lente qui évitait les débats inutiles par défaut de prestesse d'abord, puis par bon sens ; mais, même en acceptant la comparaison du père Trudaine, il pensa que si la collection de petits modèles ne pouvait être

utilisée dans la pratique, elle pouvait l'être comme indication et conseil. Il se mit en conséquence à méditer les réflexions du jeune banquier sur les moyens d'apprendre les langues étrangères, sur l'emploi du temps, et le résultat de ces réflexions fut la mise en pratique de tout ce qu'Edmond d'Alouzy avait indiqué. Du reste, il n'en avertit personne : persuadé que les paroles sont inutiles là où les faits doivent prouver, il poursuivit silencieusement sa tâche.

Le plus difficile n'avait point été de se résoudre au travail et de régler sa vie d'après le plan de son jeune patron : il fallait payer un professeur, acheter des livres, et les mille francs donnés à Julien par M. Varnier suffisaient tout au plus pour ses premiers besoins. Mais le travail a aussi son exaltation. Commentant par la pratique l'excellente théorie de d'Alouzy, il trouva moyen d'introduire encore plus de frugalité dans ses repas, d'économiser sur la simplicité de ses vêtements, de supporter, dans sa mansarde, le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Enfin, au bout de six mois d'études assidues, il put présenter à son jeune patron la traduction des correspondances allemandes et hollandaises.

La surprise d'Edmond se changea en admiration, lorsqu'il apprit la part que lui-même avait dans ce résultat.

— Eh bien ! s'écria-t-il triomphant et en regardant le père Trudaine, quand je vous disais qu'au bout de quelques mois j'aurais appris ces deux langues ! Voilà Julien qui les sait… ce qui revient au même, puisqu'il a

suivi ma méthode. Tout dépend, voyez-vous, de la direction que l'on donne à ses efforts. Je veux continuer les essais dans cette voie ; m'assurer de ce qu'il faudrait de temps pour connaître les principales langues commerciales de l'Europe. Traduisant toutes le même ordre d'idées, et satisfaisant aux mêmes besoins, elles ont nécessairement des rapports nombreux, en même temps qu'un domaine borné ; leur étude doit être facile et aurait de sérieux avantages pour celui qui la pousserait jusqu'au bout. Il faudra que je suive ce projet, et dès demain je me mets résolument à l'œuvre.

Dès le lendemain, en effet, l'idée de d'Alouzy était exécutée, mais par Julien, qui avait compris tout le parti qu'il pourrait en tirer. M. Varnier venait déjà de lui confier les correspondances étrangères avec une augmentation notable d'appointements. Bientôt d'autres maisons lui demandèrent des traductions et des règlements de mémoires, et son jeune patron eut également recours à lui, non pour des affaires de banque, mais pour des notes à prendre dans plusieurs recueils scientifiques d'Allemagne.

De nouvelles préoccupations absorbaient, en effet, d'Alouzy, depuis quelques mois. Après avoir successivement essayé la musique et la peinture, il venait de s'éprendre d'une violente passion pour la chimie, et de monter un laboratoire dont il ne sortait plus. Julien y alla d'abord pour lui porter les traductions dont il l'avait chargé, puis pour le seconder dans ses expériences. Suivant son habitude, Edmond en restait le plus

souvent à la théorie et s'épargnait l'ennui de suivre l'essai indiqué. Le jeune commis se chargea de cet examen pratique. Il y acquit bientôt les connaissances précises dont manquait d'Alouzy, et cette adresse de manipulation qui est en chimie ce qu'est le tact en cuisine. Son patron pouvait commander le dîner, mais lui savait le faire.

Trudaine ne manqua point de le remarquer.

— M. Edmond est pour toi une providence, disait-il en riant tout bas ; il t'annonce ce qu'il apprendra et te laisse l'apprendre à sa place ; ses désirs de science sont un programme auquel tu es chargé de satisfaire pour lui. Continue, petit, et prie Dieu qu'il ait l'envie de devenir un grand homme, afin que tu le deviennes.

Depuis quelque temps, les spéculations scientifiques de d'Alouzy s'étaient principalement tournées vers une question soumise à tous les chimistes : il s'agissait de trouver une substance économique susceptible de remplacer la cochenille. L'industrie nationale était intéressée à cette découverte pour laquelle un prix avait été proposé. Edmond en parla quinze jours, annonça vingt expériences qui semblaient devoir le mettre sur la voie, et finit par oublier ses projets pour une nouvelle théorie de la lumière qui venait de mettre en émoi tous les physiciens du monde savant.

Cependant Julien avait saisi, dans le chaos des *suppositions* mises en avant par le jeune banquier, quelques possibilités qu'il voulut vérifier. Les premiers résultats ne furent point satisfaisants ; le jeune commis en avertit

son patron : mais celui-ci répondit qu'il ne fallait rien préjuger d'un échec ; qu'en persévérant on était sûr d'arriver tôt ou tard à son but.

— Les découvertes sont comme les fruits, ajouta-t-il ; il faut leur donner le temps de fleurir, de se former, de mûrir. Quand on applique son être tout entier à une recherche, qu'on y rapporte toutes les indications, tous les hasards, que l'on fait, en un mot, de l'idée que l'on poursuit, le centre de toutes ses activités, il arrive infailliblement une heure d'illumination qui vous révèle, tout à coup, le secret tant cherché. La plupart des choses ne nous sont impossibles qu'à cause de notre incapacité à reporter les forces de notre individualité sur un seul objet ; on éparpille ses efforts, on poursuit plusieurs proies en même temps ; on s'énerve dans une agitation qui ne mène à rien ; au lieu de faire marcher notre esprit toujours vers le même point de l'horizon, nous le promenons vers les quatre vents. De là notre faiblesse ! les facultés de l'homme ressemblent au paquet de verges que le vieillard de la fable fit apporter devant ses trois fils ; séparez-les, vous les briserez ; rassemblez-les en faisceau, elles auront une force invincible. Je le prouverai en persistant dans cette recherche que vous abandonnez, et en trouvant la substance qui doit enrichir notre industrie nationale.

Il en fut de cette résolution comme de toutes celles que formait d'Alouzy ; mais Julien exécuta scrupuleusement ce qu'il l'avait entendu projeter. Uniquement occupé de son œuvre, il étudia ce qui pouvait y aider ; il

interrogea les hommes spéciaux, il tenta de nouvelles combinaisons, il fit et refit mille fois les mêmes expériences sans découragement ni impatience. Placé comme un braconnier à l'affût de la découverte, il l'attendit patiemment, en multipliant les tentatives qui devaient l'attirer vers lui. Enfin, après bien des espérances trompeuses et des demi-succès, il atteignit le but! Un jour que d'Alouzy, qui ne s'occupait presque plus de son laboratoire, y était descendu par hasard, il lui présenta un fragment de laine sortant d'une teinture, découverte par lui, et que les plus habiles teinturiers avaient déclaré rouge-cochenille !

Edmond avait le cœur bien placé; il se réjouit franchement de la réussite de Julien; lui donna d'utiles conseils sur ce qui lui restait à faire, s'entremit lui-même pour le présenter à la Commission chargée d'accorder le prix, et accepta avec reconnaissance la dédicace du mémoire dans lequel, en rendant compte de ses travaux préparatoires, il déclarait tout ce qu'il avait dû aux précieuses indications du banquier.

Le prix de vingt mille francs accordé au jeune commis et la proposition de commandite faite par M. Varnier lui permirent d'entrer dans les affaires pour son propre compte. Il s'occupa d'exploiter son invention et de la perfectionner.

D'Alouzy, qui venait de retirer ses fonds de la maison de banque pour les engager dans des spéculations de terrains, continua à l'entretenir de ses projets, toujours à la veille de s'accomplir, sans se réaliser jamais.

C'était le plus souvent au bureau de la banque, où ils se rencontraient, que l'ancien associé de M. Varnier développait ses plans à son jeune protégé. Le père Trudaine écoutait en égrenant son tabac et en souriant sous ses lunettes; mais lorsque d'Alouzy était parti, il prémunissait Julien contre les tentations que de pareils discours auraient pu lui donner.

— Laissez-le bâtir, sur ses terrains, des châteaux en Espagne, les seuls qu'on y bâtira jamais, répétait ironiquement le vieux commis; vous avez une carrière faite, n'en sortez pas. La vie est un jeu; quand on a gagné aux premiers coups, il ne faut plus se risquer.

Ces conseils étaient prudents; mais Julien avait des raisons particulières pour ne pouvoir les écouter.

Depuis que sa persévérance lui avait fait gravir les premiers échelons de la hiérarchie sociale et l'avait lié d'intérêts à son ancien patron M. Varnier, celui-ci le recevait familièrement dans son intérieur. Souvent retenu à dîner par le banquier, invité à ses soirées et devenu un des habitués de la maison, Julien n'avait pu voir avec indifférence Mlle Fanny Varnier. Celle-ci, de son côté, lui témoignait une bienveillance d'autant plus libre qu'elle était sans arrière-pensée. Elle avait pu apprécier les excellentes qualités du jeune homme; elle savait par quels honorables efforts il avait réussi, et elle avouait tout haut l'estime affectueuse qu'elle lui accordait.

C'était beaucoup sans doute, mais Julien eût voulu davantage. Il aimait Mlle Varnier de cet amour sans bruit qui se cache ou se maîtrise, mais n'en persiste que plus

énergiquement. Par malheur il avait peu d'espérance. Bien que ses affaires eussent prospéré, son aisance était si loin de l'opulence du banquier, et les prétentions de celui-ci pour sa fille si connues, qu'il ne pouvait songer à une demande en mariage qui l'eût inévitablement brouillé avec son ancien patron. La seule ressource était d'attendre qu'une heureuse chance fît disparaître la trop grande inégalité des positions.

Après y avoir longtemps réfléchi, Julien se décida à consulter Edmond d'Alouzy, dont l'imagination féconde lui avait fourni tant d'utiles indications.

Il trouva celui-ci en compagnie d'un négociant brésilien, avec lequel il combinait les éléments d'un nouveau projet. A la vue de l'ancien commis, d'Alouzy frappa joyeusement sur son bureau.

— Dieu soit loué! voici l'homme qu'il nous faut, s'écria-t-il; nous allons avoir de lui tous les renseignements dont nous avons besoin.

Et faisant signe à Julien :

— Venez, mon cher, s'écria-t-il, il s'agit de me faire doubler ma fortune en deux ans; vous ne pouvez pas refuser cela à votre ancien patron.

D'alouzy lui expliqua alors rapidement la spéculation projetée. Il s'agissait d'acheter au rabais, dans les maisons de commission et dans les halles des villes de fabrique, les étoffes démodées en France, et d'aller les revendre dans les ports de l'Amérique du Sud. Le succès était assuré par le négociant brésilien, Antonio Lopez, venu à Paris pour cette affaire, dans laquelle il

engageait une somme considérable. Il ne cherchait qu'un associé qui connût les ressources de la France, comme celles de l'Amérique du Sud lui étaient connues, et qui pût aussi bien acheter qu'il était sûr de bien vendre. D'Alouzy avait accepté cette association ; mais Antonio Lopez demandait des renseignements sur les prix des marchandises, leur nature, leurs qualités, l'époque de leur livraison, et d'Alouzy espérait que Julien pourrait les obtenir.

L'ancien commis s'y engagea avec empressement. Il emmena le négociant brésilien pour savoir au juste de lui ce qu'il désirait. Antonio Lopez était un homme laconique, exact et positif, qui expliqua son plan avec une telle précision, que Julien en eut bientôt saisi tous les éléments.

Ses habitudes de suite et d'observation lui avaient donné des connaissances précieuses. Paris était pour lui un dictionnaire dont il savait l'ordre, et qu'il feuilletait toujours à coup sûr. Après un mois de courses, de recherches, de correspondances, il avait les mains pleines de détails qui donnaient une nouvelle physionomie à l'affaire. Au lieu de la borner aux étoffes, il l'avait étendue à tous les objets de luxe dont le caprice de la mode avait annulé la valeur ; il apportait la liste avec l'indication des prix, des modes de payement et des moyens de transport.

Antonio Lopez écouta tout avec la dignité flegmatique d'un Espagnol, remercia, et dit qu'il allait faire connaître sur-le-champ à d'Alouzy la nouvelle physionomie

que l'affaire avait prise, grâce aux soins de Julien. Mais il ne tarda pas à reparaître avec une lettre dans laquelle le jeune capitaliste lui annonçait que, forcé de partir pour l'Allemagne, il renonçait, bien à regret, à la spéculation de l'Amérique du Sud.

—C'est un million qu'il perd, dit Julien après l'avoir lue.

—Voulez-vous le gagner à sa place? demanda Lopez.

— Moi ! s'écria le jeune homme.

—Je vous propose les mêmes conditions qu'à M. d'Alouzy.

— Mais je ne pourrais fournir qu'un faible capital.

— Vous fournirez votre activité et votre intelligence, ce qui est mieux; quant aux fonds, je les trouverai. L'affaire vous convient-elle ?

— Pardon, dit Julien étourdi : mais il s'agit de rompre avec tout mon passé ; quelque avantageuse que soit la proposition, je demande vingt-quatre heures pour y réfléchir.

— Bien, dit le Brésilien, je reviendrai demain.

Lorsque Lopez revint, Julien avait pris sa résolution ; il acceptait.

Il travailla le jour même à la liquidation de ses affaires, afin de pouvoir partir avec Antonio Lopez.

Lorsque Mlle Varnier apprit ce départ, elle ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise.

—Vous nous quittez, monsieur Julien ! s'écria-t-elle.

— Pour revenir plus digne de ceux qui s'intéressent à moi, répondit le jeune homme en la regardant.

Elle rougit sans répondre, et Julien partit sans l'avoir revue.

Mais il emportait son souvenir comme un encouragement.

Bien que tous les calculs du négociant brésilien fussent exacts, les deux associés eurent à subir de nombreux désappointements et à courir de sérieux dangers au milieu des perpétuels bouleversements qui agitaient les jeunes républiques du Nouveau-Monde. Une portion des marchandises fut injustement retenue, des créances furent niées ; il fallut montrer autant de persévérance que de courage pour réaliser les bénéfices espérés et légitimement acquis. Enfin, au bout de trois ans de fatigues, d'inquiétudes, de périls, Julien aborda au Havre avec une fortune qui lui permettait de regarder comme possible ce qui lui avait jusqu'alors semblé un rêve.

Il venait de faire porter ses malles à l'hôtel, et, arrêté sur le quai, il promenait autour de lui ce regard insatiable et ravi de l'exilé qui revoit son pays. Il reconnaissait la teinte du ciel natal, les eaux plus sombres, la verdure plus touffue, les maisons plus élevées ; il écoutait avec enchantement ces murmures de voix qui parlaient la langue de la patrie ; il reprenait enfin possession de la France par tous les sens, lorsque son nom, prononcé derrière lui, le fit tressaillir.

Au même instant, deux bras s'appuyèrent sur ses épaules ; il retourna vivement la tête et se trouva en face de d'Alouzy.

Par un mouvement presque involontaire, Julien se jeta dans ses bras.

— Comment diable êtes-vous ici, vous que je croyais au Brésil? s'écria d'Alouzy, en rendant au jeune homme son embrassement.

— J'arrive, répondit Julien.

— Parbleu! c'est jouer de malheur, répondit Edmond visiblement contrarié; vous rencontrer, après une si longue séparation, au moment même où je vais partir!

— Vous?

— Je me rendais au paquebot, voyez.

Et il montra à Julien une petite valise qu'il tenait à la main.

— J'ai un rendez-vous à Londres pour une affaire d'éclairage... une nouvelle invention!...

— Et vos mines allemandes? demanda Julien.

— Ah! ne parlons pas de cela! interrompit d'Alouzy; j'y ai perdu quatre cent mille francs... à peu près tout ce que je possédais...

Julien laissa échapper une exclamation.

— Oh! les affaires ont été terriblement meurtrières depuis votre départ, reprit Edmond; vous trouverez bien des maisons à bas. Et tenez, encore une dont je viens d'apprendre la ruine inévitable, celle de mon ancien associé, ce brave Varnier.

— M. Varnier est ruiné! s'écria Julien saisi.

— Par trop de probité, répliqua d'Alouzy; quand les autres atermoyaient, lui il a voulu arriver à échéance, tenir tous ses engagements! Mais le fardeau était trop

lourd, il a succombé, ou du moins il est près de le faire.

— Comment avez-vous appris?...

— Par une lettre du père Trudaine à notre ancien correspondant du Havre, que je viens de voir. Le brave homme déclare que Varnier avait fait face à tout, qu'il était sauvé, s'il ne lui avait pas manqué cent mille francs.

— Et il n'a pu les trouver?

— Il n'a pas voulu les chercher, par la crainte de ne pouvoir les rendre. Trudaine écrivait de son chef pour demander du secours ; mais il n'obtiendra rien ; Varnier sera forcé de déposer son bilan, et, je le connais, il n'y survivra pas.

— Quoi ! et il ne se trouvera personne qui veuille risquer cette somme pour sauver un homme d'honneur ! s'écria Julien avec agitation.

D'Alouzy haussa les épaules.

— Dans la banque, dit-il, il est rare que l'on expose cent écus pour sauver l'homme qui vous en prie à genoux ; à plus forte raison celui qui ne demande rien, qui vous refuserait peut-être ! car Varnier est un don Quichotte de délicatesse ; s'il craint de ne pouvoir restituer ces cent mille francs, rien ne les lui fera accepter ; aussi, voyez-vous, si j'avais eu ma fortune d'autrefois, je ne lui aurais rien proposé ; mais j'aurais mis la somme sous un pli que j'aurais envoyé au père Trudaine, et tout se serait arrangé.

La cloche du paquebot qui appelait les voyageurs ne permit pas à d'Alouzy de prolonger l'entretien ; il serra

la main du nouveau débarqué, promit de l'aller voir à son retour à Paris, et courut au bateau à vapeur, dont les roues commençaient à s'agiter.

Mais ce qu'il venait de dire n'avait point été perdu pour Julien, et le soir même il adressait au vieux commis de la maison Varnier une lettre chargée, qui renfermait, sans aucune désignation, les cent mille francs demandés.

Les affaires de Julien le retinrent au Havre une semaine entière; enfin il prit la route de Paris, et sa première visite fut pour son ancien patron.

Il le trouva vieilli, abattu, mais calme. Fanny le reçut d'un air un peu contraint et le félicita de son retour avec une cordialité mêlée de tristesse. Quant au père Trudaine, il ouvrit ses bras à l'ancien commis et essuya trois fois ses lunettes que les pleurs avaient obscurcies.

— Eh bien! tout va à souhait, j'espère? dit Julien, que l'émotion du vieillard avait gagné.

— Oui, oui, dit le père Trudaine à demi-voix, tout va bien, grâce aux bons enfants.

Julien coupa court à une explication dans laquelle il craignait de se trahir. Il demanda au vieux commis des nouvelles de leurs connaissances, et s'informa des changements survenus sur la place de Paris. Beaucoup de variations avaient eu lieu dans les fortunes; plusieurs anciennes maisons, connues de Julien, avaient disparu dans ces tempêtes de la Bourse qui agitent perpétuellement la richesse publique; quelques nouvelles maisons avaient surgi. Parmi elles, Trudaine nomma celle de

M. Joseph Parné, qui s'était lié d'affaires, depuis quelque temps, avec Varnier, et dont on commençait à parler comme d'un futur associé. Julien, qui attachait une médiocre importance à tous ces détails, interrompit l'entretien dès qu'il y trouva jour, et quitta le vieux commis, complétement rassuré.

Le surlendemain, il se présenta de nouveau chez son ancien patron avec quelques curiosités américaines qu'il venait offrir à Fanny. Ses visites se renouvelèrent les jours suivants et devinrent plus longues, plus rapprochées. Fanny recevait le jeune homme avec la même bienveillance que par le passé, mais sans la libre gaieté qui présidait autrefois à leurs entrevues. Elle semblait éviter toutes les confidences essayées par Julien, et redouter, par-dessus tout, ses explications. Celui-ci voulut sortir enfin de ses perplexités par une franche ouverture. Il demanda une entrevue à M. Varnier, et lui avoua son amour pour sa fille. Le banquier fit un brusque mouvement.

— Est-ce bien vrai? s'écria-t-il : vous venez me demander la main de Fanny?

— J'en ai la hardiesse, maintenant que mes efforts ont réussi, répliqua Julien.

Et il raconta rapidement à M. Varnier comment l'espoir de ce mariage avait déterminé son départ et soutenu son courage.

Le visage du banquier prit une expression de contrariété douloureuse.

— Il y a une malédiction sur nous ! s'écria-t-il en se frappant le front.

— Que voulez-vous dire? demanda Julien.

— Vous ne m'aviez rien avoué ; je ne soupçonnais rien, répliqua M. Varnier.

— Eh bien?

— Eh bien ! ma fille est promise à M. Joseph Parné.

Le jeune homme poussa un cri de désespoir.

— Je ne pouvais balancer, continua le banquier ; cette union, convenable à tous égards, m'assurait une association sans laquelle l'avenir de ma maison se trouvait compromis ; j'ai exposé à Fanny ma situation.

— Et elle a consenti?

— Après réflexion, mais sans contrainte.

— Et si, touchée de mon affection, elle revenait sur ce consentement? s'écria Julien.

— Vous ne voudriez pas lui faire trahir une promesse, reprit M. Varnier ; elle s'est engagée d'honneur ; le jour du mariage est convenu ; manquer sans motif à une parole donnée serait de la déloyauté ; elle-même d'ailleurs a accepté librement la proposition de M. Parné.

— Librement ! non, s'écria Julien ; car elle savait que ce mariage vous était nécessaire ; vous l'avez dit vous-même ; elle a cédé à une sorte de violence morale...

— Et si elle n'avait cédé qu'à la reconnaissance ! interrompit M. Varnier vivement ; si cette alliance était le seul moyen de s'acquitter envers un homme auquel nous devons l'honneur?

— Comment?

— Ne m'interrogez pas, je ne puis rien vous dire de plus.

— Mais moi, je vous dirai tout, interrompit une voix. Et le père Trudaine écarta tout à coup le paravent qui cachait la porte d'entrée.

— Vous nous avez écoutés? s'écria M. Varnier, dont les sourcils se plissèrent.

— Malgré moi au premier instant, répliqua le vieux commis, car je venais vous faire signer ces papiers; mais ce que j'ai d'abord entendu m'a engagé à écouter le reste.

Et se tournant vers Julien :

— Le service qui a été rendu au patron peut vous être expliqué en deux mots, dit-il : nous étions dans l'impossibilité de faire notre fin de mois; il nous manquait cent mille francs, sans lesquels la faillite était imminente, et nous avions perdu tout espoir, quand je les ai reçus par la poste.

— Et comme je n'avais confié ma situation qu'à Parné, ajouta le banquier, lui seul pouvait m'adresser cette somme. Il en est d'ailleurs convenu depuis.

— Et il a menti! s'écria Trudaine. Par ma foi! j'ignorais l'erreur du patron et la vanterie de maître Parné, saus quoi j'aurais depuis longtemps tout éclairci.

— Vous savez donc quel est l'auteur de l'envoi? demanda Varnier.

— J'ai gardé l'enveloppe qui le renfermait, répliqua le vieux commis, en montrant un papier qu'il tira de son portefeuille.

— Eh bien !

— Il y avait sur cette enveloppe une adresse.

— Et vous connaissez l'écriture? dit Julien.

— Par la raison que c'est la tienne, petit, s'écria le vieux commis; il est impossible de se tromper sur les majuscules.

Varnier prit l'enveloppe qu'il examina, puis leva les yeux sur le jeune homme qui était resté immobile à la même place, tout rouge d'émotion.

— Mon fils ! s'écria-t-il en ouvrant les bras.

Julien s'y jeta transporté : tous deux restèrent longtemps embrassés, tandis que Trudaine attendri essuyait de nouveau ses lunettes.

Fanny, qui n'avait consenti à épouser le futur associé de son père que par gratitude, et qui aimait depuis longtemps Julien, remercia Dieu de trouver un bonheur là où elle n'avait espéré que l'accomplissement d'un devoir. Varnier vécut encore plusieurs années avec ses enfants, et ne mourut qu'après avoir vu le crédit de sa maison complétement relevé, grâce aux efforts de Julien.

Elle se trouvait au plus haut point de sa prospérité lorsqu'on annonça un jour à Julien Edmond d'Alouzy ! Il vit entrer un homme chauve, pauvrement vêtu, et dont les traits altérés révélaient de longues souffrances; c'était son ancien protecteur qui, de projet en projet, avait dissipé tout son patrimoine, annulé des facultés précieuses et perdu les vingt plus belles années de sa vie. Il venait solliciter l'appui de Julien pour obtenir

un humble emploi qui lui permît de satisfaire aux besoins de chaque jour !

Julien ne lui laissa point achever sa demande.

— Votre place est trouvée, s'écria-t-il ; vous resterez près de moi et avec moi. Nous formerons une association dans laquelle vous apporterez votre imagination pour capital ; ce sera à vous de donner des conseils, de fournir les idées...

— Et vous vous chargerez de les accomplir, acheva d'Alouzy. Hélas ! nous continuerons ainsi ce qui s'est toujours fait. Depuis que j'existe, j'ai dessiné sur tous les murs des plans que le premier passant exécutait ; j'ai semé à tout vent des projets qui étaient cultivés par d'autres, et, faute de suite et de persévérance, je suis resté un homme inutile avec plus de ressources qu'il n'en fallait peut-être pour rendre d'importants services à mon pays.

TREIZIÈME RÉCIT.

LES RIVAUX.

La petite rivière de l'Huisne coule dans une vallée verdoyante, comprise entre Longny et Pervenchères. A peu de distance de ce dernier village, vers la source même du cours d'eau que nous venons de nommer, se trouve le moulin du Dreil, qui travaille seul pour presque toute la commune, et ne peut suffire aux demandes de ses patriques trop nombreuses.

Le Dreil appartenait au meunier Rigaud, connu sur-

tout pour son amour de la tranquillité et l'habitude de s'entremettre dans toutes les querelles en criant : *La paix!* ce qui l'avait fait surnommer « le bonhomme Pacifique. »

Tel était, en effet, l'éloignement de Rigaud pour la lutte, non-seulement contre les personnes, mais contre les choses, qu'il n'avait jamais pu se décider à changer les dispositions de son moulin, et à donner à la chute d'eau une direction qui eût permis d'ajouter une meule nouvelle. Chaque fois que l'ouvrage pressait, il sentait l'utilité de ces améliorations; il en parlait comme d'un projet à réaliser; mais l'amour du repos l'empêchait toujours de passer outre.

Cependant la nécessité devenant chaque jour plus pressante, le bonhomme Pacifique commença à chercher un expédient qui pût concilier ses intérêts avec son horreur pour le changement.

Il avait une fille; Ivonnette était déjà grande; il devenait temps de la marier, et Rigaud avisa, tout à coup, qu'un gendre pourrait accomplir ce qu'il avait jusqu'alors ajourné. Il fallait seulement trouver, pour cela, un jeune homme intelligent, actif et ayant quelque bien; car notre meunier prétendait améliorer son moulin sans toucher à ses propres économies. Son futur gendre devait lui apporter, en même temps, la capacité et l'argent nécessaires pour le changement projeté.

Il se rendit en conséquence chez son compère Baudin, autrefois huissier à Mortagne, maintenant propriétaire à Bazoches-sur-Hoëne, et lui conta son affaire de

point en point. L'ancien huissier promit de trouver ce qu'il cherchait; mais plusieurs mois se passèrent sans qu'il parût se mettre en peine de remplir sa promesse.

Pendant cet intervalle, Rigaud, que l'âge rendait moins actif, s'était décidé à gager un garçon meunier qui ne tarda pas à le décharger de tout travail. Claude était doué de la précieuse faculté de faire vite et bien. Grâce à son zèle infatigable, le moulin marchait nuit et jour, et les pratiques n'attendaient plus que le temps rigoureusement nécessaire; encore trouvait-il des moments perdus pour aider Ivonnette au ménage, faire ses commissions à Pervenchères, et causer avec elle de mille sujets.

Au moment où s'ouvre notre histoire, tous deux étaient engagés dans un de ces entretiens que Claude prolongeait toujours, et dont la jeune fille ne paraissait jamais fatiguée. Il était question des projets de Rigaud, que ce dernier avait confiés au jeune garçon dans un moment d'épanchement. Ivonnette paraissait douter.

— Laissez donc! vous vous raillez de moi, disait-elle avec un sourire un peu inquiet; le compère Baudin s'occupe à élever les bœufs et non à marier les filles.

— L'un n'empêche pas l'autre, s'il vous plaît, répondit Claude, qui ne paraissait nullement en goût de railler; le père Rigaud m'a bien dit la chose comme je vous la répète. Il veut un gendre habile...

— Eh bien! ce n'est pas un tort, fit observer Ivonnette, en lançant un regard détourné au jeune garçon.

— Mais il veut de plus un richard, ajouta Claude.

— Ça n'est pas encore un tort! reprit la jeune fille avec malice cette fois, si le richard a bon caractère et bon cœur.

— Alors, vous approuvez son projet? s'écria le garçon meunier : au fait, vous pouvez prétendre à beaucoup!... quand on est jeune, jolie, bien dotée... Ah! il y a des personnes qui ont tout pour elles... et d'autres... rien.

— Est-ce que vous êtes envieux de ce que le bon Dieu m'a donné? demanda-t-elle en riant.

Claude ne répondit que par un gros soupir.

— Ah! si mes parents m'avaient laissé un héritage! dit-il, comme s'il se parlait à lui-même.

— Dans ce cas, vous n'en voudriez pas à ceux qui en ont? acheva Ivonnette.

— Ce n'est pas à leur héritage que j'en veux! fit observer le garçon meunier en secouant la tête, c'est au bonheur qu'il leur procure... Une supposition, par exemple, qu'il y eût, en mon nom, chez le notaire deux ou trois mille écus!... j'aurais pu arranger le moulin du père Rigaud comme un autre.

— Tiens! ça vous est donc venu cette idée-là? interrompit Ivonnette... Mais pourquoi alors n'en avez-vous rien dit au père, quand il vous a conté la chose?

— Vous savez bien qu'il m'aurait mis à la porte, répondit Claude tristement, et ce n'est pas bon à vous de tourner ainsi en moqueries ce qui me tient tant au cœur

— Ah! si vous prenez cet air-là, on ne pourra plus rien dire, répliqua la jeune fille, qui cherchait évidemment à arriver, par la plaisanterie, à une explication sé-

rieuse ; mais pourquoi ne pourrais-je pas rire comme vous ?

— Est-ce que je ris, moi ? s'écria Claude avec une sorte d'emportement affligé. Vous ne savez pas peut-être que je donnerais un de mes bras pour ne jamais quitter le Dreil.

— Un meunier manchot serait un pauvre meunier ! fit observer comiquement la jeune fille.

— Mais ça pourrait être un mari heureux, ajouta le jeune garçon enhardi par les joueries d'Ivonnette.

Et comme celle-ci, au lieu de répondre, affectait d'examiner un sac de mouture avec une attention singulière :

— Pas vrai, ajouta-t-il en se penchant vers elle et baissant la voix... Reste seulement à savoir si vous seriez une heureuse femme... répondez, Ivonnette !

Celle-ci hésita, releva la tête, rougit, puis éclata de rire.

Claude s'arrêta déconcerté.

— Rire n'est pas répondre, fit-il observer avec dépit.

— Faudrait-il donc pleurer ? demanda la jeune fille un peu confuse... On pleure quand on a du chagrin.

— De sorte que vous êtes bien aise de ce que je viens de dire ? s'écria Claude.

— Ai-je l'air d'être fâchée ? répondit Ivonnette qui riait toujours et rougissait davantage.

Le garçon meunier poussa une exclamation de joie, et lui saisit les deux mains.

— Répétez-moi ça, s'écria-t-il ; oh ! si vous saviez le

bien que vous me faites ! J'ai eu tant de chagrin, allez... je suis resté si longtemps sans oser parler... J'ai besoin que vous m'encouragiez.

— Ce n'est donc plus aux hommes à avoir du courage, répliqua l'incorrigible rieuse ; qui est-ce qui vous fait peur ?

— Les idées du bonhomme Rigaud.

— Bah ! le père est bon comme du pain ; s'il voit qu'il faut changer quelque chose à son plan pour que ça nous contente, il ne résistera pas longtemps.

Claude secoua la tête.

— Oui, oui, dit-il avec inquiétude, le bourgeois est bon, il n'aime ni le chagrin ni les disputes, mais il tient à ce qu'il veut plus que pas un de la paroisse ; et, quant à l'argent, il en a trop compté dans sa vie pour ne pas connaître ce qu'il vaut. Lui-même me l'a dit, il lui faut un gendre qui ait de quoi arranger le moulin, et moi je ne possède que ma bonne volonté.

— Eh bien ! faut la garder, répliqua Ivonnette plus sérieusement ; le père est maître de moi, et je dois lui obéir ; mais le temps amène bien des choses, et si vous êtes chrétien, Claude, vous n'avez pas oublié que l'espérance est une vertu théologale. Il y a ça dans le catéchisme.

— Alors, j'espérerai, dit le jeune meunier avec un sourire de reconnaissance et de contentement ; puisque vous vous intéressez à mon désir, j'aurai de la patience. Ah ! si vous saviez comme ça m'occupe, Ivonnette ! je ne pense pas à autre chose...

— C'est bon, interrompit la fille du père Rigaud, qui savait désormais tout ce qu'elle voulait savoir... Pensez aussi un peu à notre meule qui a besoin d'être repiquée. Faut que le père, en revenant de Longny, trouve la besogne faite.

A ces mots, elle sortit, et Claude l'entendit qui montait l'escalier en chantant la jolie ronde normande de la Saint-Jean :

Voici la Saint-Jean,
L'heureuse journée,
Que nos fianceux
Vont à l'assemblée.
Marchons, joli cœur;
La lune est levée.

Le pauvre garçon soupira et allait se décider à reprendre le piquage de la meule, comme Ivonnette le lui avait conseillé, lorsqu'un étranger parut à la porte du moulin.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu d'un costume demi-paysan, demi-bourgeois, et tenant à la main un de ces bâtons terminés par un fouet que les Normands affectionnent tout particulièrement. Il s'arrêta sur le seuil en demandant le bonhomme Rigaud.

— Il n'y est point pour le moment, dit Claude; mais faut pas que ça vous empêche d'entrer.

Le nouveau venu obéit à l'invitation.

— Ah! il n'y est pas, répéta-t-il en regardant autour de lui, comme s'il eût voulu faire l'inventaire du moulin; et il est loin d'ici peut-être?

— A Longny.

— Voyez-vous ça ! moi qui en viens ! Et il tardera beaucoup ?

— Nous l'attendons dans la soirée.

L'étranger murmura quelques mots de désappointement, parut se consulter, et finit par s'asseoir sur un sac de blé, en disant qu'il attendrait.

Il avait à peine eu le temps de tirer son chapeau pour essuyer son front humide de sueur, lorsqu'un nouveau personnage entra brusquement.

Le nouveau venu portait une blouse de voyage, couverte de poussière, et avait à la main une branche de houx, coupée en passant dans quelque taillis.

Il ne s'arrêta point sur le seuil comme celui qui l'avait précédé ; mais, s'avançant jusqu'au milieu du moulin, il se mit à frapper le plancher de son bâton en criant :

— Ohé, du moulin ; n'est-ce pas ici que demeure le papa Rigaud, dit le *père Pacifique* ?

Le voyageur assis sur le sac de blé se retourna avec une exclamation de surprise.

— Jean Taurin ! s'écria-t-il.

— Tiens ? François Laudrillé ! répliqua l'autre.

— Comment donc es-tu ici ?

— Et toi ?

— Je viens pour parler au meunier.

— Moi de même.

— Voilà une rencontre ! Alors tu arrives de Regmalard ?

— En droite ligne. Et toi ?

— De Tourouvre.

— Voyez-vous ça ! Et tu as parlé au meunier?

— Il n'y est pas.

— De sorte que tu l'attends?

— Comme tu vois.

Jean Taurin prit place sur un second sac, vis-à-vis de François Laudrillé, et tira également son chapeau. La chaleur de la route ne l'avait pas moins fatigué que celui-ci, et il se mit à se plaindre bruyamment de la poussière et du soleil. Claude, qui connaissait les règles de l'hospitalité normande, alla chercher un pot de cidre et deux verres qu'il plaça sur une roue de rebut, transformée en table pour les voyageurs.

Tous deux se hâtèrent de faire honneur au *bère* du papa Rigaud, en reprenant la conversation un moment interrompue.

Il était évident que l'un et l'autre s'étonnait de la présence de son compagnon au Dreil, et désirait en connaître le motif; mais une explication entre deux paysans normands est toujours une chose singulièrement compliquée; l'esprit de circonspection leur a donné une habitude de faux-fuyants et d'ambages qui font de leur conversation une sorte d'équation surchargée de termes contradictoires, et dont il faut laborieusement *dégager l'inconnue*.

Cependant, le cidre aidant, les deux voyageurs arrivèrent à s'avouer qu'ils venaient au Dreil pour une affaire importante.

— Voudrais-tu, par hasard, acheter le moulin du

père Pacifique? demanda Laudrillé en regardant Taurin.

— Il est donc à vendre? répliqua celui-ci avec un étonnement qui parut naturel à son compagnon.

— A vendre, non pas, reprit François, mais à prendre... seulement il y a une condition !...

Il avait prononcé ces derniers mots confidentiellement en avançant le bras vers le pot de cidre pour remplir de nouveau les verres; une main prévint la sienne, enleva la pinte de grès et lui en substitua une nouvelle.

Les buveurs, qui avaient levé en même temps la tête, aperçurent Ivonnette dont le sourire laissait voir deux rangées de dents aussi blanches que des perles fines.

— Claude s'était trompé, dit-elle gaiement; il n'avait pas tiré au tonneau du maître cidre, comme on doit le faire aux gens du dehors; ces messieurs excuseront.

Et, tournant sur elle-même avec la prestesse gracieuse des Normandes, elle disparut en fredonnant.

Les deux voyageurs la regardèrent partir, puis s'écrièrent en même temps :

— La jolie fille !

— La charmante créature !

— C'est l'héritière du moulin, dit Taurin.

— La belle Ivonnette, ajouta Laudrillé.

— Tu sais son nom? reprit le premier, surpris.

— Qui est-ce qui le saurait donc? répliqua le second en clignant des yeux et remplissant les deux verres; je t'ai parlé tout à l'heure d'une condition.

— Eh bien?

— Eh bien ! la voilà, la condition !

— Comment! la fille du père Rigaud...

— Attend un épouseur qui devra agrandir le moulin.

— D'où sais-tu cela?

— Du papa Bourdin qui a pensé que l'affaire pourrait me convenir.

— Est-ce vrai?

— Il m'a écrit à Regmalard voilà huit jours; mais j'étais occupé de la succession de mon oncle, et je n'ai pas pu venir plus tôt.

— Alors, tu arrives trop tard, s'écria Taurin; le père Bourdin a eu idée que tu refusais, et il m'a fait venir de Tourouvre pour m'envoyer à ta place.

Laudrillé fit un haut de corps en arrière.

— Toi! reprit-il stupéfait, tu viens au Dreil pour la fille de Rigaud?

— Pour elle, dit Taurin qui vidait son verre à petits coups.

— Et tu espères te faire accepter?

— J'apporte pour ça une lettre de mon parrain.

Laudrillé ouvrit la bouche pour protester; puis, obéissant à ce principe d'un fameux diplomate qui recommandait de se *défier toujours de son premier mouvement*, il s'arrêta et avala, coup sur coup, trois gorgées de maître cidre. Taurin voulut le forcer à s'expliquer en répétant que son retard avait dû être regardé comme une renonciation à la fille du meunier; mais Laudrillé eut soin de répondre avec cette ambiguïté normande qui n'apprend rien, et la conversation ne tarda pas à se ralentir des deux côtés.

Cependant ni l'un ni l'autre ne songeait à céder, et si la parole languissait, les esprits avaient en revanche redoublé d'activité. Les deux rivaux cherchaient déjà le moyen de s'évincer réciproquement, et, pendant que leurs verres continuaient amicalement à se heurter, leurs imaginations passaient en revue tous les piéges qu'ils pouvaient se tendre.

Comme l'important était de prévenir favorablement le meunier, tous deux parurent d'abord décidés à ne pas se céder la place; mais Laudrillé, qui avait plus d'expérience, ne tarda pas à comprendre que cette obstination, nécessairement imitée par son rival, ne le conduirait à rien. Changeant en conséquence de projet, il eut l'air de prendre son parti, déclara tout haut qu'il ne pouvait attendre plus longtemps, et, souhaitant le bonsoir à Taurin et à Claude, il prit résolument le chemin de Pervenchères.

Taurin, qui avait voulu s'assurer de la direction qu'il suivait, rentra complétement rassuré et reprit sa place, bien décidé à attendre le retour du *père Pacifique*.

Mais Laudrillé n'eut pas plus tôt perdu de vue le Dreil que, faisant un détour, il rebroussa chemin, passa derrière le moulin sans être vu, et gagna la route de Longny, sur laquelle il savait devoir rencontrer Rigaud. Il l'avait vu assez souvent à Regmalard pour être sûr de le reconnaître, et il se mit à préparer tout bas ce qu'il devait lui dire, afin de se recommander lui-même et surtout de perdre son rival.

Son plan lui réussit à souhait; il rencontra à mi-che-

min de Longny le meunier, qui s'était arrêté à la porte d'un cabaret pour *faire souffler* sa jument et goûter le cidre de l'endroit. Laudrillé se nomma, dit de quelle part il venait, et reçut du *père Pacifique* un accueil qui lui donna les meilleures espérances.

Après lui avoir parlé du prix des grains et des nouveaux procédés de mouture, de manière à prouver qu'il était de la partie, il fit l'inventaire des différentes sommes qu'il avait placées chez le notaire, y ajouta l'estimation de quelques champs loués à bail, et arriva à un total d'environ mille pistoles, net de toute obligation. Ce premier point établi, il amena adroitement la conversation sur un filleul du père Bourdin, auquel celui-ci avait d'abord donné une lettre pour le meunier, mais qu'il avait ensuite reconnu incapable de satisfaire aux conditions requises. Taurin (c'était son nom) avait déjà dissipé une portion de son patrimoine, et le reste se trouvait sérieusement compromis. Son séjour au grand moulin de Mortagne lui avait d'ailleurs donné des goûts de paresse et de dissipation ; c'était un de ces jeunes garçons à demi engagés dans la mauvaise voie, et qu'un miracle seul peut sauver.

Pendant qu'ils causaient ainsi, le meunier et son compagnon avaient laissé la nuit venir. Le bonhomme Rigaud pensa enfin à regagner le Dreil, et prit congé de Laudrillé, auquel il fit promettre de revenir le lendemain. Tout en cheminant, il repassa dans sa mémoire les renseignements qui venaient de lui être donnés, et se réjouit en lui-même de ce que ce filleul de son com-

père n'eût point profité de la lettre qui lui avait été remise pour se présenter au moulin. Maintenant, du moins, s'il arrivait, le père et la fille se trouveraient avertis et se tiendraient sur leurs gardes.

Il achevait ces réflexions en rentrant au Dreil, où il trouva Taurin assis à la même place devant un pot vide et un verre plein. Cette vue produisit sur le meunier une impression de désagréable surprise ; il eut comme une révélation subite.

— Dieu nous sauve ! voici un gars qui doit avoir un parrain à Bazoche, dit-il en regardant le jeune homme en blouse.

— Comme vous dites, *père Pacifique*, répliqua Taurin, qui avait également deviné le meunier.

— Et il est ici depuis longtemps ?

— Depuis plus de trois heures.

— Alors il vient pour affaire ?

— J'apporte une lettre du père Bourdin.

Tout ce que Laudrillé avait annoncé se vérifiait. Le bonhomme Rigaud prit la lettre en jetant à Taurin un regard en dessous. Un autre lui eût laissé voir ses mauvaises dispositions, mais le *père Pacifique* n'était point homme à hasarder une explication qui eût pu amener un débat. Il ouvrit la missive et se mit à lire lentement. Au lieu de songer à son contenu, il réfléchissait au moyen de se débarrasser sans éclat du filleul de l'huissier. Les phrases de la lettre qu'il lisait à demi-voix passaient sur son esprit sans y pénétrer ; enfin, arrivé au bout, il s'arrêta forcément, toussa deux ou trois fois, et adressa

à Taurin une demi-douzaine de questions indifférentes, afin de gagner du temps.

Mais le jeune homme était trop pressé de se débarrasser de son rival pour se prêter aux digressions du meunier. Il le ramena brusquement à ce que renfermait la lettre, en l'avertissant qu'un malentendu de son parrain amènerait probablement au moulin un second prétendant. Rigaud se garda de dire qu'il l'avait vu.

— Peut-être bien que vous le connaissez, reprit Taurin ; c'est ce grippe-sou de Laudrillé... un vieux grêlé qui pourrait être le père de votre fille... Prenez bien garde à lui, *père Pacifique*, il y a toute une légion de diables dans ses souliers.

Rigaud regarda le jeune homme d'un air étonné.

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ses procès, reprit Taurin; il a plaidé contre ses oncles, contre ses frères ; il plaiderait contre tous les saints du paradis, s'il espérait y gagner quelque chose. Laissez-le seulement mettre un pied dans le moulin, et avant un an il en sera seul maître.

— Lui ! s'écria Rigaud effrayé.

— Sans compter qu'il vous trompera sur son avoir, reprit Taurin ; presque tous ses fonds ont été prêtés sans hypothèques, et, avant trois ans, ce sera un homme ruiné.

Le meunier devint pensif.

— Je ne vous parle pas de votre fille, continua Jean : autant vaudrait marier une fauvette à un hibou ! mais vous ne voudriez pas avoir un gendre qui se croiserait les bras six mois sur douze et vous laisserait le travail du moulin.

Cette dénonciation, bien que faite d'un accent qui en prouvait la passion, avait trop de vraisemblance pour ne point frapper le *père Pacifique*. Ce que lui-même savait de Laudrillé semblait d'ailleurs l'appuyer. Il commença à se gratter l'oreille, singulièrement perplexe au milieu de ces accusations venant des deux côtés. Grâce à elles, Laudrillé et Taurin lui étaient devenus également suspects. Il croyait chacun d'eux dans le mal qu'il disait de son adversaire, et s'en défiait pour le bien qu'il ajoutait de lui-même. Les deux rivaux n'avaient réussi qu'à se perdre réciproquement dans son esprit.

Cependant, lorsque Taurin, chassé par la nuit, demanda la permission de revenir le lendemain pour reparler sérieusement de l'affaire qui l'amenait, le *père Pacifique* n'osa refuser, et répondit qu'il l'attendrait.

Mais le jeune homme parti, il demeura quelque temps immobile à la même place, tout contrarié et tout rêveur. L'espèce de lutte qui allait s'engager entre les deux prétendants effrayait son humeur paisible ; il eût voulu pouvoir se débarrasser de tous deux sans bruit ; car tous deux lui déplaisaient également ; par malheur le moyen lui échappait ; il avait beau combiner les faux-fuyants, chercher des prétextes, appeler à son secours les atermoiements, la nécessité d'en venir à une explication lui apparaissait toujours inévitable.

Après avoir murmuré plusieurs exclamations de chagrin et de dépit, entrecoupées de gros soupirs, il fallut donc se résoudre à braver les débats du lendemain.

Le *père Pacifique*, tout troublé de cette cruelle néces-

sité, se mit à faire l'inspection du moulin qu'il avait quitté depuis la veille.

Claude avait été si diligent, que la besogne la plus pressée était faite, et que tout se trouvait à sa place. On eût dit que l'œil du maître n'avait cessé de surveiller, et Rigaud ne trouva matière à aucune réprimande. Il passa du moulin à la maison d'habitation, où Ivonnette n'avait pas moins bien employé son temps. Les meubles, cirés à neuf, brillaient de propreté, le vaisselier avait été orné de branches de thym, et le couvert était mis près de la fenêtre qui laissait pénétrer la fraîcheur du soir.

La jeune fille, occupée à préparer le souper devant un feu qui flambait joyeusement, chantait comme un oiseau des bois. Le bonhomme sentit son cœur plus léger au milieu de cette atmosphère d'ordre, de travail et de paix. Il rendit gaiement son bonjour à Claude, baisa Ivonnette sur les deux joues, et s'assit à table avec un soupir de soulagement.

La jeune fille avait voulu fêter son retour, et le souper était plus somptueux que d'habitude. Comme il allait finir, Ivonnette apporta même avec une certaine solennité une bouteille de cognac à demi-pleine, qu'elle gardait au fond de l'armoire au linge, et dont l'apparition n'avait lieu que dans les grandes circonstances. Cette vue acheva de dérider le *père Pacifique*.

— Dieu me sauve ! tu es une bonne fille, s'écria-t-il en se hâtant de boire le cidre qui restait dans son verre : tu as deviné que j'avais besoin ce soir de la petite goutte de consolation.

— Les gens qui sont venus tout à l'heure vous auraient-ils donc fait du chagrin? demanda Ivonnette en échangeant un regard avec Claude.

— Oui, oui, reprit tristement le meunier, qui dégustait lentement le cognac dont il s'était versé un demi-verre. On a raison de dire qu'il faut tourner la langue sept fois avant de parler! Si je n'avais pas communiqué mon projet au compère Bourdin, je ne serais pas aujourd'hui dans l'embarras.

— Ainsi le bourgeois ne s'est pas encore décidé entre les deux épouseurs? demanda Claude, qui tâchait de paraître indifférent.

— Tu sais pourquoi ils venaient? dit Rigaud étonné.

— Tous deux en ont parlé au moulin, reprit le garçon meunier, et chacun se vantait de réussir sûrement.

Le *père Pacifique* se versa un nouveau coup d'eau-de-vie.

— C'est ce que nous saurons, dit-il, légèrement échauffé par la brûlante liqueur; je suis là pour quelque chose aussi, peut-être! Faudra voir, comme on dit, si nous avons le même curé!

— Il doit pourtant y en avoir un que vous préférez? fit observer Claude avec une sorte d'inquiétude.

Le meunier haussa les épaules et allongea les lèvres!

— Je n'en sais rien, dit-il lentement, je n'en sais, ma foi, rien!

Et se penchant vers le garçon d'un ton de confiance:

— A te dire vrai, vois-tu, continua-t-il, je ne serais pas fâché de les voir tous les deux au diable.

— Ah ! j'étais sûre qu'ils vous déplairaient ! s'écria joyeusement Ivonnette.

— Oui ! reprit Rigaud pensif, mais le difficile est de s'en débarrasser ; tous deux viennent de la part du compère, et, selon ce que dit Claude, ils se croient sûrs de leur affaire.

— Si l'on a des raisons pour les refuser? fit observer la jeune fille.

— Pardieu ! on n'en manque pas de raisons, reprit Rigaud ; mais il faut les donner, et c'est là le difficile ! Ils se fâcheront ; une parole en amène une autre, et on finira par se quereller, sans compter que le père Bourdin me gardera rancune. C'est une malédiction, vois-tu, Ivonnette, qu'ils soient arrivés ici ; je donnerais les profits du mois pour n'avoir pas à débattre cette affaire ; ça va me gâter mes repas et mon sommeil pour huit jours.

— Mais le bourgeois ne peut-il s'en débarrasser sans leur faire offense ? demanda Claude.

— Voilà ce que je cherche, s'écria le meunier ; faudrait trouver un moyen honnête de les congédier ; quelque chose qui permettrait de se séparer bons amis.

— Eh bien ! mais c'est facile, interrompit étourdiment Ivonnette ; si vous disiez que je suis promise ?

Le *père Pacifique* redressa la tête.

— Toi ! répéta-t-il. Dieu me le pardonne ! c'est une idée ! mais ils me demanderont à qui.

— Ah c'est juste, répliqua la jeune fille d'un air embarrassé ; qui donc pourrait passer pour mon fiancé?

— Voyons, reprit Rigaud, qui goûtait évidemment

l'expédient; si l'on pouvait choisir quelqu'un parmi les voisins...

— Oh ! pour cela, non, s'écria Ivonnette ; ils prendraient la chose au sérieux.

— Eh bien ! si le choix est bon?... continua le meunier plus vivement. Supposons que ça ne soit pas un semblant, mais que je te marie tout de bon à un autre, pour échapper aux deux vauriens qui doivent revenir demain...

— Vous savez bien qu'il n'y a personne dans la paroisse, fit observer Ivonnette : vous voulez un meunier ?

— Sans doute.

— Laborieux et bon enfant ?

— Comme tu dis.

— Qui puisse améliorer le moulin ?

— Oui...

— Et qui reste pourtant soumis à votre volonté ?

— C'est ainsi que je l'entends.

— Eh bien ! pour cela, mon père, il faudrait un garçon qui n'eût, lui, que ses bras.

— A cause ?...

— A cause du proverbe qui dit que les richards veulent garder pour eux tout le pain blanc. Si l'épouseur a de l'argent, vous ne devez pas compter sur sa soumission; il voudra être le maître, et tôt ou tard nous verrons la guerre au moulin. C'est à vous de choisir entre la dot et la paix.

— La paix ! je veux la paix ! s'écria le *père Pacifique*

avec une énergie qu'exaltait le cognac ; mais j'aurais tout de même voulu une dot.

— Qu'y gagnerez-vous ? fit observer la jeune fille : le moulin peut continuer avec ses deux meules sans qu'aucun de nous en dorme moins ou mange de plus mauvais appétit. Ce qu'il faut au père, c'est un gendre dont il soit sûr comme de lui-même, et qui lui garde sa vie contre les inquiétudes et les querelles.

— Tu as raison ! s'écria Rigaud, dont l'intelligence commençait à prendre la direction qu'essayait de lui donner Ivonnette.

— Seulement, un pareil homme est difficile à trouver.

— Tu crois ? continua le meunier, qui guigna Claude.

— Il faut quelqu'un de bien connu, reprit la jeune fille.

— C'est ça ! murmura Rigaud.

— Un brave travailleur qui ait assez d'esprit pour se conduire seul, et assez de douceur pour obéir.

— Eh bien ! j'ai ton affaire, interrompit le *père Pacifique* en élevant son verre à la hauteur de son œil. Au diable la troisième meule ! je la payerai, s'il le faut, de mon argent... mais je resterai le maître à Dreil, et nous aurons la paix jusqu'à ce que je sorte d'ici les pieds en avant. Ton verre, Claude, et bois-moi ceci bravement. Le paroissien en question est de ta connaissance.

— De ma connaissance ! répéta le garçon meunier, qui tremblait d'espérance.

— Et de ta famille, continua Rigaud.

— Se peut-il ? Au nom du bon Dieu ! achevez, maître Rigaud ; ce gendre choisi par vous...

— Parbleu ! c'est le fils de ta mère, cria le meunier, en éclatant de rire.

Claude poussa un cri, et Ivonnette détourna la tête, toute rouge de saisissement et de plaisir.

Le *père Pacifique*, qui avait pris son parti, confirma de nouveau sa résolution, et se plut à recevoir les remerciements passionnés de Claude et les joyeuses caresses d'Ivonnette, qui voyait ses espérances arrivées à bon port. Il fut convenu qu'on se débarrasserait le lendemain des prétendants avec force politesse, en leur apprenant qu'ils arrivaient trop tard, ce qui fut fait comme il avait été dit.

Laudrillé et Taurin sortirent ensemble du moulin la tête basse et le cœur triste ; ils avaient enfin compris qu'en cherchant à se nuire, ils avaient assuré le succès d'un troisième rival. Au moment où ils allaient se séparer, tous deux relevèrent les yeux en même temps et se regardèrent.

— Ma foi ! nous avons eu ce que nous méritions, s'écria Taurin avec une sorte de grossière franchise ; que ceci nous serve de leçon, compère ; il ne faut jamais oublier le proverbe qui dit que quand deux larrons se battent pour savoir qui aura la proie, il en arrive souvent un troisième qui l'emporte.

QUATORZIÈME RÉCIT.

LA PETITE COLONIE.

Le soleil se levait sur le petit archipel de Bergh [1], et commençait à illuminer l'Océan qu'agitait un reste de tempête. On voyait les vagues folles courir le long des récifs de corail qui défendent ces îlots étagés les uns au-dessus des autres comme les terrasses d'un parc immense.

Devant l'un des moins élevés se dressait encore le

[1] Dans les Carolines, en Océanie.

mât d'un navire submergé, dont chaque flot emportait un débris ; c'était l'*Oceanic*, surpris la nuit précédente par l'orage et poussé contre ces digues redoutables sur lesquelles il était demeuré entr'ouvert.

Au moment du désastre, passagers et matelots avaient espéré échapper à la mort en se précipitant dans les embarcations ; mais celles-ci avaient essuyé le même sort que le navire lui-même, et s'étaient brisées, quelques instants après, contre les écueils. Quatre des naufragés, servis par d'heureuses chances, avaient seuls gagné l'île la plus prochaine, et se trouvaient alors groupés sur un étroit promontoire d'où ils contemplaient les restes du vaisseau déjà presque entièrement démoli par les vagues.

Leur salut avait été, du reste, un de ces jeux du hasard qui semblent dérouter toute prévision et contredire toute logique ; car, à part Georges Ritler, dont la force et l'adresse pouvaient justifier un pareil résultat, tous semblaient devoir être les premières victimes du désastre qui venait de faire disparaître l'*Oceanic* et son équipage entier.

L'un, Arthur Tarling, appartenait à la classe paisible et studieuse des savants de cabinet, plus propres à classer une plante ou à déterminer la famille d'un batracien, qu'à lutter contre les vagues ; l'autre, nommé William Trot, s'était jusqu'alors principalement exercé aux tours de gobelets, aux sauts de carpe et à la danse sur la corde raide ; enfin le troisième était une pauvre malade, mistress Koppel, presque entièrement privée de l'usage

de ses jambes, et que la houle avait jetée à terre sans qu'elle sût comment.

La première émotion de terreur apaisée, les quatre naufragés, si miraculeusement sauvés, s'étaient rejoints, reconnus, et ils venaient d'acquérir la triste certitude qu'ils avaient seuls échappé à la tempête.

Mistress Koppel, assise sur le sable, avait les mains jointes et la tête baissée ; William Trot regardait la mer en faisant prendre machinalement à son bonnet les mille formes bizarrres qu'il avait coutume de donner à sa coiffure de Pierrot ; enfin Arthur Tarling, qui avait d'abord promené autour de lui des regards désolés, venait de les arrêter involontairement sur un coquillage d'espèce inconnue, que par habitude il s'occupait de classer.

Georges Ritler seul avait fait quelques pas vers l'intérieur des terres, et cherchait les ressources que l'on pouvait y espérer.

Ritler était un homme d'action dans toute la force du mot. Longtemps adonné au braconnage, puis à la contrebande, il s'était embarqué pour échapper aux tracasseries de la justice, et avait apporté dans sa nouvelle profession le même caractère audacieux et insoumis. Au moment même du naufrage, il se trouvait à fond de cale, les fers aux pieds, et il ne devait sa délivrance qu'à la perte de l'*Oceanic*.

Après avoir examiné les contours de l'îlot sur lequel la mer les avait jetés, et approximativement estimé son étendue, il se rapprocha de ses compagnons, et dit brusquement :

— Les autres sont noyés, c'est bon ; mais nous autres, comment allons-nous faire pour vivre ici sans abri, sans armes, sans provisions?

— Peut-être trouverons-nous quelque ressource, répliqua Tarling; dans ces latitudes, la nature produit spontanément de quoi suffire aux premiers besoins ; il doit y avoir, au centre de l'île, des cocotiers ou des arbres à pain.

— Alors, tâchons de les découvrir ! reprit Georges, qui venait d'arracher un bambou pour s'en faire un bâton ; cette partie de l'île est d'ailleurs la plus aride ; on n'y trouve ni eau ni ombrage, et le soleil va devenir ardent ; nous ne pouvons songer à y rester.

Les deux hommes en tombèrent d'accord et firent un mouvement pour suivre Ritler ; mais la vue de mistress Koppel arrêta tout à coup Arthur.

— Et cette pauvre femme qui ne peut nous suivre ! dit-il plus bas à ses compagnons.

— La diseuse de prières? répéta Georges ; que Dieu l'assiste, puisqu'elle a en lui tant de confiance ; nous ne pouvons traîner après nous ce fardeau inutile.

— Quoi ! l'abandonner à une mort certaine ! reprit Tarling ; cela ne peut être, monsieur Georges Ritler.

— Que le gentleman emporte alors la vieille dévote sur ses épaules, répliqua ironiquement le contrebandier ; quant à moi, je trouve déjà assez difficile de sauver ma peau, sans m'occuper de celle des autres.

— Ainsi, vous ne voulez point aider à cette bonne action, Georges?

— Non, par tous les diables !

— Eh bien ! s'écria le naturaliste indigné, je me chargerai seul de la malheureuse. La même infortune nous a frappés, nous devons associer nos forces, comme le hasard a associé nos misères. Tant que je pourrai mettre un pied devant l'autre, je ne trahirai pas ceux qui sont devenus mes parents de douleur et d'abandon.

— Si la vieille dame est notre parente, nous lui devons assistance, reprit William Trot avec son habitude de jovialité ; je tiens d'autant plus à ma nouvelle famille, que je n'en ai jamais eu jusqu'ici.

Et, se tournant vers mistress Koppel :

— Voyons, cousine, continua-t-il en lui prenant la main, il faut faire un effort pour trouver une auberge ; nous tâcherons que nos bras vous servent de chaise à porteurs ; mais, pour Dieu ! faites-vous légère.

La recommandation était inutile, car la maladie avait amené la pauvre femme à un état de maigreur qui lui donnait l'apparence d'une ombre. Ses deux compagnons s'aperçurent à peine qu'ils la portaient, et eurent bientôt rejoint Ritler, qui venait d'entrer dans la partie ombragée de l'île.

Mais la marche, d'abord facile, devint ensuite embarrassante au milieu des hautes herbes et des arbustes qui couvraient le sol. Malgré le feuillage des arbres, la chaleur se faisait sentir à chaque instant plus dévorante. Les naufragés haletants, épuisés de soif, se trouvèrent enfin au milieu d'un fourré tellement épais, que l'œil ne pouvait découvrir d'ouverture d'aucun côté. William

avait été le premier à bout de force ; il s'était arrêté avec la malade, tandis que Georges et Tarling allaient à la découverte ; mais, après quelques recherches inutiles, ils revinrent sur leurs pas, également découragés.

Ils trouvèrent mistress Koppel et le bateleur étendus à terre, dans l'impossibilité de reprendre leur route. Georges les montra à Tarling.

— Vous voyez que leur affaire est faite, dit-il brusquement, il faut qu'ils meurent là comme des chiens. Puisque vous êtes plus robuste, songez à m'aider, et, à nous deux, nous pourrons peut-être nous frayer une route dans cet infernal fourré.

— A la condition que vous viendrez avec moi les reprendre, lorsque nous aurons trouvé une source et un abri, répondit Arthur.

— Et que voulez-vous en faire? interrompit le braconnier durement; si nous sommes condamnés à rester dans cette île, quel service pouvons-nous attendre de pareils compagnons ? Une femme malade et un joueur de gobelets !

— Alors même qu'ils nous seraient inutiles, nous n'en restons pas moins obligés à leur égard, répondit Tarling. Cherchons une issue comme vous le voulez ; mais, quel que soit le résultat de nos tentatives, je reviendrai vers eux pour leur faire partager mon sort.

Georges et Arthur se lancèrent de nouveau dans les hautes herbes et rencontrèrent bientôt un rocher qui barrait le passage ; obligés de tourner à droite, ils furent arrêtés par un fourré impénétrable, et enfin ramenés,

après des efforts désespérés, au lieu même où étaient demeurés William et mitresse Koppel.

Tous deux se laissèrent tomber à terre, baignés de sueur, la gorge desséchée, à demi morts de fatigue et de soif. Toute espérance était désormais perdue; une fièvre ardente les dévorait! Leurs yeux, couverts d'un nuage, voyaient flotter tous les objets; ils avaient perdu jusqu'à cet instinct de conservation qui entretient en nous la volonté, et ils n'aspiraient qu'à un anéantissement qui pût mettre fin à leurs souffrances.

Repliés sur eux-mêmes dans l'étroit espace que les buissons défendaient contre l'ardeur du soleil, et le visage appuyé contre leurs genoux, tous gardaient un silence farouche, lorsque mitresse Kopel redressa lentement la tête et regarda autour d'elle.

Son état maladif la rendait moins sensible aux besoins qui tourmentaient ses compagnons, et l'habitude des pays brûlants, qu'elle avait toujours habités, lui faisait supporter sans peine la chaleur dont ils se sentaient accablés. Elle se releva à demi sur ses genoux et tourna le visage de tous côtés, en aspirant l'air et en prêtant l'oreille à la brise.

Par suite d'un phénomène singulier, mais souvent observé, sa langueur avait accru la subtilité de ses sens. La surexcitation des organes leur avait communiqué une finesse de perception que servait encore cette perspicacité de malade, d'autant plus exercée qu'elle devait suppléer à une foule d'inaptitudes ou d'impossibilités.

Après avoir écouté quelques instants avec une sorte d'indifférence, mistress Koppel fit un mouvement : elle se redressa davantage et pencha l'oreille vers le côté du nord. On n'entendait que le grondement de la mer, au milieu duquel se détachait, par intervalles, le murmure de la brise passant à travers les arbres de l'île ; mais ce dernier bruit parut attirer particulièrement l'attention de la malade.

Tous ceux qui aiment à écouter les rumeurs du vent dans les arbres savent combien ces rumeurs sont différentes et variées, selon la nature du feuillage qui les produit. Pour le rêveur pensif qui a étudié ces vagues murmures, chaque arbre agité par la brise est comme un instrument qui produit un son particulier et distinct. Or, dans ses heures de méditation et de solitude, mistress Koppel avait dû s'accoutumer à reconnaître ces voix de l'espace. Aussi, après un assez long silence qui sembla employé à contrôler sa sensation, elle s'écria tout à coup :

— Nous avons un bosquet de cocotiers à peu de distance et dans cette direction.

Les trois naufragés relevèrent la tête en même temps.

— Des cocotiers ! répéta Arthur, en se ranimant ; s'il était vrai, nous serions sauvés !

— J'en suis sûre, reprit la malade dont le doigt indiquait le nord avec une confiance croissante ; j'ai entendu pendant cinq années le bruit de ces arbres sous la fenêtre de la chambre que je ne pouvais quitter, et

mon oreille a appris à le distinguer ; le bosquet ne peut être à plus de cent cinquante pas.

Quelque incertaine que fût une pareille indication, les trois compagnons firent un effort et s'avancèrent du côté indiqué.

Ils eurent d'abord quelque peine à franchir un fourré de plantes grimpantes et de bambous qui bordait l'espèce de prairie dans laquelle ils se trouvaient enfermés ; mais ils réussirent enfin à trouver une issue, et aperçurent, au revers d'un morne peu élevé, le bosquet annoncé par la malade.

Ritler poussa d'abord un cri de joie, qui se changea presque aussitôt en exclamation de désappointement ; les cocotiers étaient tellement élevés que leurs fruits se trouvaient hors de toute atteinte.

— Belle découverte ! ces fruits de malheur ne serviront qu'à augmenter notre soif et notre faim ! s'écria-t-il.

— Pourquoi cela ? demanda William.

— Pourquoi ? répéta Georges ; parce qu'à la hauteur où les voilà, nous ne pouvons en espérer que la vue.

— Non pas, s'il vous plaît, interrompit le bateleur avec un certain orgueil. Villiam Trot a fait de plus hautes ascensions pour un simple schelling, et nous ne manquerons point notre déjeuner parce qu'il a plu à notre hôte de mettre le couvert au haut de ces *peupliers*.

En parlant ainsi, William, qui avait retrouvé toute sa bonne humeur et une partie de son agilité, déploya sa ceinture dont il se fit un point d'appui, selon la méthode

indienne, et se mit à grimper à l'un des cocotiers dont il eut bientôt cueilli les plus beaux fruits.

Après s'être rassasiés du lait savoureux qu'ils renfermaient, nos trois naufragés retournèrent à la malade, qui se désaltéra à son tour, et que Ritler aida ensuite à porter sous le bosquet que son indication avait fait découvrir.

En cueillant les noix de coco, William Trot avait pu voir la configuration entière de l'îlot, et reconnaître les parties les plus accessibles. D'après son rapport, on tourna vers la droite et l'on arriva à un ruisseau dont on suivit le cours jusqu'au pied d'un rocher sous lequel il disparaissait pour aller se jeter dans la mer.

Le lieu, abondamment pourvu de cocotiers et d'arbres à pain, ne pouvait être mieux choisi pour un campement. Il était, en même temps, abrité contre la tempête et en vue de la mer, sur laquelle on avait toujours les yeux, afin de guetter les navires, si un heureux hasard en amenait dans ces parages.

Ritler s'occupa sur-le-champ de dresser un *ajoupa* de bambous et de feuilles de palmiers, sous lequel ils trouvèrent tous un abri avant le soir. Il descendit ensuite à la côte pour voir s'il ne pourrait y découvrir quelques coquillages, et revint avec une tortue verte surprise parmi les rochers. Villiam Trot avait réussi à allumer un feu qui servit à cuire cette précieuse capture. Tous avaient retrouvé le courage. Ils soupèrent gaiement, et, au moment de s'endormir sur la couche de feuilles, mistress Koppel fit entendre tout haut une prière d'ac-

tions de grâce. Tarling s'y associa franchement, William se contenta d'ôter son bonnet, et Georges Ritler se coucha en haussant les épaules.

Le lendemain fut consacré à la continuation des arrangements intérieurs, et à la recherche de nouvelles ressources. Les trois hommes prirent connaissance de la partie de l'île qui pouvait être explorée, et virent ce qu'ils devaient en attendre. Le naufrage les avait malheureusement jetés sur un des écueils les moins étendus et les moins fertiles de l'archipel de Bergh. Les arbres fructifères y étaient peu nombreux, et l'on n'y apercevait qué quelques oiseaux de mer nichés au sommet des rochers.

Ritler espéra que la pêche pourrait suppléer à l'insuffisance de ces ressources. Il tressa des lignes avec des fibres de bananiers, fabriqua des hameçons avec des morceaux d'écaille de tortue, et fit des paniers avec les feuilles du curcuma. Mais tous ses efforts éloignaient à grand' peine la faim de la petite colonie : lui seul était fort et adroit, et il fallait que tous vécussent de son industrie. Il s'en plaignait souvent à Tarling, en menaçant de faire bande à part.

— Pourquoi gardons-nous ici cette vieille femme qui passe son temps à chanter des cantiques ou à tisser des herbes sèches, et ce danseur de corde qui dort tout le jour à l'ombre ou perd ses heures à apprivoiser un oiseau ? Il reste à peine quelques fruits aux cocotiers ; les arbres à pain sont complétement dépouillés ; je n'ai point pris trois poissons depuis huit jours. N'est-ce pas folie de persister à nourri deux bouches inutiles ?... Je

pourrais dire trois, car vous-même, monsieur Tarling, à quoi sert votre science de la création, sinon à vous faire perdre la meilleure partie du jour en inutiles recherches dans les bois? Mais, par tous les diables ! les choses ne peuvent continuer de cette manière ; chacun doit vivre pour soi et se suffire.

— Non, répondit doucement Arthur, chacun doit vivre pour tous et aider au bien-être des autres. Ayez un peu de patience, Ritler, l'heure viendra de prouver que nos forces et nos facultés peuvent servir à quelque chose ; car il n'y a d'inutiles, ici-bas, que les égoïstes.

Mais, malgré ces promesses, Georges continuait à fournir presque seul la subsistance quotidienne. Enfin, un soir, après plusieurs heures passées à la pêche sans avoir pu rien prendre, sa ligne fut emportée par le seul poisson qu'il eût rencontré. En voulant le poursuivre, son pied nu rencontra un corail qui lui fit une profonde blessure, et il ne put regagner l'*ajoupa* qu'avec des souffrances et des efforts inouïs !

De son côté, William, qui venait de rentrer avec son oiseau apprivoisé, n'apportait rien, et Tarling était absent ; il herborisait sans doute au revers du coteau !

Ritler exhala sa colère en malédictions contre les autres et contre lui-même. S'il n'avait voulu s'occuper que de ses besoins, rien ne lui eût manqué, et il aurait encore une abondante réserve ; mais il avait eu la sottise de se faire le pourvoyeur des autres ; il avait épuisé pour eux les ressources de l'île, en même temps que ses forces, et maintenant il se trouvait condamné

à mourir de disette par suite de sa folle générosité.

William et la malade écoutaient ces reproches sans répondre, car eux-mêmes souffraient de la faim. Après deux mois d'attente, ils se retrouvaient placés dans la même situation que le jour de leur naufrage, alors qu'une sorte de divination de mistress Koppel les avait tous préservés de la mort. Georges continuait à déplorer tout haut ce qu'il appelait son imprudence.

— Où est maintenant le savant? s'écriait-il en faisant allusion à Tarling; il s'occupe, sans doute, à compter les feuilles d'une fleur ou à dessécher une herbe, dans l'espérance que je lui aurai pêché son souper. Je voudrais que chaque potence des trois royaumes fût garnie d'un de ses pareils.

— Vous avez tort, Ritler, dit Arthur, qui venait de paraître à la porte de l'*ajoupa;* car le savant a bien employé la journée.

— Et que nous apporte-t-il? demanda l'ancien contrebandier ironiquement; un insecte rare, une pierre curieuse, ou quelque touffe d'herbe décorée d'un nom latin?

— Rien de tout cela, Ritler.

— Quoi donc, alors?

— L'abondance pour aujourd'hui et pour toujours.

A ces mots, Tarling retira d'un panier d'écorce de *balibayo*, tressé par mistress Koppel, des racines féculentes que, grâce à ses longues recherches, il avait enfin découvertes : c'étaient le *papao* et le *baba*, aroïdes en usage parmi toutes les populations de l'Océanie, et que ses études lui avaient fait connaître. Il avait également-

ment aperçu des gisements de *gapsgaps* et d'*ignames* qui approchaient de leur maturité. Il expliqua à ses compagnons leurs propriétés nutritives et les moyens de les multiplier par la culture, de manière à ne plus craindre la disette.

Cette bonne fortune inattendue rendit l'espoir à Georges, qui se laissa panser par mistress Koppel, tandis que William préparait le repas.

Mais la blessure était plus grave que Ritler ne l'avait cru d'abord. Il dut rester à l'*ajoupa*, les jours suivants, dans un repos forcé. Or, accoutumé à la vie en plein air et à toutes les distractions d'une activité laborieuse, il ne tarda pas à tomber dans un sombre ennui. Ce fut alors que mistress Koppel lui devint utile par sa conversation aimable, ses soins attentifs et surtout par son exemple. Elle l'accoutuma à la patience, lui apprit les mille petites compensations que l'habitude de la maladie fait découvrir dans la souffrance même ; elle l'initia doucement aux joies intimes qui lui étaient inconnues. Cette âme grossière se dégageait insensiblement de sa rude enveloppe ; elle devenait plus sympathique et plus compréhensive, elle entrait dans des cercles successifs d'émotions et de plaisirs dont elle n'avait même point jusqu'alors soupçonné l'existence. Il ne haussait plus les épaules quand la malade chantait un cantique ; loin de là, il aimait cette voix faible et douce qui lui apportait comme une vague réminiscence de celle de sa mère. En écoutant les prières répétées chaque soir et chaque matin par mistress Koppel, il se rappela une partie de

celles qui lui avaient été apprises dans son enfance ; et, ramené ainsi à de naïfs souvenirs depuis longtemps oubliés, il se mit à parler de ses premières années passées dans les hautes terres de l'Ecosse, de ses illusions d'alors, de ses scrupules, de ses joies ! Ainsi, à son insu, l'homme endurci redevenait enfant, et, en se rappelant les pures impressions de ses premières années, recommençait à les comprendre et à les aimer.

Sa blessure allait mieux, mais la plaie mal fermée lui défendait encore la pêche pour longtemps. Un jour qu'il déplorait cette impuissance, en se plaignant avec un peu d'aigreur de la maladresse de ses compagnons, Trot déclara qu'il était prêt à le remplacer.

— Toi ! s'écria Ritler ; par le Ciel ! s'il s'agissait d'escamoter des noix de muscade ou de marcher sur la tête, je pourrais te croire ; mais qu'as-tu fait depuis notre arrivée, si ce n'est dénicher quelques œufs et perdre ton temps avec ce stupide volatile ?

— Le *petit John !* reprit William ; aussi vrai que nous sommes chrétiens, je veux qu'il devienne le meilleur pourvoyeur de la colonie.

— Ton oiseau ?

— Mon oiseau, monsieur Ritler. Jusqu'à présent, nous étions obligés de tout faire nous-mêmes ; j'ai voulu avoir un serviteur, et je ne crois pas avoir mis trop de temps pour le bien dresser.

— Et que sait faire ton élève ?

— Sans vous offenser, monsieur Georges, il pèche

trois fois mieux que vous, et cela, sans ligne ni filets.

— Tu veux rire ?

— Vous pouvez venir au bord de la mer et en juger vous-même.

Les quatre associés se rendirent en effet sur la grève, où le *petit John* commença ses exercices sous la direction de William Trot : en moins d'une heure l'oiseau avait rempli de poisson le panier apporté par son maître, qui se montra plus fier que s'il l'eût pêché lui-même.

— Monsieur Ritler voit que je n'ai point perdu mon temps, dit-il avec une gravité enjouée ; seulement, je l'ai employé autrement que lui ; chacun prend la vie comme il peut et du côté où il lui voit une anse ; il s'agit seulement de nous employer selon notre inclination.

Ce dernier exemple frappa particulièrement l'ancien contrebandier, non parce qu'il était plus concluant que les autres, mais parce qu'il venait après. Georges commença à comprendre qu'aucune faculté ne doit être dédaignée, et que toutes peuvent trouver leur place dans l'association humaine. Il avait méprisé la faiblesse de mistress Koppel, et il lui avait dû d'abord la vie, ainsi que ses compagnons, puis la consolation dans ses jours de souffrances et d'ennui ! Il avait accusé la science de Tarling, et tous tenaient de lui l'abondance pour le présent et la sécurité pour l'avenir ; enfin, il avait méprisé les goûts puérils de William Trot, et ces goûts venaient de leur assurer un serviteur aussi inespéré que précieux !

Ces leçons successives guérirent Ritler de son égoïsme

et de son orgueil. Comprenant que les facultés qu'il avait reçues, pour être plus visibles au premier aspect, n'étaient point uniques, et que tous les hommes de bonne volonté pouvaient également concourir à la tâche, il reprit ses fonctions avec un zèle aussi ardent, mais plus humble.

A mesure que les bénéfices de l'association se développaient entre les quatre membres de la petite colonie, ils devenaient nécessaires l'un à l'autre, et arrivaient à mieux se compléter. Georges était la force et le courage de la société, Arthur Tarling la science, William Trot la gaieté ; quant à la malade, elle en était le charme et le lien : elle représentait tous les doux instincts, tous les besoins de cœur, toutes les intimes aspirations : c'était elle qui priait, qui chantait, qui parlait à chaque naufragé de sa mère, qui entretenait parmi eux l'émulation du dévouement ; elle était à la fois, dans cette société en miniature, le prêtre, la femme et le poëte ; chacun trouvait en elle une sorte de juge moral et de seconde conscience. Si mistress Koppel était contente, on avait bien fait ; si elle était triste, on avait eu tort ! Elle semblait la loi vivante de cette famille qu'elle avait améliorée par la piété, et qu'elle contenait par l'affection.

Trois années s'écoulèrent ainsi : la petite île était insensiblement devenue pour tous une nouvelle patrie ; à peine leur souvenir se reportait-il, de loin en loin, sur le monde dont ils avaient été brusquement séparés.

Mais, un matin que Ritler gravissait le coteau pour

descendre au rivage, il aperçut tout à coup, aux premiers feux du jour, un navire mouillé à quelques encâblures du rivage, et dont la chaloupe venait d'aborder. Il eut à peine le temps de pousser un cri ; les matelots américains l'avaient aperçu, et accouraient vers lui avec des exclamations de surprise.

Ritler les conduisit à l'*ajoupa*, où Tarling raconta en détail leur histoire au capitaine Yankee, qui les fit embarquer sur-le-champ, et remit à la voile. Enfin, après une heureuse traversée, tous quatre arrivèrent à Boston, qui était précisément le but primitif de leur voyage.

Rentrés dans cette société dont ils s'étaient crus retranchés à jamais, ils en reprenaient toutes les obligations et devaient suivre la voie ouverte devant chacun. Leur association de l'île de Bergh n'avait été qu'un campement de trois années dans le désert ; mais trop de liens de reconnaissance et de tendresse unissaient ces âmes pour qu'elles pussent se séparer sans déchirements. Tous quatre se tinrent longtemps embrassés et pleurèrent beaucoup : enfin, Tarling réunit leurs mains dans les siennes, et les serrant d'une dernière étreinte :

— Adieu, amis ! dit-il ; allons où le sort nous envoie ; mais, quoi qu'il nous arrive, songeons toujours au grand enseignement qu'il nous a donné ; n'oublions jamais que les plus humbles activités ont leur utilité, et qu'il y a toujours place dans le monde pour les hommes de bon désir.

QUINZIÈME RÉCIT.

CE QUE L'ARGENT NE PEUT ACHETER.

M. Christophe était le propriétaire de la belle ferme de la Briche, au centre de la Touraine, et passait pour le plus riche *bourgeois* du canton. D'abord petit fermier, tout lui avait réussi : le vent qui brûlait les récoltes de ses voisins passait à côté de ses blés ; l'épizootie qui décimait leurs troupeaux épargnait les siens ; les prix du marché baissaient toujours au moment où il avait besoin d'acheter, et remontaient quand il voulait vendre !

C'était un de ces enfants gâtés du hasard dont tous les numéros sortent dans la loterie de la vie, et qui commencent une entreprise comme on plante une bouture d'osier, en laissant à la pluie et au soleil le soin de la faire prospérer.

Trompé par tant d'heureuses chances, il avait fini par se glorifier du succès rencontré sur son chemin, comme il eût pu le faire d'une victoire méritée. L'explication de sa réussite était, pour lui, dans l'habile emploi de son argent auquel il attribuait tous les pouvoirs de la baguette magique des anciennes fées. Du reste, sans malice, jovial, serviable, M. Christophe n'avait point contracté les vices que donne trop souvent la prospérité, il s'était contenté de quelques ridicules.

Un matin qu'il était occupé à diriger les maçons et les charpentiers employés aux nouvelles constructions de la ferme, il fut salué par un de ses voisins, vieux maître d'école retiré, qui avait travaillé quarante ans pour acquérir le droit de ne point mourir de faim. Le père Carpentier (c'était le nom du vieillard) habitait, à l'entrée du village, une petite maison de pauvre apparence, où il vivait plus heureux de son bon caractère que tourmenté de sa mauvaise fortune.

Le propriétaire de la Briche lui rendit son salut du geste et de la voix :

— Eh bien! vous venez voir mes agrandissements, voisin, dit-il avec gaieté; entrez, entrez, on a toujours besoin des conseils d'un philosophe comme vous.

Ce nom de philosophe avait été donné dans la paroisse

à l'ancien maître d'école, moitié par estime, moitié par plaisanterie : c'était, en même temps, une innocente critique de son goût pour les axiomes et un hommage rendu à l'égalité de son âme.

Le vieillard sourit à l'appel du riche fermier, poussa la barrière et entra dans l'enclos.

M. Christophe lui montra alors, avec une complaisance de propriétaire, le nouveau corps de bâtiment qu'il ajoutait à ses édifices, en lui expliquant ce qui n'était point encore exécuté. Grâce à cette addition, il allait avoir une buanderie, des remises fermées, plusieurs chambres d'amis et une salle de billard!

— Ça coûtera gros, ajouta M. Christophe ; mais il ne faut jamais regretter l'argent dépensé pour être mieux.

— Vous avez raison, dit Carpentier ; un homme que rien ne gêne en vaut deux.

— Sans compter que nous y gagnerons en santé, ajouta le fermier, vu que nous respirerons plus à l'aise!... Et à propos de ça, père Carpentier, savez-vous qu'hier, en passant devant chez vous, j'ai eu une idée!...

— Cela doit arriver au voisin plus d'une fois par jour, fit observer le maître d'école, en souriant.

— Non, sans plaisanterie, reprit Christophe, jai trouvé pourquoi vous étiez tourmenté de rhumatismes! c'est la faute de ce rideau de peupliers qui masque vos fenêtres et qui vous ôte l'air et le jour.

— Oui, dit le vieillard : d'abord ce n'était qu'un petit mur de feuilles qui égayait la vue, attirait les oiseaux et laissait passer le soleil ; je remerciais, en moi-même, les

frères Duval d'en avoir bordé leur jardin; mais, depuis, le mur a grandi, et ce qui n'était que charme et gaieté s'est transformé en gêne et en tristesse. La vie est faite ainsi : les grâces de l'enfance deviennent les vices de l'âge mur! mais qu'y faire?

— Qu'y faire? répéta le fermier, parbleu! abattre les peupliers.

— Pour cela il faudrait les acheter, objecta le maître d'école.

— Eh bien, je les achèterai, reprit M. Christophe, j'y ai déjà pensé; je ne regretterai point le prix si vos rhumatismes vous laissent du repos.

Le père Carpentier témoigna sa gratitude au propriétaire de la Briche.

— Ne me remerciez pas, dit celui-ci en riant; ce que j'en fais, c'est pour vous prouver que l'argent peut servir à quelque chose.

— Dites à beaucoup, répliqua Carpentier.

— Je dis même à tout! ajouta Christophe.

Le maître d'école fit un geste de protestation.

— Oh! je connais vos opinions, vieux philosophe! continua le fermier, vous regardez l'argent comme un préjugé.

— Comme un instrument, dit Carpentier : nous pouvons nous en servir pour le bien ou pour le mal, selon ce que nous sommes; mais tout ne lui est pas soumis.

— Et moi, je dis que c'est le roi du monde! s'écria Christophe; je dis que de lui seul vient ce qui fait les joies de la terre, et que pour échapper à son influence il faut être passé ange dans le paradis du bon Dieu!

Dans ce moment on lui remit une lettre; il l'ouvrit, y jeta les yeux, et poussa une exclamation de triomphe.

— Dieu me pardonne! les preuves m'arrivent par la poste, s'écria-t-il; savez-vous ce que je reçois là?

— Une bonne nouvelle, j'espère, dit Carpentier.

— Ma nomination de Maire!

Le maître d'école adressa de sincères félicitations au propriétaire de la Briche, sur cette distinction ambitionnée par lui et véritablement méritée.

— Méritée, répéta Christophe, et oserez-vous me dire pourquoi, voisin? Est-ce parce que je suis le plus habile de la paroisse? Mais M. Dubois, l'ancien juge de paix, en sait dix fois plus que moi! Est-ce parce que j'ai rendu plus de services qu'aucun autre? Mais il y a ici le père Loriot qui a empêché autrefois les ennemis d'incendier le village et qui a arrêté l'épizootie de l'an passé! Est-ce parce qu'il n'y a point dans le pays d'aussi brave homme? Mais vous-même, père Carpentier, n'êtes-vous pas la probité en veste et en pantalon? Il faut donc bien reconnaître que l'on m'a préféré parce que je suis le plus influent de la commune, et que je suis le plus influent parce que je suis le plus riche! L'argent, voisin, toujours l'argent! Il y a un instant, il me servait à acheter l'aisance, puis la santé; maintenant voilà qu'il me procure la considération et l'autorité; demain, si je le désire, il me donnera autre chose. Vous le voyez donc bien, le monde est une boutique où l'on peut tout avoir en payant comptant.

— Pierre vous a-t-il vendu son chien? demanda Carpentier, qui évita de répondre directement.

Christophe le regarda en riant et lui frappa sur l'épaule.

— Ah! vous voulez prendre mon système en faute, s'écria-t-il; vous m'aviez mis au défi d'avoir Rustaut pour son pesant d'or.

— Son pesant d'or, c'est beaucoup, dit le maître d'école; mais je sais que le berger tient à son chien comme à un compagnon.

— Eh bien! le compagnon est à moi! s'écria Christophe de nouveau triomphant.

Carpentier fit un mouvement.

— Oui, reprit le fermier, à moi depuis hier! Pierre avait souscrit un billet pour sa sœur, l'échéance est arrivée et l'argent manquait; lui-même est venu me conduire Rustaut.

— Et il est ici?

— Dans la seconde cour, où il a trouvé tout ce qui constitue le bonheur de ses pareils, c'est-à-dire une gamelle bien garnie et une niche bien paillée; du reste vous pouvez le voir.

Le fermier passa dans l'autre enclos, suivi du maître d'école; mais, en s'approchant, ils aperçurent l'écuelle renversée, la chaîne rompue et le chenil vide; Rustaut avait profité de la nuit pour franchir une brèche du mur de clôture.

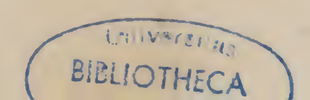
— Dieu me pardonne, il s'est échappé! s'écria Christophe étonné.

— Pour retourner à son ancien maître, fit observer Carpentier.

-- Et que diable est-il allé chercher là-bas?

— Ce que vous n'aviez pu acheter avec lui, voisin, dit doucement le vieillard, la vue de l'homme qui l'a élevé et nourri ! Votre niche était plus chaude, votre gamelle plus abondante et votre chaîne plus légère que celles de Pierre; mais chez Pierre étaient les souvenirs et les habitudes d'attachement, et pour les bêtes comme pour les hommes, il y a quelque chose qui ne se vend ni ne s'achète. L'argent procure ici-bas tous les biens, sauf celui qui donne une valeur à tous les autres, l'affection! Vous avez de la sagesse et vous n'oublierez point la leçon que vous donne le hasard : vous saurez désormais que si l'on peut avoir le chien pour de l'argent, on ne peut conquérir son amour qu'avec des soins et de la tendresse.

FIN.



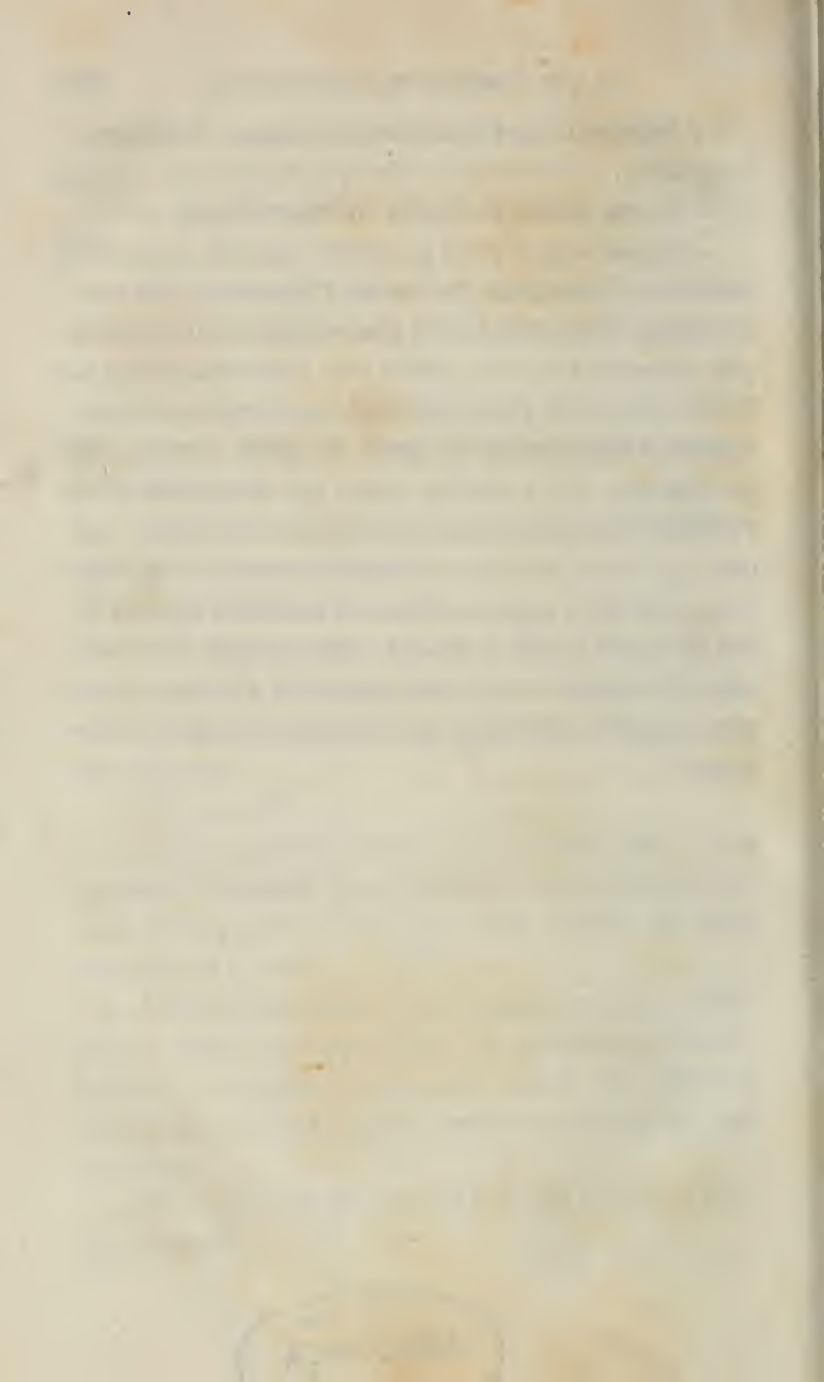
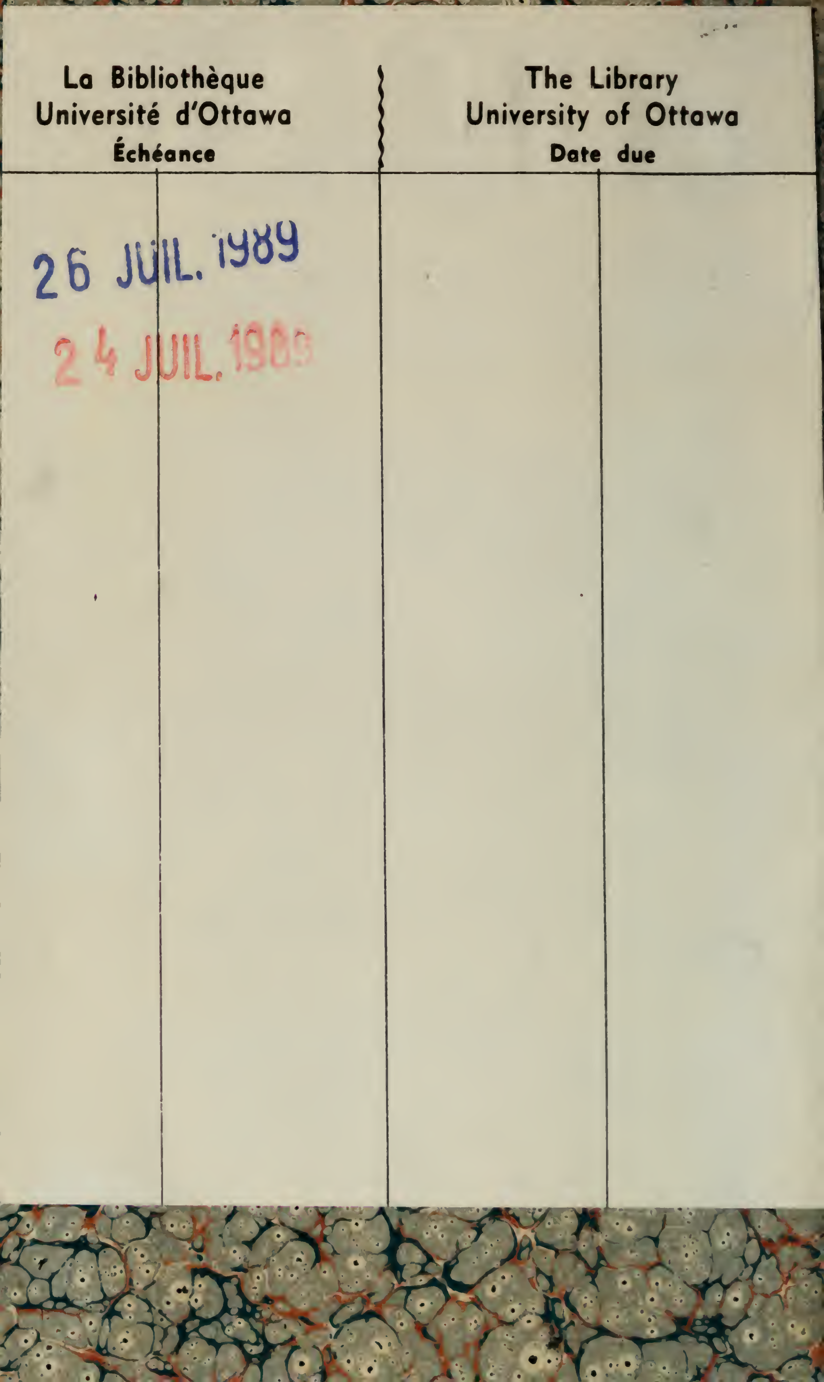
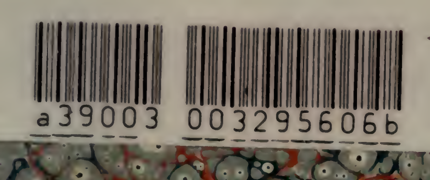


TABLE.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
26 JUIL. 1989
24 JUIL. 1989


a39003 003295606b

